



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

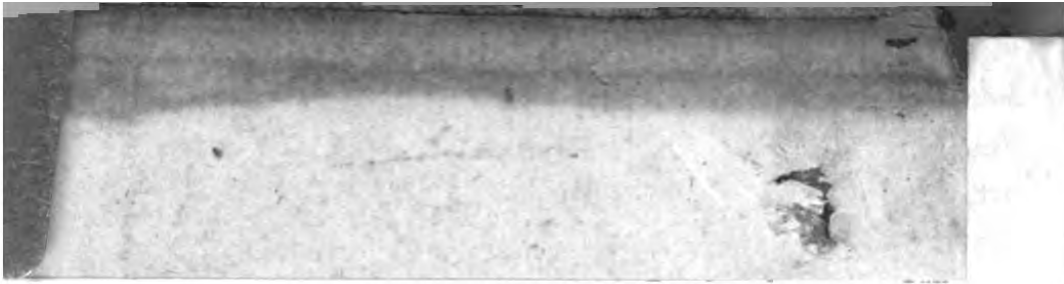
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

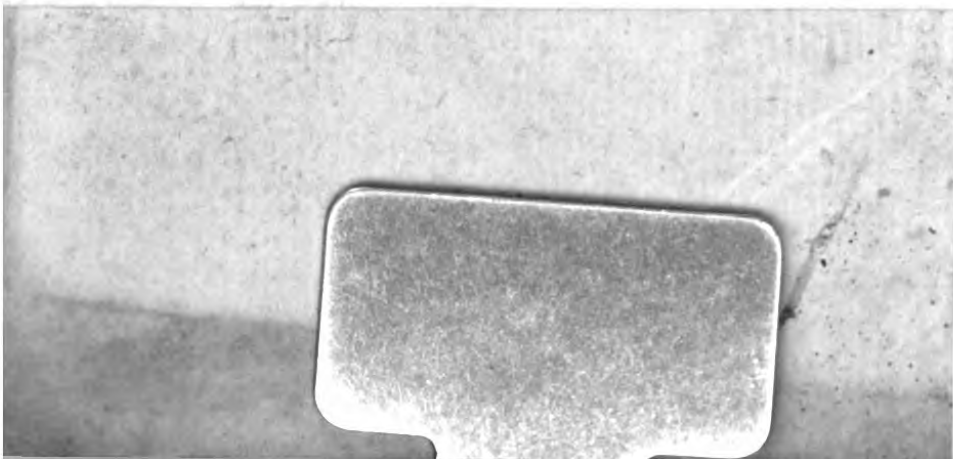


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





F 74 (Final)







P A M E L A :

O U

LA VERTU RECOMPENSE'E.

Traduit de L'ANGLOIS.

T O M E II.



A LONDRES,

Chez JEAN OSBORN, Libraire, à la Boule d'Or,
dans Pater-Noster-Row, près de S. PAUL.

M D C C X L I.





P A M E L A ;

O U

La V E R T U Récompensée.

T O M E S E C O N D.

Continuation du JOURNAL.

ſ E U D I *Matin.*

L étoit à peine jour, qu'on frappa, avec empressement à la porte de notre chambre: Qui est là, dit la Jewkes? Ouvrez, Madame Jewkes, répondit mon maître. J'eus beau la prier de n'en rien faire; elle ne m'écouta pas. Au moins, laissez moy m'habiller en hâte auparavant, & en disant cela je

TOME II.

B

me

me colois contre elle de toute ma force. Mais mon maître frappant toujours, elle m'échappa. Epouvantée, & hors de moi-même, je m'entortillai dans les couvertures. Quoi ! dit-il en entrant, Pamela s'alarme de la sorte, après ce qui s'est passé hier entre nous ! Eh ! Monsieur, Monsieur, m'écriai-je, je crains bien que mes prières n'ayent pas été exaucées. De grace, mon cher Monsieur, considérez.... Cessez vos craintes frivoles, me dit-il, en s'affayant à côté du lit : je n'ai qu'un mot ou deux à vous dire, & je parts.

Hier, après que vous vous fûtes retirée dans votre chambre, on vint m'inviter à un bal, qui se fait ce soir à Stamford, à l'occasion d'une noce ; je m'en vais voir le Chevalier S**, son épouse, & ses filles ; car c'est un de leurs parens qui se marie : de sorte que je ne serai pas au logis d'ici à Samedi. C'est pour quoi, je viens vous avertir en présence de Pamela, ajouta-t'il en s'adressant à Madame Jewkes, qu'elle ne doit pas être surprise, si on la tient de plus court pendant ce tems là, qu'elle ne l'a été depuis trois ou quatre jours, & si personne ne peut la voir, ni lui rendre aucune lettre ; car on a vû quelque un épier ce logis, & demander de ses nouvelles ; & je sçay de bonne part, que Madame Jervis, ou Monsieur Longman, a écrit une lettre, qu'on cherche à lui faire tenir : Je vous dirai, ajouta-t'il en me regardant, que j'ay donné ordre à Longman de faire ses comptes, & que depuis que je suis ici, j'ay renvoyé Jonathan & Madame Jervis, ne pouvant plus supporter leur conduite. Ils nous ont brouillés tellement ma sœur Davers & moy, que nous le sommes peut-être pour jamais. Je vous sçaurai donc bon gré, Pamela, si, pendant mon absence, vous vous renfermez la plus grande partie de ce tems dans votre chambre, pour épargner à Madame Jewkes des soins & des inquietudes, qu'elle mérite d'autant moins,

moins, que vous savez qu'elle n'agit que par mes ordres.

Helas, dit-je, Monsieur, j'ay peur que ces bonnes gens ne me doivent leur disgrâce ! Je suis bien de votre opinion, ajouta-t'il d'un ton ironique, & jamais honnête fille de votre sorte n'eut le talent de mieux mettre en rumeur une grande famille ; certes ... mais je brise là-dessus. Vous savez l'une & l'autre mes intentions, & vous en connoissez en partie les motifs. J'ajouterai seulement, que j'ay reçu de ma sœur une lettre d'un stile auquel je ne m'attendois pas : Pamela, continua-t'il, nous n'avons ni vous ni moi sujet de l'en remercier, comme vous l'apprendrez peut-être à mon retour. Je vais en carrosse, dit-il tout de suite à la Jewkes, parce que je dois prendre Miledy Darnford, une de ses filles, & la nièce de Monsieur Peters : Le Chevalier ira dans sa berline avec son autre fille : Ainsi, ayez soin de bien fermer toutes les portes, de n'y laisser aller personne sans vous, & de n'aller prendre l'air dans aucun des carrosses ; entendez vous Madame Jewkes ; j'aurai grand soin, dit celle-cy, d'exécuter les ordres que vous me donnez.

Je l'affurai que je ne donnerois aucune peine à la Jewkes, je me tiendrois assez constamment dans ma chambre ; & pour vous montrer ajoutai-je, que je ne demande qu'à vous obéir, quand cela se peut, je n'irai pas même au jardin sans elle. Mais je commence à craindre ... de nouveaux complots sans doute, dit-il en m'interrompant, & de nouvelles inventions, n'est ce pas ? En vérité, ajouta-t'il, vous n'en eûtes jamais moins de raison ; & je vous dis la pure vérité, car je m'en vais réellement, & de ce pas, à Stamford, pour le sujet que je viens de mentionner. Ainsi, Pamela, donnez moi votre main & un baiser, & fouette cocher.

4 P A M E L A ; ou,

Je n'osai le refuser. Dieu veuille être votre guide en quelque endroit que vous alliez, lui dis-je : Mais je suis au désespoir de ce que vous m'apprenez de vos domestiques. Les pauvres gens !

Quand il eut passé la porte, il dit quelques mots tout bas à la Jewkes, que j'entendis lui répondre, *comptez Monsieur, sur mes soins, & sur ma vigilance.*

Il monta en carrosse, comme il nous l'avoit dit ; son équipage étoit magnifique, & sembloit confirmer ses paroles : mais, en vérité, on avoit usé avec moi de tant de supercheries & de mauvais tours, que je ne sçavois qu'en penser. La pauvre Madame Jervis me tient bien au cœur. Voilà donc le ministre Williams, le malheureux Jean, la bonne Madame Jervis, Monsieur Longman, & Mr. Jonathan congédiés pour l'amour de moi ! Il est vray que Mr. Longman est riche, & doit pour cette raison en avoir moins d'inquietude : mais je sçai qu'il en aura du chagrin : pour le pauvre Jonathan, c'est un bon vieux domestique qui en mourra de douleur. Malheureuse que je suis ! de combien de désastres ne suis-je pas la cause ? Ou plutôt mon maître, dont les manières à mon égard ont engagé tant de mes meilleurs amis à encourir sa disgrâce pour l'amour de moi !

Tout ceci m'abat cruellement : s'il m'aimoit avec sincérité, il me semble qu'il ne devoit pas être si fâché contre ses domestiques, de ce qu'ils en font autant — que faut il que j'en pense !

V E N D R E D I au soir.

J'AY retiré mes papiers de dessous le rosier, de peur que le jardinier, que j'ai vû bêcher assez près de là, ne vint à les trouver.

Comme nous regardions hier Madame Jewkes & moi au travers de la porte de fer qui est en face
des

des Ormes, une espèce de Bohémienne vint à nous, & nous dit ; Mesdames, si vous voulez me donner quelques restes de votre table ; je vous dirai votre bonne aventure. Faisons nous la dire, Madame Jewkes, m'écriai-je. Je n'aime pas ces sortes de gens, reprit-elle ; cependant, voyons ce quelle nous apprendra. Je ne scaurois vous aller chercher à manger, répondit la Jewkes, mais je vous donnerai quelque argent : & comme Nannon sortoit dans ce moment, Nannon, lui cria-t'elle, allez chercher du pain & quelque morceau de viande froide, & l'on vous dira votre bonne aventure.

Vous croirez peut-être, que, comme plusieurs choses que je vous ay écrites, c'est ici une pure bagatelle, qui ne mérite pas d'être mise sur le papier. Mais, observez, je vous prie, qu'elle m'a fait découvrir un complot affreux fait contre moi. Bon Dieu ! Que dois-je penser du méchant, du mille fois méchant homme qui l'a conçu. C'est à présent que je vais le haïr de tout mon cœur ; & je disois bien vrai.

Comme nous étions en dedans, & la Bohémienne en dehors de la porte de fer, qui étoit bien fermée, Madame Jewkes, n'entra jamais en soupçon sur le compte de cette femme, & lui donna sa main à travers les barreaux. Celle-ci, après avoir marmoté dessus la main de la Jewkes une Kirielle de mots barroques, lui dit, vraiment, Madame, vous vous marierez bien-tôt, je vous en répons. Cela ne déplut point à la Jewkes, qui secouant ses larges côtés à force de rire, dit, je suis bien-aïse d'apprendre cela. Pendant tout ce tems la Bohémienne me regardoit attentivement, en femme qui avoit quelque vûë : & il me vint tout de suite dans l'esprit, pensant à la grande précaution dont usoit mon maître, que cette créature pourroit bien être chargée de tâcher de me faire tenir une lettre. Je résolus donc

d'examiner tous ses mouvements. Quel mary aurai-je, dit encore Madame Jewkes à la Bohémienne ? Un homme plus jeune que vous, reprit celle-cy, & qui fera le meilleur mary du monde. J'en suis bien-aïse, dit la Jewkes en riant derechef : allons, Mademoiselle, continua-t'elle en s'adressant à moi, voyons ce qu'on vous prédira.

La Bohémienne s'approchant de moi, & prenant ma main, ah ! dit-elle, je ne sçaurois vous rien apprendre ; votre main est si belle & si blanche, qu'il n'y a pas moyen d'en appercevoir les linéaments ; mais, ajouta-t'elle en se baissant & en arrachant une petite touffe d'herbe, j'ay un remède pour cela ; & me frotta en même tems la main avec le bout terreux de la touffe d'herbe : à présent, dit-elle, je vois les traits de vôtre main à merveille.

Madame Jewkes qui épioit de près tous ses mouvements, prit l'herbe dont elle avoit frotté ma main, & la considéra attentivement ; de peur qu'elle ne recelât quelque chose. Voici, me dit alors la Bohémienne, la ligne de Jupiter qui traverse la ligne de Vie ; & Mars... Que vois-je, s'ecria-t'elle tout d'un coup & comme dans un espèce d'Enthousiasme ? Ah ! ma jolie demoiselle, vous devriez bien prendre garde à vous ; car on vous assiége de près, je vous en donne ma parole. A ce que je puis voir vous ne ferez jamais mariée ; & vous mourrez de votre première couche. Peste soit de la coquine ! dis-je aussitôt, je voudrois que tu n'eusses jamais mis le pied ici !

Ceci ne me plaît pas, dit Madame Jewkes en marmottant ; il pourroit bien y avoir là quelque fourbe : rentrez sur l'instant, Mademoiselle Pamela. Aussi ferai-je, Madame Jewkes, lui dis-je, j'ai de la bonne aventure plus que je n'en voulois, & là-dessus je rentrai.

La Bohémienne auroit bien voulu m'en dire un peu plus ; ce qui fit que Madame Jewkes la soupçonna encore d'avantage. Elle la menaça, & celle-ci gagna au pied, après avoir prédit à Nannon qu'elle feroit noyée.

Cette aventure nous frappa tous ; nous allâmes voir, une heure après, si la Bohémienne rodoit encore autour du logis ; & prîmes pour cet effet M. Colbrand pour notre garde. En regardant à travers les barreaux de la porte de fer, il aperçut un homme qui alloit & venoit vers le milieu de l'allée ; ce qui remplit encore Madame Jewkes de nouveaux soupçons : abordons ce drole-là vous & moi, dit-elle à M. Colbrand, & voyons qui l'a mis là en sentinelle : & vous Nannon, restez à la porte avec Mademoiselle.

Là-dessus ils ouvrirent la porte, & marchèrent vers l'homme en question. Pour moi qui devinois, que si la Bohémienne avoit été mise en œuvre, elle avoit infailliblement voulu me faire entendre quelque chose par la touffe d'herbe ; je jettay mes yeux du côté où elle l'avoit arrachée, & il me parut qu'elle avoit détaché plus d'herbe de la terre, qu'elle n'en avoit employé à me frotter la main. Je ne doutai plus alors, qu'il n'y eut là quelque chose pour moi. Je m'approchai de l'endroit, & me tenant debout sur la place, Nannon, dis-je à celle qui me gardoit, voila une jolie espèce de fleur sauvage qui croît à côté de cet ormeau, le cinquième à compter depuis nous, sur la main gauche ; je vous prie cueillez la moi. Ce n'est, dit-elle, qu'une herbe sauvage : n'importe, lui dis-je, cueillez la moi toujours : il y a quelquefois de magnifiques couleurs dans la fleur d'un simple.

Pendant qu'elle y alloit, je me baissai, & arrachai une bonne poignée d'herbe, où étoit un morceau de papier, que je mis sur le champ, dans mon

sein, laissant tomber l'herbe à mes pieds : le cœur me battit tout le tems, de la singularité de cette aventure. Mademoiselle Nannon, dis-je à ma gardienne, rentrons. Non, répondit-elle ; il faut attendre le retour de Madame Jewkes.

Je mourois d'impatience de lire ce papier : & quand la Jewkes & Colbrand furent de retour, je me hatay de rentrer. Certes, dit cette femme, ce n'est pas sans raison que mon maître est si fort sur ses gardes ; je ne comprends rien aux allées & venues de ce drole-là ; mais, il y avoit certainement du dessein dans la Bohémienne. Et bien, dis-je, s'il y en avoit, vous voyez qu'elle a manqué son coup ! Cela est bien vray, repliqua la Jewkes, mais il en faut remercier ma vigilance ; & vous avez fait comme une bonne fille, de vous en aller quand je vous ai parlé.

Je volai à mon cabinet, & j'ouvris la lettre. La main m'en parut déguisée, & l'ortographe assez mauvaise. Elle contenoit ce qui suit.

“ On s'est des-ja avisé de mille stratagèmes pour
 “ vous informer du danger que vous courez : mais
 “ aucun d'eux n'a réüffi. Vos amis espèrent qu'il
 “ n'est point encore trop tard pour vous donner cet
 “ avis, s'il peut parvenir jusqu'à vous. Votre maître
 “ est absolument résolu de vous perdre. Et comme
 “ il desespère d'y réüffir par aucun autre moyen, il
 “ veut en affectant un redoublement de tendresse
 “ & d'égards pour vous ; vous faire croire qu'il vous
 “ époufera. Bien-tôt vous verrez arriver pour cet
 “ effet un Ministre, qui n'est qu'un fripon de pro-
 “ cureur sans pratique, un fourbe, qu'il a loué
 “ pour en faire le personnage. Il à la face large,
 “ très marquée de petite vérole, & l'air d'un grand
 “ débauché. Prenez donc garde à vous. Fiez
 “ vous

LA VERTU RECOMPENSÉE. 9

“ vous à l’avis qu’on vous donne. Vous n’avez
 “ peut-être eu déjà que trop de raison de vous con-
 “ vaincre qu’il est fondé. Il vous vient de vôtre
 “ zélé serviteur,

QUELQU’UN.

Que dirons nous présentement, mes chers parents, que dirons de mon maître, de cet homme vraiment diabolique ! Où trouverai-je des termes, bon Dieu ! pour exprimer l’excès de ma douleur, & de sa scélératesse. J’ai comme avoué que je l’aimois : mais en vérité je ne l’ai fait que sur la supposition qu’il fût bon : c’étoit pourtant lui donner trop d’avantage sur moi. Aussi, quand je devois percer millefois mon criminel & foible cœur, je saurai bien à présent luy apprendre à le haïr. Que de noirceur ne doit pas renfermer son ame ! Il a donc ourdi une trame pour me perdre, & pour me perdre même avec mon contentement ! Je ne m’étonne plus du ralentissement de ses infames poursuites, que j’attribuois à ses remords & à sa compassion pour moi, puisqu’il avoit encore un pareil projet en réserve ! Il m’auroit donc trompée de la sorte, par l’espérance d’un bonheur auquel toute mon ambition ne pouvoit jamais me tenter d’aspirer ! Mais, quelle n’auroit pas été l’horreur de ma situation, quand je me serois trouvée n’être qu’une créature perduë d’honneur, une coupable prostituée, au lieu d’une femme légitime ? C’en est trop en vérité, & plus mille fois que la pauvre Pamela n’en peut supporter ! Cet échec est d’autant plus cruel, que je m’étois flatée que le pire de mes maux étoit passé, & que j’aurois le plaisir de voir bientôt en lui un homme rendu à son devoir, & non un libertin sans mesure. Que faut il que fasse votre malheureuse fille, à présent que toutes ses espérances sont renversées. S’il voit son projet sans succès ;

c'est alors que la violence rendra ma honte infaillible : Car ce dernier trait montre assez, qu'il ne lâchera jamais prise, qu'après m'avoir perdue ! O trop malheureuse Pamela !

S A M E D I à une heure après Midi.

MON maître est de retour au logis, & a certainement été où il disoit qu'il iroit. Une fois dans sa vie il a dit la vérité, & sa sortie n'a l'air d'aucun mauvais tour : sans doute qu'il compte sur son indigne mariage supposé. Il a amené ici un gentilhomme qui doit dîner avec lui, de sorte que je ne l'ai pas encore vû.

Deux heures après Midi.

Je suis dans la plus grande tristesse ; & n'en ai que trop de raison ; car il n'y a qu'un instant que la Jewkes, tandis que j'étois dans mon cabinet, occupée à considérer le paquet que j'avois caché sous le rofier, pour voir s'il n'étoit point endommagé après y avoir été si long tems, est venue me surprendre brusquement, & s'en est saisie. Il paroît qu'elle m'avoit épiée par le trou de la serrure.

Que ferai-je à présent, bon Dieu ! Car il verra tout ce que j'ai pensé à par moi sur son compte, & en vérité tous mes secrets. La négligente créature que je suis ! Je mérite bien d'en être punie !

Vous savez que par le moyen de Mr. Williams, j'ay eu le bonheur de vous envoyer tous mes papiers, jusqu' à Samedi dix septième jour de ma détention, inclusivement. Mais, ceux dont je lamente la perte contiennent tout ce qui m'est arrivé depuis ce tems-là jusqu'à Mercredi 27^m. jour de mon désastre.

LA VERTU RECOMPENSÉE. II

stre. Comme il peut arriver que vous ne les voyiez jamais, je vais en deux mots vous en dire le contenu.

Ils renferment, “ un détail des artifices de Madame Jewkes, pour me persuader de consentir à
“ épouser Monsieur Williams. Mon refus, &
“ l’ instante prière que je vous fais de ne pas favoriser ses recherches. La manière indigne dont il
“ a été volé. La visite que lui rend la Jewkes,
“ qui par là découvre tous ses secrets. La grande envie que j’eus de m’enfuir pendant son absence, &
“ comment mes craintes ridicules m’empêchèrent de l’exécuter. Que j’ay la clef de la porte de
“ derrière. Que Madame Jewkes avoit écrit à
“ mon maître tous les secrets qu’elle avoit extorqués de Mr. Williams ; ses manières envers lui &
“ moi à ce sujet. La continuation de ma correspondance avec Mr. Williams par le moyen
“ des tuiles, commencée dans le paquet que vous avez. Mes reproches à Mr. Williams, de ce qu’il
“ avoit ouvert son cœur à la Jewkes. Sa réponse, où il menace de faire connoître mon maître,
“ si celui-cil’a trompé ; & où il parle de la manière dont Jean Arnold s’e stentendu avec lui, & d’une
“ lettre que ledit Jean a envoyée, & qui paroît avoir été interceptée. Notre correspondance
“ continuée par le moyen d’un de ses amis de Gainborough ; & comment il devoit se pourvoir de
“ deux chevaux, dont un pour moi, & l’autre pour lui. Les aveux faits à Madame Jewkes par Monsieur Williams, & mon refus d’écouter ses propositions. Une lettre pressante de moi à lui, pour
“ le solliciter de hâter mon évasion avant l’arrivée de mon maître, avec la réponse à demi en colère
“ qu’il me fait. La bonne lettre que vous, mon
“ cher père, me faites tenir par le moyen de Monsieur

“ sieur Williams, où vous semblez souhaiter que
 “ je l’écoute, quoique vous m’en laissiez toujours la
 “ maîtresse, & où par bonheur vous paroissez vous
 “ appercevoir de mon éloignement pour le mariage.
 “ Mon desir ardent d’être avec vous. Ma réponse
 “ en substance à Mr. Williams, où je lui montre
 “ plus de patience, &c. Une lettre foudroyante de
 “ mon maître à la Jewkes, adressée à moi par mé-
 “ prise, & une de lui à moi adressée à elle par une
 “ méprise semblable ; avec les réflexions que je fais
 “ sans me gêner sur le compte de l’un & de l’au-
 “ tre. Mon inquiétude sur ce que Mr. Williams
 “ avoit donné dans le panneau, & étoit un homme
 “ perdu. Détail de la manière dont la Jewkes fai-
 “ soit gloire de sa criminelle fidélité. La peinture
 “ effrayante que je fais d’un certain Colbrand, en-
 “ voyé ici par mon maître, pour aider Madame
 “ Jewkes à me garder. Comment Monsieur Wil-
 “ liams a été arrêté, & mis en prison. Mon chagrin
 “ & les réflexions libres que je fais à ce sujet, sur le
 “ compte de mon maître. Le projet que je forme
 “ de m’enfuir par la fenêtre, & par la porte de der-
 “ rière, en jettant ma juppé & mon moucheoir dans
 “ l’étang, pour amuser mes Argus pendant ma
 “ fuite. Tentative, dont les suites ont pensé m’ê-
 “ tre très fatales ! La continuation de mon cha-
 “ grin, de ce que Mr. Williams est ruiné pour l’a-
 “ mour de moy ; & enfin, par quel hazard j’ai en-
 “ tendu Madame Jewkes se vanter d’avoir imaginé
 “ de faire voler Mr. Williams, pour parvenir à
 “ avoir mes papiers, lesquels il trouva le moyen de
 “ sauver, & de vous envoyer seurement.”

Voilà, autant qu’il m’en peut souvenir, le con-
 tenu des papiers que cette impitoyable femme m’a
 enlevés, & dont le détail finit à l’exécution de mon
 malheureux projet : car j’ai encore cousus autour

de

de mes hanches, dans ma juppe de dessous, où j'espère qu'ils sont en seureté, les papiers qui contiennent le détail de mon peu de réussite, & de ce qui s'en ensuivit.

J'employai inutilement les prières & les larmes, pour la persuader de ne pas les montrer à mon maître. Je vois bien à présent, me dit-elle, pourquoi vous affectiez tant d'être seule ; & pourquoi vous écriviez du matin jusqu'au soir. Je suis bien heureuse d'avoir trouvé ces papiers : car j'ay cent & cent fois cherché des écritures, dans tous les coins où je m'imaginois qu'il pouvoit y en avoir, & jusqu'ici je l'ai fait inutilement. J'espère, dit-elle, qu'ils ne contiennent rien que chacun ne puisse voir : car ajouta-t'elle vous savez que vous êtes l'innocence même ; Insolente creature ! reprit-je avec indignation, je sçai certainement que vous n'êtes qu'iniquité ! Vous pouvez faire de votre pis ; car je ne sçaurois me prêter aucun secours à moi-même ; & je vois bien que je n'ai nulle pitié à attendre de vous.

Mon maître arrivant dans ce moment elle est descendue pour lui parler, & lui a donné mes papiers sur l'escalier. Vraiment, Monsieur, lui dit-elle, vous m'assuriez toujours que Mademoiselle Pamela étoit une grande écrivaine ; mais voici la première fois que j'ai mis la main sur aucun chose qu'elle ait écrite. Là-dessus, il a pris les papiers, & est redescendu dans salle, sans venir me voir. Pour moi, moitié à cause de l'affaire de la Bohémienne, & moitié à cause de celle-ci, je n'ai jamais songé à descendre pour dîner. La Jewkes a encore dit cet article à mon maître ; ce qui me fait supposer qu'il montera dans ma chambre, dès que la compagnie sera partie.

S A M E D I à six heures du soir.

MON maître monta enfin, & d'un ton plus jovial que je ne m'y attendois, me dit, Pamela, il paroît que nous nous sommes saisis de papiers où vous vous rendez criminelle de haute trahison ? Trahison ! repondis-je d'un ton assez aigre. Oui, dit-il, ou du moins je le suppose ainsi, car vous êtes fertile en stratagèmes ; mais je ne les ai pas lus.

Si cela est, Monsieur, lui repliquai-je très sérieusement, vous ferez une action vraiment généreuse de ne les pas lire ; & de me les rendre. A qui sont ils écrits, me dit-il ? à mon père, Monsieur ; mais vous le voyez bien sans doute ? En vérité, reprit-il, je n'en ai pas encore lu trois lignes. Eh bien donc, Monsieur, ne les lisez pas, & rendez les moi. C'est, dit-il, ce que je n'ai garde de faire, que premièrement je ne les aye lus. Vous m'avez joué lui repliquai-je, un assez mauvais tour, par rapport aux lettres que j'avois coutume d'écrire il y a quelque tems ; il étoit à mon avis au dessous de vous, d'imaginer de vous en saisir par la voye du traître Jean Arnold. Un homme de votre rang devoit-il jamais s'embarasser de ce qu'écrit une pauvre fille qui le sert ? oui, dit-il, il faut absolument que je m'embarasse de ce qu'écrit un domestique tel que ma Pamela.

Votre Pamela ! pensai-je en moi-même : Et alors le mariage supposé me revint dans l'esprit ; ou plutôt, il ne m'en est jamais sorti, depuis l'affaire de la Bohémienne. Mais, ajouta-t'il, y-a-t'il donc dans ces papiers quelque chose que vous ne voudriez pas que je visse ? sans doute, Monsieur, qu'il y en a ; ce qu'on écrit à son père & à sa mère, n'est pas pour tout le monde. Aussi ne suis-je pas tout le monde, reprit-il.

Les

Les lettres que j'ai vuës par le moyen de Jean, n'étoient pas à votre désavantage, je vous en réponds ; car elles m'ont donné une très haute opinion de votre esprit, & de votre innocence. Si je ne vous avois pas aimée, pensez vous que je me fusse donné tant de peine pour vos lettres ?

Helas ! Monsieur, lui dis-je, voila effectivement bien de quoi m'enorgueillir ! Mes lettres vous ont donné une si haute opinion de mon innocence, que vous en avez pris la résolution de me perdre. Quel bien m'en est-il revenu, je vous prie ? à moi, qui ai été détenuë prisonnière, & en butte à mille mauvais procédés, entre vous & votre femme de charge ?

Comment donc, Pamela, me dit-il d'un ton un peu sérieux, est-ce là le traitement dont vous récompensez ma bonté pour vous dans le jardin ? Il ne quadre guère avec la conduite & la douceur que vous m'y montrâtes, & qui me rendit enchanté de vous ! Vous ne devriez pas me donner sujet de penser, que vous ferez d'autant plus insultante avec moy, que vous me trouverez plus indulgent envers vous. Ah ! Monsieur, lui dis-je, votre propre cœur & vos desseins vous sont bien mieux connus, que vous ne voudriez que je le crusse ! Mais je crains à présent de vous avoir parlé alors trop à cœur ouvert ; je croi que vous persistez toujours dans la résolution de me perdre, & que vous n'avez que changé la forme de vôtre mauvais procédé.

Quand je vous répète, me dit-il d'un ton un peu fâché, que vous ne sauriez m'obliger davantage, qu'en me donnant une part dans votre confiance ; je suis bien-aise de vous avertir, que vos soupçons ridicules & obstinés, sont à mès yeux les plus grandes fautes dont vous puissiez vous rendre coupable. Mais, ajouta-t-il, j'en trouverai peut-être la cause dans les papiers que voici ; car je ne doute pas que vous n'ayiez été sincère avec vos parents, Vous com-

commencez à vous rendre suspecte à mes yeux : Car, à vous parler franchement, il est impossible, fille indomptable que vous êtes, que, demeurant froide & insensible, après ce qui s'est passé en dernier lieu dans le jardin, vous ne soyiez prévenue en faveur de quelqu'autre. Et je vous avertis encore que, si je viens à le découvrir, les suites en seront si funestes, que vous en frémirez depuis la tête jusqu'aux pieds.

Comme il se retiroit en colère, un mot de grace, lui dis-je, Monsieur, un seul mot, avant que vous les lisiez, puis que vous y êtes résolu : Au nom de Dieu, ayez quelque indulgence pour toutes les réflexions choquantes que vous y trouverez sur votre conduite à mon égard ; & ressouvenez vous seulement, qu'elles n'ont pas été écrites pour que vous les vissiez ; & que celle qui les a mises sur le papier, est une pauvre fille traitée avec la dernière rigueur, & qui, en les exprimant étoit dans l'apprehension éternelle de recevoir de vous le plus cruel affront qu'elle pût jamais essuier.

Si c'est là tout, dit-il, & que je n'y découvre rien d'une autre nature, qu'il ne me soit pas possible de pardonner, vous n'avez nulle raison de vous inquiéter : car j'ai déjà essuié de votre part, dans vos précédentes lettres, autant de réflexions impertinentes qu'il y avoit de lignes ; & vous savez cependant que je ne vous en ai jamais fait de reproche. Je ne ferois pas fâché néanmoins, que vous eussiez été un peu moins libérale d'epithetes, & moins prête à prendre de ces sortes de libertez.

Et bien, Monsieur, lui dis-je, puis que vous voulez les lire, lisez les donc : Après tout, je n'ai point à craindre que vous y demesliez la moindre dissimulation, ou que vous m'y surpreniez dans quelque mensonge ; parce que, quoi que je ne me ressouviennepas de tout ce que j'ay écrit, je sçai cependant que mon cœur a tout dicté ; & il ignore l'art de tromper.

per. Au reste, ajoutai-je, je vous prie de vous ressouvenir encore, que j'ai toujours dit hautement, que je croyois ne pouvoir mieux faire, que de tâcher de m'affranchir de la violence & de l'injuste esclavage où je suis en butte : ainsi, vous ne devez pas être offensé de voir que je l'aurois fait, si j'avois pu le faire.

Ne craignes rien, me dit-il, je vous jugerai aussi favorablement que vous méritez de l'être : Vous n'avez déjà qu'un trop bon avocat dans mon cœur, & là-dessus, il partit.

Le soir, sur les neuf heures, il m'envoya dire de descendre dans la salle : Je le fis un peu en tremblant : Et bien, Pamela, me dit-il en tenant mes papiers à la main, vous venez recevoir votre sentence. J'espère, lui dis-je, que j'ai à plaider devant un juge équitable. Sans doute, reprit-il ; & vous devez souhaiter aussi qu'il soit clément, autrement je ne sçai pas trop ce que vous deviendrez.

J'entends, que vous répondiez sans détour, & sans obscurité, à chacune des questions que je vous ferai. En premier lieu, voici plusieurs lettres d'amour entre vous & Williams. Lettres d'amour ! Monsieur, m'ecriai-je ? Et bien, dit-il, appelez les comme il vous plaira, mais je vous déclare que malgré toute l'indulgence que vous m'avez demandée, elles ne sont pas tout à fait de mon goût. Y voyez vous, lui dis-je, que j'écoute ses propositions, ou ne l'y voyez vous pas ? Il est vrai, reprit-il, que vous le refusez en apparence ; mais ce n'est que comme toutes celles de votre sexe le font avec nous, pour nous en rendre plus ardens à les poursuivre.

Fort bien, Monsieur, lui dis-je, voilà votre commentaire ; mais, il ne paroît rien de tel dans le texte. Bien répondu ! dit-il : où diable en as tu tant appris à ton âge ; je vois encore, ajouta-t'il, par vos papiers, que vous avez une mémoire à qui rien n'est échappé

chappe, Mademoiselle. Hélas ! Monsieur, lui dis-je, mes foibles talens, si j'en ai, ne servent qu'à me rendre plus misérable : Et pour ma mémoire, elle n'est bonne qu'à me tourmenter, en imprimant dans mon esprit des choses que je voudrois qui n'eussent jamais eu lieu, ou que je souhaiterois d'en effacer pour toujours.

Fort bien, dit-il : C'en est assez sur cet article. Mais, puisque vous avez tenu un journal si exact de tout ce qui vous est arrivé ; où sont, les détails antérieurs à ceux que j'ai en main ? Mon père les a, repris-je. Par le moyen de qui, ajouta-t'il ? de Monsieur Williams, lui repliquai-je d'un ton ferme. Bien répondu encore, me dit-il. Mais ne sçauriez vous pas un moyen de me les faire voir ? Cela seroit fort joli, répondis-je : Je voudrois au contraire, avoir pu dérober ceux-ci à votre connoissance. Il faut, dit-il, que je les voye, Pamela, ou je ne serai jamais content : car, je veux savoir comment ce commerce de lettres a commencé entre Williams & vous. Si je les vois, & qu'ils répondent à ce que ceux-cy me promettent, vous ne vous en trouverez que mieux.

Je puis, lui dis-je, vous rendre un compte fidelle de la manière dont ce commerce a commencé ; puisque j'ai eu la hardiesse d'en faire les premiers pas. Cela ne me satisfait point, reprit-il ; car, quelque frivole que la chose puisse vous paroître, elle m'est, à moi, de la dernière importance. Monsieur, ajoutai-je, si vous voulez me permettre d'aller retrouver mon père, je vous les enverrai par tel messager qu'il vous plaira de charger de me les demander. Est il vrai ? me dit-il ironiquement. Mais, Pamela, je jurerai bien que si vous les mandez, on vous les enverra, sans que vous vous donniez la peine de faire un tel voyage. Et je vous prie que cela soit ainsi.

Je

Je croi, Monsieur, lui dis-je, que, comme vous avez vû toutes mes lettres précédentes par la bassesse de Jean, & celles-ci par l'officieuse vigilance de votre fidelle femme de charge, vous pouvez bien voir tout le reste. Mais, j'espère que vous n'insisterez pas là-dessus, que je ne voye premièrement, quel avantage je retirerai de ma complaisance pour vous à cet égard.

Il faut vous en rapporter à ma probité. Mais dites moi, Pamela, ajouta mon rusé maître, puisque j'ai vû ces lettres ici, ne m'aurez vous pas montré les autres, si vous les aviez euës en main ?

N'étant point en garde contre la conséquence qu'il cherchoit à tirer de ma réponse, oui, lui dis-je, Monsieur, je croi en vérité que je vous les aurois montrées, si vous me l'aviez ordonné. Et bien donc, Pamela, reprit-il, comme je suis assuré que vous avez trouvé le moyen de continuer votre journal, je vous prie, avant que vos précédentes lettres puissent venir, de me montrer la suite de celles-ci ? Eh ! Monsieur, Monsieur, lui dis-je, est-ce ainsi que vous m'attrapez ! il faut, en vérité, que vous m'excusiez pour cette fois.

Allons, reprit-il, la main sur la conscience, n'avez vous pas continué votre journal jusqu'à présent ? De grace, Monsieur, ne me le demandez pas. J'insiste absolument sur votre réponse, ajouta-t'il. Et bien donc, Monsieur, repliquai-je, cela est vrai, car je ne saurois vous mentir. Voila ce qui s'appelle une bonne fille, me dit-il : j'aime la sincérité de toute mon ame : C'est apparemment dans autrui, lui repliquai-je ? Bravo ! s'écria-t'il encore ; je vous permets d'avoir un peu d'esprit à mes dépends ; aussi bien cela vous coule-t'il dans les veines ; & vous ne sauriez vous en empêcher. Mais vous m'obligerez beaucoup de me montrer de votre bon gré ce que vous avez écrit. Je languis de voir les particu-
ritez.

ritez de votre projet d'évasion, & de votre mauvaise réussite ; c'est l'endroit où vos papiers m'ont laissé. Car vous avez une manière de vous exprimer si aimable, que c'est en partie cela, & en partie mon amour pour vous, qui m'a rendu avide de lire tout ce que vous écrivez ; quoique la plus grande partie en soit contre moi : aussi, devez vous vous attendre à souffrir un peu pour cela. Comme j'ai fourni matière d'exercice à votre plume, j'ai quelque droit sur ses productions. D'ailleurs, ajouta-t'il, vous donnez un si joli tour de roman aux descriptions que vous faites de vos batteries & des miennes, qu'en achevant de les lire, je n'en sauray que mieux comment il me faudra amener le dénouement de la jolie petite Historiette.

Si j'étois votre égale, lui repliquai-je, je vous dirois, Monsieur, que rien n'est plus provoquant que la manière dont vous vous moquez d'un malheur que je ne dois qu'à vous.

O ! dit-il, les libretes que vous vous êtes données sur mon compte dans vos lettres, nous ont mis au moins à deux de jeu sur cet article. Je ne les aurois jamais prises ces libretes, ajoutai-je, si vous n'y aviez pas donné lieu : & vous savez, Monsieur, que la cause va toujours devant l'effet.

D'accord, Pamela, me dit-il ; voila la plus jolie logique du monde. Pourquoi diable allons nous à l'école, nous autres hommes ? Si notre esprit égaloit celui des femmes, nous épargnerions bien du tems & de la peine pour notre éducation. Car, la nature apprend à votre sexe, ce que le nôtre à bien de la peine à attrapper à force de travail & d'étude. Aussi faut il avouer, que toutes les femmes ne sont pas des Pamela.

Vous vous délectez à railler votre pauvre domestique, lui dis-je.

Je

Je pense même, ajouta-t'il, que si vous avez de l'esprit, la moitié du mérite m'en appartient aussi ; car l'innocent exercice que je lui ai donné, a certainement éguisé votre invention.

S'il avoit été à mon choix de me passer de cet exercice, qu'il vous plaît, lui dis-je, d'appeller innocent, j'eusse été ravie de demeurer la stupidité même. Oui, reprit-il, mais, à ce compte, je ne vous aurois pas tant aimée que je fais : mais, à ce compte aussi, repliquai-je, j'aurois été contente, heureuse, & hors de danger. Peut-être que oui, peut-être que non, ajouta-t'il, & peut-être aussi la femme de quelque grossier valet de charuë.

Et bien, lui dis-je, j'aurois en récompense été contente, & sans reproche ; & cela vaut mieux que d'être princesse dans l'état opposé. Peut-être encore que non, me dit-il : car si vous aviez eu ce joli petit minois là, quelqu'un de nos chasseurs de renard vous auroit déterrée ; & en dépit de vos idées romanesques, qui peut-être alors n'auroient pas été si fortement en possession de votre fantaisie, il auroit été plus heureux avec la femme du laboureur, que je ne l'ai été avec la Pamela de ma mère. J'espère, Monsieur, répondis-je, que Dieu m'auroit mieux inspirée.

Fort bien, reprit-il, mais quant à ceux de vos papiers qui sont postérieurs à votre projet d'évasion, il faut que je les voye. Ah, Monsieur ! m'écriai-je, il ne le faudra pas, si je puis l'éviter. Ce qui me fait le plus de plaisir, me dit-il, c'est que dans toutes vos adresses, vos échapatoires, & vos stratagèmes, vous avez été très-fidèle à la vérité, & qu'il ne s'est glissé parmi vos plus grandes fraudes, que quelques petites menteries volontaires. Je m'attends à présent que vous observerez cette louable règle, dans tout le reste de notre conversation. Apprenez moi donc, & ne me mentez pas sur toutes choses,

choses, qui vous a fourni de plumes, d'encre, & de papier, pendant que Madame Jewkes vous gardoit de si près, & ne vous en donnoit au plus que deux feuilles à la fois ?

Je ne m'imaginerois pas, repondis-je, que j'en aurois tant de besoin ? Mais en partant de chez vous, je demandai un peu de tout cela au bon Monsieur Longman, qui m'en donna une ample provision. Oui, oui, dit-il, c'est sans doute le bon Monsieur Longman ! Tous vos confédérés sont bons depuis le premier jusqu'au dernier : Mais, ceux de mes domestiques qui ont fait leur devoir, & qui ont obéi à mes ordres, sont peints par vous de la couleur dont on peint les diables ; & pourquoi non ? Je le suis bien aussi, moi ?

J'espère, lui dis-je, que vous ne vous mettrez pas en colère ; mais, excepté vous, pensez vous, Monsieur, qu'ils soient peints de couleurs qu'ils ne méritent pas, ou plus noires que leur procédé à mon égard ?

Vous dites *excepté moi*, Pamela ; mais, cet *excepté* n'est il point un pur compliment, que vous me faites à cause que je suis présent, & que vous êtes en ma puissance ? Allons, la vérité ! Mon cher Monsieur, lui dis-je, j'espère que vous m'excuserez : mais il me semble que je pourrois vous demander, s'il seroit possible que vous eussiez cette pensée, si un petit reste de conscience ne vous disoit pas, que vous n'y avez que trop donné lieu ?

Il me baïsa pour toute réponse, & me dit, il faut bien de deux choses l'une, ou que je vous baise, ou que je me fâche, car vous êtes bien impertinente, ma chère Pamela ! Mais avec votre forcier de babil, & votre coquine d'effronterie, je ne veux pas perdre de vuë ma question. Où avez vous caché votre papier, votre encre, & vos plumes ?

Partie dans un endroit, partie dans un autre, lui dis-je, afin d'en avoir toujours de reste, au cas qu'on en trouvât quelque part. Voilà une brave fille, me dit-il ; je vous aime pour votre charmante véracité. Dites moi présentement où vous cachez ce que vous avez écrit, votre journal impertinent ? Monsieur, lui dis-je, je vous demande mille excuses pour cet article : fort bien, reprit il, mais des mille je ne vous en accorderai pas une ; car, enfin, je suis résolu de tout voir, & de tout savoir ! Cela est bien dur, Monsieur, lui repliquai-je ; mais il faut absolument que je vous dise, que vous ne les verrez pas, si je puis l'empêcher.

Nous avons été debout presque tout ce tems ; mais il s'affit pour lors, & me prenant les deux mains, c'est bien dit en effet si vous pouvez l'empêcher, ma chère Pamela ; mais c'est que je ne vous permettrai pas d'empêcher. Dites moi, sont ils dans votre poche ? Non, Monsieur, lui dis-je, avec un battement de cœur terrible. Je sçai, ajouta-t'il, que pour tout l'or du monde, vous ne me diriez pas un mensonge à brûle pourpoint ; mais pour des équivoques ! Jamais jésuite ne s'en acquitta mieux que vous. Répondez moi donc ; sont ils dans quelque-une de vos poches ? Non, Monsieur. Ne sont ils pas autour de votre busk ? Non repris-je : mais de grace, Monsieur, plus de questions : car, me le demandassiez vous un siècle, je ne vous le dirai pas.

O ! ajouta-t'il, nous avons un remède pour cela. Je puis faire comme on fait dans les païs étrangers. Quand les criminels s'obstinent à nier ; on leur donne la torture, jusqu'à ce qu'ils jassent. Eh ! Monsieur ! m'écriai-je, y-a-t'il de la générosité, & de la justice, à ce que vous dites ? Je ne suis point coupable ; & je ne confesserai rien.

Mon

Mon enfant ! me dit-il, vous ne feriez pas la milliême innocente personne, qu'on auroit mise à la torture. Mais, dites moy seulement, où sont vos papiers, & par là vous éviterez la question, comme les étrangers l'appellent.

La torture n'est pas en usage en Angleterre, lui dis-je, & j'espère, Monsieur, que vous n'en amènerez pas la mode. C'est parler comme un livre, repliqua mon méchant maître : mais, je puis vous nommer une autre punition, qui vaut bien celle en question. Quant un criminel ne veut pas parler, parmi nous autres Anglois, nous le mettons en presse, jusqu'à ce qu'il meure, ou qu'il dégoise. Ainsi, Pamela, c'est un supplice qui ne peut vous manquer, si vous ne parlez clair.

Cela est bien cruel, & bien barbare, m'écriai-je les larmes aux yeux ! N'importe, reprit-il, je n'en ressemble que mieux à votre Lucifer, que vous disiez qui avoit pris ma forme ! Après les horribles choses que je vous ai faites selon vous, il n'y a pas tant de quoi vous récrier sur ceci ; ce n'est tout au plus que laine du même drap.

Mais, Monsieur, lui dis-je, mourant de peur qu'il n'eut à l'idée qu'ils étoient sur moi, si vous voulez être obéi dans une chose aussi injuste, quoiqu'assurément ce soit la tyrannie même ! Souffrez donc que j'aille vous les chercher, & que je les relise encore ; & je vous en laisserai voir le contenu, jusqu'à la fin de la triste histoire qui suit ceux que vous avez.

Je veux les voir tous, reprit-il, même ce qui regarde le tems présent, si vous en êtes venuë jusques là ; ou du moins ce qui est compris dans l'espace de cette semaine. Laissez moi donc monter là-haut, lui dis-je, & voir ce que j'ai écrit, & jusqu'à quel jour il faut que je vous en montre : car vous n'exigerez pas, j'espère, que je vous en laisse voir jusqu'au moindre

moindre iöta. C'est encore ce qui vous trompe, reprit-il : Mais, dites moi, Pamela ; & sur tout ne biaisez pas ; sont-ils là haut ? Ici mon battement de cœur redoubla. Il vit ma confusion. La vérité sur toutes choses, me dit-il encore. Et bien donc, Monsieur, puisqu'il le faut, je vous avouerai que j'en ai caché quelquefois sous de la terre sèche dans le jardin ; quelquefois dans un endroit ; quelquefois dans un autre, & ceux même que vous avez en main, ont été plusieurs jours sous un rosier. Artificieuse coquine ! me dit-il, qu'est ce que tout cela fait à ma question ? sont ils sur vous ? Si vous m'obligez, lui dis-je, à les tirer de la cachette où je les tiens derrière le lambris, ne me regarderez vous point ? Autre ruse ! reprit-il : est-cela répondre à ma question ? J'ay visité la-haut jusqu'au moindre recoin de votre cabinet, pour les trouver, mais inutilement ; ainsi, je veux savoir où ils sont. Or, dit-il, j'ai à la tête qu'ils sont sur vous : Jamais de ma vie je ne deshabillai fille ; mais je vais commencer par depouïller ma jolie Pamela : & j'espère que je n'irai pas loin, avant que de les trouver.

Je ne veux pas être traitée de la sorte, m'écriai-je en pleurant amèrement. De grace, Monsieur, considérez (car il commençoit à détacher mon mouchoir de cou) au nom de Dieu, lui dis-je, faites réflexion ; de grace, Pamela, reprit-il sur le même ton, faites réflexion que je veux absolument voir ces papiers-là. Mais peut être, ajouta-t'il en faisant semblant de se baïsser, qu'il sont attachés autour de vos genoux avec vos jarretières. Quelle bassesse, & quelle méchanceté inouïes ! Que voulez vous que je fasse, lui dis-je en me jettant à ses genoux ? que puis-je faire de mieux ? si vous voulez j'irai là-haut, et vous les apporteray. Vous me les apporterez, reprit-il, sur votre honneur, sans en rien ôter, ou sans en rien détourner, pas même jusqu'au moindre

chiffon ? Je le ferai en vérité ; sur votre honneur ? oui, sur mon honneur, Monsieur, & il me laissa monter, toute en pleurs, & le cœur outré de me voir traitée si cruellement. En usa t'on jamais avec quelqu'un comme il fait avec moy ?

Je me retirai dans mon cabinet, & m'assis tristement, ne pouvant digérer l'idée de livrer ainsi mes papiers. D'ailleurs, il falloit en quelque sorte me deshabiller tout à fait. Ce qui m'engagea à lui écrire en ces termes :

Monsieur,

“ Je sçai qu'il ne me servira de rien, d'en venir
 “ aux reproches avec un homme aussi absolu que
 “ vous. Vous vous servez avec toute la cruauté
 “ imaginable du pouvoir que vous avez si injuste-
 “ ment usurpé sur moi : mais, qui vous a dit, Mon-
 “ sieur, que je n'ai pas assez de courage pour faire
 “ une action, qui vous pénétreroit du regret de
 “ m'avoir traitée comme vous faites : c'est un
 “ procédé que je supporte à peine, aussi bien que
 “ l'idée de ce que je pourray endurer encore. Mais,
 “ graces à Dieu, de plus grandes considérations me
 “ retiennent. Quoiqu'il en soit, je vous tiendray
 “ parole, si vous insistez après avoir lû ceci. Mais,
 “ Monsieur, permettez moi de vous prier de m'ac-
 “ corder un répi jusqu'à de main matin, afin que
 “ je puisse les parcourir ; & voir qu'elles armes
 “ je vous mets entre les mains contre moy. Alors
 “ je vous donnerai mes papiers, sans la moindre
 “ altération, addition, ou diminution. J'oserai
 “ cependant vous prier encore de m'en dispenser ?
 “ si vous n'y consentez pas, je ne vous demande
 “ que de me les laisser jusqu'à demain matin. Mais
 “ si vous me l'accordez, je le regarderai (tant est
 “ grande votre dureté à mon égard !) comme une
 “ faveur, dont je vous ferai très obligée.”

Je

Je jugeai bien que je ne ferois pas long tems, sans avoir de ses nouvelles. Et en effet, il envoya la Jewkes me demander ce que je lui avois promis. Je la chargeai de lui rendre ce billet. Sa réponse fut, qu'il falloit absolument que je lui tinse parole, s'il m'accordoit jusqu'au lendemain matin ; mais qu'aussi il exigeoit que je lui portasse mes papiers, sans les lui faire redemander.

J'otai ma juppe de dessous, & en découfis mes papiers avec le plus grand créve-cœur du monde. Il y en avoit un tas, & comme il pouvoit arriver que je ne les revisse jamais, je me résolus de vous en écrire les sujets, en quatre mots.

Ils commencent d'abord par un détail de la manière dont j'essayay de m'évader par la fenêtre. “J’y
 “ marque ensuite, comment je jettai ma juppe &
 “ mon moucheoir dans l'étang. Ma cruelle sur-
 “ prise, en trouvant la serrure de la porte de derrière
 “ changée. Comment, en essayant d'escalader la
 “ porte, je tombay par terre, & fus cruellement
 “ meurtrie par les briques qui tombèrent sur moi
 “ en se détachant. Comment je fus assez malheu-
 “ reuse, voyant qu'il n'y avoit pas moyen d'échap-
 “ per, & redoutant le cruel traitement qui m'at-
 “ tendoit, d'avoir la pensée de me jeter dans l'eau.
 “ Mes tristes réflexions là-dessus. Comment la
 “ Jewkes me traita à cette occasion, quand elle
 “ m'eut retrouvée. Comment mon maître pensa
 “ se noyer en chassant. Mon inquiétude sur le
 “ danger qu'il avoit couru, malgré sa conduite à
 “ mon égard. Les rapports pleins de noirceur,
 “ par lesquels la Jewkes veut m'effrayer, en me
 “ donnant à entendre, que je serois mariée à un
 “ vilain Suisse, qui le jour même des noces devoit
 “ me vendre à mon maître. Les indignes discours
 “ qu'elle me tient, en véritable prostituée. Mes
 “ craintes à la vuë des préparatifs qu'on fait pour la

“ venuë de mon maître. Leurs craintes mal-fondées,
 “ que je méditois de nouveau mon évafion, quoi-
 “ que je n’en euffe pas la penfée ; & les mauvais
 “ traitemens que j’effuië de leur part à cette occa-
 “ fion. La redoutable arrivée de mon maître :
 “ fes duretez exceffives, & les infultes de la Jewkes.
 “ Ses foupçons fur Monsieur Williams & moi. Avec
 “ quelle indignité la Jewkes le follicitoit au crime.”

Je mis dans un paquet à part, tous les papiers qui
 viennent jufques là, efperant qu’il s’en contenteroit.
 Mais dans la crainte que non, je mis dans un au-
 tre paquet les papiers fuivants, *favoir*,

“ Une coppie des propofitions qu’il me fait de me
 “ donner un tas d’or, de beaux habits, des bijoux,
 “ & une terre de je ne fçai combien de revenu ; &
 “ l. 50 Sterl. par an pour toute votre vie, mes chers
 “ parens, à condition que je ferai fa maîtrefle ;
 “ infinuant que peut être il m’époufera au bout
 “ de l’an. Le tout d’un baffefle exécrationnable ; avec
 “ des menaces, en cas de refus, de me perdre
 “ fans m’en donner de récompense. Une coppie
 “ de ma réponfe, où je refuse le tout avec une jufte
 “ horreur ; & où je finis par implorer fa bonté &
 “ fa pitié en ma faveur, de la plus touchante ma-
 “ nière qu’il m’eft poffible. Détail de sès accès de
 “ colére, & des infames avis que la Jewkes lui don-
 “ ne à ce fujet. Ses efforts pour me faire venir
 “ dans fa chambre, & mon refus d’y entrer. Un
 “ tas de pauvreté, & de menu caquet de l’indigne
 “ Jewkes à moi, où elle eft auffi méchante qu’in-
 “ fultante. Deux billets que j’écris, comme pour
 “ les envoyer à l’églife, pour prier pour fa conver-
 “ fion & ma délivrance, Madame Jewkes, me les
 “ arrache, & les lui montre officieufement. L’a-
 “ veu que je vous fais, que malgré fa conduite je
 “ ne faurois le haïr. Mes inquiétudes fur le compte
 “ de

“ de Monsieur Williams. Une invention abomi-
 “ nable de mon maître pour me perdre, en demeu-
 “ rant déguisé dans ma chambre sous les habits de
 “ la servante qui couchoit avec la Jewkes & moi.
 “ Combien je l’échappai belle (j’en fremis encore
 “ quand j’y pense !) en tombant évanouïe coup sur
 “ coup. Comment il parut touché du danger où
 “ j’étois, & s’abstint d’exécuter son horrible des-
 “ sein, m’assurant qu’il ne commettrait pas la moin-
 “ dre indécence. Comment je fus malade un ou
 “ deux jours après ; & ces manières obligeantes.
 “ Comment il m’engagea à pardonner à la Jewkes.
 “ Comment, après tant de bonté apparente, il vou-
 “ lut en agir incivilement avec moi, & comment
 “ je l’évitai. Comment je lui en marquai mon res-
 “ sentiment. Je vous écrivis en suite combien il étoit
 “ bon et civil à mon égard ; ses louanges sur ma con-
 “ duite, & les grandes espérances qu’il me faisoit con-
 “ cevoir de sa conversion sincère. De la trop ten-
 “ dre impression que cela avoit fait sur moi, &
 “ comment je commençai à me défier de ma propre
 “ foiblesse, & de l’estime que je lui témoignois, a-
 “ près avoir été si maltraitée. Son affreuse ja-
 “ lousie de Monsieur Williams ; & comment je
 “ levai ses doutes. Comment, après m’avoir fait
 “ espérer qu’il porteroit sa bonté pour moi au su-
 “ prême, il me fit décheoir tout à coup de mes
 “ espérances, & me quitta brusquement & avec
 “ froideur : Mes reflexions sur cette nouvelle
 “ épreuve.”

Voilà la substance de ce qui s’est passé depuis le
 Jeudi 20^{me}. jusqu’au Mercredi 41^{me}. jour de ma dé-
 tension. J’étois résolu d’en finir la, quoiqu’il pût
 arriver : car il ne me reste que le détail de ce qui
 s’est passé Jeudi, Vendredi, & Samedi : Jeudi il
 partit pour aller à un bal à Stamford ; Vendredi ar-

arriva l'histoire de la Bohémienne ; & Samedi, qui est aujourd'hui, il est revenu de Stamford : & en vérité, s'il faut qu'il voye tout, je n'aurai guère le cœur d'écrire d'avantage.

Voilà donc deux paquets de papiers prêts à lui être délivrés demain matin. Il est bien vrai que je me suis toujours donné carrière, & ne l'ai pas épargné dans mes lettres : mais, comme je n'ai rien écrit qui ne soit vrai, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même ; je voudrois aussi bien pour l'amour de lui que de moi, qu'il eût mérité un meilleur témoignage de ma part. Quoique je ne sache pas si jamais vous verrez ce que j'écris, je veux vous dire encore que je vais avant que de me coucher prier Dieu pour vous, comme je n'y manque jamais & comme je sçai que vous le faites toujours pour moi. Adieu, mes chers parents, Bon soir.

D I M A N C H E *Matin.*

JE n'oubliai pas ce qu'il m'avoit dit, de ne le point obliger à me demander encore mes papiers : & comme il en falloit venir là bon gré malgré, je crus que je pouvois bien le faire d'une manière qui le convainquît, que je ne voulois pas le désobliger à dessein : quoique cela me parût encore d'assez dure digestion. J'avois donc mes deux paquets de lettres tous prêts ; & comme il n'alloit pas au sermon du matin, il chargea la Jewkes de me dire, qu'il étoit descendu dans le Jardin.

Je sentis que c'étoit un avertissement d'aller le trouver, & j'y fus. Car comment m'empêcher de lui obeïr à la baguette ? Cela me fait pourtant grand mal au cœur, tout mon maître qu'il est : mais je fais si totalement en son pouvoir, que je ne gagnerois rien à l'aigrir : & si je lui manquois de complaisance

plaisance dans les bagatelles, mes refus dans les choses importantes en auroient moins de poids. Je descendis donc dans le jardin. Comme il se promenoit dans une allée, j'en enfilai une autre, pour ne lui pas paroître non plus trop hardie.

Il me devina d'abord : Pensez vous, dit il, que je vous prierai de vous approcher ? Monsieur, lui dis-je, en traversant l'allée pour le joindre, je ne faisois pas si, au bon jour d'aujourd'hui, je n'interromprois point vos meditations.

Avez vous bien cru cela du fond du cœur, reprit il : je ne doute pas Monsieur, lui dis-je, que vous n'ayez quelquefois de bonnes pensées, quoiqu'elles ne roulent pas sur mon compte ! Je voudrois pour beaucoup, ajouta-t'il, ne penser pas si avantageusement de vous que je le fais. Mais, où sont les papiers ? Je jurerois bien que vous les aviez hier sur vous ; car vous dites dans ceux que j'ai, que vous voulez enterrer vos écritures dans le jardin, de peur d'être visitée au cas que vous ne puissiez pas vous évader. Cela me donnoit le plus beau prétexte du monde de vous visiter ; & je me suis reproché toute la nuit, de ne vous avoir pas déshabillée pièce après pièce, jusqu'à ce que je les eusse trouvés. O ! si, Monsieur, lui dis-je ; ne m'effrayes pas d'avantage, de l'idée que vous ayiez jamais pensé cela tout de bon.

Vraiment, ajouta-t'il, j'espère que vous ne les avez pas là : car j'aimerois bien mieux avoir à les chercher moi-même, je vous en répons.

Ce langage ne me plaisoit nullement, & ne trouvant pas à propos de le relever, j'espère, lui dis-je en lui livrant mes papiers, que vous m'en dispenserez.

Ne badinons point, me dit-il : où sont-ils ? Il me semble que j'ai été bien bon hier au soir, de condescendre à vos fantaisies comme je le fis. Malheur à

vous ! si vous y avez rien ajouté où diminué, & si vous n'avez pas tenu étroitement votre promesse. En vérité, Monsieur, lui dis-je, je n'en ai ôté ni n'y ai ajouté rien. Voilà le paquet qui reprend la suite de mon malheureux projet d'évasion, & des horribles conséquences qui ont pensé s'en ensuivre. Il embrace jusqu'aux injurieux articles que vous m'envoyates par écrit, & comme vous savez tout ce qui m'est arrivé depuis, j'espère que vous vous en contenterez.

Il alloit parler, mais, pour le détourner de la pensée de m'en demander davantage, je vous prie, lui dis-je, de lire, les choses avec des dispositions favorables, au cas que ma plume se soit donné un peu trop de libertéz.

Il me semble, dit-il en souriant, que vous devriez admirer ma patience, & être surprise de la bonté avec laquelle je veux bien lire des choses, où je suis si peu ménagé par une péronelle comme vous. J'ai été vraiment surprise, lui dis-je, que vous pussiez souhaiter de voir mes impertinentes paperasses : & j'en ai conclu que c'étoit un très bon où un très mauvais signe. Et quel est votre bon signe, me dit-il ? que cela peut à la fin produire un heureux effet sur votre esprit, lui repliquai-je, & vous mettre dans des dispositions qui me soient favorables, en vous montrant jusqu'où va ma sincérité. Et le mauvais signe, ajouta-t'il ? que si vous pouvez lire tranquillement, & sans en être touché, mes réflexions & mes observations sur le traitement que j'éprouve de votre part, j'en dois augurer que votre cœur est la cruauté même, & qu'il l'est de propos délibéré. De grace, Monsieur, ajoutai-je, ne soyez pas fâché de la hardiesse avec laquelle je vous dis si librement ma pensée. Peut être, dit-il, vous êtes vous moins trompée sur votre mauvais

mauvais signe que sur le reste : à Dieu ne plaise ! repliquai-je.

Là-dessus je tirai mes papiers. Les voici, lui dis-je : mais si vous vouliez bien me les rendre sans les décacheter, cela seroit vraiment généreux ; je le regarderois comme une grande faveur, & comme un présage excellent.

Voilà, reprit-il, le cas que je fais de votre présage ; & tout de suite il rompit le cachet, & ouvrit les papiers. J'en suis au désespoir, lui dis-je très sérieusement, & en m'en allant. Où courez vous si vite, s'écria-t'il ? Monsieur, repris-je, je me retirois, pour vous donner le tems de les lire, si vous le trouviez à propos. Vous en avez d'avantage, me dit-il en les mettant dans sa poche ? Oui, Monsieur, répondis-je, mais vous savez aussi bien que moi tout ce qu'ils contiennent : mais, ajouta-t'il, je ne sçai pas comment vous représentez les choses ; ainsi, donnez les moi, si vous n'avez envie d'être visitée.

Je ne saurois demeurer, m'écriai-je avec vivacité, si vous ne faites trêve à ce vilain mot là : mais aussi pourquoi m'en donner sujet, reprit-il ? où sont les autres papiers ? Cruel homme que vous êtes, lui dis-je ! & bien les voilà, puisqu'il le faut absolument, & là dessus je tirai de ma poche & lui donnai le second paquet cacheté, avec cette étiquette ; *Depuis les articles injurieux, & les cruels attentats, jusqu'au Jeudi 42^{me}. jour de ma détention.* C'est apparemment jeudi dernier, reprit-il ? Oui, Monsieur, mais, ajoutai-je, puisque vous vous mettez sur le pied de vouloir lire ce que j'écris, je trouverai quelque autre moyen de passer mon tems. Car je ne saurois écrire avec la même liberté, ni n'aurai jamais le front de mettre sur le papier, ce qui ne pourra être lu que de vous, & non de ceux que je

voulois instruire du triste détail de ce qui m'arrive ici.

Oui, dit il, j'entends sur tout que vous continuiez à écrire ; & je vous donne bien ma parole, que, dans les dispositions où je suis, voici les derniers de vos papiers que je vous demanderai ; à moins qu'il n'arrive quelque chose d'extraordinaire. Et je vous dirai encore, ajouta-t'il ; que si vous faites venir ceux qui sont chez votre père, & me les laissez voir, il y a cent contre un que je vous rendrai le tout. Ainsi, je vous prie de le faire.

Ceci m'encourage un peu à continuer de griffonner : mais, au pis aller, je veux, lorsque mes papiers feront de quelque volume, trouver, s'il se peut, un moyen de les cacher, afin de pouvoir lui protester que je ne les ai pas sur moi ; ce qu'auparavant je ne pouvois pas faire avec vérité ; & qui redoubloit son envie de voir s'ils n'étoient pas sur moi : envie qui m'avoit exposée à souffrir d'horribles indécentes.

Il me mena donc au bord de l'étang, s'affit sur le talut, & me fit asseoir auprès de lui. Allons, dit il, voici la scène d'une partie du projet d'évasion que vous aviez formé, & le lieu où vous eûtes l'artifice de laisser sur l'eau quelques uns de vos habits ; je veux jeter un coup d'œil sur cet endroit de votre récit. Permettez moi donc de me promener à quelque distance, lui dis-je ; car je n'en saurois supporter l'idée. Ne vous éloignez pas, reprit-il : & il se mit à lire.

A ce que je puis supposer, quand il en fut à l'endroit où je parlois de la chute des briques sur moi, il se leva, marcha vers la porte, considéra l'endroit de la muraille que j'avois rompu, & qui n'étoit pas réparé, revint vers moi toujours lisant, & sans s'interrompre prit ma main, & la mit sous son bras.

Vrayment, dit-il, mon enfant, voila un récit fort touchant. C'étoit un vrai coup de désespoir, & si vous aviez une fois sorti, vous auriez pu courir de grands risques ; car il vous falloit aller par des chemins très mauvais & très solitaires ; & j'avois pris des mesures si justes, que de quelque côté que vous eussiez tourné vos pas, vous seriez revenuë entre mes mains.

Vous voyez, Monsieur, lui dis-je, les risques que j'ai préférés au malheur d'être déshonorée ; & j'espère que vous voudrez bien juger par-là, de la sincérité avec laquelle je vous ai toujours dit, que mon honneur m'étoit plus cher que la vie. Romanesque fille ! ajouta-t'il en continuant de lire.

Il me parut fort serieux à la lecture de mes réflexions sur le malheur auquel Dieu m'avoit fait la grace d'échapper. Et quand il en vint à mes raisonnements sur ma résolution de me jeter dans l'eau ; promenez vous devant doucement, me dit-il, avec une si grande émotion qu'il tourna son visage de l'autre côté pour me la dérober. Je me félicitai de ce bon signe, & commençay à n'avoir plus tant de regret qu'il vît cette triste partie de mon histoire.

Quand il eut lu mes réflexions, & mes actions de graces de ce que j'étois échappée à moi-même, il mit les papiers dans sa poche, & me prenant dans ses bras, ô ma chère fille, me dit-il, votre triste récit, & les aimables réflexions qu'il vous fait faire, m'ont touché sensiblement. J'aurois été vraiment misérable, si vous aviez exécuté votre dessein ; je vois qu'on vous a traitée avec trop de rigueur ; & c'est le plus grands des miracles, que vous ayez pu résister à tout ce que ce fatal moment vous inspira.

Ma chere Pamela ! ajouta-t'il en me serrant tendrement, je dirai présentement comme vous,

éloignons nous de ce malheureux étang ; je ne pourrois à l'avenir le regarder qu'avec peine, en pensant combien peu il s'en est fallu qu'il n'ait été fatal à ce que j'aime. Je voulois, dit-il, vous amener à mes fins par la terreur, ne pouvant en venir à bout par l'amour ; et je vois que Madame Jewkes ne m'a que trop bien obeï ; puisque la terreur de revenir chez moi après avoir manqué votre coup fut si grande, que votre courage y put à peine résister ; & que vous pensâtes, pour éviter le traitement que vous redoutiez, prendre un parti qui vous auroit été si fatal.

Ah ! Monsieur, lui dis-je, je ne saurois jamais assez benir mes parents, & la mémoire de ma chère maîtresse votre digne mère, pour les sentiments de religion dans lesquels ils m'ont élevée ; car sans cela, & sans la grace de Dieu, j'aurois en plus d'une occasion fait des choses au moins fort approchantes du désespoir : & je cessé de m'étonner, comment de misérables créatures qui n'ont pas le crainte de Dieu devant leurs yeux, & qui se livrent au découragement, viennent à se précipiter dans un abîme de perdition.

Allons, dit il, ma chère, baisez moy, & dites que vous me pardonnez de vous avoir exposée à tant de dangers, & laissée en proye à de si grandes angoisses. Si je demeure dans les dispositions où je suis, & si ces anciens papiers que je veux voir, & ceux que j'ai dans ma poche, ne me donnent aucun sujet de changer de sentiment, je tâcherai de défier le monde & ses censures, & de récompenser ma chère Pamela, si ma vie entière y peut suffire, de tant de cruels traitements que je lui ai fait éprouver.

Tout ceci paroïsoit le mieux du monde ; mais vous verrez de quelle étrange façon la chance tourna entièrement : car le mariage supposé me revenant

nant alors dans d'ésprit ; Monsieur, lui dis-je, la pauvre Pamela est à cent lieuës de mériter un si grand honneur ; il ne feroit que lui attirer l'envie universelle, & à vous du déshonneur ? Ayez donc la bonté, Monsieur, de me permettre de retourner chez mes pauvres parents, c'est l'unique faveur que j'aye à vous demander.

Je le vis alors dans la plus terrible colére. Opiniâtre & mal-adroite Pamela ! Me dit-il, est-ce ainsi que vous répondez à mes bontez, & choisissiez vous exprès les moments où une passion aveugle me rend indulgent, pour me marquer du mépris ? Otez vous de devant mes yeux ; & apprenez à vous comporter aussi bien dans les tems où l'esperance vous rit, que dans un état de détresse ; alors, & non plutôt, je pourrai daigner penser que vous soyez au monde.

J'étois saisie de frayeur, & j'allois parler : mais il frappa de pied, & me dit en fureur, otez vous d'ici, & au plus vite : Je ne saurois supporter une extravagance si romanesque & si stupide.

Un mot, m'écriai-je, de grace un seul mot ! Mais il me tourna le dos dans la plus grande colére, & enfila une autre allée ; je me retirai le cœur navré, dans la crainte d'avoir mal pris mon tems, au moment qu'il paroïssoit si disposé à relâcher de sa rigueur : Mais, si, comme je le craignois, ce n'étoit là qu'une de ses ruses, pour amener sur le tapis le mariage supposé (car assurément il est patri de stratagêmes & d'artifices) il me semble que je n'étois point trop à blâmer.

Dans cette idée, je me rendis à mon cabinet, & écrivis toutes ces circonstances, tandis qu'il se promenoit à droite & à gauche en attendant le diner. Il est à présent à table, pensif, chagrin, & de mauvaise humeur, à ce que dit-la Jewkes, qui me demande ce que je puis lui avoir fait. Me voila derechef

chef épouvantée de l'idée de le voir ! Helas ! mes terreurs ne finiront elles jamais ?

Trois heures après Midi.

IL est plus en colère que jamais. Il a ordonné qu'on préparât en toute diligence sa berline de voyage. De vous dire pourquoi, c'est ce que je voudrois bien savoir !

Mais, qu'ai-je donc dit de si terrible ! Voyez je vous prie jusqu'ou va la fierté des personnes d'un rang élevé ! Une malheureuse comme moy ne doit pas avoir le mot à dire, quand il leur prend en fantaisie de se fâcher ! Qu'une personne de condition inférieure passeroit agréablement son tems, si elle venoit même à épouser un pareil homme. Ma bonne chère maitresse a commencé par gâter ce fils-là. Personne, à ce qu'on m'a dit, n'osoit lui parler, ni le contrecarrer, quand il étoit enfant, ainsi il n'a pas été accoutumé à la contradiction, & ne sauroit supporter la moindre chose, qui traverse tant soit peu la violence de ses volontez. Voila un des avantages attachés à un haut rang ! Grand bien leur fasse, avec leur orgueil de leur naissance & de leur fortune ! Autant que j'en puis voir, il ne sert qu'à multiplier leurs chagrins, & ceux de quiconque à le malheur de les approcher.

En voici bien d'un autre ! Quelle sera la fin de tout cecy ? Madame Jewkes m'est venu dire de sa part, qu'il faut que je vuide le logis sur l'instant ! fort bien, lui dis-je, mais où me portera-t'on au sortir d'ici ? La belle demande, reprit-elle ! & chez vous ; chez votre père & votre mère. Seroit-il bien possible ! Non, non, lui dis-je, je ne sçaurois croire que je sois assez heureuse ! Assurément, il y a encore quelque mauvais dessein sur le tapis ! Cela ne sauroit

fauroit être autrement ! Quoi, dis-je à la Jewkes, se pourroit-il qu'il eût déterré pour mes péchés une femme de charge plus mauvaise que vous ! Elle étoit outrée de colére, comme vous pouvez bien le penser : mais je sçai qu'elle ne fauroit être pire qu'elle est.

Elle monta une seconde fois dans ma chambre : Et bien, dit-elle, êtes-vous prête ? Bon Dieu ! m'écriai-je, que vous êtes pressée ! il n'y a pas encore un quart d'heure que vous m'en avez appris la première nouvelle : Calmez vous, je serai prête en un clin d'œil ; car je n'ay pas grand équipage à emporter, & les bons amis dont je dois à prendre congé dans cette maison ne m'y retiendront pas long tems. J'étois pourtant assez sotte pour ne pouvoir m'empêcher de pleurer. De grace, lui dis-je, descendez un instant, & demandez si je ne puis pas ravoir mes papiers ?

Enfin me voila prête, & je n'attends que la réponse qu'elle doit m'apporter ; ainsi, je vais ferrer dans mon sein le peu d'écritures qui me reste.

Je ne sçai que penser, ni quel jugement porter sur tout ceci ; mais je ne croirai jamais être avec vous, que quand je me verrai à vos genoux, vous demandant à l'un & à l'autre votre bénédiction. Je suis pourtant chagrine de l'extrême colére où il est contre moi ! Que lui ai-je donc dit de si provoquant ?

J'apperçois déjà la berline, les chevaux y sont, & le terrible Colbrand est prêt à monter à cheval. Où tout cela aboutira-t'il !

L U N D I.

DE vous dire quel sera le resultat de ce qui m'arrive, c'est ce que je ne saurois faire. Mais me voici actuellement dans un pauvre petit village presque tout semblable au votre ; j'en demanderai le nom tantôt. Robin m'assure qu'il a ordre de me
porter

porter chez vous mes chers parents. Oh ! s'il di-
 soit vrai ! s'il ne me trompoit pas une seconde fois !
 Mais, comme je n'ay autre chose à faire, & que je
 suis seure de ne pas fermer l'œil, si je vais ce soir au
 lit, je veux passer mon tems à écrire, & reprendre
 mon histoire où je l'ai quittée, c'est à dire à diman-
 che après midi.

Madame Jewkes monta dans ma chambre, pour
 me rendre cette réponse sur mes papiers. Mon maî-
 tre dit qu'il ne veut pas les lire encore, de peur d'y
 trouver rien qui le touche au point de lui faire chan-
 ger de résolution. Mais s'il trouve qu'ils vailent
 la peine de les parcourir, il vous les renverra après
 chez votre père. Voici, ajouta-t'elle, les guinées
 que je vous ai empruntées : car nous avons tous fini
 avec vous, à ce que je vois.

* Vous repentez vous, me dit-elle, en me voyant
 verser quelques larmes ? De quoi, lui dis-je ? je ne
 sçai pas, reprit-elle ; mais vous lui avez sans doute
 lâché de vos traits de raillerie ordinaires ; autrem-
 ent il ne seroit pas si fâché. Oh ! ajouta-t'elle en
 levant la main, tu as de la fierté ! Dieu sçait, mais
 j'espère à présent que tu en rabattras. Je l'espère
 aussi, Madame Jewkes.

Et bien, ajoutai-je tout de suite, me voila prête.
 Je vais, dit-elle en levant le chassis de ma fenêtre,
 appeller Robin pour qu'il prenne votre porte-man-
 teau : soldat & bagage, tout decampe : je suis ravie
 que vous vous en alliez : de vous répondre, lui
 dis-je, ce seroient paroles bien mal employées,
 mais, continuai-je, en lui faisant une profonde ré-
 vérence, je vous rends mille graces, des politesses
 pleines de vertu dont vous m'avez accablée : adieu ;
 je ne veux ni porte-manteau, ni rien de plus que ce
 que j'ai apporté dans mon moucheoir, avec ce que
 j'ai sur moi. Car j'avois pendant tout le tems de ma
 détention, porté les habits que je m'étois achetés,
 quoique

quoique mon maître eût souvent souhaité le contraire : & j'avois, à tout événement, ferré du papier, de l'encre & des plumes.

Je descendis, & comme je passois devant la salle, la Jewkes y entra ; n'avez vous rien à dire à la fille avant qu'elle s'en aille, dit-elle à mon maître ? Quoique je ne le visse pas, je lui entendis faire cette réponse : Qui vous a dit de l'appeller ainsi la fille, Madame Jewkes : je suis le seul ici qui ait lieu de se plaindre d'elle.

Je vous demande mille pardons, reprit l'infame, mais, si j'étois à votre place, après tout le tracas qu'elle vous a donné, elle ne s'en iroit pas sans payer le droit de sortie. Je vous ai déjà dit de ne plus me tenir ce langage, répondit mon maître : quoi ! après les preuves que j'ay que sa vertu est tout ce qu'elle estime, dois-je avoir le courage de l'en priver ? Non, ajouta-t'il, qu'elle parte la sotte & l'entêtée, qu'elle est ; elle mérite de remporter son honneur, & elle le remportera !

J'étois si transportée d'une bonté si peu attenduë, que j'ouvris la salle avant que de savoir ce que je faisois ; & lui dis en me mettant à genoux devant la porte, & les mains jointes, Dieu vous benisse, mon cher Monsieur, je vous remercie mille & mille fois de la bonté que vous venez de me marquer, Dieu veuille vous en récompenser. Je prierai pour vous tous les jours de ma vie, & mon père & ma mère en feront autant ; & je prierai aussi pour vous, pauvre abandonnée que vous êtes, ajoutai-je en m'adressant à la Jewkes !

Il me tourna le dos, entra dans son cabinet, & ferma la porte sur lui. La précaution étoit assez inutile ; je n'avois garde de m'en approcher de plus près. Certes, je ne lui avois rien dit de si terrible, ni qui deût m'attirer son indignation jusqu'à ce point là !

Croiriez

Croiriez vous bien que je quittois cette maison à regret ? Je ne sçai ce qui me tenoit, mais je sentoie quelque chose de si singulier ! Mon cœur étoit si engourdi ! je me demandois à moi même ce que j'avois ? Aussi, ce qui m'arrivoit étoit si fort contre toute apparence, que je croi que mon mal venoit de là. Je me trouve pourtant encore tout je ne sçai comment. Seroit il bien possible, que je ressemblassé à ces anciens Israélites pleins de murmures, qui regrétoient les oignons d'Egypte, après y avoir enduré l'esclavage le plus cruel ? O mon cœur ! mon indomtable cœur ! je t'empêcherai bien de te livrer à de si étranges mouvemens, si je puis me revoir avec mès chers père & mère ; & si je m'apperçoit que tu nourriffes des sentimens que tu devrois rejeter, fois assuré que je te rendrai plus humble ; si une étroite abstinence, la prière, & la mortification peuvent y contribuer.

Cependant, ce dernier trait de sa bonté m'a touchée trop sensiblement : je voudrois presque ne l'avoir point entendu ; & pourtant il me semble que j'en suis bien aise ; car je devrois, pour l'amour de lui-même, me réjouir d'avoir à en penser tout le bien possible.

Je montai donc dans la berline, ce même carrosse qui m'avoit amenée. Et bien, M. Robert, dis-je au cocher, me voila derechef en campagne, le vrai jouet des grands & de la fortune ! J'espère que vous avez vos ordres. Oui, Mademoiselle, me répondit-il. De grace ne me traitéz point de Mademoiselle, lui dis-je, & ne vous tenez pas ainsi le chapeau bas en parlant à une personne comme moi. Quand mon maître ne m'auroit pas ordonné d'avoir beaucoup de respect pour vous, je ne laisserois pas de vous en marquer autant qu'il m'est possible, ajouta-t'il. Vous avez bien de la bonté, lui dis-je, le cœur plein de ce que je venois d'entendre.

Monseigneur

Monfieur Colbrand monta à cheval avec des pistolets aux arçons, & vint à moi, auffi le chapeau bas, dès que je fus dans le carrosse. Quoi ! lui dis-je, Monsieur, venez vous avec moi ? Je vous escorterai une partie du chemin, me dit-il, pour empêcher qu'il ne vous arrive aucun mal. J'espère que vous le faites auffi par bonté, Monsieur Colbrand, lui dis-je.

Je n'avois alors personne à qui dire adieu de loin avec mon moucheoir, ni dont il me fallût prendre congé : de sorte que je m'abandonnai à mes rêveries, fans autre compagnie que mon bizarre cœur, que je n'avois jamais trouvé si étrange, ni si rétif.

Le carrosse partit enfin ; & quand je fus au bout de l'allée d'ormes, & dans le grand chemin, j'avois peine à m'imaginer que tout ce qui m'arrivoit n'étoit pas un songe. Peu d'heures auparavant je m'étois vûë presque dans les bras de mon maître, qui m'avoit dit mille choses obligeantes, & pris une part très généreuse aux maux qu'il m'avoit fait souffrir ; je ne fais que lâcher une parole inconfidérée, & le voila outré de colére contre moi, il me chasse de chez lui fans autre forme de procès, toute sa tendresse se convertit en haine ; & au moment que je vous écris, je suis à plusieurs milles de chez lui ! Mais, si je vais vous retrouver, j'espère que tout ira bien derechef.

Bon Dieu ! les étranges créatures que font les hommes, ou plutôt les gentils-hommes ! car, quoique la pauvreté ait toujours été votre partage, vous ma chère & digne bonne mère, & mon père, avez toujours fait & faites encore le bonheur l'un de l'autre. C'est pourtant une satisfaction pour moi de ce qu'il a eu la bonté de ne pas permettre à la Jewkes de parler mal de moi, & qu'il a dédaigné de suivre le conseil odieux & indigne d'une femme qu'elle vouloit lui donner. O ! que cette misérable doit
avoir

avoir l'ame noire ! Vraiment, ce n'est plus à moi de tant parler contre les hommes, car mon maître, tout méchant que je l'ai crû, ne l'est pas la moitié tant que cette femme-là. Il faut en vérité qu'elle soit athée, n'est-ce pas ?

Nous ne pûmes gagner plus loin que le misérable petit trou où nous sommes, car il commençoit à faire nuit, & Robin ne s'étant pas dépesché comme il auroit pu le faire, il fut obligé de mal auberger ses chevaux.

Monfieur Colbrand m'est fort civil aussi bien que Robert. Je vois qu'il a attaché mon porte-manteau derrière le carrosse. Je ne l'en avois pas prié ; mais puisqu'il l'a fait je ne viendrai pas tout à fait les mains vuides.

Je vois bien que mon maître se defait entierément de moi. C'est le soldat & le bagage qui décampent de compagnie, comme dit la Jewkes. En vérité, mon histoire fourniroit matière à un roman assez surprenant, si elle étoit contée comme il faut.

Monfieur Robert vient de monter dans ce moment pour me prier de manger un morceau. Je l'ai remercié ; & lui ai dit que je ne pouvois rien prendre. Je l'ai prié d'appeller Monfieur Colbrand, qui est venu : mais, ni l'un ni l'autre n'a voulu s'asseoir, ni mettre son chapeau. C'est bien se moquer d'une pauvre fille comme moi ! Je leur ai demandé s'ils avoient la liberté de me dire au juste, ce qu'ils avoient ordre de faire de ma personne ? Ajoutant que s'ils ne le pouvoient, je ne les en prierois pas. Ils m'ont dit tous deux que Robin avoit ordre de me mener chez mon père ; que Monfieur Colbrand devoit me quitter quand j'en serois à dix milles, & prendre la route de l'autre maison de campagne, pour y attendre mon maître. Il m'ont parlé l'un & l'autre avec tant d'assurances de sincérité, qu'il faut bien que je les croye.

Quand

Quand Robin est descendu, l'autre m'a dit qu'il avoit une lettre à me donner le lendemain à midi, quand nous serions à la dinée chez les parents de la Jewkes, où nous devons nous arrêter. Ne puis-je pas vous prier, lui dis-je, de me la laisser voir ce soir ? Il a paru me refuser avec tant de répugnance, que j'espéré d'en obtenir tantôt ce que je souhaite.

Enfin, mes très chers père & mère, j'ay, à force de promesses d'être discrète, & de ne faire aucun usage de la lettre en question, obtenu de la voir. J'essayerai de l'ouvrir sans rompre le cachet, & j'en prendrai copie tantôt ; car Robin va & vient sans cesse ; y ayant ici à peine aucun endroit où l'on puisse être long tems seule. Voici la lettre.

‘ Quand on vous rendra cette lettre, vous vous
 ‘ ferez déjà considérablement rapprochée de la mai-
 ‘ son paternelle, où vous avez si long tems souhaité
 ‘ d’être ; j’espère qu’en pensant à vous, je m’empê-
 ‘ cherai désormais de le faire avec la moindre appa-
 ‘ rence de la tendresse que mon cœur avoit eu la
 ‘ simplicité de concevoir pour vous. Quoiqu’il
 ‘ en soit, je ne vous veux point de mal : mais les
 ‘ vûes dans lesquelles je vous retenois n’ayant plus
 ‘ lieu ; je n’ai pas voulu que vous restassiez chez
 ‘ moi une heure de plus qu’il n’étoit nécessaire,
 ‘ après la préférence peu généreuse que vous avez
 ‘ donnée à un autre sur moi, dans un tems où j’é-
 ‘ tois porté à passer par dessus toute considération,
 ‘ pour vous rechercher dans des vûes honorables.
 ‘ Je me suis convaincu que la chance avoit absolu-
 ‘ ment tourné contre moi, & que j’avois plus à
 ‘ craindre de votre part, que vous de la mienne ;
 ‘ puis que j’étois sur le point de prendre la résolu-
 ‘ tion de défier toutes les censures du monde, & de
 ‘ vous épouser.

‘ Je

‘ Je vous ferai l’aveu d’une autre vérité ; c’est,
 ‘ que si je ne m’étois pas séparé de vous comme j’ay
 ‘ fait, & que je vous eusse permis de rester jusqu’à
 ‘ ce que j’eusse lû votre journal, plein de réflexions
 ‘ sans doute, & jusqu’à ce que vous m’eussiez en-
 ‘ forcelé par les séduisantes raisons que vous savez si
 ‘ bien alleguer en votre faveur, il étoit à craindre
 ‘ que je ne tinsse mal la résolution que j’avois prise.
 ‘ Voilà, sans déguisement, la raison qui m’a déter-
 ‘ miné à ne vous voir, ni ne vous entendre ; car je
 ‘ ne connois que trop bien ma foiblesse à votre é-
 ‘ gard.

‘ Mais je la vaincray cette foiblesse. J’espère
 ‘ même l’avoir déjà fait, en réfléchissant combien
 ‘ j’ai été sur le point de la payer cher. Je ne vous
 ‘ écris que pour vous dire, que je souhaite de tout
 ‘ mon cœur que vous soyez heureuse ; quoique vous
 ‘ ayez causé tant de desordres dans ma maison. Je
 ‘ ne puis cependant m’empêcher d’ajouter, que je
 ‘ ne serois point fâché, que vous ne pensassiez pas
 ‘ trop tôt à vous marier, & sur tout que vous n’é-
 ‘ poufassiez point ce maudit Williams. Mais qu’est
 ‘ ce que tout cela me fait à présent ? Ma foiblesse
 ‘ m’oblige seulement à vous dire, que comme je vous
 ‘ avois déjà regardée comme ma femme, & que vous
 ‘ vous êtes si tôt délivrée de votre premier mary,
 ‘ j’espère que vous ne refuserez pas à ma mémoire
 ‘ une bienséance que les plus communes personnes
 ‘ observent, & que vous ferez à mes cendres le com-
 ‘ pliment (& ce sera sans doute un pur compliment)
 ‘ d’attendre une année avant que de songer à vous
 ‘ engager une seconde fois.

‘ Vos papiers vous seront fidèlement rendus, je
 ‘ paye si cher la curiosité que j’ay eu de les lire, par la
 ‘ tendresse dont ils m’ont pénétré le cœur pour vous,
 ‘ que vous ne vous trouveriez que trop bien vengée,
 ‘ si vous saviez ce qu’ils m’ont coûté.

‘ Je ne voulois écrire que quelques lignes, mais
 ‘ ma lettre, est déjà longue. Je vais à présent
 ‘ m’efforcer de remettre de l’ordre dans mon esprit
 ‘ égaré, & de rappeler ma raison. J’aurai assez
 ‘ à faire de remettre toutes choses en ordre dans
 ‘ ma famille, & de réparer les brèches que vous
 ‘ avez faites à sa tranquillité. Car, je vous dirai,
 ‘ que quoique je vous pardonne, je ne pourrai ja-
 ‘ mais pardonner à ma sœur, ni à mes domestiques:
 ‘ Il faut absolument que ma vengeance tombe sur
 ‘ quelqu’un.

‘ Je ne doute pas que vous n’ayez la prudence,
 ‘ de ne parler mal de moi, qu’autant qu’il sera né-
 ‘ cessaire pour votre propre justification; en ce cas
 ‘ là, je veux bien que vous m’accusiez, & j’irai
 ‘ jusqu’à m’accuser moi-même, s’il le faut. Car je
 ‘ suis & serai toujours

Celui qui vous aime, & vous souhaite du bonheur.

Cette lettre, receuë dans un tems où je craignois de nouveaux complots contre moi, m’a plus touchée que rien de semblable ne pouvoit jamais le faire. Car il y avouë sans détour l’estime extraordinaire qu’il a pour moi, & il m’y donne des raisons de la manière rigoureuse dont il me renvoye, qui mettent mon âme à la torture. Il paroît que toute cette vilaine histoire de la Bohémienne, n’étoit qu’un conte dont on nous a amusés l’un & l’autre, & qui m’a perduë entièrement: Car, si j’ay senti cy-devant avec chagrin, que mon cœur étoit trop prévenu pour lui; aujourd’hui je me sens vaincuë, pardonnez à la pauvre Pamela, oui je me sens absolument vaincuë par tant de franchise, de tendresse, & de générosité, c’étoient là les qualitez que je craignois auparavant, de ne pas trouver en lui, & cette seule crainte me tenoit sur la réserve. Cependant, je n’avois nul sujet de m’attendre à ce bonheur.

Aussi

Aussi faut il que je vous avouë, que je ne pourrai jamais penser à aucun autre homme du monde qu'à lui. Quelle présomption, me direz vous ; & vous aurez raison ; mais l'amour ne dépend pas de la volonté : L'amour, ai-je dit ! Bon Dieu ! j'espère que non ; ou que du moins il n'aura pas fait assez de progrès, pour me rendre fort inquiète, car je ne sçai ni comment il est venu, ni quand il a commencé ; mais, il s'est insensiblement faisi de mon cœur ; & a eu toutes les apparences de l'amour, avant que je sçûsse ce que c'étoit.

Je voudrois, puisqu'il est trop tard, & que mon sort est enfin décidé, n'avoir jamais eu cette lettre, ni ne l'avoir jamais entendu prendre mon parti contre l'indigne Jewkes ; car alors je me ferois félicitée d'avoir évité si heureusement les pièges qu'il tendoit à ma vertu : mais à présent ma pauvre ame est entièrement bouleversée, & je ne lui ai échappé, que pour en être plus sa prisonnière.

Mais, j'espère que tout ira pour le mieux, & qu'à l'aide de vos avis prudens & de vos ferventes prières, j'aurai la force de surmonter cette foiblesse. Ah ! n'en doutez point, mon cher maître, je demeurerai plus d'un an dans un véritable veuvage, & comptez que ce ne sera pas un simple compliment que je ferai à vos cendres. O ! le délicieux mot ! qu'il est doux ! qu'il est touchant ! qu'il est tendre ! que ne suis-je née duchesse, pour lui en marquer ma gratitude ? Mais quand je serois née telle, il ne m'en auroit pas été moins impossible de satisfaire à une obligation, que je serois morte à la peine de payer, & que je n'aurois jamais remplie par des siècles du plus fidelle amour, & de la plus tendre soumission.

Pardonnez, de grace, à votre pauvre fille. Je suis au désespoir de me trouver si sensible à ce qui m'arrive aujourd'hui ; & de me voir en proye à toute
la

la foiblesse de mon sexe déjà foible par lui-même, & de ma jeunesse ; à une sensibilité qu'aucune de mes semblables n'a encore éprouvée, & trop forte pour que j'y puisse résister. Mais, j'espère que le tems, mes prières, ma résignation à la volonté de Dieu, & le fruit que je pourrai retirer de vos bons avis, & de vos bons exemples, me mettront en état de surmonter une si rude épreuve.

O ! mon cœur, mon perfide cœur ! pourquoi me trahissois tu de la sorte ; sans me laisser pressentir les maux que tu t'apprêtois à me faire ? Pourquoi te livrer en aveugle à un ennemi impitoyable, sans jamais m'en consulter un instant ? Mais, tu en souffriras le premier, & le plus cruellement ; & tu le mériteras bien. O le plus traître de tous les cœurs ! tu t'abandonnes lâchement, sans réserve, & sans en être sollicité : mais, à qui cèdes-tu avec tant de foiblesse ? à un homme qui m'a traitée impitoyablement, & tu ne le fais qu'après avoir si vigoureusement résisté aux attaques les plus violentes, les plus ouvertes, & par conséquent les plus dangereuses !

Après tout, il faut ou vous cacher ma foiblesse, ou rayer cet article de ma lettre. C'est à quoi je veux penser, quand je serai au logis.

Ce DIMANCHE à onze heures du Matin.

NOUS venons de mettre le pied dans l'auberge tenuë par les parens de la Jewkes. L'hôtelle, pour premier compliment, m'a demandé avec beaucoup d'impudence, comment j'agréois leur Monsieur ? Audacieuse & insolente femme que vous êtes, lui ai-je dit dans un mouvement dont je n'étois pas la maîtresse, est-ce à vous qui tenez auberge, de traiter ainsi ceux qui s'y réfugient ? Elle m'a assuré en me demandant pardon, qu'elle ne faisoit que badi-

diner, & est venuë me réitérer très humblement ses excuses, après avoir eu un mot d'entretien avec Robin & Monsieur Colbrand.

« Ce dernier est venu me donner en grande cérémonie devant Robin, la lettre que je lui avois restituée exprès. Je me suis retirée comme pour la lire, & l'ai relue en effet, car il me semble que je ne scaurois le faire trop souvent ; Il me vaudroit cependant beaucoup mieux tacher de l'oublier, pour le repos de mon âme. Je suis chagrine de ne pouvoir vous rapporter un cœur sans blessures ; mais au moins suis-je bien sûre que c'est un cœur honnête pour tout autre que pour moi-même, car je suis la seule que le malheureux ait trompée.

Miracle sur miracle !

A peine me suis-je mise à table, pour tâcher de manger, & de continuer ma route, que Monsieur Colbrand est entré dans la plus grande hâte, & m'a dit, Mademoiselle, Mademoiselle, voici le Valet de chambre de Monsieur B***, qui vient de sa part ; l'homme & le cheval sont tout en nage ! O ! que le cœur m'a battu dans ce moment ! Que va-t'il m'arriver de nouveau, me suis-je dit à moi-même ! Colbrand m'a quittée, & est revenu comme un éclair m'apporter une lettre à mon adresse, dans laquelle il y en avoit une pour lui-même. Cela m'a paru singulier, & m'a jettée dans un tremblement universel. J'ai fermé la porte, & j'ai eu la satisfaction, O ! chose inouïe ! de trouver que ma lettre contenoit les agreables nouvelles que voici.

« Je vois bien, ma chère Pamela, que c'est en vain
 « que je bataille contre ma tendresse pour vous. A-
 « près votre départ, je n'ai pu résister à l'envie de
 « m'occuper de la lecture de votre Journal. Mais,
 « quand j'y ai vû les manières cruelles de la Jewkes
 « à votre

‘ à votre égard, après les tentations affreuses où
 ‘ elles vous avoient déjà exposée, & les blessures que
 ‘ vous vous étiez faites ; mais sur tout votre inquié-
 ‘ tude généreuse pour moi, en apprenant le danger
 ‘ éminent que j’avois couru de me noyer, dans un tems
 ‘ où ma mort eut été votre délivrance, & où je vous
 ‘ avois comme mise dans la nécessité de la souhaiter ;
 ‘ quand j’y ai vû l’aveu charmant que vous faites dans
 ‘ un autre endroit, de l’impossibilité où vous vous
 ‘ sentez de me haïr, malgré les duretez que vous
 ‘ avez effuyées de ma part, aveu que vous faites avec
 ‘ tant de douceur, de candeur, & de naïveté, que
 ‘ j’ose en augurer que vous pourrez venir à m’aimer
 ‘ un jour, sans compter les autres endroits touchans
 ‘ de votre admirable journal, j’ai commencé à me
 ‘ repentir de m’être séparé de vous. Mais, Dieu
 ‘ m’est témoin, que ce repentir n’a eu pour motif
 ‘ rien de ce que vous appelez vûës illégitimes : c’est
 ‘ absolument le contraire. Mon regret emprun-
 ‘ toit de nouvelles forces de la manière dont vous
 ‘ m’avez quitté. O ! que je me rappelle avec
 ‘ plaisir tous les sons de cette mélodieuse voix qui
 ‘ prioit pour moi à votre départ, & qui me remer-
 ‘ cioit des réprimandes que je faisois à la Jewkes :
 ‘ Les douces inflexions en frappent encore mes oreil-
 ‘ les ! J’allai bien me coucher, mais je ne dormis
 ‘ pas ; Je me levai sur les deux heures, & ordon-
 ‘ nai à Thomas de feller un de mes meilleurs che-
 ‘ vaux, tandis que je vous écrivois cette lettre, &
 ‘ de partir au plus vite pour vous devancer.

‘ Permettez moi, ma chère Pamela, de vous prier
 ‘ de faire tourner bride à Robin, pour vous rame-
 ‘ ner ici, au moment que vous recevrez cette lettre.
 ‘ Je serois moi-même monté à cheval, pour avoir
 ‘ le plaisir de vous accompagner dans le carrosse ;
 ‘ mais je suis vraiment indisposé ; c’est, je croi, du

‘ chagrin de m’être séparé comme j’ai fait de celle
 ‘ qui est le seul délice de mon âme : Oui, je sens à
 ‘ présent que vous l’êtes, & que vous le ferez à ja-
 ‘ mais, en dépit de l’orgueil de mon cœur.

‘ Vous ne sauriez vous imaginer, combien je me
 ‘ trouverai obligé envers vous, si vous avez la bonté
 ‘ de revenir. Cependant si vous ne voulez pas me
 ‘ favoriser jusques-là, vous ne serez gênée en rien,
 ‘ comme vous pouvez le voir par l’incluse que j’ad-
 ‘ dresse à Colbrand, & que je n’ai point cachetée
 ‘ afin que vous pussiez la lire. Mais, ma chère en-
 ‘ fant ! épargnez moi la confusion de vous suivre
 ‘ chez votre père ; car il faudra bien que j’en vien-
 ‘ ne là, si vous continuez à vous éloigner ; puisque
 ‘ je ne saurois vivre un seul jour sans vous.

‘ Si vous êtes la généreuse Pamela que je m’ima-
 ‘ gine, car jusqu’ici vous n’avez été que bonté quand
 ‘ je méritois le contraire, montrez moi par cette
 ‘ nouvelle preuve, un nouveau degré d’excellence
 ‘ dans votre caractère : montrez moi que vous pou-
 ‘ vez pardonner à celui qui vous chérit plus que lui-
 ‘ même ; montrez moi que vous n’êtes pas prévenuë
 ‘ pour un autre. Une faveur de plus, ma chère Pa-
 ‘ mela, & je suis après cela toute reconnoissance : c’est
 ‘ de dépêcher M. Colbrand à votre père, avec une
 ‘ lettre pour l’assurer que tout se terminera heureu-
 ‘ sement ; & pour le prier de vous envoyer chez moi
 ‘ les lettres que vous avez trouvé le moyen de lui
 ‘ faire tenir par la voye de M. Williams. Quand
 ‘ vous aurez ainsi répondu à tous mes orgueilleux &
 ‘ peut être pointilleux doutes ; il ne me restera plus
 ‘ qu’à vous rendre heureuse, en me le rendant moi-
 ‘ même. Car il faut, quoiqu’il arrive, que je sois
 ‘ entièrement & uniquement à vous.

Ce Lundi sur les trois heures du matin.

O ! comme mon cœur s'épanouit ! comme je le sens piter ! Il semble qu'il veuille se plaindre à moi, des reproches que je viens de lui faire, de ce qu'il s'est livré au plaisir d'aimer un homme aussi charmant ! Ne vas pas non plus être trop crédule, O ! mon tendre cœur ! Ce que nous souhaitons, nous le croyons aisément. Ce mariage supposé n'est pas encore bien prouvé faux : Madame Jewkes, l'infame Madame Jewkes ! peut encore travailler sur l'esprit de son maître : L'orgueil de son rang & de son cœur peut se réveiller ; & un homme qui en si peu de tems a pu m'aimer premièrement, puis me haïr, puis me bannir de chez lui, & me chasser honteusement, & qui à présent m'envoie chercher de nouveau, & m'invite à revenir dans des termes si affectueux, un tel homme peut encore chanceler, & te tromper. Je ne te tiens donc pas encore pour innocent, ô trop facile cœur, qui crois si promptement ce que tu souhaites ; tu chances & palpites, mais je t'avertis d'être mieux sur tes gardes que tu ne l'as été en dernier lieu, & de ne pas me faire céder implicitement & en aveugle aux mouvemens, flatteurs & séduisans que tu me fais sentir. Voilà les beaux discours que j'ai tenus à mon cœur ; qui tout le tems de ce dialogue n'a été autre chose que Pamela elle-même.

J'ai ensuite ouvert la lettre adressée à Monsieur Colbrand. Elle contient ce qui suit.

MONSIEUR COLBRAND,

‘ Je suis assuré que vous excuserez la peine que je
 ‘ vous donne. J’ay, pour de bonnes raisons, changé
 ‘ de sentiment ; & demandé en grace à Mademoi-
 ‘ selle Andrews de revenir au moment que Thomas
 ‘ vous aura atteint. J’espère qu’en considération
 ‘ des motifs que je lui en allégué, elle aura la bonté
 ‘ de m’obliger. Mais, si elle refuse de le faire, dites

‘ à Robin de suivre les ordres qu’il a, & de la con-
 ‘ duire chez ses parens. Si elle a la bonté de reve-
 ‘ nir ; en ce cas, elle vous donnera peut être une
 ‘ lettre adressée à son père, pour le prier de vous
 ‘ remettre quelques papiers pour elle, lesquels vous
 ‘ voudrez bien lui apporter ici, si la chose a lieu. Et
 ‘ au cas qu’elle ne veuille pas vous charger de ladite
 ‘ lettre, vous reviendrez ici avec elle, si elle veut
 ‘ bien m’accorder une si grande faveur ; & cela, avec
 ‘ toute l’expédition que sa santé & sa seureté pour-
 ‘ ront le permettre : car, je ne suis rien moins qu’en
 ‘ bon état. J’espère néanmoins que cela n’ira pas
 ‘ plus loin, & que j’en ferai bientôt quitte. Je suis,
 ‘ *Éc.*

P. S.

‘ Toutes réflexions faites, que Thomas continuë
 ‘ sa route avec la lettre de Mademoiselle Andrews,
 ‘ s’il lui plaît d’en donner une ; & vous, revenez
 ‘ avec elle pour sa seureté.’

Voila en vérité un procédé charmant ! O que
 j’aime à être traitée généreusement ! Je vou-
 drois à présent, mes chers père & mère, pouvoir
 vous consulter, & vous demander votre sentiment,
 sur ce qu’il est à propos que je fasse. Retournerai-
 je, ou ne retournerai-je pas chez lui ? Il s’est telle-
 ment emparé de mon cœur, que je croi ne pouvoir
 à présent être tranquile, & le refuser ; & cependant
 les avis de la Bohémienne m’effrayent.

Je croi, en vérité, que pour cette fois je m’en rap-
 porterai à sa générosité. Mais n’est-ce point m’y
 fier aussi plus que je ne devois ? Sur tout après le
 traitement que j’ai essuyé ? Il est vrai cependant, qu’il
 n’en a mal agi, qu’en avouant tout net la méchan-
 ceté de ses intentions, au lieu qu’il me fait espérer
 aujourd’hui qu’elles sont honnêtes. D’ailleurs, en
 lui marquant une confiance généreuse, je ferai peut-
 être

être l'instrument du bonheur de plusieurs personnes, aussi bien que du mien propre.

Il auroit pu aussi envoyer ordre à Colbrand & à Robin, de me ramener bon gré mal gré. Et n'est ce pas là un procédé tout différent du précédent ? Si je le désoblige en cette occasion, n'aurai-je pas l'air d'être, comme il dit, prévenuë en faveur d'un autre ? Ne sera-ce pas en apparence une sottise vanité de femme, de ma faire suivre par lui chez mon père, comme si je voulois avoir ma revanche, & le maltraiter à mon tour ? Tout bien considéré, il faut le satisfaire : S'il en abuse après cela, son lâche cœur en fera doublement condamnable : mon sort sera pourtant bien cruel de voir ma crédulité paroître aussi blamable qu'elle aura en effet l'air de l'être. Car, le monde, le sage monde ! n'a jamais tort, & ne manque jamais de juger sur l'événement. Si mon maître me maltraite, ma confiance pour lui sera censurée : Si non, j'aurai infailliblement fait merveille. De savoir comment mes censeurs se conduiroient en ma place, avant que l'événement les eût ou justifiés, ou condamnés ; c'est là précisément la question ?

D'un autre côté, je n'ai point à l'idée qu'on doive obliger à demi ; je croi que quand on a à faire les choses, il faut les faire de bonne grace : Ainsi je vous ai écrit selon les désirs de mon maître, pour vous assurer que je vois les choses dans un point de vûë plus beau que jamais, & que j'espère que tout aura une heureuse issue : je vous y prie de m'envoyer par Mr. Thomas, valet de chambre de mon maître, les papiers que je vous ai fait tenir par Monsieur Williams : par ce qu'ils me sont de la dernière importance, pour éclaircir un point de ma conduite, que mon maître souhaite d'approfondir, avant que de se résoudre à me favoriser comme il est dans l'intention de le faire : Mais vous aurez cette

lettre-là, avant que ce que j'écris puisse vous parvenir : car, je ne veux pas vous l'envoyer sans les papiers qui le précédent, & qui sont actuellement entre les mains de mon maître.

Quand j'eus donné à Monsieur Thomas la lettre qu'il devoit vous porter après s'être raffraîchi & reposé de sa grande fatigue, j'envoyai chercher Monsieur Colbrand & Robin, & donnai au premier sa lettre. Dès qu'il l'eut luë, vous voyez, lui dis-je, comment sont les choses. Je suis résoluë de retourner chez notre maître : & comme il ne se porte pas aussi bien qu'il seroit à souhaiter, plus vous vous dépêchez, & mieux ce sera : Ne vous embarrassez point de la fatigue que cela pourra me causer : mais songez seulement à vous-mêmes, & à vos chevaux. Robin, que la conversation qu'il avoit euë avec Thomas mettoit je le suppose, au fait de ce dont il s'agissoit, me dit, Dieu vous benisse, Mademoiselle, & vous récompense autant que vous égards pour mon bon maître le méritent ; & puissions nous tous vivre assez, pour vous voir triompher de Madame Jewkes!

J'étois étonnée de l'entendre parler de la sorte : Car, j'avois toujourns eu soin de ne point commettre mon maître, ni même la méchante Jewkes, devant les bas domestiques. Je doute fort, néanmoins, que Robin eût tenu ce discours, s'il n'avoit pas compris par la commission de Thomas, & conclu de ma résolution pour le retour, que j'avois tout lieu de me fier à son maître : Tant l'amour propre est en possession du cœur des pauvres humains, qu'ils sont toujourns prêts à changer avec la fortune.

Nous fûmes bientôt attelés, & je partis pour retourner d'où j'étois venuë, dans l'espérance que je n'aurois pas lieu de m'en repentir.

Robin nous fit aller à toute bride ; & quand nous arrivames à la petite bicoque ou j'avois couché le dimanche au soir, il raffraîchit ses chevaux, & me dit
que,

que, si ce n'étoit pas trop de fatigue pour moi, il tâcheroit de gagner le logis avec le lever de la lune, par ce qu'il n'y avoit entre le lieu où nous étions, & le village voisin de celui où nous allions, aucune auberge où l'on pût passer la nuit. Mais le cheval de M. Colbrand étant presque rendu, les mit en doute de ce qu'ils avoient à faire. Je leur dis donc, n'aimant pas à coucher sur une route, qui si la chose étoit faisable, j'espérois pouvoir m'en tirer assez bien, & que Monsieur Colbrand pourroit, au cas que son cheval vint à lui manquer tout à fait, le laisser dans quelque maison, & entrer dans le carrosse. Ceci leur plut à tous deux, & à environ douze mille du logis, Monsieur Colbrand laissa son cheval, ôta ses éperons, ses pistolets, &c. & non sans m'en faire mille excuses, entra en grande cérémonie dans le carrosse. Je n'en fus que mieux à mon aise, car j'étois presque brisée à force de secouffes, & d'avoir fait tant de milles en si peu d'heures. Neammòins, malgré toute notre diligence, il étoit onze heures du soir, quand nous arrivâmes au village voisin de la maison de mon maître. Les chevaux commençoient à n'en pouvoir plus, aussi bien que Robin : mais je lui dis que ce seroit dommage de nous arrêter, n'ayant plus que trois milles à faire.

Nous gagnâmes la porte du logis vers une heure après minuit. Tout étoit déjà couché. Un des palefreniers courut demander les clefs à Madame Jewkes, & vint nous ouvrir. Les chevaux pouvoient à peine se traîner jusqu'à l'écurie ; & moi je tombai en descendant de carrosse, & crus avoir perdu l'usage de mes membres.

Madame Jewkes descendit empaquetée dans ses hardes, & leva les mains & les yeux au ciel, de surprise de me voir de retour : mais, elle parut bien plus occupée du soin des chevaux, que de moi. Pendant

ce tems là, les deux servantes descendirent, & je me traînai de mon mieux jusques dans la maison.

Mon maître, à ce que j'appris, avoit été fort mal ; il avoit passé la plus grande partie du jour sur son lit, & Abraham, qui avoit succédé à Jean, veilloit auprès de lui. Comme il dormoit profondément, il n'entendit ni le carrosse, ni le bruit que nous faisions : car sa chambre est de l'autre côté de la maison, & donne sur le jardin. Madame Jewkes me dit qu'il s'étoit plaint de la fièvre, & qu'il avoit été saigné. Très prudemment, elle ordonna à Abraham, de ne lui pas dire à son reveil que j'étois de retour, de peur de le surprendre, & d'augmenter sa fièvre ; ni même de me nommer devant lui, jusqu'à ce qu'elle lui en fît elle même l'ouverture sur le matin, quand elle auroit vû l'état où il étoit.

J'allai donc me coucher avec Madame Jewkes, après qu'elle m'eût fait boire près d'une demie pinte de vin brûlé, assaisonné d'épices qui le rendoient fort cordial. Il me parut admirablement restaurant, & me jetta dans un sommeil que je n'avois guère espéré.

Ce M A R D I matin.

M'Etant levée de bonne heure, j'écrivis jusqu'à cet endroit, tandis que Madame Jewkes ronflait dans son lit, pour se récompenser de l'interruption qu'on avoit apportée à son repos cette nuit-là. Je languissois qu'elle se levât, pour sçavoir comment se portoit mon pauvre maître. Elle est bien heureuse, disois-je, de pouvoir dormir d'un si bon somme: je jurerois bien qu'aucun amour, que celui d'elle même, n'interrompra jamais son repos. J'étois fracassée, comme si l'on m'avoit battuë d'importance ;

&

& n'aurois jamais cru pouvoir supporter une semblable fatigue.

Dès que Madame Jewkes fut debout, elle alla voir comment se portoit mon maître. Il avoit eu une bonne nuit, & ayant pris la veille en assez grande quantité, du vin de Canarie meslé de petit lait, il avoit sué beaucoup, & sa fièvre en étoit considérablement diminuée. Elle lui dit, qu'il ne devoit pas être surpris, mais qu'elle avoit de bonnes nouvelles à lui annoncer. Il lui demanda ce que c'étoit ? Et elle lui apprit ma venue. Est il bien possible, s'écria-t'il, en se levant tout d'un coup sur le lit : Quoi ! des-ja ! reprit-il ? Elle est de retour d'hier au soir, lui dit la Jewkes. Monsieur Colbrand entrant la-dessus, pour s'informer de sa santé, il le fit approcher, & fut enchanté du récit qu'il lui fit de notre voyage, de ma promptitude à revenir, & de l'ardeur que j'avois témoignée de gagner le logis ce soir-là. Vraiment, dit-il, je croi que ces jeunes & jolies filles-là résistent mieux à la fatigue que nous autres hommes ; mais en vérité elle est bien bonne, de m'avoir donné cette marque de l'envie qu'elle a de m'obliger. Je vous prie, Madame Jewkes, de prendre grand soin de sa santé ; & de la laisser dormir tout le jour. Elle lui dit qu'il y avoit déjà deux heures que j'étois levée. Demandez lui, ajouta-t'il, si elle veut bien avoir la bonté de me rendre une visite. Si cela n'est pas de son goût, je me leverai, & l'irai voir. En vérité, Monsieur, dit la Jewkes, il faut que vous demeuriez couché : je m'en vais lui parler. Au moins, dit mon maître, si elle y a la moindre répugnance, ne l'en pressez pas trop, je vous prie.

La Jewkes vint me trouver, & me rendre compte de tout ceci. Je lui dis que j'irois le voir de tout mon cœur ; & en effet j'en mourois d'impatience, & souffrois beaucoup de l'idée qu'il eût été si mal.

Je descendis donc avec la Jewkes. Viendra-t'elle, dit-il à celle-ci dès qu'elle entra ? Oui, dit la Jewkes, elle a répondu à la première proposition, que je lui en ai faite, qu'elle y viendrait de tout son cœur. Aimable personne ! s'écria-t'il.

O ma chère Pamela, me dit-il, dès qu'il m'aperçut, vous m'avez guéri entièrement. Je suis fâché de vous en marquer ma reconnoissance, dans une situation & d'une manière si peu décentes : ne me donnerez vous pas votre chère main ? Je la lui donnai, & il la baïsa avec une ardeur incroyable. Monsieur, lui dis-je, vous me faites trop d'honneur ! Je suis au désespoir que vous soyez si mal. Je ne faurois être mal tant que je suis avec vous, reprit-il. Je suis déjà la santé même.

En vérité, me dit-il en rebaisant ma main, vous ne vous repentirez pas de ce trait de bonté. Mon cœur en est trop rempli, pour l'exprimer comme je le devrois. Je suis fâché de l'extrême fatigue que vous avez effuïée. La vie n'est plus vie pour moi sans vous. Si vous m'aviez refusé, quoi qu'assurément je ne me flataffe guère que vous voulussiez m'obliger jusques là, je croi que l'accez de fièvre auroit été bien violent ; car j'en fus pris d'une façon fort singulière, & je ne savois que penser de moi-même : mais à présent la santé va me revenir au galop. Il n'est pas nécessaire, ajouta-t'il en s'adressant à la Jewkes d'envoyer à Stamford chercher le médecin, comme on en étoit convenu hier ; car, cette aimable fille est mon médecin, aussi seurement que son absence étoit ma maladie.

Il me pria de m'asseoir à côté de son lit, & me demanda si je lui avois fait le plaisir d'envoyer chercher mon ancien paquet de papiers ? Je lui dis qu'ouï, & que j'espérois qu'on l'apporterait. C'est, dit-il, une double bonté que vous avez euë pour moi.

Je

Je ne voulus pas y rester long tems, de peur de troubler son repos. Il se leva l'après dînée, & me pria de lui tenir compagnie. Il me parut charmé, tranquile, & beaucoup mieux. Je suis assuré, dit-il à Madame Jewkes, qu'après la preuve que ma chère Pamela m'a donnée par son retour de l'envie qu'elle a de m'obliger, nous ne saurions mieux faire que de la laisser en toute liberté: C'est pourquoi, si elle a envie de faire un tour de promenade en carrosse, ou dans le jardin, ou en ville, ou quelque'autre part, qu'on la livre à son bon plaisir, sans lui demander compte de rien; & faites tout ce qui sera en votre pouvoir pour l'obliger. Elle répondit qu'elle n'avoit garde d'y manquer.

Je vous dirai une chose, ma chère Pamela, me dit-il, par ce que je sçai que vous serez bien aise de l'entendre, quoique vous ne vous souciez pas de me la demander. J'avois, avant votre départ, fait arrêter Williams, pour le montant de l'obligation que j'ai de lui; car, je ne sçai qu'elle conduite il a tenue, mais, il ne put jamais trouver de caution; si je n'ai aucun nouveau sujet de me plaindre de lui, je pourrai n'en exiger pas le payement: il est depuis quelque tems en liberté, & continuë son école; je ne serois pas fâché cependant que vous ne le vissiez point pour le présent.

Monsieur, lui dis-je, je ne ferai volontairement rien qui puisse vous désobliger: Je suis bien aise qu'il soit en liberté, par ce que j'ai été l'occasion de son désastre. Je n'osai en dire d'avantage, malgré l'envie que j'aurois eüe de plaider pour ce pauvre homme, à qui je croiois devoir rendre par reconnoissance autant de services que j'en trouverois l'occasion. Je suis fâchée, ajoutai-je, que Miledy Davers, qui vous aime tant, ait pu encourir votre indignation, & qu'il y ait eu des différens entre vous & elle. J'espère que ce n'a point été à mon sujet? Là-dessus
il

il tira de la poche de sa veste son portefeuille, car il étoit assis en robe de chambre, & me dit, Pamela, lisez cette lettre quand vous serez dans votre cabinet, & que j'en sache votre opinion ; elle vous mettra au fait de ce dont il est question.

Il ajouta qu'il se sentoît tout d'un coup appesanti ; qu'il vouloit demeurer au lit, & donner ce jour la au repos : & que s'il se trouvoit mieux le lendemain au matin, il iroit prendre l'air dans son carrosse. Je me retirai aussi-tôt, & regagnai mon cabinet, où je lus la lettre qu'il avoit bien voulu me mettre entre les mains, & qui étoit écrite en ces termes.

‘ Mon Frère,

‘ J’entends de vous des choses qui m’inquiètent
 ‘ fort : & sur lesquelles il faut absolument, soit que
 ‘ cela vous plaise, ou non, que je vous écrive nettement
 ‘ ma pensée. J’ai eu ici quelques personnes,
 ‘ qui m’ont priée de vous parler en sœur ; & qui, je
 ‘ suis fâchée de le dire, ont votre honneur plus à
 ‘ cœur que vous ne l’y avez vous-même. Je n’aurois
 ‘ jamais cru, qu’un frère à moi appartenant,
 ‘ eût pu s’abaisser jusqu’au point d’enlever la femme
 ‘ de chambre de feuë ma chère mère, & de se perdre
 ‘ dans l’esprit de tous ses amis, en l’empêchant
 ‘ d’aller chez les siens. Mais, lorsque vous refusâtes
 ‘ de laisser entrer la drolesse à mon service, après
 ‘ la mort de ma mère, je compris assez par là
 ‘ que vous ne buttiez à rien de bon. J’en ai honte
 ‘ pour vous, je vous jure. La fille étoit une bonne
 ‘ & innocente créature ; mais je croi bien qu’à présent
 ‘ il n’est plus question de cela, ou que bientôt il
 ‘ n’en sera plus question. Permettez moi de vous
 ‘ demander ce que vous entendez par une telle conduite ?
 ‘ Vous voulez, ou l’entretenir sur le pied de
 ‘ maîtresse, ou en faire votre femme. Si c’est le
 ‘ premier,

' premier, il en est assez de ce genre, sans aller
 ' ruiner une malheureuse que ma mère aimoit, &
 ' qui étoit effectivement une très bonne fille.
 ' Vous pouvez en rougir à coup sur. Quant au se-
 ' cond cas, j'ose affirmer que vous n'en avez pas la
 ' pensée : si pourtant vous l'aviez, vous seriez infini-
 ' ment inexcusable. Considérez, mon frère, que
 ' notre famille n'est pas du jour d'hier ; qu'elle est
 ' aussi ancienne que la meilleure qui soit dans le roy-
 ' aume ; & que depuis plusieurs siècles, on n'y a vû
 ' aucun héritier se déshonorer par des mésalliances.
 ' Vous savez d'ailleurs, qu'une des meilleures famil-
 ' les de toute la nation a déjà recherché la vôtre.
 ' Je vous permettrois cette folie, si vous descendiez
 ' de quelque noble d'un jour, ou qui ne fût éloigné
 ' que d'une génération ou deux, de la fange dont
 ' vous paroissez si ragoûté. Il faut que vous sachiez,
 ' que, si vous avez le courage de vous abbaïffer jus-
 ' ques là, nous vous défavouerons à jamais, moi &
 ' tous les miens ; & que je rougirai du titre de votre
 ' sœur. Il est affreux qu'un cavalier aussi bien fait
 ' de sa personne que vous, aussi favorisé des dons de
 ' l'esprit, aussi généralement recherché pour son mé-
 ' rite, maître d'un bien si clair & si noble, & de
 ' sommes si considérables qui vous ont été transmises
 ' par les meilleurs père & mère, avec le sang ancien
 ' & pur qui coule dans vos veines, aille ainsi se jet-
 ' ter à la tête de la première créature venuë. Ce se-
 ' roit aussi très mal fait à vous, de perdre d'honneur
 ' cette misérable. Je vous prie donc de la rendre à
 ' ses parens, & de lui donner cent livres sterling, ou
 ' quelque chose comme cela, pour contribuer à
 ' la rendre heureuse, par un mariage avec quelqu'hon-
 ' nête garçon de son étoffe. Ce sera pour lors agir
 ' comme il convient, & le moyen aussi d'obliger &
 ' d'appaïser.

Votre très chagrine sœur.

P. S.

P. S.

‘ Si je vous ai écrit avec tant de vivacité, confidérez mon frère que ma tendresse, pour vous, & la honte dont vous vous couvrez vous même, m’y ont portée. Je souhaite que cette lettre fasse sur vous l’effet qu’en attend votre très affectionnée sœur.’

DAVERS.

Voilà, mes très chers parens, une lettre bien cruelle, & qui montre assez combien les pauvres sont en mépris aux riches & aux orgueilleux. Cependant, nous étions tous originairement sur le même pied : & plusieurs de ces gens si nobles, & qui font sonner si haut l’ancienneté de leur sang, seroient ravis de l’avoir aussi sain, & en réalité aussi peu corrompu que le nôtre. Il faut bien que ces cœurs hautains ne pensent jamais au peu de tems que dure la vie, & qu’ils ne réfléchissent pas, qu’avec toute leur vanité, un tems viendra, & n’est pas loin, où ils leur faudra digérer de se voir au niveau de nous : Et ce philosophe avoit bien raison, qui considérant le crane d’un roi & celui d’un pauvre homme, dit qu’il n’y voyoit point de différence. Ignorent ils donc, que le plus riche prince & le plus pauvre mendiant, doivent également comparoître au dernier jour devant un grand & terrible juge ; qui ne les distinguera pas selon leurs conditions dans ce monde ; mais qui pourra bien, au contraire, les condamner avec d’autant plus de sévérité, qu’ils auront négligé un plus grand nombre d’occasions de faire du bien ? Les pauvres gens ! Que leur orgueil me fait pitié ! O Dieu ! garde moi de leur haut rang, si je ne puis l’avoir qu’au prix d’être toujours entachée de leurs vices, ou coupable d’un mépris si cruel & si peu judicieux, pour l’humble état qu’ils regardent avec tant de dédain !

D’un autre côté, comment ces gens si qualifiés savent ils, même en supposant qu’ils pussent prouver

en

en remontant une succession de deux, de trois, ou même de cinq cens ans, parmi leurs ancêtres nobles, qu'alors les premières tiges de ces pauvres familles si méprisées, qui n'ont pas tenu des registres exacts d'une dérogeance assez ordinaire; n'étoient pas d'une date encore plus ancienne? Ou, qui les assurera, que, dans cent ou deux cens ans d'ici, quelques unes de ces familles du jour d'hier, qu'ils vilipendent aujourd'hui, ne seront pas un jour en possession de leurs propres biens, tandis que leurs descendans seront réduits aux chaumières des premiers, qui peut être à leur tour (tant est grande la vanité & l'instabilité des choses humaines,) feront parade de leur extraction, & mépriseront celle des autres?

Ces réflexions se présentèrent à mon esprit, devenu sérieux par l'indisposition de mon maître, & par l'orgueilleuse lettre de l'humble Miledy Davers contre la hautaine Pamela. Je dis l'humble Miledy Davers, par ce qu'elle a pu s'humilier jusqu'à un orgueil si petit; & la hautaine Pamela, parce qu'elle se sent l'ame trop élevée, pour jamais descendre si bas. Après tout, si nous pauvres mortels savons à peine ce que nous sommes, nous savons beaucoup moins ce que nous serons; & encore une fois, je prie le ciel de me garder de l'orgueil criminel qu'une haute fortune inspire!

Je me rappelle à cette occasion les vers suivans, où le poëte exprime beaucoup mieux les mêmes pensées.

la sage Providence
A différens esprits divers talens dispense.
L'esclave le plus vil, le plus vil artisan,
Des sueurs de son front nourrit le courtisan:
Utiles à leur tour, usans de l'abondance,
Les grands du laboureur soulagent l'indigence.
Ab!

*Ah ! ne regardez pas l'esclave avec dédain,
 Riches ! prêtez vous mieux au but du souverain.
 Votre orgueilleux mépris aux pauvres fait injure :
 Ils tiennent comme vous un rang dans la nature ;
 Vos travaux & les leurs tendent à même fin :
 Ils entrent de concert dans le decret divin ;
 Et la mort, abattant le sceptre & la boulette,
 Toujours vient rétablir l'égalité parfaite.*

Ce M E C R E D Y Matin.

MON maître vient de m'envoyer dire, que son rétablissement est en si bon train, qu'il vouloit faire un tour de promenade dans sa berline après déjeuner, & qu'il me prioit de lui accorder ma compagnie. J'espère que je saurai me tenir dans l'humilité, & me comporter comme il faut, sous le poids de tant de faveurs.

Madame Jewkes est la plus obligeante créature du monde ; & chacun me traite-ici avec autant de respect que si j'étois l'égale de Miledy Davers. Mais pourtant, si tout cecy n'alloit aboutir qu'au mariage supposé ! Non, cela ne se peut, ou du moins, je veux l'espérer. Cependant, l'orgueil d'un haut rang, d'un grand nom, de nobles ayeux, & de tout ce qu'il vous plaira, est si énergiquement mis en jeu dans la lettre de Miledy Davers, que je ne saurois me promettre un bonheur aussi grand, que les apparences qui me l'annoncent sont magnifiques. S'il me falloit à présent décheoir de mes espérances ; mon sort seroit plus triste que jamais. Ce nouvel honneur me fera peut-être voir plus clair dans ma condition ! Ainsi je me tiendrai prête. Mais, je croi que je ne changerai point d'ajustement. Si je le faisois, j'aurois l'air de vouloir rapprocher mon état du sien : & d'un autre côté, si je ne le fais pas, on trouvera peut-

peut-être que je lui fais déshonneur : Je croi pourtant que j'ouvrirai le porte-manteau, & que, pour la première fois depuis ma venuë ici, je mettrai ma plus belle robe de foye. Mais d'un autre côté, ce fera m'approprier en quelque sorte les habits auxquels j'avois renoncé ; & je ne suis pas absolument fure que de nouvelles traverses ne tomberont pas sur ma tête. J'irai dont comme me voila, car quoique simplement mise, je suis sans vanité propre comme un lapin. Ainsi, allons comme nous sommes, à moins qu'il n'en ordonne autrement. Madame Jewkes dit pourtant, que je devois me mettre de mon mieux ; mais je lui dis que je croi n'en devoir rien faire. Comme mon maître est levé, & qu'il déjeune, je me hazarderai de descendre pour lui demander comment il veut que je sois.

En vérité, ses bontez pour moi ne font qu'augmenter à chaque instant, &, Dieu soit loué ! Sa bonne santé va la même train : Le charmant visage qu'il a, en comparaison de celui qu'il avoit hier ! J'en bénis Dieu d'un grand cœur !

Il se leva, vint à moi, me prit par la main, & me fit asseoir à côté de lui. Vous alliez parler, mon aimable Pamela, me dit-il ? Que vouliez vous me dire ? Monsieur, répondis-je un peu honteuse, je croi que c'est trop d'honneur pour moi, d'aller dans le carrosse avec vous. Non, dit-il, ma chère Pamela, le plaisir de votre compagnie sera plus grand, que l'honneur de la mienne, ainsi, brisez tout à fait là-dessus.

Mais, Monsieur, lui dis-je, je vous ferai déshonneur d'aller avec vous dans cet équipage. Vous feriez honneur à un Prince, ma belle enfant, me dit ce bon, cet excellent Monsieur ! Et dans cet équipage, & dans toute autre qu'ils vous plaira de choisir : Vous y êtes si charmante, que si vous ne craignez pas de vous enrhummer avec ce bonnet rond, vous irez

irez tout comme vous voila. Vous aurez donc la bonté, Monsieur, repliquai-je, d'aller par quelque chemin détourné, afin qu'on ne voie pas que vous faites tant d'honneur à votre domestique. O, ma chere enfant, me dit-il, je soupçonne que vous craignez plus les caquets pour vous-même, que pour moi. Mais, je veux faire évanouir peu à peu la surprise du public, & l'accoutumer à regarder ce qui doit bientôt s'en ensuivre, comme une chose dûe à ma Pamela.

O le plus aimable & le mieux aimé des hommes ! Que penserez vous à présent, mes chers parens ? n'ai-je pas bien fait de revenir ici ? Ah ! si je pouvois bannir mes craintes sur le mariage supposé (car tout ceci ne contredit pas encore cet horrible projet) je serois mille fois trop heureuse !

Je montai donc de grand cœur dans ma chambre pour prendre mes gands ; & j'y attendis ses ordres. Ah ! mon cher, mon très cher Monsieur ! disois en moi-même comme si je lui eusse parlé, épargnez moi de grâce de nouvelles épreuves, & de nouveaux chagrins, car je croi en bonne vérité que je n'y résisterois jamais !

Enfin, à ma grande satisfaction, on vint me dire que mon maître étoit prêt : Je descendis comme un éclair ; & devant tous les domestiques, il me donna la main, & m'aida à monter dans le carrosse, comme si j'eusse été une dame ; & puis y monta lui-même. Madame Jewkes lui recommanda d'éviter avec soin de gagner du froid, après son indisposition ; & j'eus la satisfaction d'entendre son nouveau cocher dire à un des autres domestiques : voila, en vérité, un charmant couple ! ce seroit dommage de les séparer. O, mes chers parens ! je crains que votre fille n'aille devenir tout à fait orgueilleuse ; mais, vous croirez sur tout que j'ai lieu de me tenir

en garde contre l'orgueil, quand vous lirez les particularitez dont je vais vous faire le détail.

Il commanda le dîner pour deux heures ; & Abraham, qui à succédé à Jean, monta derrière le carrosse : Il ordonna à Robin d'aller à petit train, & me dit qu'il avoit à me parler de sa sœur Davers, & de plusieurs autres choses. Il me baisa un peu trop d'abord en partant, en vérité : & j'avois peur que Robin ne tournât le dos pour regarder à travers la glace de devant, ou que les passans ne nous vissent : Il me tint aussi les discours du monde les plus obligeans.

Je ne doute pas, me dit-il à la fin, que vous n'ayez lu & relu l'impertinente lettre de ma sœur, & que vous ne trouviez, comme je vous l'ai déjà dit, que vous ne lui êtes pas plus obligée que moi. Vous voyez qu'elle m'y donne à entendre que quelques personnes ont été chez elle ; qui ne sauroient être que l'officieuse Madame Jervis, Mr. Longman, & Jonathan ; & c'est ce qui me fit prendre la précaution de les congédier Je vois, dit-il, que vous allez parler en leur faveur ; mais, le tems n'est pas encore venu pour vous de le faire, si jamais je le permets.

J'ai, dit-il, prévenu les menaces de ma sœur, en la défavouant pour telle. Dieu sçait que j'en ai agi en bon frère avec elle ; & qu'en entrant en possession du bien de mon père, je lui ai donné la valeur de trois mille livres sterling de plus que ce qu'il lui avoit laissé par son testament, & en vérité cette femme là s'est bien oubliée, en m'écrivant sur le ton colére & insolent dont elle l'a fait ; car elle savoit de reste que je ne l'endurerois pas. Mais, il faut que vous sachiez, Pamela, qu'elle est outrée de depit, de ce que je ne veux pas entendre à un mariage qu'elle m'a proposé avec la fille de Milord **** qui, même avec tous ses autres avantages, ne peut en aucune
manière

manière être mise en parallèle avec ma Pamela, ni pour la personne, ni pour l'esprit, ni pour les talens. Vous voyez cependant, ma chère enfant, combien étoit fondée l'excuse que je vous alleguois de l'orgueil attaché à un haut rang, & de la censure du monde, qui, je l'avouë, me tient encore un peu trop au cœur. Car, une femme ne brille pas dans le public comme un homme ; & le monde n'aperçoit pas vos excellentes qualites, & vos perfections. S'il pouvoit les demesler, les plus sévères censeurs seroient mes premiers apologistes. Mais, on dira en gros, voila Monsieur un tel, qui avec une fortune considérable, vient d'épouser la femme de chambre de sa mère : sans considérer qu'il n'y a pas une dame dans le royaume qui puisse l'effacer, ni soutenir avec plus de dignité le rang où je l'élèverai si je l'épouse ; & , ajouta-t'il en me passant les bras au cou & me rebaifant, je plains aussi ma chère enfant, de la part qu'elle aura à cette censure : car, il lui faudra repousser l'orgueil & les mépris de toute la noblesse qui nous environne. Vous voyez bien que ma sœur Davers ne pourra jamais vous regarder de bon œil. Les autres dames ne vous rendront pas visite, & avec un mérite infiniment supérieur à tout ce qu'elles en ont ensemble, vous en ferez traitée comme une personne indigne de leur attention. Si donc j'épousois ma Pamela, comment la chère enfant s'accommoderoit-elle de tout cela ? Ne feront-ce pas là de grands crévecoeurs pour mon aimable fille ? Car de mon côté, tout ce que j'ai à faire avec mon grand bien, c'est de soutenir effrontément la gageure, d'en railler tout le premier comme autrefois, avec mes camarades de chasse, de jeu de boule, & de dance ; d'effuier leurs impertinences une bonne fois ou deux, & je vous répons bien que ma fortune m'attirera toujours assez d'égards de leur part : mais encore une fois, comment ma pauvre enfant fera-t'elle

t'elle de son côté, avec celles de son sexe ? Car, il faudra bien que vous voyiez quelque compagnie. Mon état ne vous permettra pas de choisir celle de mes domestiques ; & les dames fuiront la vôtre, & quoique ma femme, continueront à vous traiter comme la femme de chambre de ma mère. Que dit ma chère fille à tout cela.

Vous devinez assez, mes chers parens, combien je devois être transportée de sentiments si pleins de bonté, de générosité, & de condescendance. Il me sembloit que j'étois environnée de concerts célestes ; & chaque mot qui sortoit de sa bouche étoit pour moi plus doux que le miel d'*Hybla*. Ah ! Monsieur, lui dis-je quelle indulgence ! quelle bonté inexprimable ! La pauvre Pamela à, certes bien d'autres combats à soutenir, & bien une autre difficulté à vaincre.

Et quelle peut-être cette difficulté, reprit-il avec quelque sorte d'impatience : songez Pamela que je n'ai plus de doutes à vous pardonner : aussi n'en ai-je plus moi-même, lui dis-je, ni n'en puis avoir désormais : ma difficulté est comment je pourrai mériter & soutenir le poids de toutes vos faveurs : Chère enfant, me dit-il en me serrant tendrement entre ses bras ; je craignois que vous ne me missiez encore en colère : mais je ne le ferai pas, car je vois que vous avez un cœur reconnoissant : & ce retour plein de douceur & de bonté dont vous payez le cruel traitement que vous avez reçu dans ma maison, traitement qui devoit vous la faire détester, m'a fait prendre la résolution de vous pardonner tout, excepté les doutes que vous pourriez avoir sur ma probité, dans un tems où je répands mon ame devant vous, avec l'ardeur la plus sincère & la plus tendre.

Mais, mon cher Monsieur, lui dis-je, ce qui me touchera plus que tout, ce seront les railleries grossières que vous aurez à effuier personnellement, pour
vous

vous être abaissé jusques-là. Car pour moi, vû la petitesse de ma condition, & mon peu de mérite; les mépris mêmes & les réflexions des dames me feront honneur; & j'aurai l'orgueil de mettre plus de la moitié de leur mauvais vouloir, sur le compte de l'envie qu'elles porteront à ma félicité. Si je puis par toute le respect imaginable, & par la plus prompte obéissance, avoir le plaisir de vous être agréable, je me croirai toujours trop heureuse, quoique le monde en puisse dire.

Vous êtes bien bonne, me dit-il, ma chère enfant: mais comment remplirez vous votre tems, quand vous n'aurez de visites ni à rendre ni à recevoir? Quand vous ne ferez d'aucune partie de plaisir? Quand vous n'aurez point de table de jeu, pour passer vos soirées d'hiver, ou même, comme c'est le goût d'aujourd'hui, la moitié des jours d'hiver & d'été? Vous avez joué fort souvent avec ma mère, ainsi vous savez vous tirer du jeu comme des autres divertissements: & je vous assure, ma chère fille, que je n'exigera jamais que vous vous priviez des amusements auxquels ma femme pourroit s'attendre, si j'épousois une dame de la première qualité.

Ah! Monsieur, lui dis-je, vous êtes toute bonté pour moi! & jé m'en sens accablée. Mais, croyez vous que dans une maison comme la vôtre, celle à qui vous ferez l'honneur de l'en rendre maîtresse, n'y trouvera pas à employer utilement son tems, sans aller chercher des occupations ailleurs?

Premièrement, Monsieur, si vous me le permettez, j'entrerai dans certaines branches d'œconomie de famille, qui ne seront pas au dessous du rang auquel j'aurai le bonheur d'être élevé, s'il y en a de cette espèce; & j'espère que je le ferai sans m'attirer la haine d'aucun honnête domestique.

En

En second lieu, je vous soulagerai d'autant de calculs domestiques qu'il me sera possible, quand je vous aurai convaincu, que vous pouvez me les confier ; & vous savez, Monsieur, que feuë ma bonne maîtresse avoit fait de moi son trésorier, son aumonier, & son factoton.

D'un autre côté, s'il faut que je rende ou reçoive des visites, & que les dames ne veuillent pas me faire cet honneur-là, ou qu'elles ne me la fassent que de tems à autre : Je recevrai, si vous voulez bien me le permettre, & rendrai des visites aux pauvres malades des environs ; & soulagerai leurs besoins & leurs nécessitez, dans les petites choses, qui leur seront utiles, sans vous porter aucun préjudice ; & qui vous attireront de leur part des bénédictions & des prières, pour votre santé & votre bien être.

J'aiderai encore comme ci-devant à votre femme de charge, à faire des gelées, des confitures féches & liquides, des marmelades & des cordiaux, à préparer toutes les provisions de garde pour l'usage de la famille, & à faire tout votre fin linge & le mien.

Si quelquefois vous avez la bonté de m'accorder votre compagnie, je ferai par-ci par-là un tour de promenade en carrosse, & quand vous reviendrez de vos divertissemens, ou de la chasse, ou de tout autre endroit où il vous plaira d'aller, j'aurai la satisfaction de vous recevoir avec tous les mouvemens de respect & de joye imaginables : en votre absence, je compterai chaque instant jusqu'à votre retour, & peut-être que de tems à autre vous m'accorderez votre agréable conversation, pour une ou deux de ces heures que je regarderai comme les plus douces de ma vie, & où vous aurez l'indulgence découvrir toutes les tendres folies, qu'un cœur plein de vos bontez pourra m'inspirer dans ses épanchemens.

Le tems du déjeuné, les préparatifs du dîner, où il s'agira quelquefois de regaler vos amis choisis, &

la compagnie, si non de dames, au moins de Messieurs que vous amèneriez avec vous, sans compter les soupers, rempliroient très utilement la meilleure partie du jour.

D'ailleurs, Monsieur, quelque dame d'un bon caractère pourra bien me venir voir de tems en tems ; & s'il m'en vient, j'espère me comporter de manière, à n'augmenter pas le blâme que vous vous ferez attiré : J'usurai alors de toute la circonspection & de toute la discrétion imaginables ; & porterai l'humilité aussi loin qu'il me sera possible, sans compromettre votre honneur.

Il est vrai que je puis jouer tous les jeux de cartes que notre sexe aime : mais, je n'en ai pas la fureur, & n'en aurai jamais envie, qu'autant que cela pourra encourager à venir ici, les dames que vous feriez fâché qui s'en abstinsent, faute d'y trouver un amusement auquel elles sont accoutumées.

Si j'ai quelques instans de loisir ; la musique, que ma digne maîtresse m'a apprise, pourra les remplir.

Et puis, Monsieur, vous savez, que j'aime à lire & à griffonner ; & quoique je ne puisse désormais faire le dernier, que pour des comptes de famille entre les domestiques & moi, ou entre moi & vous même ; la lecture est pour moi un plaisir, que je ne me refuserois pas aux heures convenables, pour la meilleure compagnie du monde, excepté la vôtre. Elle pourra encore me polir l'esprit, & me rendre plus digne de votre compagnie & de votre conversation : & les explications que vous aurez la bonté de me donner de ce que je n'entendrai pas, me la rendront à la fois une occupation délicieuse, & une instruction solide.

Mais, Monsieur, il y a une chose que je devois bien ne pas oublier, parce qu'elle doit aller devant toute autre : J'espère que mon devoir envers Dieu, occupera toujours une bonne partie de mon tems, en
actions

actions de graces pour sa souveraine bonté envers moi ; & en prières pour vous & pour moi-même : Pour vous, Monsieur, que je prierai Dieu de bénir, en récompense de votre extrême condéscendance à mon égard : Pour moi-même, afin que Dieu me rende capable de remplir mon devoir de femme, & de lui marquer ma gratitude pour tous les biens que je recevrai des mains de sa providence, à l'aide de votre générosité.

Croyez vous, Monsieur, qu'avec tout cela, je puisse être embarrassée des moyens d'employer mon tems ? Mais comme je sçai que, si j'ai le bonheur d'être à vous, chaque marque de mépris qu'on me témoignera, rejaillira en quelque sorte sur votre personne : Je vous prierai de ne pas m'équiper magnifiquement ; mais de permettre que je sois aussi simplement ajustée, que cela se pourra sans vous faire honte, & sans déroger à l'honneur que j'aurai de porter votre digne nom : Car, je ne sçai que trop, Monsieur, que rien n'excite plus l'envie de celles de mon sexe, que de voir une personne l'emporter sur elles en fait d'équipage & d'ajustement ; & cela m'attireroit mille impertinentes épithètes de leur part.

Je m'arrêtai là ; car j'avois déjà suffisamment jase : Pour quoi ma chère Pamela s'arrête-t'elle, me dit-il en me ferrant contre lui ? Que ne continuë-t'elle son discours ? Je pourrois l'écouter tout le jour. Vous dirigerez vous même vos propres plaisirs ajouta-t'il, & l'emploi de votre tems, dont vous faites un choix si aimable : & de cette manière, quelques unes de mes mauvaises actions seront expiées par votre conduite exemplaire, & Dieu me bénira pour l'amour de vous.

Avec quel plaisir ne me faites vous pas savourer cet avantgoû de ma félicité, me dit-il tout transporté ! Je vais maintenant défier l'impertinence des gens les plus avides du plaisir de censurer, & les en-

voyer apprendre l'excellence de votre caractère, & l'excès de mon bonheur, avant que de permettre à leurs bouches profanes de prononcer sur mes actions, & sur votre mérite. Permettez moi, ma chère Pamela, de me flater ici de l'espérance d'un amusement encore plus doux, dont votre modestie n'a rien voulu m'insinuer, & sur lequel, de peur que votre délicatesse ne me soupçonne de déroger à la pureté de mes bonnes intentions, je me contenterai de dire en passant, que j'espère qu'à tant d'occupations il s'en joindra une autre, qui me fera penser à perpétuer à la fois mon bonheur & ma famille, dont je suis presque le seul mâle.

Je pense que je rougis, quoi que je ne puisse être choquée de la manière charmante & décente avec laquelle il insinuoit cette espérance éloignée : Mais jugez aussi combien mon cœur étoit touché de tout ce qu'il me disoit.

Il eut la bonté d'ajouter une autre réflexion toute charmante, qui me montra la noble sincérité de ses bonnes intentions. Je vous avouë ma Pamela, me dit-il, que je vous aime avec une pureté que je n'ai jamais connue de ma vie : C'est un feu qui m'étoit absolument étranger, & que je commençai à sentir pour vous dans le jardin ; quoique, par des doutes hors de saison, vous eussiez pincé le bouton près d'éclorre, lorsqu'il étoit encore trop tendre pour résister à la bise du mépris & de la négligence. Oui ; l'heure délicieuse de conversation que j'ai présentement avec vous, m'a déjà causé plus de joye & de contentement, que toutes les agitations criminelles de ma première passion, quand même elle eut été satisfaite, ne m'en ont ni ne m'en auroient jamais pu procurer.

Ah ! Monsieur, lui dis-je, n'attendez pas de la pauvre Pamela, des termes qui répondent à de si généreuses protestations. C'est bien à présent que
je

je vois, que vous avez les moyens aussi bien que la volonté, de me lier à vous d'une obligation éternelle. Que je me tiendrai heureuse, si, quoiqu'incapable de mériter cet excès de condescendance & de bonté, je puis au moins vous montrer que je n'en suis pas tout à fait indigne ! Je ne puis vous garantir qu'un cœur reconnoissant : mais, si jamais je vous donne volontairement sujet de vous dégoûter de moi (car vous pardonnerez généreusement des fautes involontaires) puissai-je me voir bannie de votre maison & de votre cœur, & aussi parfaitement répudiée, que si la loi m'avoit séparée de vous pour jamais.

Mais, Monsieur, continuai-je, quelque mal que je prisse mon tems lorsque je me conduisis ainsi dans le jardin, j'ose me flater, que si vous m'aviez écoutée pour lors, vous auriez pardonné mon imprudence, & seriez convenu que j'avois quelque sujet de vous craindre, & de me souhaiter avec mes pauvres parens. Je dis ceci d'autant plus volontiers, que je ne voudrois pas que vous me crussiez capable de payer votre bonté d'insolence, ou d'affecter une sottise ingratitudes, lorsque vous me témoigniez tant de tendresse.

En vérité, Pamela, me dit-il, vous me donnâtes bien du chagrin : Car, je vous aime trop, pour n'être pas jaloux de l'ombre de votre indifférence pour moi, ou de la plus légère préférence que vous pourriez paroître donner à un autre, sans en excepter vos parens mêmes. Ce fut ce qui me porta à ne vouloir pas vous entendre ; car je n'avois pas encore surmonté ma répugnance pour le mariage ; &, comme vous savez, un rien fait pancher une balance en équilibre. Vous voyez cependant, que quoique j'aye pu me séparer de vous, pendant que ma colère duroit, le respect que je venois de témoigner pour votre vertu, me fit néanmoins prendre la ré-

resolution de ne rien attenter contr'elle. Vous avez vû aussi, que le rude combat que je soutins lorsque je commençai a réfléchir & à lire votre pathétique journal, entre le désir de vous rappeler, & le doute où j'étois que vous voulussiez revenir (car j'étois absolument résolu de ne pas vous y forcer) avoit pensé me couter une cruelle maladie : mais, votre retour prompt & obligeant a banni toutes mes craintes, en me faisant espérer que je ne vous suis pas indifférent ; & vous voyez avec quelle promptitude votre présence a fait évanouïr mon indisposition.

J'en benis Dieu, lui dis-je, mais puisque vous avez la bonté de m'encourager, & de ne pas mépriser ma foiblesse ; je vous avouerai que je souffris plus que je ne me le ferois imaginé, avant que de l'avoir expérimenté, en me voyant bannie de votre présence avec tant de colére. J'y fus d'autant plus sensible, que j'entendis la généreuse réponse que vous fîtes en ma faveur à la méchante Jewkes, au moment que je partis de chez vous : Car cela réveilla tout mon respect pour vous ; & vous vîtes bien, Monsieur, que toute transportée, je ne pus m'empêcher de me présenter encore brusquement devant vous, & de reconnoître à deux genoux votre extrême bonté pour moi. Il est vrai, dit-il, ma chère Pamela, que nous nous sommes suffisamment tourmentés l'un l'autre : la seule consolation qui nous en peut revenir, sera d'y réfléchir de sang froid & avec plaisir, quand toutes ces bourasques seront dissipées, comme j'espère qu'elles le sont à présent, & lorsque sûrs de l'estime l'un de l'autre, nous nous rappellerons par quelle gradation extraordinaire nous serons montés au faite de la félicité à laquelle j'espère que nous arriverons bientôt.

Apprenez moi cependant, ajoûta mon bon maître, ce que ma chère fille m'auroit dit pour sa justification, si je m'étois livré au danger de l'entendre,
sur

sur ses craintes, & sur ce qui lui fesoit souhaiter de s'éloigner de moi, au moment que je venois de lui montrer ma passion pour elle, d'une manière que je croiois qui devoit lui plaire, & contenter sa vertu.

Là-dessus, je tirai de ma poche la lettre de la Bohémienne : mais, avant que de la lui montrer, j'ai, lui dis-je, à vous faire voir une lettre, que je croi que vous avouerez avoir du me donner beaucoup d'inquiétude : Mais, avant toutes choses, comme je n'en connois pas l'auteur, & que l'écriture en paroît contrefaite, j'aurois à vous demander en grace, si vous devinez qui c'est (ce que je ne sçau-rois faire) de ne leur en marquer aucun ressentiment, parce qu'elle n'a été écrite selon toute apparence que dans la vuë de me rendre service.

Il la prit & la lut : & la voyant signée *quelqu'un* : ouï, ouï, dit-il, elle vient bien sûrement de *quelqu'un*, & toute déguisée qu'est la main, je connois l'écrivain : Ne voyez vous pas par le port de quelques unes de ces lettres, & par une petite touche d'écriture de secrétaire répandue par-ci par-là, sur tout dans ce *r*, & cette *r*, que c'est la main d'une personne élevée à la chicanne ? C'est dit-il celle du vieux Longman ; l'officieux coquin qu'il est ! Aussi ai-je fait avec lui. Monsieur, lui dis-je, je suis tellement comblée de vos faveurs, qu'il y auroit de l'audace à moi, de prétendre plaider pour quelqu'un contre qui vous seriez en colère : Cependant, Monsieur, comme il n'a encouru votre indignation que pour l'amour de moi, & non par aucun autre manque de respect ou de déférence, je souhaiterois mais je n'ose en dire davantage.

Mais, quant à la lettre, reprit-il, & à l'avertissement qu'elle contient, dites moi je vous prie, Pamela, quand l'avez vous receuë ? Le Vendredi, que vous allâtes à la noce à Stamford. Comment, ajouta-t'il, a-t'on pu vous la faire tenir à l'insçû de Ma-

dame Jewkes, puis que je lui avois enjoint si étroitement de vous accompagner, & que vous m'aviez promis que vous ne recherchiez pas les moyens d'entretenir une semblable correspondance ? Car, lorsque je partis pour Stamford, je savois par un avis particulier, qu'on essayeroit de vous voir, & de vous faire remettre une lettre par quelqu'un, si on ne pouvoit vous délivrer ; mais je n'étois pas certain de quel côté cette lettre viendroit, ayant également à soupçonner ma sœur Davers, Madame Jervis, Monsieur Longman, Jean Arnold, & votre père. Et comme je ne faisois plus que combattre avec moi-même, pour savoir si j'écouterois les vuës honorables que j'avois pour vous, ou si je vous mettrois en liberté de retourner chez vos parens, pour éviter le danger où je me sentoie de prendre le premier parti, (car j'étois absolument résolu de ne plus vous blesser, non pas même vos oreilles, par aucune proposition d'une autre nature,) ce fut la raison pour laquelle je vous priai de permettre que Madame Jewkes vous gardât de si près jusqu'à mon retour, tems auquel je pensois que j'aurois pris parti entre mon orgueil & ma tendresse.

Ceci, lui dis-je, Monsieur, me met bien au fait de la conduite que vous tîntes, & de ce que vous nous dites alors à la Jewkes & à moi ; & je vois de plus en plus, combien je dois faire fond sur votre bonté & votre générosité. Aussi vous dirai-je tout. Là-dessus je lui racontai l'affaire de la Bohémienne, comment elle avoit mis la lettre parmi l'herbe détachée de terre, & le reste : L'homme, me dit-il alors, qui s'imagine que mille dragons suffiront pour garder une femme contre son inclination, trouvera bien-tôt qu'ils ne suffisent pas : Elle saura mettre dans son parti les pavés des rues & l'herbe des champs, & les faire servir à entretenir ses intelligences. Je vois bien, dit-il, que si le
cœur

cœur n'est pas de la partie, il est à peine assez de véroux pour captiver le corps: Vous venez de me faire un fort joli récit: & comme vous ne m'avez jamais donné lieu de soupçonner votre véracité, même dans vos plus rudes épreuves, je ne revoque nullement en doute la vérité de ce détail: & je veux à mon tour vous donner de ma sincérité une preuve, que vous ne pourrez vous empêcher de trouver convaincante.

Je vous dirai donc, ma chère Pamela, tant ce vieux coquin de *quelqu'un* étoit bien au fait! que j'avois actuellement formé un semblable dessein; que le jour étoit pris pour la venue du même original qui est dépeint dans cette lettre; & que j'avois imaginé qu'il ne liroit qu'une partie de la cérémonie dans ma chambre, pour vous tromper le moins qu'il seroit possible. De cette manière j'espérois de vous avoir à moi, sur un pied qui pour lors m'auroit été beaucoup plus agreable qu'un mariage effectif. Je ne voulois pas non plus vous donner trop tôt la mortification de vous détromper: de sorte que nous aurions pu vivre les années entières en très bonne intelligence: & j'aurois en même tems été le maître d'annuler ou de confirmer ce mariage, selon que bon m'auroit semblé.

Ah! Monsieur! m'écriai-je, la respiration me manque de l'idée du danger que j'ai couru. Mais, quel bon ange a pu prévenir l'exécution d'une trame si bien ourdie?

Votre bon ange, ma Pamela, me dit-il; car lorsque je vins à considérer, que cela vous auroit renduë misérable sans me rendre heureux; que si vous fussiez devenuë mère, il m'auroit été impossible de légitimer l'enfant, au cas que j'eusse voulu le faire héritier de mes biens; que je suis presque le dernier de ma famille, & que la plus grande partie de ce que je possède reviendroit de nécessité à une famille

étrangeré ; composée de personnes sans mérite & qui me déplaisent ; quoique je pusse en ce cas avoir des enfans vraiment issus de moi : Quand je vins à considérer encore votre vertu sans reproche, les dangers & les assauts que vous aviez soutenus de ma part, l'abîme de chagrin dans lequel je vous aurois plongée, uniquement, parceque vous étiez belle & sage, & que ces qualitez m'avoient rendu passionné pour vous ; quand enfin je vins à réfléchir sur votre prudence & votre véracité tant de fois éprouvées ; je pris la résolution, quoique certain de l'exécution de ce dernier projet, de me vaincre moi-même ; & quelques combats que j'eusses à soutenir contre ma tendresse, de me séparer de vous, plutôt que de vous trahir par un si noir attentat. D'ailleurs, ajouta-t'il, je me souvins d'avoir déclamé hautement contre une action de ce genre, qu'on avoit attribuée à un des premiers hommes que nous eussions dans la robe, & qui devint en suite un dès premiers du royaume : Je songeai que ce ne seroit que marcher sur les traces d'autrui ; & comme j'étois assuré qu'il en avoit eu du chagrin, quand il étoit venu à réfléchir sur son action, mon sot orgueil en fut un peu piqué, parce qu'ayant à donner à gauche, je ne voulois pour ainsi dire être l'original que de moi-même. Toutes ces considérations me déterminèrent à renoncer à ce projet, & j'envoyai dire à mon homme, que j'avois pensé plus meurement à lachose, & que je le priois de ne pas venir, qu'il n'eût de plus amples nouvelles de ma part : Je suppose que pendant cette incertitude, quelques uns de vos confédérés (car nous avons été deux projecteurs, quoique votre vertu & votre mérite vous eussent concilié des partisans & des amis fideles, ce que mon argent & mes promesses m'avoient à peine procuré) en ont eu avis d'une manière ou d'une autre, & vous en ont informée. Ce secours auroit pu vous venir trop tard, si votre ange blanc

blanc ne l'avoit pas emporté sur mon noir, & ne m'avoit pas inspiré la résolution d'abandonner mon projet, comme il alloit être exécuté. J'avouë cependant, que, vû la façon singulière dont cet avis vous étoit donné, de semblables apparences ne justifioient que trop bien vos appréhensions : la seule chose où je vous trouve blamable, c'est que quoique je fusse résolu de n'écouter pas vos excuses, vous auriez pu cependant, avec le talent d'écrire que vous avez, m'éclaircir ce point de votre conduite par une ligne ou deux : & quand j'aurois eu appris combien vous aviez été fondée à verser de l'eau froide sur un feu naissant prêt à se manifester d'une manière honorable, je ne l'aurois pas regardé, comme il étoit assez naturel que je le fisse, d'un côté, comme une insulte faite hors de saison à ma tendresse pour vous, & de l'autre comme une délicatesse ridicule, ou, ce que je craignois & devois craindre plus que toute autre chose, comme un effet de votre prévention en faveur d'un autre. Par là vous nous auriez sauvé beaucoup de tourment, à moi d'esprit, & à vous de corps.

Et à moi d'esprit aussi en vérité, lui dis-je ; ce que je ne pouvois mieux vous prouver, que par la promptitude avec laquelle j'obeis, quand vous me rappellâtes chez vous.

Ah ! ma chère Pamela, me dit-il en m'embrassant, c'est cette action obligeante, c'est cette obéissance pleine de bonté, qui m'a lié à vous d'un amour éternel, & qui me fait répandre aujourd'hui mon ame toute entière dans votre sein, avec cette liberté sans réserve.

Je lui dis que mon prompt retour chez lui étoit d'autant moins méritoire, que je m'y étois sentie entraînée par un mouvement irrésistible, auquel je ne me serois pas refusée, quand même je l'aurois voulu.

Je vais maintenant reprendre le fil de mon agréable récit.

Comme notre promenade étoit finie, & que le carrosse prenoit le chemin du logis : Par tout ce qui s'est passé entre nous dans cette agréable conversation, me dit-il, ma Pamela voit & croit sans doute, que désormais sa vertu n'a plus d'assaults à soutenir de ma part : mais sa patience & son humilité auront peut-être encore quelques légères épreuves à essuier : car j'ai, aux instantes importunités de Miledy Darnford, & de ses filles, promis de leur faire voir mon aimable enfant ; & je veux pour cet effet les avoir tous avec Miledy Jones, & la famille de Madame Peters, à dîner chez moi un de ces jours. Et comme je croi que pour le présent vous ne vous soucieriez pas autrement de faire en cette occasion l'ornement de la table, jusqu'à ce que vous puissiez le faire de plein droit, je serois charmé que vous ne refusassiez point de descendre, si je venois à vous en prier : car je voudrois bien, ajouta ce cher maître, que pour prélude de nos noces (Ah ! que ce mot me parut doux !) toute cette noblesse eût bonne opinion de votre mérite : la vûe de votre personne & de vos charmantes manières sera plus que suffisante pour cela. De cette façon, je préparerai peu à peu mes voisins à ce qui doit suivre : Je les ai déjà mis au fait de votre caractère, & leur admiration n'attend que vous.

Monsieur, répondis-je, après tout ce qui s'est passé, je serois indigne de vos bontés, si je pouvois hésiter à dire, que je ne saurois avoir d'autres volontés que la vôtre. Quelque décontenancée que je puisse être dans une compagnie de cet ordre, le poids de vos faveurs l'emportera sur le sentiment de mon peu de mérite, & sur la crainte des observations qu'on pourra faire, & j'obeirai sans scrupule.

Je vous suis obligé, ma Pamela, me dit-il ; & je vous prie de ne vous ajuster que comme vous voila : car comme ils sont informés de votre condition, & que je leur ai fait l'histoire de l'ajustement que vous portez aujourd'hui, & leur ai appris à quelle occasion vous l'avez, une des jeunes demoiselles a prié en grâce qu'on pût vous voir justement comme vous êtes : La chose me fera d'autant plus de plaisir, qu'ils verront que vous n'êtes redevable à votre équipage d'aucun de vos agrémens, & qu'avec les seules graces naïves que vous tenez de la nature, vous paroissez beaucoup plus aimable, que ne font les plus grandes dames, avec tout l'éclat de la parure & des diamans.

Ah ! Monsieur, lui dis-je, votre bonté voit la pauvre Pamela dans un jour bien supérieur à son mérite ! Mais vous ne devez pas vous attendre que d'autres, & les dames sur tout, me verront d'un œil aussi favorable. Neantmoins, je serai toujours ravie de garder cet humble équipage, jusqu'à ce que, pour l'amour de vous même, vous m'ordonniez d'en changer : car, j'espère que je mettrai toujours ma plus grande gloire dans vos bontez : d'ailleurs, je serai charmée de montrer à tout le monde, que par rapport à mon bonheur dans cette vie, je suis entièrement l'ouvrage de votre générosité, & de faire voir de quelle petite condition il vous a plu de m'élever à des honneurs, que les plus grandes dames seroient ravies de posséder.

Admirable fille, me dit-il, excellente Pamela ! Tes sentimens sont assurément supérieurs à ceux de tout ton sexe ! J'aurois pu m'adresser à mille belles femmes ; mais jamais aucune n'auroit mérité mon admiration comme toi !

Comme je ne vous répète des discours si obligés, que parce qu'ils sont les effets de la bonté de mon maître, & que je suis bien éloignée d'avoir la présomption

somption de m'en croire aucunement digne ; j'espère aussi, mes chers parens, que vous ne l'attribuerez pas à ma vanité : car, je puis vous assurer que je me croi d'autant plus obligée à l'humilité, que je sens qu'on a de bonté pour moi : c'est dans tous les sens un défaut de richesses, de recevoir des faveurs qu'on ne sauroit payer, comme c'est le propre d'une ame riche en vertu, de pouvoir les dispenser, sans en attendre ou en désirer de retour. C'est d'un côté l'état de la créature humaine, comparé de l'autre au createur ; on peut donc dire de ceux qui sont dans ce dernier cas, qu'ils imitent la divinité, & c'est là sans doute le plus grand des éloges.

Le carrosse nous ramena au logis environ sur les deux heures ; je louai Dieu de l'état parfait de santé & de contentement ou il me parut être ; & j'en augurai qu'il ne se repentoit pas de sa bonté. Il me donna la main pour descendre de carrosse, & me mena ainsi jusques dans la salle, devant tous les domestiques, avec la même politesse qu'il l'avoit fait en partant. Madame Jewkes vint lui demander comment il se portoit. A merveille, Madame Jewkes, lui dit-il, à merveille ; graces à Dieu, & à l'aimable fille que voila ! J'en suis bien aise, dit-elle ; mais, j'espère que vous ne vous en trouvez pas plus mal de mes soins, & de mes ordonnances ! Au contraire, Madame Jewkes, lui dit-il, vous m'avez fait grand bien l'un & l'autre.

Madame Jewkes ! ajouta-t'il, vous & moi avons traité bien rudement cette aimable fille : Je m'attendois assez, lui dit-elle, à être le sujet de ses plaintes. Je puis vous assurer, dit mon maître, qu'elle n'a pas prononcé votre nom. Nous nous sommes entretenus de toute autre chose ; & j'espère qu'elle nous pardonnera à l'un & à l'autre : Il faut sur tout qu'elle vous pardonne, à vous qui n'avez rien fait que par mes ordres. Je veux dire seulement, que
les

les conséquences nécessaires de ces ordres, ont donné bien du chagrin à ma Pamela : & c'est maintenant à nous à le lui faire oublier, si nous pouvons.

Monsieur, reprit la Jewkes, j'ai toujours dit à Mademoiselle (ce fut le nom qu'elle me donna) que vous étiez bien bon, & toujours prêt à pardonner. Non, dit-il, j'ai été un franc vaut-rien, & c'est elle, j'espère, qui voudra bien pardonner beaucoup. Tout ce préambule est pour vous dire, Madame Jewkes, que je vous prie désormais de faire votre étude de l'obliger, autant que vous avez auparavant été contrainte par mes ordres de lui déplaire. Et vous n'oublierez pas, qu'en toutes choses, il faut à présent qu'elle soit sa propre maîtresse.

Et apparemment la mienne aussi, dit la Jewkes ? Oui, reprit mon généreux maître ; & je croi que la chose aura lieu avant qu'il soit peu. Je sçai donc bien dit elle en mettant son moucheoir sur ses yeux, ce qui m'arrivera ! Pamela ! me dit mon maître, consolez la pauvre Madame Jewkes.

Rien ne pouvoit être plus généreux, que de paroître la mettre déjà dans mon pouvoir : Madame Jewkes, lui dis-je en la prenant par la main, je ne présumerai jamais de faire un mauvais usage d'aucun pouvoir qui puisse m'être donné par le meilleur des maîtres, & je n'aurai jamais à cœur de vous faire aucun tort, quand même je le pourrois : Car je penserai toujours, que ce que vous avez fait n'a été que pour obéir à une volonté, à laquelle la bienséance voudra que je me soumette aussi : Ainsi, quoique nous soyions animées de sentimens très differents par rapport à leurs effets ; cependant, comme ces effets partent d'une même cause, je les respecterai toujours.

Voyez, Madame Jewkes, dit mon maître, nous avons affaire vous & moi à un cœur généreux : en vérité, si Pamela ne vous pardonnoit pas, comme

vous

vous n'avez agi que sur mes instructions, je croirois qu'elle ne me pardonne qu'à moitié. Et bien dit-elle, puisqu'ainsi va, Dieu vous bénisse l'un & l'autre : Je vais redoubler de diligence, pour obliger ma maîtresse que je vois qu'elle fera bientôt.

O, mes chers parens ! faites à présent pour moi des prières d'un autre ordre. Priez que je ne m'en orgueillisse pas trop, & que la tête ne me tourne pas de tant de choses magnifiques, & si propres à flater la vanité d'une personne de mon sexe & de mon âge. Je demande actuellement à Dieu de grand cœur, de faire évanouïr & d'éloigner de moi toutes ces délicieuses espérances, si elles doivent me corrompre jusqu'au point de me rendre vaine, & si j'en vois venir à ne pas reconnoître avec une humilité pleine de gratitude, la bonne providence, qui m'a si visiblement conduite à cet heureux période, à travers les sentiers dangereux où j'ai marché.

Mon maître eut la bonté de dire, qu'il croyoit que je pouvois bien dîner avec lui, puisqu'il étoit seul. Mais je le priai de m'excuser, de peur qu'un si grand excès de condéscendance & de bonté tombant sur moi tout à la fois, ne vint à bout de me tourner la tête, & je lui demandai en grace d'ame-ner plus graduellement mon bonheur, de peur que je ne sçusse pas assez comment le supporter.

Ceux, me dit-il, qui doutent d'eux-mêmes, font rarement des fautes. Si ce que vous dites avoit été le moins à craindre, il ne vous seroit jamais venu dans l'esprit : car il n'y a que les ames pré-somptueuses, remplies d'elles-mêmes, & incapables de penser, qui donnent dans des erreurs capitales. Cependant, ajouta-t'il, j'ai une si haute opinion de votre prudence, qu'en général je croirai toujours ce que vous faites très bien fait, par ce que ce sera vous qui le ferez.

Monfieur,

Monfieur, lui dis-je, vos obligeantes expreffions ne feront pas absolument perduës avec moi, fi je puis l'empêcher : car, elles me feront employer tous mes foins, pour tâcher de mériter votre bonne opinion & vos approbations, que je regarderai toujourns comme la plus sûre règle de ma conduite.

Comme j'étois alors prête à monter dans ma chambre, permettez, Monfieur, lui dis-je en regardant autour de moi avec quelque confufion, pour voir fi quelqu'un étoit là, que je vous remercie à genoux, comme j'ai été cent fois été tentée de le faire dans le caroffe, pour toutes les bontez dont vous m'accablez ; j'efpère que vous n'en perdrez pas le fruit : & là-deffus j'ofai lui baifir la main.

Je me fuis etonnée depuis que j'euffe eu tant de hardieffe. Mais que pouvois-je y faire ? Mon pauvre cœur plein de gratitude, reflémbloit à une rivière, qui s'enflant à l'excès, vient à inonder fes bords : & comme celle-ci entraîne avec elle tout ce qui furnage, les élans de mon âme emportèrent toute ma crainte & ma timidité.

Il me ferra dans fes bras avec transport, eut la con-défcendance de s'agenouiller à côté de moi, & me baifant, ma chère & toute bonne Pamela, me dit-il, profterné comme vous, je vous jure une fidélité & une fincérité éternelles : Dieu veuille nous accorder feulement la moitié des plaifirs qui femblent nous être réfervés, & nous n'aurons jamais lieu d'envier le bonheur des plus grands princes. Ah ! Monfieur, lui dis-je, comment pourrai-je foutenir tant de bonté. Je fuis vraiment pauvre à tous égards, en comparafion de vous ! car dans quel genre de générofité ne me laissez vous pas mille lieuës derrière vous ?

Il me releva, & comme je prenois le chemin de la porte, il me conduifit jufqu'au pied de l'efcalier, & après m'avoir encore donné un baifir, il me laif-

fa monter dans ma chambre. Je m'y jettai à deux genoux, dans les plus grands transports d'allégresse, & je bénis ce Dieu tout bon qui avoit ainsi changé ma tristesse en joye, & m'avoit si abondamment récompensée des maux que j'avois endurés. Que je les trouve legers à présent tous ces maux, qui paroissent si formidables à mon triste cœur ! Je veux, désormais, dans tous les états de la vie, & au milieu de toutes ses vicissitudes & de ses hazards, me livrer à la providence : elle sçait ce qui nous convient le mieux, & des malheurs mêmes que nous redoutons le plus, elle en fait souvent les causes de notre bonheur, & les moyens pour nous délivrer de plus grands désastres. Toute jeune que je suis, mon expérience quant à cet article de la confiance qu'il faut avoir en Dieu, est considérable, quoique mon jugement en général puisse n'être encore que foible, & peu formé. Vous excuserez ces réflexions, par ce que ce sont celles de votre fille, & qu'en ce qu'elles peuvent avoir de bon, elles sont le fruit des exemples & des instructions de vous & de feuë ma bonne maîtresse.

Je vous en ai beaucoup écrit en peu de tems : J'ajouterai seulement, pour finir les détails de cette charmante journée, que mon maître se portoit si bien l'après dinée, qu'il alla faire un tour à cheval, & ne revint que sur les neuf heures du soir. En arrivant il monta dans ma chambre, & me voyant la plume à la main, je ne viens, me dit-il, ma chère Pamela, que pour vous dire que je me porte à merveille : comme j'ai une lettre ou deux à écrire, je vous laisserai continuer la vôtre, car je suppose que vous étiez après (j'avois mis mon papier de côté lors qu'il étoit entré) & là-dessus il me donna un baiser, me souhaita le bon soir, & descendit : & moi je finis ma lettre jusqu'à cet endroit avant que d'aller au lit. La Jewkes me dit que si cela m'é-

toit

toit plus agréable, elle iroit coucher ailleurs: Non, lui repondis-je, Madame Jewkes; je vous prie de m'accorder votre compagnie. Elle me fit une belle révérence, & me remercia. Comme les tems changent !

ƒ E U D I.

MON maître vint me voir le matin, & m'entretint long tems avec toute la complaisance imaginable sur différens sujets. Il me demanda entr'autres choses, si je voulois ordonner quelques habits neufs pour le jour de mon mariage; (ô que le cœur me battit à ce mot prononcé si tranquillement!) Je lui dis que je me remettois de toutes choses à son bon plaisir, mais que je lui demandois en grace une seconde fois, pour les raisons que je lui en avois déjà données, de ne pas m'équiper avec trop de magnificence.

Je croi, ma chère, me dit-il, que la chose se fera fort secrètement. J'espère que vous n'avez pas peur d'un mariage supposé, apprenez en l'office par cœur, je vous prie, afin de voir qu'on n'en oublie pas un seul mot. J'étoit transportée entre la honte & la joye: ô, comme le feu me monta au visage.

Je lui dis que je ne craignois absolument rien, & que je n'appréhendois, que ma propre indignité. Je croi, ajouta-t'il, que cela se fera d'aujourd'hui en quinze dans cette maison. O, pour le coup je tremblai d'importance, & vous pensez bien que ce n'étoit pas de chagrin. Que dit ma chère enfant, ajouta-t'il? avez vous quelque repugnance à choisir un des jours de la semaine prochaine? car, mes, affaires demandent ma présence à mon autre maison, & je ne voudrois pas quitter celle-ci, sans me voir heureux par la possession de ma chère Pamela.

Je

Je n'ai de volonté que la vôtre, lui dis-je plus rouge que le feu : mais, Monsieur, ne dites vous pas que ce sera dans la maison ? oui, reprit-il, car je veux tenir la chose aussi secrète que faire se pourra ; & si nous allons à l'église tout sera bientôt public. C'est, lui dis-je, une cérémonie sainte, Monsieur, & il vaudroit mieux, ce me semble, la faire dans un lieu saint.

Je vois la confusion de mon aimable fille, me dit-il fort obligeamment ; & votre délicatesse allarmée m'apprend que je dois vous obliger de tout mon pouvoir. C'est pourquoi, je veux faire vuider & nettoyer ma petite chapelle, qui depuis deux générations n'a servi que de décharge, parce que notre famille n'y a jamais résidé long tems, & la faire préparer pour la cérémonie, si vous n'agréez pas qu'elle se fasse dans votre chambre ou dans la mienne.

Cela vaudra mieux que la chambre, lui dis-je ; & j'espère qu'on n'en fera plus un garde-meubles, mais qu'on la mettra constamment à l'usage auquel je presume qu'elle a été consacrée. Oui, oui, dit-il, elle a été consacrée, il y a déjà plusieurs siècles du tems de mon bifayeul, qui a bâti & la chapelle & le bon vieux manoir.

Mais, ma chère enfant, permettez, si ce n'est point trop ajouter à votre aimable confusion, que je vous demande, si ce sera la première ou la seconde semaine des quinze jours en question ? Je baissai les yeux, & perdis toute contenance. Parlez, me dit-il ?

Monsieur, repris-je, ce sera, s'il vous plaît, la seconde semaine : comme il vous plaira, me dit-il avec complaisance ; mais je vous serois bien obligé, ma Pamela, si vous fesiez choix de la première. J'aimerois mieux la seconde, lui dis-je, si ce vous étoit tout un. Et bien soit, reprit-il ; mais ne différez donc pas jusqu'au dernier des quinze jours.

Puisque

Puisque vous m'enhardissez à parler sur cet important sujet, permettez moi, lui dis-je, de vous demander si je ne puis pas écrire à mes parens, pour les informer de mon bonheur? Vous le pouvez sans doute, me dit-il, mais recommandez leur de tenir la chose secrète, jusqu'à ce que vous ou moi exigeons le contraire. Je vous ai bien dit, que je ne voulois plus voir vos papiers, mais j'entendois que je ne voulois plus le faire sans votre consentement : si vous voulez me les montrer, (& à present ma curiosité n'a d'autre motif, que le plaisir que je goûte à lire ce que vous écrivez) je vous en tiendrai compte comme d'une faveur.

Monfieur, répondis-je, quoique je ne les aye pas écrits pour que vous les lûffiez, par ce que je comptois sur votre parole, je ne laisserai pas que de vous les montrer, si vous voulez bien me permettre d'en récrire une feuille. Quelle feuille, me dit-il? Je vous le demande, quoique je ne consente pas par avance à ce que vous paroiffiez souhaiter : car j'ai d'autant plus à cœur de voir cette feuille, qu'elle contient les véritables sentimens dans lesquels vous l'avez écrite, & par ce que votre intention n'étoit pas que je la viffe. Ce que je ne voudrois pas que vous luffiez, lui dis-je, sont des réflexions peu ménagées pour les termes, sur la lettre que j'ai receuë de la Bohémienne. Je les ai mises sur le papier, dans le tems que j'étois effrayée de votre projet du mariage supposé : Il y a bien encore quelques autres choses que je ne me foucierois pas que vous viffiez : mais c'en est là le plus mauvais article. Ma chère petite impertinente, me dit-il, je ne saurois y être peint plus en laid que je me le suis déjà vû ; & je vous permettrai de noircir à discrétion sur ce sujet, un portrait dont l'original a du vous paroître la noirceur même. Et bien, Monfieur, lui dis-je, je croi que je vous obéirai avant que le soir vienne. Au moins,

Au moins, reprit-il, n'y changez pas un mot. Je m'en garderai bien, lui dis-je, puisque vous me le deffendez.

La Jewkes monta pendant que nous parlions, & nous dit que Thomas étoit de retour : Ah ! dit mon maître, qu'il apporte, ici les papiers, car nous espérons lui & moi que vous les aviez envoyés par cet homme. Mais nous fûmes cruellement trompés, quand il vint dire à mon maître ; Monsieur, Monsieur Andrews, ne s'est pas trouvé d'humeur de me les livrer ; il vouloit absolument que sa fille eût été forcée à lui écrire cette lettre : & en vérité le bon vieillard paroïssoit accablé de douleur. Il foutenoit que sa fille étoit perduë ; qu'autrement elle n'auroit pas tourné bride si près de chez lui, comme je venois de lui dire qu'elle avoit fait, au lieu de venir voir ses parens. Je commençai à craindre pour lors, que la chance ne tournât encore pour moi.

Allons Thomas, dit mon maître, point de détour : dites moi devant Mademoiselle Andrews quels discours ils ont tenus. Vraiment, Monsieur, dit Thomas, lui & la bonne Madame Andrews, après avoir conféré ensemble sur votre lettre, Mademoiselle, sortirent, sur votre respect, en pleurant si amèrement que j'en avois grand mal au cœur : & puis ils disoient, qu'à cette heure c'en étoit fait de leur pauvre fille, qu'elle avoit écrit cette lettre là par force, ou qu'elle avoit cédé à Monsieur, & comme ça qu'elle étoit perduë, ou qu'elle le seroit bientôt !

Môn maître parut fâché : Je l'appréhendai : de grace, Monsieur, lui dis-je, excusez les craintes de mes honnêtes parens ! Ils ne sauroient savoir votre bonté pour moi.

Ainsi, ajouta-t'il sans me répondre, ils ont refusé de vous livrer les papiers ? Oui, dit Thomas, quoique, je leur disse sur votre respect, que vous, Mademoiselle,

moiselle, aviez écrit de votre propre mouvement & de très grand cœur ce que je venois de leur apporter, sur une lettre que je vous avois remise. Mais le bon vieillard dit; vraiment, femme, il y a dans ces papiers là cent choses qu'il n'y a que nous qui devons voir ; & sur tout qu'il ne faut pas que notre Monsieur lise. On s'est servi de tant de statargêmes pour tromper la pauvre fille, qu'à la fin il s'en est trouvé un trop fort pour elle. Comment pouvons nous concevoir, qu'elle est partie pour venir nous trouver, & cela de si grand train, & que quand elle a été à plus de moitié chemin, elle nous a envoyé cette lettre-là, & qu'elle s'en est retournée de son bon vouloir, comme vous dites ; pendant que nous savons que sa plus grande joye eut été de revenir avec nous, & d'échapper aux dangers où elle a été si long tems exposée ? Et puis, il dit, sur votre respect, qu'il ne résisteroit pas à ce chagrin là, parce qu'assurement sa fille étoit déjà une fille perduë. Et comme-ça, ajouta Thomas, les deux bonnes vieilles gens s'affirent, & se donnant la main & s'appuyant sur l'épaule l'un de l'autre, ne firent que se lamenter pitoyablement, le cœur me saignoit de les voir ; mais, tout ce que leur dis ne put les consoler ; & il ne voulurent pas me donner les papiers, quoique je leur disse que je ne les remettrai qu'à Mademoiselle Andrews elle-même. Et comme-ça, j'ai été, sur votre respect, obligé de m'en revenir sans eux.

Mon cher maître me vit fondre en larmes, à cette description de vos craintes & de vos allarmes sur mon compte : Ne vous chagrinez pas de la sorte, me dit-il ; au fonds, je ne suis point fâché contre votre père : c'est un bon & honnête homme : je voudrois seulement que vous lui écrivissiez sur le champ ; la lettre sera envoyée par la poste à Monsieur Atkins, qui demeure à deux milles de la maison de votre père : Je la mettrai dans un couvert, où je prierai

Monfieur Atkins de la faire tenir feurement à vos parens au moment qu'il la recevra. Ne leur parlez point d'envoyer les papiers, afin de ne leur point donner d'inquietude ; car, je ne veux voir à préfent ces papiers, que par un pur motif de curiosité, que je puis en tout tems fatisfaire. Là-deffus, il me donna unbaifer devant Thomas, effuia mes larmes avec fon moucheoir, & dit à Thomas, après tout les bonnes vieilles gens ne font point à blamer. Ils ne favent pas mes honorables intentions pour leur chère fille, qui dans peu fera votre maîtrefle, Thomas : Je tiendrai cependant la chofe fecrette pendant quelques jours, & ne voudrois pas que mes domestiques en parlaſſent hors du logis.

Dieu beniffe Monfieur, lui dit Thomas, Monfieur ſçait mieux que perſonne ce qu'il a à faire. Vous êtes toute bonté, lui dis-je : J'admire l'indulgence avec laquelle vous pardonnez qu'on vous trompe dans votre attente, au lieu d'en être fâché, comme je l'appréhendois. Thomas ſe retira, & mon maître me dit, je n'ai pas beſoin de vous faire reſſouvenir d'écrire ſur le champ, pour tranquillizer les bonnes gens : Je vais pour cet effet vous laiſſer à vous même : envoyez moi ſeulement ceux de vos papiers que vous voulez bien que je vois, afin que je m'en amuſe une heure ou deux. Mais ajouta-t'il, j'oubliois à vous dire, que les Meſſieurs & Dames de nos voiſins dont je vous ai parlé, viendront dîner demain avec moi, & que j'ai donné là-deffus à Madame Jewkes les ordres néceſſaires. Faudra-t'il, lui dis-je que je paroiffe devant eux ? Sans doute, reprit-il, c'eſt là principalement ce qui les amène ; & croyez moi, ma Pamela, raffeurez vous, vous ne verrez rien là qui vous égale.

Dès que mon maître m'eut quittée, j'ouvris mes papiers, & tirai ceux qui commençoient au Jeudi matin qu'il partit pour Stamford, Ils contenoient,

La visite du matin qu'il me rendit avant que je
 fusse levée, & les ordres exprès qu'il donna à Ma-
 dame Jewkes de veiller attentivement sur ma con-
 duite : L'affaire de la Bohémienne du jour suivant,
 & mes réflexions là-dessus, où je le traite d'hom-
 me vraiment diabolique, avec plusieurs autres ex-
 pressions fort vives, suggérées par ce que les appa-
 rences avoient alors d'affreux contre lui. Son re-
 tour le Samedi ; les frayeurs où il me jetta, en fai-
 sant semblant de vouloir me visiter, pour trouver
 les papiers qui suivoient ceux qu'il avoit eus par le
 moyen de Madame Jewkes. L'obligation où je
 fus de les abandonner. Sa conduite à mon égard
 après les avoir lus, les questions qu'il me fit à ce su-
 jet. Son extrême bonté pour moi, à la vuë des dan-
 gers aux quels j'avois échappé, & des angoisses où je
 m'étois trouvée. Comment, au milieu de l'accès
 de bienveillance où il étoit, je m'avisai, hors de
 saison, & pensant au mariage supposé dont j'avois
 été, informée par la Bohémienne, de ne lui mar-
 quer que mon envie de retourner auprès de vous.
 Comment cela le fit entrer en fureur, jusqu'au
 point de me chasser de chez lui le dimanche même,
 & de me renvoyer chez vous. Les particularitez
 de mon voyage, mon chagrin en le quittant, &
 comment je vous avouë avec sincérité, que je me
 trouve l'avoir aimé sans le savoir, & sans pouvoir
 m'en empêcher. Comment il fit courir après
 moi, pour me prier de revenir, laissant nean-
 moins généreusement la chose à mon choix, lorf-
 qu'il auroit pu me faire revenir de gré ou de
 force. Comment je me résolus de l'obliger ; &
 quelle fatigue j'essuyai en m'en retournant. L'o-
 bligeante réception qu'il me fit, & comment il me
 montra la lettre foudroyante de sa sœur Davers,
 où elle censure sa conduite à mon égard, le priant
 de me mettre en liberté, & le menaçant de le re-

‘ nier pour son frère, s’il se déshonore en m’épou-
 ‘ sant. Mes réflexions sérieuses sur cette lettre,
 ‘ &c.’ J’espère que vous verrez bientôt tous ces
 papiers avec le reste. Ils amènent les choses jusqu’à
 Mardi dernier, au soir.

Tout ce qui s’en est ensuivi, comme notre con-
 versation dans le carrosse Mercredi matin, & son
 extrême bonté tout depuis, a été si obligeant, que
 j’ai cru que je n’en écrirois pas d’avantage ; ayant
 quelque honte de parler si ouvertement sur un sujet
 si délicat & si flateur ; quoique les faveurs sans
 nombre que je reçois du lui, méritent de ma part
 tous les témoignages que je puis lui donner de ma
 reconnoissance.

Quand j’eus parcouru ces papiers, je les lui por-
 tai moi même dans la salle, & lui dis en les lui don-
 nant, accordez moi, Monsieur, la même indul-
 gence que ci-devant ; & si j’ai été trop sincère &
 trop libre dans mes réflexions & dans l’énoncé de
 mes sentimens ; que mes frayeurs, d’un côté, &
 ma sincérité, de l’autre, me servent d’excuse. Vous
 êtes bien obligeante, ma chère enfant, me dit-il ;
 mes pensées ne sont pas plus à craindre pour vous
 que mes actions.

Je montai en suite dans ma chambre, & vous
 écrivis pour vous informer en peu de mots de mon
 bonheur présent, & des bontés de mon maître, pour
 vous marquer combien mon cœur est pénétré de la
 reconnoissance qu’il doit au plus aimable des hom-
 mes, & pour vous assurer que j’aurois bientôt le
 plaisir de vous renvoyer, non-seulement les papiers
 que je vous demande, mais encore tous ceux qui les
 ont suivis jusqu’à présent, par ce que je sçai qu’à vos
 heures perduës vous aimez à vous amuser de mon
 griffonnage. Avant que de cacheter ma lettre, je
 la portai en bas, & dis à mon maître, Monsieur,
 vous plairoit-il de prendre la peine de lire ce que j’é-
 cris

eris à mes chers parens ? Je vous suis obligé, ma chère Pamela, me dit-il, & toute de suite il me fit asseoir sur ses genoux pendant qu'il lut ma lettre. Elle parut lui plaire infiniment : mon aimable fille, me dit-il en me la rendant, vos expressions & votre stile sont charmans, rien n'est plus obligeant que la manière affectueuse dont vous parlez de moi ; & je confirme derechef par ce baiser, ajouta-t'il la vérité de tout ce que vous promettez ici de mes bonnes intentions. O, les charmans jours que ceux que je passe ici ! Dieu veuille me les continuer ! Un revers, s'il m'en arrivoit à présent, me tûroit infailliblement.

Il sortit après dîner dans son carrosse, & le soir à son retour il m'envoya dire, qu'il seroit bien aise d'aller faire un tour de jardin avec moi : Je descendis sur l'instant.

Il vint à ma rencontre. Et bien, me dit-il, comment se porte ma chère enfant ? Qui croyez vous que j'ai vû depuis que je suis sorti ? Je n'en sçai rien, Monsieur, lui dis-je. Il y a, à environ cinq milles d'ici, me dit-il, un détour dans le grand chemin, qui environne un pré, où il y a un beau chemin pour les gens de pied, auprès d'un petit ruisseau avec un double rang de tillots de chaque côté, où la noblesse des environs va de tems en tems se promener, pêcher, & se divertir : Je vous montrerai l'endroit à la première occasion ; je suis descendu de carrosse pour traverser le pré, & j'ai ordonné à Robin de faire le tour, & de venir me retrouver de l'autre côté. Qui croyez vous que j'ai rencontré se promenant un livre à la main, & lisant ? Votre très humble & très dévoué serviteur, Monsieur Williams ! Ne rougissez point, Pamela, me dit-il ; comme il avoit le dos tourné vers moi, j'ai pris la résolution de lui parler, & avant qu'il m'eût apperceu, comment se porte notre vieille

connoissance, ai-je dit (car ajouta mon maître nous avons lui & moi étudié un an dans le même collège). Au son de ma voix, & à ma vuë, il a tressailli si violemment, que j'ai cru qu'il alloit sauter dans le fossé.

Le pauvre homme ! m'écriai-je. Fort bien, interrompit mon maître, mais, point tant de votre pauvre homme non plus, avec ce ton affectueux. Je suis fâché, Monsieur Williams, lui ai-je dit, que ma voix vous cause tant d'épouvante : Que lisez vous là ? Monsieur, dit il en begayant, & tout surpris, c'est le Télémaque François ; car je travaille à me perfectionner, s'il est possible, dans la langue Françoise : Je pensois en moi même, cela vaut mieux que d'y perfectionner ma Pamela. C'est fort bien fait à vous, Monsieur Williams ; mais ne croyez vous pas que ce nuage que voila nous donnera une petite ondée ? Il commençoit effectivement à pleuvoir un peu. Je croi, dit il, que cela ne durera pas.

Si vous voulez vous en retourner au village, ai-je ajouté, je vous y mènerai ; car je passerai chez le Chevalier S**** au retour de ma petite promenade ? Il m'a dit que ce seroit lui faire une trop grande faveur : Ne parlez point de cela, lui ai-je dit, promenons nous jusqu'à l'autre bout de l'allée, & nous rencontrerons le carrosse.

De forte, continua mon maître, que nous avons, chemin faisant, lié conversation. Il m'a dit qu'il étoit très fâché d'avoir encouru mon indignation, d'autant plus qu'il avoit oui dire a Miledy Jones, qui le savoit de la famille du Chevalier S****, que mes vuës étoient plus honorables qu'on ne l'avoit cru d'abord. Monsieur Williams, lui ai-je dit, nous autres favoris de la fortune, prenons quelquefois avec le monde un peu plus de liberté que nous ne devrions, nous faisons ce que vous autres esprits contem-

platifs

platifs appelleriez sans doute, se livrer voluptueusement aux influences d'une abondance dangereuse, & nous ne saurions nous résoudre à demeurer dans le chemin battu, quoiqu'après tout il soit le plus sûr, & mérite la préférence. Vous pouvez donc bien penser, que je ne trouvois pas trop bon de me voir supplanté, en une chose qui me touchoit de si près, & cela par une vieille connoissance, dont, avant cette affaire, je me faisois une étude de procurer le bien-être.

Je voulois dire seulement, a interrompu Williams, que mon premier motif étoit entièrement tel qu'il convenoit, à mon état : & il a ajouté très poliment, & je suis aisé que, quelque inexcusable que j'aye pu vous paroître dans le cours de cette affaire, vous même, Monsieur, auriez été très fâché qu'on eût pu dire, que vous aviez jetté les yeux sur une demoiselle, dont personne que vous n'auroit souhaité la possession.

Fort bien, Monsieur Williams, lui ai-je répondu ; je vois que vous êtes aussi galant que religieux : mais ce qui m'a le plus choqué, c'est de ce qu'en supposant que vous me trouviez à blamer, vous ne m'en avez pas fait des reproches, comme votre caractère vous en donnoit le droit ; & de que qu'au contraire vous avez, pour première résolution, pris celle de me contremener, d'être aussi habile en fait d'intrigues comme ecclésiastique, que je l'étois comme laïque, & de travailler à vous assûrer un butin, que vous m'auriez enlevé dans ma propre maison. Mais l'affaire est finie, & je n'en garde plus de rancune ; vous ne saviez pas cependant, si je n'en viendrois pas enfin à une conduite plus honorable avec elle, comme en effet j'y suis venu.

Je suis fâché pour moi-même, m'a-t'il dit, d'avoir si malheureusement encouru votre indignation ; mais je me réjouis pour elle des généreuses intentions

ons où vous êtes : permettez moi seulement de vous dire, que si vous épousez de Mademoiselle Andrews, elle fera honneur à votre choix dans l'esprit de tous ceux qui la verront, ou qui viendront à la connoître ; & tant pour la personne que pour l'esprit, vous pouvez hardiment défier tout le comté de vous livrer sa pareille.

Voilà, dit mon maître, de quelle manière nous nous sommes entretenus le ministre & moi ; & je l'ai remis à son logis dans le village. Mais, Pamela, il vous a bien gardé le secret, & n'a jamais voulu convenir, que vous eussiez répondu à ses recherches pour le mariage.

En vérité, Monsieur, lui dis-je, il ne pouvoit jamais avancer rien de semblable ; & j'espère que vous m'en croyez. Je vous en croi, je vous en croi, reprit-il d'un ton affirmatif ; mais je suis toujours d'opinion, que si voyant qu'on m'opposoit des contrebatteries, je n'avois pas découvert, comme je l'ai fait, qu'elles venoient de Williams, les ches auroient pu en venir à un point, qui nous auroit interdit notre présente situation à l'un & à l'autre.

Monsieur, lui dis-je, si vous considérez que tout l'orgueil du monde, ne pouvoit jamais me faire espérer l'honneur où vous paroissez vouloir m'élever ; que par conséquent je n'avois que du déshonneur à attendre, sans compter le cruel traitement que j'essuyois, j'aurois paru très peu sincère dans l'attachement que je montrois pour la vertu, si je n'avois pas fait tous mes efforts pour m'évader. J'étois cependant résoluë de ne pas penser au mariage, n'ayant jamais vû l'homme que j'aurois pu aimer, avant que votre bonté m'eût enhardie à lever les yeux sur vous.

Ma chère Pamela, me dit-il, je ferois grand tort à ma vanité en ne vous croyant pas, mais la justice veut en même tems que j'avouë, que tout bien considéré, c'en est plus que je ne mérite.

La magnifique expression, mes chers parens, qu'elle a de charmes pour votre heureuse fille ! Qu'il lui est doux de l'entendre de la bouche de son maître !

J'étois ravie du récit qu'il venoit de me faire de son entrevue avec Monsieur Williams ; mais je n'osois en témoigner ma joye. J'espère qu'avec le tems il rentrera dans ses bonnes graces.

Il eut la bonté de me dire, qu'il avoit donné des ordres pour préparer la chapelle. Avec qu'elle joye intérieure, mais en même tems avec quelle crainte & quel tremblement ne regardai-je pas le bonheur qui m'attend.

V E N D R E D I.

SUR le midi, arrivèrent le Chevalier S***, sa femme, & ses deux filles, Miledy Jones, une de ses belles sœurs, & Monsieur Peters avec son épouse & sa nièce. Madame Jewkes, qui redouble chaque jour de civilité pour moi, étoit très fâchée que je n'eusse pas mis quelques uns de mes plus beaux habits, & me fit force complimens.

Ils entrèrent tous dans le jardin pour se promener avant le dîner, &, à ce que je compris, mouroient tellement d'impatience de me voir, qu'après qu'ils eurent fait deux ou trois tours, mon maître les fit entrer dans le grand alcove, & vint me chercher lui-même. Allons, ma chère Pamela, me dit-il, les dames ne sauroient être contentes, qu'elles ne vous voient ; je vous prie de les satisfaire. Je suis toute honteuse, lui dis-je, mais je ne laisserai pas que de vous obéir. Les deux jeunes demoiselles, ajouta-t'il, se sont mises tout de leur mieux, mais elles paroissent de beaucoup inférieures à ma charmante fille, malgré la simplicité de son équipage. Monsieur, lui dis-je, ne vous y suivrai-je pas ? Car je ne saurois souffrir que vous me fassiez l'honneur de m'y

conduire. Et bien dit-il, je m'en vais vous annoncer. Il ordonna à la Jewkes d'apporter une bouteille ou deux de vin de Canarie, & quelques biscuits, & alla retrouver sa compagnie.

L'alcove dont je viens de parler est au fond du jardin, en face de la plus longue allée de gravier, de sorte qu'ils me virent en perspective assez long tems avant que je pusse les aborder. Mon maître m'a depuis fait avec plaisir le recit de tout ce qu'ils lui dirent de moi.

Pardonnerez vous à votre petite pécore de fille, si elle a la vanité, de vous dire le tout, comme il a eu la bonté de me le répéter? Il m'apperçut le premier : regardez, Mesdames, leur dit-il, voici venir ma jolie villageoise ! En un clin d'œil, je les vis tous, ce qui me déconcerta horriblement, remplir les fenêtres & la porte, & me regarder de tous leurs yeux.

C'est une charmante fille, dit Miledy Jones à mon maître, je le vois d'ici. Le Chevalier S***, qui a été un grand débauché dans sa jeunesse, jura qu'il n'avoit jamais vû d'air plus aisé, de taille plus fine, ni une préstance plus gracieuse. Miledy Darnford dit que j'étois toute aimable, & Madame Peters me combla de louanges. Le ministre en voulut être aussi, & dit que je serois la gloire de tout le comté. Helas ! je devois tout cela au jour dans lequel il plaisoit à mon cher maître de me mettre, & qui me paroit a leurs yeux de mérites que je n'avois pas. Les jeunes demoiselles, a ce qu'il m'a dit, rougirent, & me regardèrent d'un œil d'envie.

Quand je fus près d'eux, mon maître, qui me vit confuse & hors de moi-même, eut la bonté de venir au devant de moi ; donnez moi la main, me dit-il, ma chère Pamela, vous marchez trop vite (& je me hâtois en effet de mettre fin à l'avidité de leurs regards). Je la lui donnai en le saluant, il m'aida à monter les degrés de l'alcove, &, de l'air
du

du monde le plus-galant, il me présenta aux dames, qui me baisèrent toutes, & me dirent qu'elles espéroient faire une plus ample connoissance avec moi : Miledy Darnford eut la bonté d'ajouter, qui je ferois la fleur de tous les environs. Avec votre permission, dit le Chevalier S*** à mon maître, en me saluant, je puis dire à présent, ajouta-t'il, que j'ai baisé la plus aimable fille d'Angleterre. Malgré son compliment, & le bon tour que les choses avoient pris, je me sentoie une espèce de dent de lait contre lui, pour ses beaux rapports. Monsieur Peters, suivit gravement son exemple, &, en véritable évêque, me dit, Dieu vous bénisse mon aimable enfant. Assayez vous auprès de moi, je vous prie, Mademoiselle, me dit Miledy Jones : tous prirent des sièges, mais je leur demandai la permission de me tenir debout. Non, Pamela, me dit mon maître, essayez vous avec ces dames, ce sont mes bonnes voisines, qui vous le permettront pour l'amour de moi, en attendant qu'elles vous connoissent mieux, & qu'elles vous en prient pour l'amour de vous-même. Monsieur, lui dis-je, je ferai toujourns gloire de mériter leur indulgence.

Ils me dévoroiént tellement des yeux, que je n'osois lever les miens. C'est, je croi, une des prérogatives des personnes de distinction & bien élevées, de décontenancer les gens timides. Et bien, Monsieur le chevalier, ajouta mon maître, n'avez vous rien à dire à ma gentille campagnarde ? Je saurois bien mieux ce qu'il lui faudroit dire, reprit le chevalier en jurant un gros juron, si j'étois aussi jeune que vous. Vous êtes toujourns le même, Monsieur le chevalier, dit Miledy Darnford.

Vous êtes un peu troublée, & hors d'haleine, ma chère enfant, dit mon maître ; mais j'ai déjà dit à tous mes excellens voisins que voila, une bonne partie de votre histoire, & de ce que vous valez : Oui,

ma chère voisine, me dit Miledy Darnford, car c'est le nom que je veux vous donner ; nous tous qui sommes ici, avons appris votre histoire extraordinaire. Madame, lui dis-je, vous avez donc entendu des choses, qui me rendent votre indulgence bien nécessaire. Non, non, dit Madame Peters, nous avons entendu ce qui vous fera toujours regarder comme l'honneur de notre sexe, & comme un modèle digne de l'imitation de toutes les jeunes demoiselles du pays. Vous êtes bien bonne, Madame, lui dis-je, de m'enhardir ainsi à lever les yeux, & à vous remercier de l'honneur que vous voulez bien me faire.

Madame Jewkes entra avec le vin de Canarie, que Nannon avoit apporté jusqu'à l'alcove, avec quelques biscuits sur une soucoupe. Permettez que je vous aide, Madame Jewkes, lui dis-je ; je servirai le biscuit aux dames. En disant cela, je pris la soucoupe, & fis le tour de la compagnie finissant par mon maître. Miledy Jones dit qu'elle n'avoit jamais été servie de si bonne grace, & que je prenois trop de peine. Ah ! Madame, lui dis-je, j'espère que la faveur du meilleur des maîtres, ne me fera jamais oublier, qu'il est de mon devoir de servir ses amis. Votre maître !* ma belle fille, reprit le chevalier : j'espère que vous n'appellerez pas toujours Monsieur B. de ce nom là, de peur que toutes les dames du comté n'amènent la mode générale d'en faire autant. Monsieur, lui dis-je, j'aurai bien des raisons de continuer sur le même ton, qui ne sauraient regarder vos dames

Vous vous égayez toujours sur notre compte, Monsieur le chevalier, lui dit Miledy Jones ; mais
je

* En Angleterre les femmes soumises, appellent souvent leur mary *mon maître*, en parlant de lui. Les femmes du commun n'y manquent jamais, la chose est rare parmi les dames.

je vois très bien, qu'il sera de l'intérêt de tous nos Messieurs, d'établir une amitié intime entre leurs épouses & une personne qui peut leur donner un si bon exemple. Madame, lui dis-je, ce sera donc après que l'honneur de vous avoir pour modèle, m'aura renduë digne de leur en servir.

Ils m'accablèrent tous de politesses ; je vous demande mille pardons, Mademoiselle*, me dit la plus jeune fille de Miledy Darnford, qui avoit souhaité de me voir dans l'équipage où j'étois ; mais, je savois combien cet ajustement vous paroît ; on m'en avoit appris l'histoire : & j'avois demandé en grace, que vous voulussiez bien vous montrer à nous, sans y rien changer. Je vous suis infiniment obligée, Mademoiselle, lui dis-je, de ce que votre gracieuse prescription s'est trouvée si bien d'accord avec mon choix. Quoi donc, me dit elle, aviez vous fait choix de cet ajustement ? J'en suis ravie : quoiqu'en vérité je sois persuadée que vous devez orner tout ce que vous portez, & que vous n'en sauriez recevoir de lustre.

Vous êtes bien bonne, Mademoiselle, lui dis-je, mais tant que je trouverai du plaisir à montrer de quel degré de petitesse le plus aimable des hommes a bien voulu m'élever, on en aura moins lieu de craindre que j'oublie les obligations infinies que je lui ai. Ma chère Pamela, dit mon maître, si vous continuez, il faudra que j'insiste sur la première semaine. Vous savez ce que je veux dire. Monsieur, repris-je vous êtes la bonté même.

Ils burent chacun un verre de vin de canarie, & le chevalier, pour m'engager à en faire autant, me dit que je jeterois un blâme sur toutes les dames, si je

* Le mot Anglois *Miss* traduit ici par celui de *Mademoiselle*, est un titre qu'on ne donne en Angleterre qu'à de jeunes demoiselles jusqu'à ce qu'elles se marient.

je ne les imitois pas. Cela ne sauroit être, Monsieur le chevalier, lui dis-je, car après la promenade que ces dames ont faite, un verre de vin sec est un cordial qui leur convient fort. Je ne vous refuserai pas cependant, parce que je veux avoir l'honneur de saluer votre santé, & celle de toute la compagnie.

J'espère, dit la bonne Miledy Darnford, à mon maître, que nous aurons la compagnie de Mademoiselle Andrews à dîner. Madame, lui dit-il fort obligamment pour moi, elle est encore à elle même, & je l'en laisse la maîtresse. Cela étant, repondis-je, si ces dames veulent bien me le permettre, je les prierai de m'excuser. Toutes dirent qu'elles n'en feroient rien. Je rédoublai mes instances. Quelle raison en avez vous, ma chère Pamela, me dit mon maître ? ces dames vous le demandent avec tant d'instance que je serois bien aise que vous les obligassiez. Monsieur, lui dis-je, votre bonté me rendra chaque jour plus digne de l'honneur que ces dames me font ; & quand je pourrai me persuader que j'en suis plus digne qu'à présent, j'embracerai avec joye toutes les occasions qu'elles voudront bien m'en offrir.

Madame Peters dit à l'oreille de Miledy Jones, & mon maître me l'a répété depuis ; avez vous jamais vû rien de si accompli, de si prudent, & de plus discret ? Jamais de ma vie repondit cette aimable dame, & elle ornera, dit elle en propres termes, le rang distingué où elle doit monter. En vérité, ajouta Madame Peters, il n'est point d'état dans la vie auquel elle ne donnât du relief.

Mon maître, mon généreux maître, baignoit dans la joye de voir la bonne opinion que ces dames avoient de moi ; & je m'y délectois d'autant plus, qu'elle sembloit le relever de l'abaissement auquel il se soumettoit.

Nous

Nous ne voulons pas vous gêner, dit Miledy Darnford ; quoiqu'on pût vous blamer d'une exactitude un peu trop pointilleuse : mais, ajouta-t'elle en s'adressant à mon maître, si nous nous passons de Mademoiselle Andrews à dîner, il faut absolument insister, pour qu'elle nous donne sa compagnie au thé, & aux cartes : car, nous vous avons déjà dit, que nous voulions passer ici la journée entière. Que dites vous à cela, Pamela, dit mon maître ? Monsieur, repondis-je, je ferai volontiers tout ce qui pourra plaire à ces dames & à vous. Elles dirent que j'étois fort obligeante : Mais le Chevalier S***, jura ses grands Dieux, qu'elles pouvoient dîner ensemble si elles vouloient, mais que pour lui il vouloit dîner avec moi, sans autre compagnie. Et je vous dirai comme le ministre Williams, ajouta-t'il (ce qui me fit voir que mon maître leur avoit conté ce trait) que vous ne devez pas croire que vous ayez choisi une personne, dont nul autre que vous ne puisse souhaiter la possession.

Les jeunes demoiselles dirent, que, si cela me faisoit plaisir, elles feroient un tour de jardin avec moi. Je répondis que je les accompagnerois volontiers ; de sorte qu'elles & moi, la belle sœur de Miledy Jones, & la nièce de Monsieur Peters, nous promenâmes ensemble. Elles me traitèrent avec toute l'affabilité & toute la politesse imaginables ; & nous entrâmes bientôt dans une conversation assez familière. Mademoiselle Darnford l'ainée me parut une très aimable personne. Sa sœur fut un peu plus sur la réserve, & j'appris dans la suite, qu'environ un an auparavant, elle n'auroit point été fâchée que mon maître se fût adressé à elle, mais que tout riche qu'étoit réputé le Chevalier S*** son père, on ne l'avoit pas jugée un parti sortable pour lui. Or, de le voir s'abaisser jusqu'à moi, devoit mortifier une pauvre jeune demoiselle ! Aussi en avois-

vois-je grand pitié, oui, en vérité, j'en avois pitié ! Je voudrois du meilleur de mon ame, que toutes les jeunes personnes de mon sexe fussent aussi heureuses, qu'il y a apparence que je le serai.

Mon maître m'a dit depuis, que les autres dames, le chevalier, & Monsieur Peters étoient si pleins de mes louanges quand je les eus quittés, qu'à peine pouvoient ils parler d'autre chose ; l'un se jettant sur mon teint, l'autre sur mes yeux, sur ma main, & en un mot, car vous m'allez croire d'un orgueil affreux, sur toute ma personne, & sur la manière dont je me comportois : & tous exaltèrent jusqu'aux cieux la promptitude & la politesse de mes réparties, & d'autres choses semblables : J'en étois ravie, comme je vous l'ai déjà dit, pour l'amour de mon cher maître, qui paroissoit transporté de plaisir. Dieu veuille récompenser de mille bénédictions la bonté qu'il a pour moi.

Comme le dîner n'étoit pas prêt ; les jeunes dames, me proposèrent de leur donner un air de Clavecin. Je leur dis que je ne croyois pas qu'il fût d'accord : elles m'assurèrent qu'il l'étoit il n'y avoit que quelques mois. Je voudrois donc bien l'avoir sçu repris-je, quoiqu'en vérité, il faut dire, & vous n'en ignorez pas la raison, que pendant un très long tems mon esprit n'a guère été tourné de ce côté-là. Il fallut leur en jouer un air, & l'accompagner d'une chanson que feuë ma chère maîtresse m'avoit apprise, qu'elle avoit rapportée de *Bath* *, & qu'elle se faisoit souvent un plaisir de m'entendre chanter. Ces dames furent charmées de la chanson, & eurent la bonté de louer mon exécution. Mademoiselle Darnford me fit l'honneur de me dire, que
j'avois

* Lieu assez distant de Londres, où la plus part des personnes de qualité vont prendre des bains chauds, & des eaux minérales. Le mot Anglois *Bath* signifie *bain*.

J'avois moi seule toutes les perfections de mon sexe. Je lui répondis, que j'avois eu dans la mère de Mr. B. la plus excellente Maîtresse du monde, qui n'avoit épargné ni peine ni dépense pour mon éducation. Ah ! me dit-elle, si l'on pouvoit persuader Monsieur B. de donner un bal en l'honneur de l'heureux mariage, j'y danserois de grand cœur. Je ne lui dis pas que je n'étois nullement de son goût, quoique je ne pûsse m'empêcher de le penser ; Une solemnité de cet ordre est, à mon avis, trop auguste pour ceux qui y font le principal rôle, au moins pour celles de notre sexe, pour se livrer à la joie qui y régne, sur tout si elles en ont la même idée que moi : Car, quelque digne d'envie que soit le point de vue où je me vois, il faut que je vous avouë, mes chers parens, que la pensée de ce grand jour tient mon ame en respect : & que plus il approchera, plus ce sentiment aura de pouvoir sur moi. Voici la chanson en question :

I.

*Partez, mes vers, allez, sur l'oreiller d'Elvire,
Plus fortunés que moi, vous placer doucement :
Et si dans un heureux moment
Ses yeux fixés sur vous s'amusent à vous lire,
Dites lui mon secret, dites lui tendrement
Ce qui moi memé, hélas ! je n'oserois lui dire
Du pouvoir de ces yeux sur le cœur d'un amant.*

II.

*Dites lui qu'ils pourroient, par de tendres allarmes,
Du plus sage Reclus troubler les saints loisirs :
Et que moi, pour les doux soupirs
D'un cœur à qui le sien auroit rendu les armes,
Je quitterois le monde & tous ses vains plaisirs :
Je pourrois, pour jouir d'un sort si plein de charmes,
La suivre au fonds d'un Antre, y borner mes desirs.*

III.

III.

*Là ses divins appas repareroient l'absence
De toutes les beautés que je ne verrois plus :
Là de mes vœux irrésolus
Fixant en sa faveur la légère inconstance,
Elle seule en feroit le flux & le reflux :
Je verrois tout en elle, & plein de sa présence
J'oublierois ces Tableaux où l'art flata Vénus.*

IV.

*Pour d'autres le soleil fourniroit sa carrière,
J'oublierois & cet astre & l'astre qui le suit :
Tant que mes yeux dans ce réduit
Verroient de ceux d'Elvire éclater la lumière,
Tant qu'elle veilleroit, je dirois, le jour luit :
Et dès-que le sommeil lui clorroit la paupière,
Ce seroit lors pour moi le retour de la nuit.*

V.

*Partez, mes vers, partez, dût la belle Inhumain,
Mécontente de vous, vous condamner au feu.
Pour vous au fonds ce seroit peu,
Un instant verroit naître & finir votre peine,
C'est moi seul qui dois craindre un cruel désaveu.
Ah ! Si de vous sur moi réjaillissoit sa haine,
Vos maux, au prix des miens, mes vers, seroient un jeu !*

Sur les quatre heures, mon maître monta dans ma chambre : Pamela, me dit-il, ne seriez vous pas surprise, si vous alliez voir Mr. Williams en descendant là-bas. Non, Monsieur, lui dis-je ; pourquoi la serois-je ? Attendez vous donc, ajouta-t'il à voir un étranger, quand vous viendrez nous trouver dans la salle ; car nos dames se préparent pour les cartes, & insistent sur votre compagnie. Je croi, lui dis-je Monsieur, que vous avez envie d'essayer tout mon courage. Quoi donc, reprit il, votre cœur manque-t'il de courage pour le voir ? Nullement, Monsieur, répondis-je, nullement. Mais, vous savez que la vûë de tant de messieurs &

de

de dames, qui me font étrangers, ma desja cruellement troublée, & comme quelques un d'entr'eux n'ont pas voulu écouter les prières qu'il leur à faites en ma faveur, lorsque je cherchois à m'évader, il me paroîtra un peu étrange de le rencontrer avec eux, & de les voir rire du reffouvenir de ce qui s'est passé. Fort bien, reprit-il, mais quoiqu'à votre retour dans la salle, vous ayez à voir un homme que je vous permets d'aimer beaucoup, en me reservant cependant la préférence, ne laissez pas de tenir votre cœur en garde contre les surprises.

Ce discours m'étonna, je craignis qu'il ne commençât à être jaloux de moi. Que vais-je devenir me dis-je à moi-même (car il avoit l'air tout sérieux) bon Dieu ! Si quelque revers m'arrivoit ! j'ai le cœur en presse ! je ne sçai de quoi il s'agit. N'importe, descendons d'un air aussi gay qu'il nous sera possible, afin qu'on ne nous accuse de rien. Je voudrois pourtant bien que ce Monsieur Williams, n'eut pas choisi pour venir ici le tems qu'ils y sont tous, à cause des regards malins qu'ils nous jetteront à lui & à moi. N'étoit cela, je serois ravie de voir ce pauvre Monsieur ; car, je le croi homme de bon cœur, & il a beaucoup souffert pour l'amour de moi.

On vint enfin m'avertir de descendre pour jouer. J'irai, me disois-je en moi-même, mais je crains fort de leur ôter la bonne opinion qu'ils ont de moi, car je vais être tout ce qu'il y a de plus gauche. Mon maître m'a renduë la tristesse même, par la demande sérieuse qu'il ma faite ; l'avis qu'il ma donné de tenir mon cœur en garde contre les surprises, quoique j'eusse à voir un homme qu'il me permit d'aimer beaucoup, en se reservant la préférence, m'allarme extrêmement ! J'espère qu'il m'aime ! mais qu'il le fasse ou non, je me sens engagée depuis la tête jusqu'aux pieds : Je ne saurois
m'ém-

m'empêcher de l'aimer ; ce seroit folie de le nier. Assurément, je ne saurois lui préférer aucun homme vivant. Je saurai bientôt ce qu'il veut dire.

C'est à présent ma chère mère qu'il faut que mes lettres s'adressent à vous. Mon cher maître avoit bien raison de m'avertir mystérieusement comme il l'a fait, de tenir mon cœur en garde contre les surprises. Je n'ai jamais été plus étonnée de ma vie ; ni ne pouvois jamais voir d'homme qui me fût plus cher ! Ah ! ma chère mère, c'étoit mon cher, mon très cher père, & non Monsieur Williams, qui m'attendoit en bas, & qui se préparoit à me donner sa bénédiction. Mon maître & lui m'ont tous deux enjoint de vous écrire comment le tout se passa, & quelles ont été mes pensées sur cette heureuse rencontre.

Je reprendrai les choses dès le commencement, c'est à dire, depuis le tems où la providence a conduit mon père ici, jusqu'à présent, telles que je les ai apprises de Madame Jewkes, de mon maître, de mon père, de ces dames, & de mon propre cœur ; on m'a ordonné de le faire, & vous trouverez du plaisir à mon récit, qui sera tout d'une pièce avec le reste, par ce que vous savez comment le tout est lié.

Il paroît que mon cher père & vous étiez dans la dernière inquiétude, de savoir la vérité de l'histoire que Thomas vous avoit faite, & que craignant que je ne fusse trahie, & entièrement perdue, il obtint de vous la permission de vous quitter, & de se mettre en chemin pour ici, le jour après celui où Thomas avoit été chez vous. En conséquence, il arriva vendredi matin au village voisin ; & y apprit, que la noblesse des environs étoit chez mon maître, qui les y avoit invités à un grand festin. Il entra dans un cabaret du lieu, s'y fit raser, mit une chemise & une cravate blanche qu'il avoit apportées dans sa poche, & après avoir mangé un morceau de pain & de fromage, & bu un verre de bière, il s'achemina

vers

vers la maison de mon maître, le cœur accablé de tristesse, craignant pour moi, & appréhendant fort d'être regardé de travers. Il paroît qu'il avoit demandé dans le cabaret, quels domestiques mon maître avoit amenés avec lui, dans l'espérance d'entendre parler de moi. On lui dit qu'il y avoit pour lors dans la maison une femme de charge, deux servantes, deux cochers, deux palfreniers, un laquais, & un aide. Est-ce là tout, reprit-il. On lui dit qu'il y avoit encore une jeune creature, qui étoit apparemment, ou qui devoit être sa maîtresse, ou quelque chose comme cela ; mais qui avoit été femme de chambre de sa mère. Ceci, à ce qu'il nous a dit, lui ferra le cœur, & le confirma dans ses craintes.

Il continua sa route, & environ sur les trois heures après midi, il arriva à la porte de fer, où il sonna, le cocher du chevalier y vint, mon père demanda la femme de charge ; quoiqu'après ce que je vous avois écrit, il la détestât dans son cœur. Ne se doutant guère de qui ce pouvoit être, elle lui envoya dire d'entrer, & lui demanda dans la petite salle, ce qu'il avoit à lui dire ? Madame, lui dit-il, je voulois seulement vous demander, si je ne pourrois pas dire un mot à Monsieur ? Non, mon ami, lui dit-elle, il est en affaire avec plusieurs Messieurs & Dames. J'ai, reprit-il, à lui parler d'une affaire, qui m'est de plus grande conséquence que la vie ou la mort ; & en disant cela, il avoit les larmes aux yeux.

Là-dessus, elle entra dans la grande salle, où mon maître entretenoit les dames de la meilleure humeur du monde. Monsieur, lui dit-elle, il y a ici un bon vieux homme assez proprement mis, qui voudroit vous parler d'une affaire de la dernière importance, & où il y va, dit-il, de la vie & de la mort. Qui peut être cet homme là, dit mon maître ? faites le attendre dans la petite salle, je m'en vais lui parler tout à l'heure. Il sembloient tous s'en-
tre-

tre-regarder ; & le Chevalier S * * * dit, je gage, notre ami, que ce n'est ni plus ni moins qu'un petit bâtard qu'on vous restituë. Si c'en est un, dit Miledy Jones, apportez le nous ici. Je n'y manquerai pas, reprit-il.

La Jewkes m'a dit que mon maître fut dans la dernière surprise, quand il vit qui c'étoit, & qu'elle même le fut beaucoup plus, quand elle entendit dire à mon père. Bon Dieu donne moi patience ! Tout grand que vous êtes, Monsieur, il faut que je vous redemande mon enfant ; & là dessus, il fondit en larmes. (Ah ! que de chagrins je vous ai causés à tous deux !) Tranquillisez vous, mon bon Monsieur Andrews, lui dit mon maître en le prenant par la main, votre fille est en chemin d'être heureuse !

Ce discours allarma mon père : Quoi ! reprit-il, est elle donc mourante ! il trembloit si fort qu'à-peine pouvoit-il se soutenir. Mon maître le fit asséoir, & s'affayant auprès de lui : non, Dieu soit loué ! lui dit-il, elle se porte à merveille. De grace rasséurez vous ; je ne saurois supporter de vous voir dans les tranfes où vous êtes ; elle vous a écrit une lettre, pour vous asséurer qu'elle a lieu d'être très satisfaite, & de se croire heureuse.

Ah ! Monsieur, reprit mon père, vous m'avez dit une fois qu'elle étoit à Londres, auprès de l'épouse d'un évêque, & tout ce tems là vous la reteniez prisonnière ici. Fort bien, dit mon maître, mais à présent il n'est plus question de tout cela : les tems sont changés, car actuellement cette aimable fille me retient prisonnier ; & dans peu de jours, je me chargerai des plus agreables fers que jamais homme ait porté.

Eh ! Monsieur, dit mon père, voila trop de bonne humeur pour mes chagrins. Mon cœur est presque aux abois. Mais est-ce que je ne pourrai pas voir

voir ma pauvre fille ? Vous l'allez voir tout à l'heure, lui dit-il, car elle va descendre pour jouer avec nous ; & si vous ne voulez pas m'en croire, j'espère que vous l'en croirez elle-même.

En attendant sa venue, permettez moi, mon cher Monsieur, de vous faire une seule & unique question, afin que je sache Comment je dois la regarder, quand je la verrai. Est-elle honnête ? est-elle vertueuse ? Comme l'enfant qui vient de naître, Monsieur Andrews, dit mon aimable maître, & j'espère que dans dix ou douze jours d'ici, elle sera ma femme.

Ah ! ne me flatez pas, mon bon Monsieur, dit mon père, cela ne se peut, cela ne se peut. Je crains que vous ne l'ayez trompée par de trop belles espérances, & que vous ne vouliez me faire croire l'impossible. Madame Jewkes ! ajouta mon maître, pendant que je vais sortir, dites au père de ma chère Pamela, tout ce que vous savez de moi, & de celle qui sera bientôt votre maîtresse : traitez le aussi de votre mieux ; servez lui de ce que vous avez ; & faites lui boire un verre du vin qu'il aime le mieux. Si c'est là du vin, ajouta-t'il, donnez m'en un plein verre.

Elle le lui donna, & mon maître prenant la main de mon père, croyez moi, Monsieur Andrews, lui dit-il, tranquillisez vous, je vous prie ; car je ne saurois vous voir dans le doute cruel qui vous tourmente : votre aimable fille est tout ce que j'ai de plus cher au monde. Je suis ravi que vous soyez venu ! car vous nous trouverez tous remplis de ce que je vous dis. Allons, à la bonne Madame Andrews ; Dieu vous benisse l'un & l'autre, d'être les heureux moyens qui m'ont procuré un si grand bonheur ! & là-dessus, il but rasade à cette chère santé.

Qu'entends-je ! Il n'est pas possible ! dit mon père. Mais, j'espère que Monsieur est trop bon, pour
se

se moquer d'un pauvre vieillard. Monsieur, ajouta-t'il, cette vilaine histoire de la femme de l'évêque me chiffonne l'esprit ! Mais vous dites que je verrai ma chère fille ! Et que je la verrai honnête ! Sans cela, Monsieur, tout pauvre que je suis, je ne voudrais pas l'avouer pour mon enfant !

Mon maître ordonna à Madame Jewkes, de me laisser encore ignorer que mon père fût venu, & alla retrouver la compagnie. Je viens d'être agréablement surpris, leur dit-il ; le bon vieux Andrews arrive ici dant l' instant, en quête de sa fille : il est au désespoir, car il craint qu'elle n'ait été séduite, & le bon & honnête homme qu'il est, il m'a dit qu'il ne l'avouera pas pour sa fille, si elle n'est pas vertueuse. Ah ! Monsieur, s'écrièrent ils presque tous à la fois, ne verrons nous pas ce bon vieillard, dont vous nous avez tant exalté la simplicité, le bon sens & la probité ? si je croiois, dit-il, que Pamela ne fût pas trop émuë de la surprise, je vous rendrois tous témoins de leur première entrevue ; car jamais père & fille ne se sont aussi tendrement aimés que ces deux-là. Mademoiselle Darnford, toutes les dames, & les messieurs, demandèrent en grace que la chose se fît comme il l'avoit dit. Mais, cela n'étoit il pas bien cruel, ma chère mère ? car, ils pouvoient bien penser, que je ne soutiendrois pas une si agréable surprise.

Je ne crains qu'une chose, leur dit-il avec bonté, c'est que cette chère fille n'en soit trop émuë. O, dit Miledy Darnford, nous aiderons tous à lui soutenir le cœur. Je vais, dit-il, monter là-haut pour la préparer, mais je ne lui dirai pas de quoi il s'agit. Il monta donc dans ma chambre, comme je vous l'ai déjà dit, & m'amusa de Monsieur Williams, pour me préparer à quelque sorte de surprise, quoique celle qu'il me causa n'approchât en rien de celle où j'allois être exposée, & il me laissa, comme vous savez,

savez, en suspens sur le sens misterieux de ses paroles, en me disant qu'il m'enverroit chercher, quand on seroit prêt à se mettre au jeu.

Dès qu'il m'eut quittée, il alla retrouver mon père, & lui demanda s'il avoit mangé quelque chose. Non, dit Madame Jewkes, le pauvre homme a le cœur si plein, qu'il ne sauroit manger, ni rien faire, qu'il n'ait vû sa chère fille. C'est un plaisir qu'il aura bientôt, dit mon maître. Je veux, ajouta-t'il, parlant à mon père, que vous entriez avec moi ; car, elle va faire un quadrille avec ma compagnie, & je vais lui envoyer dire de descendre. Ah ! Monsieur, dit mon père, dispensez m'en je vous prie, de grace dispensez m'en : Je ne suis pas en état de paroître devant votre compagnie : permettez, au nom de Dieu, que je voie ma fille en particulier. Mon bon Monsieur Andrews, dit mon cher maître, ils savent tous que vous êtes le plus honnête homme du monde, & ils meurent d'envie de vous voir pour l'amour de Pamela.

Il prit donc mon père par la main, & malgré lui il le présenta à la compagnie. Tous l'accablèrent de civilités. Mesdames & Messieurs, dit obligeamment mon maître, je vous présente le plus honnête homme d'Angleterre ; c'est le père de mon aimable Pamela. Monsieur Peters s'avança vers lui, & lui prenant la main, nous sommes tous charmés de vous voir, Monsieur, lui dit-il, vous êtes le plus heureux de tous les pères, dans la personne de votre fille. Nous la voyons aujourd'hui pour la première fois ; & nous ne nous lassons point de l'admirer.

Monsieur Andrews, dit mon maître, Monsieur est le ministre de la paroisse, mais il n'est pas assez jeune pour être Monsieur Williams. Cette raillerie piquante, fit pour un moment craindre à mon père, à ce qu'il m'a dit depuis, que le tout ne fût qu'un jeu

joué. Le Chevalier le prit aussi par la main, vraiment, notre cher, lui dit-il, vous avez un ange pour fille, nous en sommes tous amoureux. Les dames s'approchèrent aussi, & lui dirent mille choses obligantes. Miledy Darnford, entr'autres, lui dit qu'il pouvoit bien se regarder comme l'homme d'Angleterre le plus heureux, d'avoir une aussi aimable fille. Madame, répondit mon père, si elle est seulement honnête fille, je ne lui en demande pas davantage ; c'est là le tout du tout : car le reste n'est que hazard. Mais j'ai peur que Monsieur n'ait été un peu trop sur le ton de moquerie avec moi. Non, non, dit Madame Peters, nous sommes tous témoins qu'il n'a que des vûës très honnêtes pour la chère Pamela. C'est, reprit-il en s'effuyant les yeux, une consolation pour moi, que de si bonnes dames me parlent de la sorte ! Mais, quand pourrai-je donc la voir.

Ils vouloient tous le faire asséoir auprès d'eux, mais il ne voulut se mettre que derrière la porte, dans un coin de la chambre, de sorte qu'en entrant on ne pouvoit le voir ; parce que la porte ouvroit sur lui, & le cachoit presque entièrement. Toutes les dames s'assirent, & mon maître envoya dire à Madame Jewkes de monter dans ma chambre, & de m'avertir que les dames m'atténdoient. Je descendis.

Mademoiselle Darnford se leva, & vint me rencontrer à la porte. Et bien, Mademoiselle, me dit elle, nous vous attendons avec impatience. Je ne voyois pas mon cher père ; il avoit apparemment le cœur trop plein, pour pouvoir ouvrir la bouche ; car il se leva & se rassit trois ou quatre fois de suite, sans pouvoir venir à moi, ni proférer un seul mot. Les dames avoient les yeux fixés de son côté ; mais croyant toujôurs que Monsieur Williams étoit là je me gardai bien d'y jeter les miens : Ils me firent asséoir entre Miledy Darnford & Miledy Jones, & me demandèrent

demandèrent à quel jeu je voulois que nous jouassions ? Au jeu qui plaira à ces dames, répondis-je. J'étois surprise du sourire universel qui regnoit sur tous leurs visages, & de les voir regarder tantôt de mon côté, & tantôt de celui de mon père : mais, quoique je fusse en face de lui, avec la table devant moi, j'évitois de jeter les yeux vers la porte, de peur d'appercevoir Monsieur Williams.

Ma chère enfant, me dit mon maître, avez vous envoyé à la poste votre lettre pour Monsieur Andrews. Sans doute, Monsieur, répondis-je : Je n'avois garde de l'oublier : J'ai pris la liberté de charger Monsieur Thomas de la porter. Je voudrois pour beaucoup, ajouta-t'il, savoir ce que le bon vieux couple en dira ? Ah ! Monsieur, m'écriai-je votre bonté remettra bien le cœur à ces deux bonnes chèresames ! A ce mot, mon père, ne pouvant plus se contenir, ni en même tems remuer de la place, se débonda en un torrent de larmes, que ce meilleur des pères s'étoit efforcé de retenir. Ah ma chère enfant, s'écria-t'il !

Je reconnus sa voix, levai les yeux, & ne l'eus pas plutôt apperçu, que je m'élançai vers lui, renversai la table sans aucun égard pour la compagnie, & me jettai à ses pieds. Ah ! mon père, mon père ! m'écriai-je, est-il bien possible ! est-ce vous ? Oui, c'est lui, c'est lui-même ! Donnez votre bénédiction à votre heureuse — je ne pus achever, & je m'évanouis.

Mon maître parut vraiment inquiet. J'ai toujours crain, leur dit-il, qu'une si grande surprise seroit plus forte qu'elle. Toutes les dames accoururent autour de moi, & me firent boire un verre d'eau : Il me rendit mes esprits, & je me trouvai dans les bras du plus cher de tous les pères. Ah ! m'écriai-je en le regardant, dites moi au plus vite tout ce que vous savez. Y a-t'il long tems que vous

êtes ici ? Quand êtes vous arrivé ? Comment se porte ma chère & très honorée mère ? Je lui avois desja fait une douzaine de questions, avant qu'il eût pu répondre à une seule.

On me permit de me retirer avec lui ; & ce fut alors que, m'exhalant en vœux & en actions de grâces à Dieu, pour ce surcroi de bonheur, je lui confirmai l'excès des bontez de mon maître, que sa muette surprise sembloit refuser de croire. Nous nous agenouillâmes, au milieu de mille bénédictions que nous nous donnions mutuellement, nous remerciâmes Dieu de concert, & demeurâmes assez long tems dans une espèce d'extase. Mon maître entra peu après : Ah ! Monsieur, lui dit mon cher père, quel changement est celui-ci ! Dieu veuille vous bénir, & vous récompenser dans ce monde & dans l'autre !

Dieu veuille nous bénir tous, répondit mon maître. Mais comment se porte mon aimable enfant ? vous m'avez donné bien de l'inquiétude, Pamela. Je suis au desespoir de ne vous avoir pas avertie d'avance.

Ah ! Monsieur, lui dis-je, c'est vous qui avez tout fait, ainsi tout étoit bien ; mais, pouvois-je jamais m'attendre à un si grand bonheur.

Vraiment ajouta-t'il, vous avez mis en peine toute la compagnie. Quand vous pourrez les aller rejoindre, ils seront ravis de vous voir ; car, vous avez dérangé tous leurs plaisirs, quoiqu'en même tant vous les ayez attristés avec quelque sorte de déllice. Vous êtes chez vous, Monsieur Andrews, dit-il à mon père, & plus vous resterez ici, plus on fera ravi de vous y voir. Et vous, ma chère Pamela, quand vous aurez un peu repris vos esprits, venez rejoindre la compagnie. Je suis charmé de vous retrouver si bien. Là-dessus, il nous quitta.

Voyez,

Voyez, voyez, dis-je à mon cher père, jusqu'où va la bonté de ce maître qui m'a été si méchant. Ah ! priez pour lui ! & priez aussi pour moi, que je puisse m'en rendre digne.

Depuis quand cet heureux changement s'est-il fait, ma chère enfant, me dit mon père ? il y a, déjà plusieurs jours, repris-je ; j'ai mis tout par écrit, & vous verrez de quel abysme de misère Dieu a retiré votre heureuse Pamela.

Son saint nom soit beni, me dit-il ; mais m'assurez vous donc qu'il vous épousera ! se peut-il qu'un si brave gentilhomme, fera une dame de la fille d'un pauvre homme comme moi ? Ah ! que Dieu est bon ! comment votre pauvre chère mère soutiendra-telle le poids de tant de bonnes nouvelles ? Je partirai demain pour aller les lui annoncer ; car je ne ferai qu'à demi heureux, jusqu'au ce que cette chère femme en partage la joye avec moi. Certes, ma chère enfant, nous devrions nous retirer dans quelque compagnie éloignée, pour nous y cacher de peur que notre pauvreté ne vous fasse déshonneur.

Ah ! mon cher père, m'écriai-je, vous me mortifiez dans ce moment pour la première fois de votre vie. Votre pauvreté a été ma gloire & ma richesse ; & si je puis me vanter de quelque chose, c'est de l'avoir toujours regardée comme un honneur, plutôt que comme une honte, parceque vous avez toujours été si remplis de probité, que votre fille n'a jamais eu lieu que de se glorifier de tels parens.

C'est ainsi, ma très chère mère, que nous passions ces doux moments, quand Mademoiselle Darnford vint me trouver : Comment vous portez vous, ma chère demoiselle, me dit-elle ? Je suis ravie de vous voir si bien. Allons, donnez nous votre compagnie, & vous aussi, Monsieur Andrews, ajouta-t'elle en prenant mon père par la main.

Rien n'étoit plus obligeant ; je l'en remerciai ; & nous allâmes dans la grande sale. Mon maître se faisit de mon père, le fit asseoir à côté de lui, & ils burent un verre de vin ensemble. Pendant ce tems-là je demandai pardon de mon mieux à nos dames, qui me l'accordèrent de très bonne grace. Pour le chevalier S***, il mit ses deux mains sur mes épaules, & avec son air jovial, voyons, voyons, me dit-il, si c'est là que croissent vos ailes, car je n'ai jamais vû d'oiseau voler comme vous ? savez vous bien que vous avez brisé les jambes de Miledy Jones avec la table : montrez lui, Madame, ajouta-t'il.

Cette plaisanterie fit rire toute la compagnie ; je dis que j'étois au désespoir de mon extravagance, & que si mon maître n'en avoit pas été l'auteur, j'aurois dit qu'on avoit eu tort de m'exposer à tant de surprise, & de me forcer de sortir ainsi de moi-même, devant une si bonne compagnie. Tous dirent que j'étois bien excusable ; & qu'ils étoient charmés que je ne m'en fusse pas trouvée plus mal.

Ils eurent la bonté de me dispenser du jeu, & jouèrent entr'eux. J'allai, par ordre de mon maître, m'asseoir de l'autre côté de la salle, dans la plus délicieuse place où je me sois trouvée de ma vie, entre les deux hommes du monde que j'aimois le mieux, & qui me tenoient chacun par une main. De tems en tems, mon père levoit vers le Ciel ses yeux baignés de larmes, & disoit, pouvois-je jamais espérer rien de semblable !

Je lui demandai s'il avoit eu la bonté d'apporter avec lui les papiers ? Il me dit qu'oui, en me regardant fixement, comme pour dire, vous les livrerai-je à present ? Je les lui demandai : il les tira de sa poche ; je me levai, & le plus respectueusement qu'il me fût possible, je les remis entre les mains de mon maître. Je vous remercie, ma chère Pamela,

mela, me dit-il. Votre père remportera le tout, pour voir non seulement comment les choses ont tourné pour le mieux, mais encore jusqu'à quel point j'ai été un méchant garçon. Mais, je veux qu'il me le rende pour l'amour de l'auteur.

Les dames & les messieurs, quoique je pussé dire, voulurent absolument que je fisse le thé *, & Abraham demeura auprès de moi, pour le servir à la compagnie. Mon maître & mon père demeurèrent ensemble, & au lieu de thé burent quelques verres de vin. Le chevalier dit en badinant à mon maître, je gagerois bien que pour tout l'or du monde vous ne voudriez pas être galant jusqu'au point de boire le thé avec les dames † : mais votre tems approche, & je ne doute pas que bientôt vous ne soyez d'aussi bonne affaire que moi.

Mon maître les pressa tant de restér à souper, qu'à la fin ils se rendirent, à condition que je viendrois orner la table : ce fut l'expression dont ils voulurent bien se servir. J'insistai pour qu'on m'en exemptât : mais, mon maître me pria de céder, puisque les dames le vouloient. D'ailleurs, dit-il, nous ne laisserons pas aller votre père, ainsi, vous ferez aussi bien de rester avec nous.

Je m'étois flattée que mon père & moi souperions, ou tété à tété, ou seulement avec la Jewkes. Mais, Mademoiselle Darnford, qui est une jeune dame des plus obligeantes, me dit, nous ne vous laisserons point aller, en vérité nous n'en ferons rien.

Quand on eut servi, Miledy Darnford me prit par la main, avec votre permission, Monsieur, dit

G 4

elle

* En Angleterre, c'est toujours l'ouvrage de la Dame du logis.

† C'est encore un usage en Angleterre, qu'après le repas les Dames se retirent pour boire le thé entr'elles, tandis que les hommes demeurent autour d'une table couverte de verres & de bouteilles.

elle à mon maître, voulant me placer au haut bout de la table. De grace, Madame, lui dis-je, dispensez m'en, je ne saurois le faire, je ne m'y résoudrai jamais. Pamela, dit mon maître, au grand contentement de mon cher père dans les yeux duquel je lisois, obligez Miledy Darnford, puisqu'elle le souhaite : vous savez que ce n'est anticiper que de peu de jours sur vos propres droits.

Mon cher Monsieur, lui dis-je, au nom de Dieu ne me l'ordonnez point ; permettez, de grace, que je m'affaye auprès de mon père. Ouais, dit le chevalier, voilà bien du bruit ici, allons, mettez vous au haut bout, c'est votre place, & votre père s'affayera auprès de vous. Ceci embarrassant beaucoup mon cher père, allons, dit mon maître, je vais vous placer tous ; & là-dessus, il mit Miledy Darnford au haut de la table, Miledy Jones à sa main droite, & Madame Peters à sa gauche : Il me plaça entre les deux jeunes demoiselles, mais il mit fort adroitement l'ainée au dessous de sa cadette : Je vous mets ici, Mademoiselle lui dit-il, afin que vous enfermiez mon petit oiseau qui vole si bien ; car je remarque avec plaisir la bonté que vous avez pour lui ; & d'ailleurs, il faut que toutes les jeunes demoiselles soient ensemble. Cela parut faire plaisir aux deux sœurs ; car si la plus jeune d'elles avoit été mise au dessous, sur le pied que les choses avoient été autrefois, elle auroit pu se trouver piquée de ce qu'on m'avoit mis audessus d'elle ; au lieu que Mademoiselle Darnford son ainée lui cedant, il paroïssoit moins étrange qu'elle me cedât aussi ; sur tout après le tour aimable que mon cher maître venoit de donner à la chose, en me supposant son petit oiseau, qu'il étoit bon de tenir en cage.

Mon maître dit obligeamment à mon père, allons, Monsieur Andrews, vous & moi serons ensemble. Et là-dessus il prit le bas bout de la table, & mit

mon

mon père à sa droite ; le chevalier voulut absolument être à sa gauche ; Docteur * ! dit-il au ministre de la paroisse, il me semble que toutes les jupes devroient être ensemble : ainsi, mettez vous auprès de cette dame, ajouta-t'il en lui montrant sa sœur. Comme j'avois un dindon bouilli vis-à-vis de moi, si l'ouvrage n'est pas trop fort pour vous, me dit mon maître, coupez cet oiseau, pour épargner une partie de la peine à Miledy Darnford. Il fut désigné dans un clin d'œil, & je le servis aux dames. Je donnerois bien quelque chose de bon, dit Mademoiselle Darnford, pour faire aussi adroitement l'office d'écuyer tranchant. Mademoiselle, lui dis-je, lorsque feu ma chère maîtresse régaloit quelques dames de ses amies, comme elle le faisoit régulièrement à certains jours, elle vouloit toujours que je fisse ces choses-là.

Je me souviens, dit mon maître, que quand moi ou quelqu'autre ne coupions pas parfaitement, ma mère disoit assez souvent, je vais envoyer chercher Pamela, pour vous apprendre à couper comme il faut. Mademoiselle Andrews à toutes les perfections de son sexe, dit Miledy Jones, c'est un prodige pour son âge : Je puis vous assurer encore, dit Mademoiselle Darnford, qu'elle joue du clavecin à charmer, & chante en même tems : car elle a une très belle voix. Nous avons bien besoin que vous nous disiez cela, lui dit le chevalier, qui est ce qui ne le devinera pas en l'entendant parler ? & qui est qui verra ses doigts, & ne dira pas qu'ils sont faits pour toucher quelqu'instrument que ce soit ? Docteur ! ajouta-t'il s'adressant au ministre, il est bon que vous soyez ici, autrement j'aurois fait rougir les
 G 5 dames.

* Titre que les Anglois donnent indifféremment à tous les ecclésiastiques, & qui répond en François à celui de *Monsieur l'Abbé*.

dames. Je n'en croirai rien Monsieur le chevalier, dit Miledy Jones ; car un gentilhomme aussi poli que vous, ne voudroit pas pour beaucoup faire rougir des dames : non, non, dit-il, pas pour tout l'or du monde, mais si je l'avois fait, j'aurois dit comme le poëte, *elles rient, parcequ'elles entendent.*

Quand la compagnie se retira, Miledy Darnford, Miledy Jones, & Madame Peters, invitèrent séparément mon maître & moi à venir les voir ; & lui demandèrent en grace de me permettre de les aller voir au moins avant que nous quittassions l'endroit. Nous espérons, me dirent elles, que quand le charmant lien sera serré pour toujours, vous engagerez Monsieur B. à résider davantage parmi nous. Nous étions toujours charmés quand il venoit ici, dit Miledy Darnford, mais à présent nous en aurons une double raison. Mon père étoit transporté de tout ce qu'il entendoit !

Quand la compagnie eut pris congé, mon maître lui demanda s'il fūmoit, il répondit que non. J'ai dit à mon aimable Pamela, ajouta-t'il en nous faisant asseoir à ses côtés, que de quinze jours, dont deux sont déjà passés, il faut qu'elle en marque un pour me rendre heureux : Je l'ai laissée la maîtresse de le choisir dans la première ou dans la seconde semaine. Souhaiter que Dieu vous benisse, est tout ce que puis dire, répondit mon père en levant les yeux & les mains au ciel ! Or, Pamela, continua mon maître en me prenant la main, si vous n'en avez point d'autre raison, qu'une petite honte mal placée ne vous fasse pas différer : car je voudrois aller dans le comté de Bedford le plutôt que faire se pourra, mais je n'y voudrois pas retourner, sans y porter à mes domestiques une maîtresse, qui m'aide à réparer le mal qu'elle a fait elle-même dans ma maison.

J'étois

J'étois si confuse, que je n'osois lever les yeux. Ma chère fille, me dit mon père, je suis bien sûr que je n'ai pas besoin de vous exciter à l'obéissance, dans tout ce qui peut obliger un si bon maître. Que dit ma Pamela? ajouta ce dernier; elle n'a pas coutume de chercher ses expressions. Monsieur, lui dis-je, si je montrois trop d'empressement, j'aurois l'air de douter que vous demeurassiez dans les sentimens où vous êtes, & de ne pas vouloir vous laisser le tems de la réflexion. Il est bien sûr que sans cela, je dois me résigner implicitement à votre volonté.

Je n'ay pas besoin de réfléchir, reprit-il, car je vous ai souvent dit, & ce n'est pas d'aujourd'hui, que je ne pouvois vivre sans vous. L'orgueil de ma condition, m'a porté à tacher par la douceur & par la crainte, de vous posséder sur un autre pied: mais votre vertu s'est trouvée plus forte que toutes les tentations, & toutes les terreurs du monde n'ont pu lui en imposer. N'ayant donc pu vaincre ma passion pour vous, j'ai corrigé mon cœur, j'ai résolu que puisque vous ne vouliez pas être à moi aux conditions que je vous avois offertes, vous le seriez à celles qu'il vous plairoit, & je vous jure qu'aujourd'hui je ne voudrois pas vous avoir à d'autres. Il me paroît donc, que le plutôt ne sera que le mieux: qu'en dites vous, Monsieur Andrews? Il y a tant de bonté de votre côté, Monsieur, & grâces à Dieu, tant de prudence du côté de ma fille, répondit mon père, que c'est à moi de garder le silence. Mais, quand l'affaire sera terminée, nous n'aurons, ma chère femme & moi, autre chose à faire qu'à prier pour vous deux, & à admirer avec joye, en regardant en arrière, les voyes admirables de la providence.

C'est aujourd'hui vendredi au soir, dit mon maître, je suppose, ma chère fille, que ce fût pour lundi

prochain, ou mardi, ou mercredi, ou jeudi matin ? dites mon enfant ?

Voulez bien, Monsieur, lui dis-je me permettre de ne vous répondre que demain ? Volontiers, reprit-il : & là-dessus il tira la cloche & fit appeler Madame Jewkes. Où ferez vous coucher Monsieur Andrews cette nuit, lui dit-il ? Prenez soin de lui, je vous prie ; c'est un parfaitement honnête homme, qui fera venir la bénédiction sur toute maison où il mettra le pied.

Mon cher père pleuroit de joye, & je ne pus m'empêcher de lui tenir compagnie. Mon maître me donna un baiser, nous souhaita le bon soir, & se retira. Je conduisis mon père à sa chambre, & l'entretins avec tant de feu, sur les bontés de mon maître, & sur mon bonheur futur, qu'il me sembla presque à moi-même, que je n'étois que langue depuis la tête jusqu'aux pieds. Il écouta mon babillard avec indulgence, & parut transporté de la plus grande joye : Il se coucha enfin, & ne songea toute la nuit qu'à l'échelle de Jacob, & aux anges qui montoient & descendoient, pour le benir lui & sa fille.

S A M E D I.

JE me levai de grand matin, mais je trouvai que mon père m'avoit déjà prévenuë, & qu'il étoit allé faire un tour de jardin. Je courus l'y trouver : avec quels transports & quelles actions de graces n'en parcourumes nous pas tous les endroits, qui m'y avoient été si redoutables auparavant ! l'étang, la porte de derrière, en un mot jusqu'au moindre recoin ! Que de motifs de joie & de gratitude n'y trouvâmes nous pas ?

Sur

Sur les sept heures, mon maître vint nous y joindre en robe de chambre & en pantoufle; il avoit l'air un peu appesanti: Je crains, Monsieur, lui dis-je, que vous n'avez mal reposé cette nuit. C'est votre faute, Pamela, me dit-il: Quand je vous eus quittée, je ne pus jamais m'empêcher de jeter les yeux sur vos papiers, & encore moins de les lire jusqu'au dernier mot; de sorte qu'il étoit trois heures avant que je me sois mis au lit. Je voudrois, Monsieur, lui dis-je, que vous eussiez eu un meilleur passe-tems. Ce qu'il y en a de pire, me dit-il, est ce que je m'étois attiré à moi-même; & vous ne m'avez pas épargné. Monsieur, lui dis-je, je—je vous pardonne, reprit-il, en m'interrompant: vous n'en avez eu que trop de sujet. Mais, je vois clair comme le jour, que si vous aviez pu vous évader, vous auriez bientôt été la femme de Williams; & je ne comprends pas même comment il auroit pu en être autrement. En vérité, Monsieur, lui dis-je, je n'avois pas la moindre idée de devenir sa femme, ni celle d'aucun autre homme. J'en suis persuadé, reprit-il, mais cela devoit arriver comme une suite naturelle de l'état des choses, & je vois que votre père l'approuvoit. Monsieur, lui dit mon père, je ne pensois guère alors à l'honneur que vous lui feriez; & je regardois ce parti là comme fort au dessus de ce que nous pouvions lui procurer. Mais, quand je vis qu'elle ne s'en soucioit pas, je résolus de ne l'en point solliciter; & de laisser le tout à sa prudence.

Je vois, reprit mon maître, qu'il n'y a eu dans toute cette affaire que sincérité, qu'honnêteté, & que franchise, j'en parle comme d'une chose qui étoit à peine évitable, supposé qu'elle eût eu lieu, & j'ai à cet égard toute la satisfaction que je pouvois souhaiter. Mais ajouta-t'il, il faut que j'admire encore, comme je l'ai déjà fait mille fois, la prodigieuse

gieuse mémoire, & le tour heureux & aisé de narration, que votre excellente fille possède. Au milieu des petits tours & des charmants artifices qu'elle employe pour éviter de tomber dans les pièges que je lui tends, toute sa conduite est innocente, aimable, & adorable d'un bout à l'autre. Vous êtes le plus heureux des pères, Monsieur, Andrews, & je ferai, j'espère, le plus heureux des maris. Si cela ne devoit pas être ainsi, lui dit mon père, je prierois Dieu que cela ne fût jamais. Je ne crains rien de semblable, répondit mon maître, & j'espère que je le mériterai de sa part.

Mais en vérité, Pamela, ajouta mon maître, je suis fâché de trouver dans quelques endroits de votre journal, que Madame Jewkes à un peu outré l'exécution de mes ordres. J'y fais d'autant plus d'attention, que vous ne m'avez jamais fait de sa conduite des plaintes qu'elle pouvoit s'attendre que vous m'en feriez. Il est vrai qu'une bonne partie n'en étoit fondée que sur mes ordres ; mais, je vois qu'elle a eu l'insolence de frapper ma chère fille ! je croi, lui dis-je, Monsieur, que je fus un peu provoquante ; mais, comme nous nous étions pardonné mutuellement, j'en avois moins de droit de me plaindre d'elle.

Fort bien, me dit-il, vous êtes tout ce qu'il y a de meilleur au monde ; mais, si vous avez le moindre ressentiment particulier, j'y entrerai jusqu'au point, qu'elle n'aura désormais rien à faire où vous serez. Vous êtes si bon, mon cher Monsieur, répondis-je, que je dois pardonner à tout le monde. Quand je vois mon bonheur amené par les moyens mêmes que je regardois comme mes plus grands fleaux, c'est à moi de bénir ces moyens, & de pardonner à tout ce qui me déplaisoit alors, en faveur du grand bien qui s'en est ensuivi. Voilà, me dit-il en m'embrassant, une aimable manière d'envisager

fager les choses. Il me tombe en charge pour l'avenir, de vous récompenser de ce que vous avez soufferts, pour vous en rendre l'idée de plus en plus légère, & vous faire trouver des sujets de joie dans votre nouvel état.

Le cœur de mon cher père étoit plein. Au nom de Dieu, dit-il à mon maître en joignant les mains, laissez moi partir, permettez que j'aie retrouver ma chère femme, & lui dire toutes ces bonnes nouvelles, pendant que mon cœur y peut encore tenir ; car il est prêt à crever de toute la joye qu'il contient. Honnête mortel ! lui dit mon maître, j'aime à voir un cœur aussi excellent que le vôtre, sur des levres si pleines de candeur. Je vous enjoins, Pamela, ajouta-t'il, de continuer votre recit, à mesure que vous en aurez l'occasion. Quoique votre père soit ici, écrivez à votre mère ; afin de compléter cette admirable histoire, & que nous puissions, nous & nous amis, vous lire & vous admirer de plus en plus. Faites cela, ma chère enfant, me dit mon père, faites le je vous en prie. Voilà, ma très chère mère, la raison pourquoi j'ai continué de vous écrire, lorsque je croyois avoir fini, & que je pensois que mon père vous diroit tout ce qui se seroit passé pendant son séjour ici.

Mon maître avoit pris garde à mon pseaume, & eut la bonté de le louer. Vous avez, me dit-il, tourné très charitablement les derniers versets, qui dans l'original sont pleins de malédictions, & vous les avez changés en un vœu, qui montrait que vous n'aviez pas l'ame implacable, quoique mon cruel procédé à votre égard vous eût rendu très excusable, si vous l'aviez été. Je veux, ajouta-t'il, que vous me le chantiez demain.

Si vous n'avez rien de mieux à faire, nous irons prendre l'air ensemble après déjeuner, & ce sera dans le carrosse, parceque votre père sera de la partie.

partie. Mon père auroit bien voulu s'en exempter ; mais mon maître ne le lui permit jamais. Il avoit une honte horrible du peu de brillant de son équipage.

Mon maître nous fit déjeuner avec lui & nous donna du chocolat. Je voudrois, Pamela, ajouta-t'il, que vous recommençassiez à vous mettre comme de coutume : vous pouvez au moins à présent appeller vos *deux autres paquets* vôtres. Si vous avez besoin de quelque chose pour le grand jour où nous touchons, quelque secrette que je veuille tenir la chose, j'enverrai un exprès à Lincoln, qui vous en rapportera tout ce que vous souhaiterez. Je lui répondis que la libéralité de ma chère maîtresse & la sienne, m'avoient mise beaucoup au dessus de mon état ; que j'avois d'excellentes nippes de toutes les espèces, & que je n'en souhaitois point d'autres, ne voulant pas exciter la censure des dames. Il n'en fera pas de même, me dit-il avec bonté, quand j'aurai rendu mon mariage public en arrivant à l'autre maison. Mais, si, pour le présent, vous êtes contente de votre équipage, je vous laisserai faire comme bon vous semblera.

J'espère, Monsieur Andrews, dit-il à mon père, que vous ne nous quitterez pas avant que l'affaire soit conclue : & pour lors vous serez bien sur que mes vûes sont honorables : D'ailleurs, cela engage-ra Pamela, à hâter le jour désiré. Ah ! Monsieur, reprit mon père, je n'ai, graces à Dieu, nulle raison de révoquer en doute la générosité de vos intentions ; & j'espère que vous m'excuserez, si je pars lundi du grand matin, pour aller retrouver ma chère femme, & la rendre aussi heureuse que je le suis.

Mais, Pamela, reprit mon maître, n'y auroit-il pas moyen de conclurre Mardi, peut être qu'alors votre père voudra bien rester. J'aurois été ravi,
ajouta-

ajouta-t'il, que la chose eût eu lieu dès demain ; mais j'ai envoyé Monsieur Colbrand me chercher une licence *, pour lever jusqu'au moindre scrupule ; & il n'est guère possible qu'il soit de retour avant demain au soir, ou Lundi matin.

Je ne pouvois jamais apprendre une plus agréable nouvelle. Monsieur, lui dis-je, je sçai que mon père languira d'être chez lui. Et comme vous avez eu la bonté de me donner une quinzaine, à compter de Mardi dernier, je serois bien aise, que vous eussiez la bonté de m'accorder un jour dans la seconde semaine.

Et bien, dit il, je ne veux pas être trop pressant ; mais moins vous le reculerez, & mieux ce fera. Il nous faut bien accorder quelque chose à ces filles de Jephthé, Monsieur Andrews, ajouta-t'il obligeamment : Je suppose que la petite foiblesse mêlée de modestie, qui, dans les mariages les plus heureux, peut laisser quelque sorte de regret de quitter l'état de fille, joint à un manque de contenance en entrant dans celui de femme, est la raison qui retient ma Pamela ; ainsi, elle nommera elle même son jour. Monsieur, répondit mon père, vous n'êtes que bonté pour elle.

Je montai peu après à ma chambre, & m'équipai tout de neuf, prenant possession pour cette fois, & à la bonne heure, de ce que mon cher maître avoit appelé mes *deux paquets*, faisant allusion à la manière dont j'avois ci-devant divisé les bonnes choses que ma maîtresse & lui m'avoient données. Ainsi, je mis du linge fin, des souliers d'étoffe de soye, des bas de coton fins, un beau jupon piqué,

un

* C'est un acte expédié par la Cour Ecclesiastique qui autorise tout ministre quelconque à marier deux personnes qui le lui présentent. Il tient lieu de publication de bans.

un joli habit de tafetas verd, manteau & juppe, un colier de France, une coëfure & un moucheoir à dentelle, & des gants blancs, puis j'eus l'impertinence, petite sotte que j'étois, de me regarder l'éventail en main, dans le miroir, & encore une fois de me trouver l'air d'une dame : Mais je n'oubliai pas de remercier Dieu, de ce que je pouvois m'équiper, de la sorte avec tant de satisfaction.

Madame Jewkes voulut m'aider à m'habiller, me fit force complimens, & me dit entr'autres choses, que pour le coup j'avois bien l'air de sa maîtresse ! Elle m'apprit que la petite chappelle étoit prête, qu'on y feroit le service divin le lendemain, & marqua souhaiter beaucoup que l'heureux lieu pût y être ferré le même jour. Madame, me dit-elle, n'avez vous pas vû la chapelle depuis qu'elle est nétoyée ? Non, repris-je : mais, ne dites vous pas qu'on y lira demain le service divin ? J'en suis charmée, car en dernier lieu, & à mon grand regret, j'ai vécu en vraie payenne ! qui est ce qui doit y officier ? Quelqu'un, que Monsieur Peters enverra, reprit-elle. Vous m'apprenez là de bonnes nouvelles, Madame Jewkes, lui dis-je : J'espère qu'à l'avenir elle ne servira plus de garde-meubles. Vraiment, ajouta-t'elle, j'ai d'autres bonnes nouvelles à vous dire encore : car les deux jeunes Demoiselles Darnford & Miledy Jones, doivent se trouver à l'ouverture de la chapelle, & dîneront ici avec vous. Mon maître ne m'en a rien dit, répondis-je. Il faut changer de file, Mademoiselle, me dit-elle. Ce n'est assurément plus *mon maître* qu'il vous faut dire. Ah ! repris-je, c'est un langage que je n'oublierai jamais. Il sera mon maître tant que je vivrai : & je me croirai de plus en plus sa fervante.

Mon bon cher père ne savoit pas que je fusse montée pour m'a juster ; il me dit qu'en me voyant du
premier

premier coup dans cet équipage, il avoit tremblé qu'on ne se fût moqué de moi, & que quelque grande dame qui me ressembloit ne dût bientôt être la véritable femme de mon maître. Il fut trappé d'admiration : ah ! ma chère enfant, me dit-il, que votre heureux état vous siéra bien ! Vraiment vous avez déjà l'air d'une dame ! J'espère, lui dis-je, en me jettant hardiment à son cou, que quelle que soit ma condition, je serai toujours pour vous la plus respectueuse des filles.

Mon maître m'envoya dire qu'il étoit près. Dès qu'il m'aperçut, mettez vous, me dit-il, comme il vous plaira, ma chère Pamela, vous serez toujours une charmante fille ; là-dessus, il me donna la main jusqu'au carrosse, & voulut absolument que mon père & moi fussions assis sur le derrière du carrosse. Pour lui il s'affit sur le devant, vis-à-vis de moi, & ordonna au cocher d'aller à la prairie où il avoit une fois rencontré Monsieur Williams.

La conversation que nous eûmes en allant fut infiniment agréable pour mon père & pour moi, mon maître redoublant toujours de bonté & de générosité. Pendant que j'étois allée m'habiller, il avoit fait présent à mon père de vingt guinées, le priant d'en acheter pour ma mère & pour lui tels habits qu'ils jugeroient à propos, & de les dépenser en entier : mais, je ne scûs cela qu'à notre retour au logis, mon père n'ayant pas eu l'occasion de me l'apprendre.

Il eut la bonté de me dire que la chapelle étoit en assez bon ordre, & qu'elle avoit très belle apparence : qu'à la prochaine fois qu'il reviendrait à sa maison, il la feroit reblanchir, peindre, & lambrisser, qu'il y auroit de nouveaux ornements à la chaire, que tous les utensiles en seroient neufs, & qu'à l'avenir on la tiendroit toujours en bon état. Il me dit que les deux jeunes Demoiselles Darnford, & Miledy

Miledy Jones dîneroient avec lui dimanche, & qu'en comptant leurs domestiques & les siens, il y auroit à l'église une petite congrégation assez passable. N'ai-je pas bien imaginé, ajouta-t'il, de vous faire voir, avant qu'on célèbre notre mariage dans la chapelle, qu'elle étoit réellement une petite maison de Dieu, & qu'elle avoit été consacrée? Ah! Monsieur, lui dis-je votre bonté pour moi ne peut s'exprimer! Monsieur Peters, ajouta-t'il, a offert de venir y officier, mais il ne vouloit pas rester à dîner ici, parcequ'il aura compagnie chez lui; de sorte que je veux que le service divin y soit fait, par un homme auquel je donnerai tant par an comme à un espèce de chapelain. Vous devenez toute sérieuse, ma Pamela, ajouta-t'il; je devine que vous pensez à Monsieur Williams. En vérité Monsieur, lui dis-je, si vous voulez bien n'en être point fâché, je vous avouerai que j'y pensois. Le pauvre homme! Je suis au désespoir d'avoir été la cause qu'il vous a déobligé.

Quand nous fumes à la prairie, où la noblesse du lieu va quelquefois se promener, le carrosse s'arrêta, & mon maître descendit & me mena au bord du fossé, qui est une très jolie promenade d'été. Il demanda à mon père, s'il aimoit mieux se promener à pied, ou faire le tour de la prairie en carrosse. Le pauvre homme choisit de rester dans le carrosse, de peur, dit-il, que quelques personnes de façon ne se promenassent dans cet endroit-là; & il m'a dit depuis, que pendant presque tout le chemin, il avoit été à genoux dans le carrosse, rendant grâces à Dieu des faveurs dont il le combloit; & le priant de répandre sa bénédiction sur mon maître & sur moi.

A notre arrivée à l'endroit où l'on se promène à l'ombre, je fus toute surprise d'y voir Monsieur Williams, qui y étoit encore seul avec son livre à
la

la main. Il paroît que ce n'étoit point un hazard ; car j'ay sçu depuis qu'on avoit prié Monsieur Peters, de lui dire de se trouver dans cette promenade, à un telle heure du matin.

Ahah ! Vielle connoissance, lui dit mon maître, je vous retrouve encore ici ? Quel beau livre lisez vous là ? C'est, dit-il, le Lutrin de Boileau. Vous voyez, reprit mon maître, que j'ai amené avec moi ma petite fugitive, ou du moins celle qui avoit envie de l'être ; pendant que vous vous perfectionnez dans le François, je travaille à apprendre l'Anglois, & j'espère y être maître dans peu.

Ce que je lisois, Monsieur, lui dit-il, est un très beau morceau de poésie Française ; mais l'Anglois dont vous parlez est incomparable.

Vous êtes très poli, Monsieur Williams, répondit mon maître ; mais quiconque n'en pensera pas comme vous, ne méritera pas de la posséder. Comment donc, Pamela, ajouta-t'il de la meilleure grace du monde, vous agissez bien en étrangère avec Monsieur Williams, après avoir été si familière autre fois ? Je puis vous assurer l'un & l'autre, que je n'ai prétendu en vous procurant cette entrevue, ni insulter Monsieur Williams, ni rendre confuse ma Pamela. Monsieur Williams, dis-je alors, je suis charmée de vous voir en bonne santé, & quoique la générosité de mon cher maître, ait heureusement changé la scène depuis que nous ne nous sommes vûs, je suis ravie d'avoir une occasion de vous assurer de ma reconnaissance, pour la bonne intention que vous avez eue de me rendre service, non pas tant comme à moi, que comme à une personne qui, pour lors, avoit grand raison de se croire dans la détresse ; & j'espère, Monsieur, ajoutai-je en m'adressant à mon maître, que votre bonté me permettra bien de parler de la sorte.

Pour

Pour vous, Pamela, me dit-il, vous pouvez vous montrer aussi reconnoissante qu'il vous plaira de la bonne intention de Monsieur Williams, je suis bien aise que vous parliez en conséquence de ce que vous pensez ; mais, quant à moi, je ne me trouve pas tout à fait si obligé à cette bonne intention.

Permettez moi, lui dit Monsieur Williams, de vous représenter, que je savois que vous n'avez pas été élevé en libertin ; & que je n'avois aucune raison de vous croire tel par inclination. J'espérois que vous ne seriez pas fâché contre moi, quand vous viendriez à réfléchir sur ma conduite : Et ce n'a pas été d'abord un petit motif pour moi, de faire ce que j'ai fait.

Oui, dit mon maître ; mais, Monsieur Williams, pouviez vous croire que je dussé vous remercier, si, aimant une personne plus que tout le reste de son sexe, vous me l'aviez dérobée, pour l'épouser en suite vous-même ? D'ailleurs, ajouta-t'il, vous devez considérer que c'étoit une connoissance toute nouvelle pour vous, & très ancienne pour moi : que je l'avois envoyée à une de mes maisons, pour m'en assurer d'avantage, & qu'ayant accès dans cette maison, vous ne pouviez effectuer votre dessein, sans violer en quelque sorte les loix de l'hospitalité & de l'amitié. Quant à mes vûes sur elle, j'avouë qu'elles ne paroissent pas des meilleures ; mais il est toujours vrai, que je n'étois pas obligé d'en rendre compte à Monsieur Williams ; beaucoup moins devoit on vous excuser d'envahir un bien qui m'étoit si cher, & de tâcher de gagner son cœur, dans un tems où vous ne pouviez pas jurer, que les choses ne prendroient pas le tour qu'elles ont pris en effet.

J'avouë, repondit Monsieur Williams, que ma conduite, telle que vous la représentez, paroît blâmable à quelques égards. Mais, Monsieur, je ne suis
qu'un

qu'un jeune homme, & mes intentions étoient bonnes. Assurément, il n'étoit pas de mon intérêt d'encourir votre disgrâce ; & si vous voulez bien peser impartialement toutes choses, & faire réflexion aux graces inimitables du corps & aux perfections de l'ame de l'aimable Demoiselle que voici (c'est ainsi qu'il me nomma) peut-être votre générosité regardera-t'elle comme l'extenuation d'une faute, ce que votre colére n'en a pas voulu accepter comme l'excuse.

N'en parlons plus, dit mon maître ; je ne suis pas venu ici pour m'y mettre en colére contre vous. Pamela ignoroit qu'elle dût vous voir ; & à présent que vous vous rencontrez ensemble, je voudrois vous demander, Monsieur Williams, si, aujourd'hui que vous connoissez mes vuës honorables sur cette excellente fille, vous sentez que vous pouvez trouver, je ne dis pas autant, mais, presqu'autant de plaisir à posséder l'amitié de ma femme, qu'à être seur du cœur de Mademoiselle Andrews ?

Monsieur, reprit-il, je vous répondrai sans détour. Il me semble que si je n'avois considéré que moi-même ; quelle qu'eût pu être ma condition ; je l'aurois préférée avec elle à l'état le plus brillant. Mais, je n'avois rien moins que lieu de me flater de gagner son cœur ; & tous les sujets du monde, au contraire de croire, que, si elle avoit pu s'attendre aux bontez que vous avez pour elle, son cœur étoit déjà trop prévenu en votre faveur, pour pouvoir penser à aucun autre homme. J'ajouterai encore, qu'en vous disant avec franchise ce que je ferois, si je n'avois à considérer que moi-même ; je trouve cependant, en faisant réflexion à son avantage particulier & à son mérite, que ce seroit manquer de générosité au dernier point, si ayant toutes choses à mon choix, je hésitois à lui souhaiter un état se supérieur à tout ce que je pourrois faire pour elle, & si proportionné à son mérite.

Vous

Vous êtes obligée à Monsieur Williams, me dit mon maître ; & vous lui en devez un remerciement. La distinction qu'il vient de faire est très judicieuse : mais moi qui ai pensé vous perdre par son moyen ; je suis ravi que les choses n'ayent point été laissées à son choix. Monsieur Williams, continua-t'il, je vous donne la main de Pamela ; en témoignage de son estime & de son amitié pour vous, parceque je sçai que cela lui fera plaisir ; & je vous donne la mienne, pour vous assurer que je ne veux pas être votre ennemi. Il faut pourtant encore que je vous dise, que je croi devoir la manière raisonnable dont vous pensez, au peu de succès que vous avez eu, plutôt qu'à la générosité dont vous venez de parler.

Monsieur Williams baïsa ma main, au moment que mon maître la lui donna ; & ce dernier lui dit, Monsieur, vous viendrez dîner chez moi, & je vous montrerai ma petite chapelle ; & vous, Pamela, vous pouvez librement compter Monsieur Williams au nombre de vos amis.

Quelle noblesse, & quelle affabilité ! Monsieur Williams en versoit des larmes de plaisir, & moi aussi. Je gardai le silence ; mais Monsieur Williams lui dit, Monsieur votre générosité m'apprendra à me croire inexcusable dans toutes celles de mes démarches qui ont pu vous déplaire : & le reste de ma vie fera voir mon respect & ma reconnoissance pour vous.

Nous continuâmes de marcher jusqu'au carrosse où étoit mon père. Pamela, me dit mon maître, dites à Monsieur Williams qui est cet honnête homme. O, Monsieur Williams, m'écriai-je, c'est mon cher père ; à quoi mon maître eut la bonté d'ajouter, & un des plus honnêtes hommes d'Angleterre, Monsieur Williams. Pamela lui est redevable de tout ce qu'elle doit être, aussi bien que de son existence : car, je croi qu'elle ne m'auroit ja-

mais amené où j'en suis, ni résisté si courageusement à mes poursuites, sans les bonnes leçons & l'éducation religieuse qu'il lui a fait sucquer avec le lait.

Mon bon Monsieur Andrews, dit Monsieur Williams à mon père en lui prenant la main, vous voyez sans doute avec un plaisir inexprimable, les fruits de vos soins religieux, & vous êtes à présent, vous & votre chère fille, en chemin d'en ressentir les heureux effets. Je suis comblé des bontés de Monsieur, répondit mon père ; & tout ce que je puis faire, c'est d'en bénir Dieu & lui.

Monsieur Williams, & moi étions plus près du carrosse que mon maître, & le premier se retirant pour faire place au dernier, celui-ci lui dit avec bonté, Monsieur Williams, faites à Pamela le plaisir de lui donner la main ; & montez vous même. Il me présenta la main avec un inclination, mon maître le fit monter & s'asseoir à côté de moi, ce qu'il eut toutes les peines du monde à l'obliger de faire, & s'assit lui même vis-à-vis, à côté de mon père, qui étoit en face de moi.

Monsieur Andrews, dit-il à mon père, je vous dis hier que l'ecclésiastique que vous voyez n'étoit pas Monsieur Williams, mais je vous dis aujourd'hui que Monsieur que voila, l'est. Quoique je lui aye témoigné que je ne me croyois pas obligé à ses intentions, j'avouerai cependant que vous l'êtes vous & Pamela ; & si je n'ai pas promis de l'aimer, je voudrois que vous le lui promissiez.

Monsieur, dit Monsieur Williams, vous avez une manière de combler les cœurs, dont j'ai à peine trouvé un exemple dans tout ce que j'ai lu de ma vie ; & elle est d'autant plus noble, que vous en usez, avant l'heureuse cérémonie que je suppose qui ne tardera pas à s'en ensuivre. Toute brillante qu'est votre fortune, cette cérémonie vous rendra redevable à la belle & vertueuse Pamela, quand elle se sera donnée

à vous ; car alors, vous posséderez un trésor que des Rois pourroient vous envier :

Il est impossible que vous & moi disputions long tems ensemble, dit mon généreux & bien aimé maître à Monsieur Williams, tandis que nos sentimens s'accorderont si bien sur les sujets les plus importants.

J'étois toute confuse. Mon maître qui s'en aperçût, me prit la main, & me dit, allons, ma chère fille, levez les yeux, & tâchez de vous ravoir. Ne faites pas à Monsieur Williams & à moi la cruelle injure de penser, que nous répétions ici des compliments, comme nous recitions autrefois des vers à l'école. J'oserai répondre pour nous deux, que nous ne disons pas un seul mot, qui ne soit dicté par le cœur.

Ah, Monsieur ! m'écriai-je ; que tant de bonté est supérieure à toute la gratitude que je pourrois exprimer ! Chaque instant ajoute au poids des obligations qui m'accablent.

Ne pensez pas trop à cela, me dit-il de la meilleure grace du monde. Les compliments que vous fait Monsieur Williams ont un grand avantage sur les miens : car, quoiqu'également sincère, j'ai beaucoup à faire & à dire, pour compenser tous les maux que je vous ai fait souffrir ; encore ne pourrai-je jamais à cet égard être content de moi-même, tout ce que je puis faire n'étant jamais capable de vous en donner une pleine satisfaction.

Il vit que mon père étoit comme hors de lui, de tant de marques de bonté ; & qu'il en versoit des larmes ; je ne suis pas étonné, lui dit-il en quittant ma main & prenant la sienne, que le père de ma chère Pamela, exhale ainsi par des pleurs la joye de voir toutes ses épreuves finies. Je ne dirai point qu'autrefois j'aye eu le pouvoir ou la volonté d'en agir comme je fais. Mais depuis que je me suis résolu au changement que vous voyez ; j'y ai trouvé

un plaisir si pur & si doux, que mon propre intérêt m'affermira dans ma résolution : car, ce n'est que depuis quelques jours que je connois le bonheur.

Que vous êtes heureux, lui dit le pauvre Monsieur Williams en pleurant de joye : que la grace de Dieu vous ait touché le cœur, avant qu'une passion effrénée vous ait entraîné à commettre des crimes, que le repentir le plus profond n'auroit pu expier qu'à peine. Dieu vous a donné la force d'en arrêter tout d'un coup le torrent : & il ne vous reste plus, après avoir évité le mal, qu'à vous livrer au bien, qui sera d'autant plus grand que vous en jouirez, sans que jamais votre conscience vous fasse le moindre reproche.

Vous avez bien raison, lui répondit mon maître, de me faire ressouvenir, que c'est à la grace de Dieu que je dois tous ces avantages ! Je l'en bénis ; je rends grâces au digne homme que voici, des excellentes leçons qu'il a données à sa fille : je la remercie aussi de les avoir suivies ; & j'espère Monsieur Williams, qu'avec le tems ses bons exemples & votre amitié me rendront la moitié aussi bon que ma chère compagne. Vous avouerez aussi, je n'en doute point, que, sans faire tort à aucun de nos gentilshommes, cela me rendra le meilleur chasseur de renard qu'il y ait en Angleterre. . . . Monsieur Williams alloit parler, comme il disoit ces derniers mots : Vous prenez tout d'un coup un air si grave, ajouta-t'il en se tournant vers lui, que je m'imagine que ce que j'ai dit ne seroit pas absolument approuvé de vous autres honnêtes gens de pratique : mais nous étions devenus tout à fait sérieux ; & il ne faut pas l'être trop non plus.

Que votre Pamela est heureuse, ma chère mère ! Puisse mon cœur reconnoissant, & le bon usage que je pourrai être en état de faire des biens qui m'attendent, contribuer à faire durer long tems l'état

délicieux que j'ai lieu de me promettre, & en reculer la fin, pour l'amour du cher & aimable mortel, qui devient ainsi dans les mains de la providence, un moyen pour répandre la bénédiction sur tout ce qu'il regarde de bon œil ! Certes, je ne pourrai jamais assez reconnoître le prix qu'il veut bien mettre à mon peu de mérite, & la bonté avec laquelle il a prévenu mes souhaits, en cherchant, sans en être requis, l'occasion de se réconcilier avec un honnête homme, qui pour l'amour de moi avoit encouru sa disgrâce, & dont il ne me permettoit pas de prononcer le nom peu de jours auparavant. Mais voyez, je vous prie, combien les voyes de la providence sont admirables ! Cela même que je redoutois le plus qu'il vît ou qu'il connût ; le contenu de mes papiers a, je l'espère, levé tous ses scrupules, & est devenu un moyen pour hâter mon bonheur.

Ne prétendons plus désormais, pauvres aveugles que nous sommes, faire fond sur notre propre sagesse ; & n'ayons plus la vanité de penser, que nous devons régler absolument tout ce qui nous concerne. J'ai en vérité toutes les raisons du monde de dire, que je ne me suis jamais trouvée plus près de mon bonheur, que quand j'ai été la plus trompée dans mon attente. Car, si je m'étois évadée (ce que j'ai eu si souvent en vuë, & si ardemment souhaité) j'aurois échappé au bonheur qui vient aujourd'hui au devant de moi ; & je me serois peut-être précipitée dans toutes les misères que je voulois éviter. Il étoit néanmoins nécessaire que je fisse les pas que j'ai faits, pour amener les choses admirables qui m'arrivent. O sagesse impénétrable du Createur ! Combien ne dois-je pas adorer la bonté divine, & m'humilier devant elle, de ce qu'elle a bien voulu me rendre, à ce que j'espère, un instrument, non seulement pour verser ses faveurs sur l'aimable époux qu'elle me destine, mais encore pour répandre

dre ses bienfaits sur mes frères? Puisse-t'elle m'accorder cette grace!

Ce fut de la manière agréable dont je viens de parler, que nous passâmes notre tems dans cette seconde & charmante promenade. Je crus que Madame Jewkes rentreroit en terre, quand elle vit Monsieur Williams revenir avec nous, & traité avec de si grands égards. Nous dînâmes avec toute la gaiété, la liberté, & la cordialité imaginables; & je vis bien aux manières généreuses de mon maître, que je n'avois point à me gêner avec cet honnête ecclésiastique: car, toutes les fois qu'il s'imagina que j'étois sur la réserve, il m'excita à ne me point gêner avec lui, & me pria à plusieurs reprises de servir mon père & Monsieur Williams; paroissant charmé de me voir couper & distribuer à la ronde, comme, il l'est en vérité de tout ce que je fais.

Après le dîner, nous allâmes voir la chapelle, qui est très jolie & décentement ornée; elle sera charmante quand on y aura mis la dernière main, comme il en a le dessein au premier voyage qu'il fera dans le comté de Lincoln.

Mon cœur plein d'une joye mêlée de vénération, au moment que j'y mis le pied pour la première fois, fut violemment ému, de l'idée de la cérémonie que j'espère qui y sera célébrée dans peu de jours. Arrivée au pied du petit autel, comme ils considéroient un tableau représentant la communion, & en admiroient le touché, je me glissai doucement dans un coin où je ne pouvois être vûë, & à deux genoux je repandis mon ame devant Dieu, en actions de grâces, de ce qu'après avoir été si long tems éloignée du service divin, il permettoit qu'en entrant pour la première fois dans une maison dédiée à lui rendre honneur, je le fisse avec de si magnifiques espérances. Je le suppliai de me maintenir toujours dans des sentimens d'humilité, de me rendre digne de ses fa-

veurs, & de vouloir bien en benir la cause seconde, mon cher & bien aimé maître.

Ma prière fut plus courte que je n'aurois voulu, parce qu'ayant entendu mon maître demander où j'étois, je vins le retrouver sur le champ.

J'espère, dit-il à Monsieur Williams, que quelque scandale que je vous aye donné par ma conduite passée (& c'est bien de cela que je dois véritablement avoir honte) vous ne refuserez pas d'officier ici demain, & de nous y donner vos instructions. Monsieur Peters a eu la bonté de m'offrir de le faire pour la première fois ; mais, je sçai que cela l'embarrasseroit : D'ailleurs je voulois que la requête que je viens de vous présenter, fût le prélude de notre réconciliation.

Je vous obéirai de tout mon cœur, & dans les sentimens de la plus parfaite reconnoissance, dit Monsieur Williams ; j'avouerais cependant que, si vous exigez un discours, je suis absolument pris au dépourvû. Je ne vous demande pas, dit mon maître, de nous parler à l'occasion d'aucun événement particulier : mais, si vous avez quelque discours sur ce texte *Il y a plus de joye au ciel, pour un pécheur qui vient à s'amender, que pour quatre vingt dix-neuf justes, qui n'ont pas besoin de repentance ; & qu'il ne me mette pas dans un jour, à me faire montrer au doigt par mes domestiques, & par ceux des dames que nous aurons ici, j'en serai très content. C'est un sujet général qui me fait parler de cela, ajouta-t'il ; au reste tout ce que vous nous donnerez sera bien reçu ; car, je sçai que vous ne sauriez faire un mauvais choix.*

J'en ai un sur ce texte, répondit Monsieur Williams ; mais s'il m'étoit permis de prendre pour mon sujet les faveurs que je reçois de vous, je croirois qu'un sermon d'actions de grâces, que j'ai fait à l'occasion d'une faveur singulière du ciel, répondroit fort aux
sentimens

sentimens de gratitude dont je suis pénétré. Le texte est celui-ci : *Tu laisse maintenant aller ton serviteur en paix, car mes yeux ont vû ton salut.*

Ce texte-là, interrompis-je, me conviendra parfaitement. Pas si parfaitement, Pamela, reprit mon maître ; car, je ne vous laisse pas *partir en paix*, mais j'espère que vous *resterez ici avec plaisir.*

Cela est vrai, Monsieur, lui dis-je, mais j'ai vû *le salut de Dieu !* J'ai bien lieu, ajoutai-je, ou jamais femme ne l'eut, de dire avec la sainte Vierge, *Mon ame magnifie le Seigneur ; car, il a regardé la petiteesse de sa servante, & a élevé celle qui étoit dans l'abaissement.*

Je suis bien seur, dit mon bon cher père, que, si l'on en avoit le tems, le livre de Ruth fourniroit un beau texte, sur l'honneur que ma chère fille reçoit aujourd'hui.

Pourquoi dites vous cela, mon cher Monsieur Andrews, repliqua mon maître ? Je sçai l'histoire dont vous parlez, & Monsieur Williams confirmera ce que je dis, que la chère enfant que voici, me fera pour le moins autant d'honneur qu'elle en recevra.

Monsieur, répondis-je, votre générosité est inexprimable ; mais je ne serai jamais de votre opinion. C'est ici une autre affaire, ma chère Pamela, me dit-il : Il me vaut mieux penser que vous ferez de mon sentiment, & ce sera une bonté en vous de penser que vous n'y viendrez jamais ; & voila un principe excellent, qui pourra toujours régler notre conduite l'un envers l'autre.

N'étoit-ce pas là, ma chère mère, un discours plein de noblesse, de délicatesse, & de bon sens ! O qu'une femme est heureuse, de se trouver unie à un homme généreux & spirituel ! Quoi de plus édifiant ! Quoi de plus mais, les expressions me manquent, & je ne sçai que dire.

Au sortir de la petite chapelle, Monsieur Williams, nous dit qu'il vouloit aller chez lui, & chercher parmi ses sermons un discours convenable au jour suivant. J'ai une chose à vous dire avant que vous partiez, répondit mon maître. Quand ma jalousie sur le compte de mon aimable Pamela, me fit tenir à votre égard une conduite que m'inspiroit la vengeance, vous savez que je pris de vous une obligation de la somme pour laquelle je vous avois fait des affaires : J'en suis très sincérement honteux ; parce qu'en vous proposant de la signer, je n'avois, & vous pouvez m'en croire, nulle intention de vous en demander le payement ; mais je ne savois pas ce que pouvoit arriver entre Pamela & vous, ni jusqu'ou vous pouviez l'un & l'autre pousser les choses ; de sorte que je voulois avoir cette piéce, pour vous tenir en respect. Je ne croi donc pas, lui dit-il, en tirant de sa poche l'obligation & la lui donnant, je ne croi pas vous faire un grand présent de vous la rendre déchirée. Je pense, ajouta-t'il, que les frais qu'elle a couté, & ceux qu'on vous a faits auparavant, ont été payéz par mon procureur : du moins le lui avois-je ordonné. Il a suivi vos ordres, répondit Monsieur Williams ; je vous rends mille graces de cette bonté, & de la manière obligeante dont vous le faites. Si vous vous en allez, lui dit mon maître, vous ne serez peut être pas fâché de vous en retourner dans ma berline ? Non, Monsieur, reprit-il, je vous rends graces. Le plaisir de songer à vos bienfaits, m'occupera si agréablement pendant tout le chemin, que je chois de le faire à pied, pour m'en occuper plus à loisir.

Mon cher père avoit quelqu'inquietude sur son habit, avec lequel il lui falloit paroître le lendemain à la chapelle : le pauvre homme craignoit de faire du déshonneur á mon maître, à cause de la jeune Mademoiselle Darnford & des domestiques. Il
m'en

m'en parla, & me dit en même tems que vous aviez eu la bonté de lui faire présent de vingt guinées, pour les frais de ses habits & des vôtres, ce qui me mit véritablement la joie au cœur. Certes, je ne mériterai jamais la centième partie des bontés qu'il a pour moi ! C'est presque un malheur, d'être, accablé du poids de si grandes obligations ; & en même tems de sentir si bien son peu de mérite ! O ! que le pouvoir de faire du bien est divin ! c'est tout ce que j'envie aux riches & aux grands.

Ah, Monsieur ! dis-je à mon maître qui venoit justement à nous, vos bontez n'auront-elles point de bornes ? Mon cher père m'a dit ce que vous lui aviez donné : c'est une bagatelle, ma chère Pamela, me dit-il ; une légère marque de ma tendresse ; ainsi, n'en parlez plus. Mais n'ai je pas entendu cet honnête vieillard témoigner de l'inquietude sur quelque chose ? Ne me cachez rien Pamela. Tout son embarras, répondis-je, étoit l'impossibilité de s'absenter du service divin, & la crainte de vous faire du déshonneur, par le peu de brillant de son équipage.

N'avez vous point de honte, Monsieur Andrews, lui dit-il ? Je croiois que vous saviez que l'extérieur n'étoit rien. Plût à Dieu que je fusse dans le cœur aussi bien équipé que vous ! Mais, à propos, Pamela, ajouta-t'il, votre père n'est guère plus mince ni plus petit que moi ; nous irons lui & moi dans ma garde-robe, & quoiqu'elle ne soit pas aussi bien fournie ici que dans le comté de Bedford, nous y trouverons peut-être ce qu'il lui faut.

Ainsi, ne vous avisez pas, me dit-il en suite plaisamment, de nous venir trouver, que je ne vous appelle ; car il ne faut pas que vous sachiez encore, comment les hommes s'habillent & se déshabillent. Dispensez-m'en, de grace, lui dit mon père : Je suis fâché qu'on vous ait parlé de cela. Et moi j'en suis

bien aise reprit-il ; venez avec moi sans plus de façon.

Il le mena en haut, & lui montra divers habits, insistant sur ce qu'il en choisît un. Mon pauvre père étoit tout confus : car mon maître n'en trouvoit aucun de trop bon, & lui n'en voyoit aucun, qu'il jugeât assez mauvais. Comme il fixoit ses yeux sur un beau drap, qui lui paroissoit le plus simple, mon cher maître, à la fin, lui aida, bon gré malgré, à essayer l'habit & la veste : Je ne l'aurois jamais crû, parce qu'il me sembloit que, des deux, mon maître étoit le plus grand, & le plus en bon point ; mais je vis dans la suite qu'ils lui alloient à merveilles : Comme le tout étoit simple, doublé de la même couleur, & fait pour voyager en carrosse, mon cher père ne s'en accommoda que mieux. Il lui en fit présent ; & appellant tout de suite la Jewkes, Madame Jewkes, lui dit-il, chauffez moi bien cet habit pour demain au matin ; Monsieur Andrews, qui ne croyoit pas rester avec nous dimanche, n'a apporté que ce qu'il a de plus commun : Je vous prie aussi de voir parmi mes bas & mes souliers, s'il n'y en auroit point qui lui fussent propres ; voyez aussi parmi mon linge, car en gardant cet honnête vieillard plus long tems que dimanche, nous l'avons entièrement dérangé. Il eut la bonté de lui donner en même tems les boucles d'argent, qu'il avoit à ses souliers. Ainsi, ma chère mère, attendez vous à voir mon père beau comme un Adonis. De perruque, dit mon maître, il ne lui en faut point car les cheveux blancs & vénérables qu'il porte, valent mieux que toutes les perruques d'Angleterre ; pour des chapeaux, je jurerois bien que j'en ai ici à revendre. Je prendrai soin de tout, Monsieur, lui dit Madame Jewkes. Pour mon père, il vint me trouver, & ne put retenir ses larmes. Je ne sçai, me dit-il, comment me comporter sous le poids de tant de bienfaits.

faits. Ah ! ma chere enfant, c'est à la bonté divine & à votre vertu, que nous sommes redevables de tout.

D I M A N C H E.

LE lendemain, Dimanche, il sembloit que toute la famille prît plaisir à s'ajuster, pour la célébration du sabbat dans notre petite chapelle. Miledy Jones amena Monsieur Williams dans son carrosse ; & les deux jeunes Demoiselles Darnfords vinrent dans le leur ; avec chacune un laquais sans compter le cocher. Nous déjeunâmes ensemble, avec tout l'agrément imaginable. Mon cher père avoit l'air tout magnifique, & fut très carressé des trois dames. Comme nous déjeunions, mon maître dit à Monsieur Williams, qu'il croyoit que faute d'un clerc, il nous faudroit laisser là les pseumes ; à quoi celui-ci répondit que non, & qu'il suppleroit à tout ce qui dépendroit de lui. Là-dessus, mon père dit, que si on vouloit bien le lui permettre, il rempliroit cet office tout de son mieux, s'en étant toujours fait un plaisir. Je savois que dans sa jeunesse, il avoit appris à chanter les pseumes, qu'il l'avoit pratiqué constamment en particulier, & en famille, chaque dimanche au soir, & qu'il avoit aussi tâché de l'enseigner, dans la petite école qu'il avoit tenue avec si peu de succès au commencement de ses disgraces, avant qu'il se donnât à un genre de vie dur ; de sorte que je n'avois nulle crainte qu'il s'en acquittât mal, dans notre petite congrégation. Toute la compagnie parut charmée de sa proposition : de sorte que nous allâmes à la chapelle avec une assez belle apparence, Madame Jewkes & tous les domestiques y étant, à la réserve du cuisinier. Jamais on ne fit le service divin avec plus de solemnité, & jamais on

n'y affista avec plus de dévotion, & de décence. Mon maître entr'autres, Miledy Jones, & les deux jeunes Demoiselles, donnèrent l'exemple, & se comportèrent d'une façon très édifiante.

Mon cher père remplit son poste avec beaucoup d'applaudissement, & fit les réponses comme s'il avoit été toute sa vie cleric de paroisse. Il choisit le psaume 23^{me} *, qui nous fut chanté en entier, parce qu'il ne contenoit que trois versets. Il nous en lut chaque vers & en commença l'air avec un cœur si rempli de ce qu'il faisoit, qu'il l'acheva avec autant de tranquillité que de zèle, prononçant le tout très distinctement ; sur quoi Miledy Jones me dit à l'oreille, que les gens de bien étoient propres pour toutes sortes de compagnie, & que leur cœur étoit toujours présent à tout ce qui s'appelle action bonne & louable : Pour la jeune Mademoiselle Darnford, elle ne

cessoit

** Dieu me soutient par son pouvoir suprême ;
C'est mon berger, qui me garde, & qui m'aime :
Rien ne me manque en ses gras pâturages ;
Des clairs ruisseaux je sui les verds rivages :
Et sous l'abri de son nom adorable,
Ma route est seure, & mon repos durable.*

*Je ne crains point, marchant dans cette voie,
Que de la mort je devienne la proie ;
Quand je serois dans sa vallée obscure ;
Par tout, ô Dieu, ta houlette m'assure.
Tes biens, aux yeux d'une envieuse troupe,
Couvrent ma table, & tu combles ma coupe.*

*De tous mes jours tu fais des jours de fête,
Et de senteurs tu parfumes ma tête,
Tant de douceurs accompagnent ma vie,
Que mon bonheur en est digne d'envie,
J'espère ainsi que dans ta maison sainte,
Je passerai tous mes jours en ta crainte.*

ceffoit de répéter Dieu bénisse un si bon & si digne homme ! Jugez de la joye dont mon ame étoit remplie !

Je sçai, ma chère mère, que vous savez par cœur la plus part des pseaumes qui sont courts, de sorte que je n'ai pas besoin de vous transcrire celui-ci, d'autant moins que votre principal trésor est une bible ; & en est il de plus grand au monde. Je ne sache personne qui en fasse un meilleur usage que vous.

Monsieur Williams nous fit un excellent discours sur la libéralité & la générosité, & sur la bénédiction attachée au véritable usage des richesses. Il avoit pris son texte dans l'onzième chapitre du livre des *Proverbes*, aux versets 24 & 25. *Tel répand, qui sera augmenté davantage ; & tel resserre outre mesure, qui n'en aura que disette. La personne qui bénit sera engraisée : & qui arrose abondamment, regorgera lui-même.* Il traita son sujet avec tant d'art, que la délicatesse de mon maître, qui craignoit d'abord quelqu'apostrophe personnelle, n'en fut nullement blessée ; il fut assez judicieux pour ne point sortir du général ; & mon maître trouva, qu'il s'en étoit tiré avec autant d'éloquence que d'esprit.

Mon père s'étoit mis précisément sous le pupitre, qui est la place du clerc ; & Miledy Jones faisant signe à son laquais de venir, le chargea tout bas, d'aller lui demander en grace de nous donner un autre pseaume, quand le sermon seroit fini. Il choisit le plus court de tous que vous savez être le 117^{me}*, parce qu'il crut, comme il me le dit après, que le précédent avoit été assez long.

Mon

* Nations, louez le Seigneur,
Peuples, chantez à son honneur.
Pour nous, ses soins & son amour
Se renouvellent chaque jour ;
Et sa constante vérité
Demeure à perpétuité.

Mon maître remercia Monsieur Williams de son excellent sermon ; les dames en firent autant ; je le fis aussi de grand cœur ; & il eut la bonté, aussi bien que Monsieur Williams, de prendre mon p^oe par la main, & de le remercier de la manière dont il avoit rempli son office. Chacun luy en fit des complimens, & il n'y eut pas un domestique, qui ne parût le regarder avec respect & avec plaisir.

A dîner, je fus obligée, malgré mille instances de ma part, de prendre le haut bout de la table : & mon maître se mit au bas bout, entre Monsieur Williams & mon père. Pamela, me dit-il, vous êtes si adroite, que je croi pouvoir vous charger du soin de servir les dames ; pour moi, je servirai mes deux bons amis. J'aurois du vous dire, que j'avois mis un satin à fleurs, qui avoit été à ma maîtresse. Il avoit encore tout son lustre, & paroïssoit neuf. C'étoit un des premiers présents que m'eût fait mon maître, & les dames que ne m'avoient vuë que dans mon petit habit de laine, me firent mille & mille complimens dès qu'elles me virent paroître.

Au lever du dîner, on parla des pseaumes, & mon maître fut très méchant, si j'ose l'appeller ainsi : car il se tourna du côté de mon père, & lui-dit, Monsieur Andrews, il me semble que comme nous n'aurons que les prières cette après dînée, nous pouvons bien avoir un plus long pseaume ; si vous nous donniez le CXXXVII ? Qu'en pensez vous ? De grace, mon cher Monsieur, m'écriai-je, né parlez plus de cela. Pamela, reprit-il, vous direz tout ce qu'il vous plaira, mais vous nous le chanterez selon votre version, avant que ces dames s'en aillent. Mon père sourit, quoiqu'il souffrît un peu pour moi ; & dit, croyez vous, Monsieur qu'il puisse être chanté ? Sans doute, dit mon maître, il n'y a rien à craindre tant que Madame Jewkes ne l'entendra pas.

Ce

Ce peu de mots excita la curiosité des dames ; & Miledy Jones dit, qu'elle ne voudroit pas pour beaucoup demander à rien entendre qui pût me faire de la peine, mais qu'elle seroit charmée que ce fût de mon consentement. En vérité, Madame, lui dis-je, il faut que je vous demande en grace de ne pas insister là-dessus : je n'y saurois consentir. Vous le verrez, en vérité, Mesdames, dit mon maître : Allons, Pamela, ajouta-t'il, il ne faut pas non plus que tout aille à votre fantaisie. Je vous prie donc, Monsieur, repliquai-je, que je n'en entende rien. Pamela, me dit-il, je suis bien assuré que vous ne voudriez pas écrire, ce qu'il ne seroit pas à propos qu'on entendît. Oui, Monsieur, lui dis-je, mais il est des cas, & des occasions, qui peuvent rendre passable en un tems, ce qui seroit insupportable dans un autre. Ah ! reprit-il, Pamela, j'en suis aussi bon juge que vous. Ces dames savent une bonne partie de votre histoire ; & vous me permettez de vous dire, que ce qu'elles en savent vous fait plus d'honneur qu'à moi, de sorte que si je n'ai pas de répugnance à réveiller la chose, vous pouvez bien souffrir que je le fasse. Je vais, continua-t'il, vous tirer de peine : le voici ; & en même tems il le tira de sa poche.

En vérité, Monsieur, lui dis-je en me levant, je ne saurois y consentir. J'espère que si vous voulez le lire, vous me permettrez de sortir de la chambre pour un moment. C'est ce que je ne permettrai pas, reprit-il. De grace, Monsieur, qu'il n'en soit rien, lui dit Miledy Jones, nous ne l'entendrons point, si Mademoiselle Andrews y a tant de répugnance. Et bien donc, Pamela, dit mon maître, je vous donne à choisir que je le lise à présent, ou que vous nous le chantiez tantôt. L'alternative est facheuse, Monsieur, lui dis-je. Je vous promets, reprit-il, que ce sera l'un des deux. Faites donc

donc ce qu'il vous plaira, répondis-je ; car je ne saurois le chanter.

Je vois bien, dit mon maître, qu'il faut que je le lise ; & pourtant, tout considéré, il me vaudroit autant n'en rien faire, car je n'en retirerai pas beaucoup d'honneur. Lisez le nous donc je vous en prie, dit la jeune Mademoiselle Darnford, afin que nous en jugions.

Et bien donc, continua-t'il, voici de quoi il est question. A ce qu'il paroît, Pamela, dans le tems de sa détention, c'est à dire, lorsqu'elle fut prise prisonnière, pour me rendre bientôt son prisonnier ; car c'est là la somme de tout, Pamela dit dans son journal, qui ne devoit être lu que de ses parens, qu'un jour elle fut sollicitée par Madame Jewkes de lui chanter un pseaume ; & que sa tristesse ne le lui permettant pas, elle n'en voulut rien faire : mais qu'après que Madame Jewkes l'eut quittée, elle fit réflexion que le pseaume CXXXVII, se pouvoit appliquer à sa situation présente, Madame Jewkes, l'ayant souvent priée à dautres jours, & inutilement de lui chanter une chanson. Que là-dessus, elle en fit une application plus particulière au cas où elle se trouvoit, & que regardant Madame Jewkes comme une geolière qui en vouloit à son honneur, elle tourna le pseaume en question de la manière suivante. Monsieur Williams, ajouta-t'il, vous aurez la bonté de lire un verset de la traduction ordinaire, & moi je lirai le verset de celle de Pamela qui y répond. Là-dessus, Monsieur Williams tira de sa poche son petit livre de prières, & lut ce premier verset :

*Etans assis aux rives aquatiques
De Babylon, plorions mélancoliques,
Nous souvenans du país de Sion.
Et au milieu de l'habitation,
Où de regret tant de pleurs épandîmes,
Aux saules verds nos harpes nous pendîmes.*

Mon

Mon maître lut ce qui suit.

*Etant assise au Manoir horrifique
De Belton-Hall, plorois mélancolique,
Me désolant de ma détention :
Et au milieu de l'habitation,
Où de regret épandis tant de larmes,
Seulette un jour pensois à mes allarmes.*

Les dames dirent que rien n'étoit plus joli ; & Mademoiselle Darnford ajouta, que quelqu'un de la compagnie avoit très bien observé, que la lecture de ces vers me devoit moins inquiéter que lui.

Je savois bien, dit mon maître, que je ne m'acquerrerois pas grand honneur, en montrant cette pièce ; mais, lisons toujours. Monsieur Williams continua.

*Lors ceux qui là captifs nous emmenèrent
De les sonner fort nous importunèrent
Et de Sion les chansons reciter.
Las ! dîmes nous, qui pourroit inciter
Nos tristes cœurs à chanter la louange
De notre Dieu dans une terre étrange ?*

Ce verset, interrompit mon maître, se rapproche beaucoup de l'original. Il est tourné avec une charmante simplicité.

*Lors celle-là que l'on fit ma geolière
Insolemment sa pauvre prisonnière
Vint requérir de Psalmes lui chanter.
Las ! de quel front oses-tu m'exciter
(Dis-je en mon cœur) à chanter la louange
De notre Dieu dans ce séjour étrange !*

Il ne se peut rien de mieux, dit Monsieur Williams ; Quoi, donc, ajouta Miledy Jones, en s'adressant à moi, avez vous bien pu souhaiter, que nous fussions privés de ce nouvel échantillon de vos talens & de votre génie ?

Ah ! s'écria mon père, vous allez rendre ma chère enfant orgueilleuse. Non, non, lui dit mon
géné-

généreux maître ; Pamela ne souroit être orgueilleuse. Car les louanges n'enorgueillissent que ceux qui ne sont pas accoutumés à les entendre. Mais, continuons. Monsieur Williams lut ;

*Or toutefois puisse oublier ma dextre
L'art de harper, avant qu'on te voye être,
Jérusalem ! hors de mon souvenir.
Ma langue puisse à mon palais tenir,
Si je t'oublie, & si jamais j'ai joie,
Tant que premier ta délivrance j'oye.*

Voici, dit mon maître, la parodie de Pamela, qui approche aussi beaucoup de l'original.

*Or toutefois puisse oublier ma drette
L'art de sonner de la douce épinette,
Si d'aller droit ne fais me souvenir
Ma langue puisse à mon palais tenir,
Si je m'oublie, & si jamais ai joye,
Tant que premier ma délivrance voye.*

Au nom de Dieu, lui dis-je, faites moi le plaisir d'en demeurer là. Permettez moi, Mademoiselle, répondit Monsieur Williams, de vous demander en grace de me laisser lire le reste : je languis de voir ce que vous faites des fils d'Edom, & comment vous tournez les exécutions du Psalmiste contre les Babylo niens insultans.

En vérité, Monsieur Williams, répondis-je, vous n'auriez pas du dire cela. O ! interrompit mon maître, c'est ici un des meilleurs endroits. La pauvre Madame Jewkes y tient la place des fils d'Edom ; gardons nous d'autant moins de nous en priver, que ma chère Pamela y fait briller une vertu qui lui est propre, en ne souhaitant aucun mal à sa persécutrice. Lisez la stance suivante, Monsieur Williams. Ce dernier lut ;

*Mais donc, Seigneur, en ta mémoire imprime
Les fils d'Edom, qui sur Jerosolyme*

Crioient

*Crioient au jour que l'on la détruisoit.
Souviens-toi que chacun d'eux disoit,
A sac, à sac, qu'elle soit embrasée,
Et jusqu'au pied des fondemens rasée.*

Vraiment dit mon maître, il me semble appercevoir dans ce que je vais lire une petite touche de malédiction ; mais je trouve qu'elle a assez bonne grace, comparée avec l'original. Voici aussi les fils d'Edom, qu'on n'épargne pas autrement.

*Mais donc, Seigneur, en ta mémoire imprime
L'affreuse Jewkes qui voudroit dans le crime
Faire tomber ta pauvre Pamela !
Souviens-toi comme elle a dit, Voila
Bien des façons ! puis d'un ton de tigresse,
A-bas, à-bas, ces grands airs de sagesse !*

En vérité, Monsieur lui dis-je, on auroit pu passer par-dessus cet endroit, mais les Dames & Monsieur Williams s'écrièrent, qu'elles en seroient bien fâchées ; ce qui me fit voir que la malheureuse Jewkes n'avoit pas un ami parmi eux.

A présent, dit mon maître, lisez les horribles malédictions que prononce le Psalmiste. Monsieur Williams acheva ainsi sa lecture ;

*Aussi seras Babylon mise en cendre :
Et très-heureux qui te saura bien rendre
Le mal dont trop de près nous viens toucher :
Heureux celui qui viendra arracher
Les tiens enfans de ta mammelle impure,
Pour les froisser contre la pierre dure.*

Voici, dit très-obligamment mon maître, de quelle manière Pamela a tourné ces vers.

*Aussi seras impudique ennemie,
Ains non-pas moi, couverte d'infamie ;
Et pour ton bien ce mal t'arrivera.
O ! bien-heureux le mortel qui viendra,
En me tirant de ta patte effroyable,
Te tirer toi de la griffe du Diable !*

Je m'imagine, dit mon maître à Monsieur Williams en souriant, que si nous savions la vérité du fait, nous trouverions qu'alors on espéroit que vous seriez ce bien-heureux mortel. A qui que ce fût que ceci eût rapport dans ce tems là, dit Monsieur Williams, l'heureux mortel en question ne sauroit, Monsieur, être présentement que vous même.

J'osois à peine lever la tête, tant j'étois confuse des louanges dont toutes les dames m'accabloient à qui mieux mieux. Cela me fait bien voir qu'il y a de la partialité de leur part, & que ce qu'elles en font, n'est que parce que mon maître à tant de bonté pour moi, & aime à entendre chanter mes louanges. Car, outre que j'ai beaucoup pris du Psalmiste, je ne vois rien dans ces vers de si beau qu'il voudroient me le faire croire.

Nous allâmes tous, & la cuisinière en fut aussi, l'après dinée à l'église, comme nous y avons été le matin, & mon cher père finit le service, par les versets suivans du Pseaume CXLV, y magnifiant fort à propos le saint nom de Dieu, pour toutes les faveurs dont il nous combloit ; mais il ne les mit pas dans l'ordre où ils sont dans le Pseaume, ce qu'il crut être d'autant moins nécessaire, qu'il nous lisoit chaque vers avant que nous le chantassions.

*Oui ; l'Eternel est juste en tous ses faits,
Et ses faveurs remplissent nos souhaits ;
Il se tient près de ceux qui tous les jours,
D'un cœur fidèle implorent son secours.
Sa providence, à ceux qui le reverent,
Donne toujours ce que leurs cœurs espèrent :
Il est touché de leurs cris, de leurs larmes ;
Il les délivre en toutes leurs Alarmes.
A toi, Seigneur, s'attend créature ;
Elle reçoit de toi le nourriture,
Quand il est tems, ouvrant ta main puissante,
Tu la repais, & remplis son attente.*

*Je veux chanter ta gloire, & ta grandeur,
Qu'on voit briller avec tant de splendeur ;
Et pour louer tes miracles divers,
J'emprunterai la voix de l'Univers.*

Nous nous promenâmes dans le jardin jusqu'à ce que le thé fût prêt ; & comme nous allions par la porte de derrière, mon maître me dit, *de toutes les fleurs du jardin, il n'en est point de si belle que le tourne-sol.* Ah : Monsieur, lui dis-je, oubliez présentement tout cela. Monsieur Williams qui l'entendit, en parut un peu déconcerté : Sur quoi, mon maître lui-dit, Monsieur Williams ; je ne cherche point à vous rendre sérieux ; mais j'admire les ressorts étranges par lesquels les événemens sont amenés : Je vois d'autres objets ici au tour, qui me touchent plus par la considération des dangers que ma chère Pamela a courus, que rien de ce que vous avez fait ne doit vous toucher. Vous êtes la générosité même, lui répondit Monsieur Williams.

Ils se promérent ensuite tête à tête pendant un bon quart d'heure, parlans de choses générales & de littérature, & nous rejoignirent fort contents de la conversation l'une de l'autre.

Miledy Jones se mit entre mon maître & moi, & se tournant vers lui, à quand l'heureux jour, lui dit-elle ? Nous souhaitons qu'il n'en soit plus question, afin de pouvoir après cela vous garder avec nous aussi long tems que vous y pourrez rester. Je voudrois dit mon maître que ce fût demain ou après-demain du plus tard, si Pamela y consentoit : car, j'ai envoyé chercher une licence *, & celui que j'ai chargé de la commission, fera ici ce soir, à ce que j'espère,
ou

* C'est un acte expédié à la cour Ecclésiastique, au nom de l'archevêque de Cantorberry, par lequel il est permis à tous ministres quelconques, de marier deux personnes sans publication de bans.

ou demain du grand matin. De grace, Pamela, ajouta-t'il, ne différez pas plus loin que Jeudi. Quoi donc ! me dit Miledy Jones, seroit il bien vrai que vous fissiez traîner la chose en longueur ? Fort bien, dit mon maître, à présent que vous êtes de mon côté, je vous laisse avec elle, pour arrêter le jour ; & j'espère qu'elle n'insistera pas sur des bagatelles, comme sur quelque chose d'important : la-dessus il nous quitta, & alla joindre les deux jeunes Demoiselles.

Miledy Jones me dit, qu'elle ne balanceroit point à me trouver blamable, si je différais d'un moment ; parce qu'elle comprenoit que Miledy Davers seroit dans la dernière inquiétude que son frère ne m'épousât ; & que rien au monde ne seroit plus triste, si quelque chose venoit à la traverse. Madame, lui dis-je, lorsqu'il eut la bonté de m'en parler pour la première fois, il me dit que l'affaire se feroit dans quinze jours ; mais, il me demanda en suite si je voulois que ce fût dans la première ou la seconde semaine. Je lui répondis (car pouvois-je faire autrement ?) que ce seroit dans la seconde : il me pria que ce ne fût pas le dernier jour de la seconde semaine. Or, Madame, ajoutai-je, m'ayant ainsi marqué l'intention où il étoit que ce fut pour un des jours de la seconde, je n'avois garde de montrer plus d'empressement que lui, en lui nommant un jour de la première.

Fort bien, me dit-elle ; mais, comme il vous presse avec tant d'égards & de politesse d'en avancer le moment, il me semble qu'à votre place j'y consentirois. Comme elle me vit hésiter & rougir, vous savez mieux que moi, ajouta-t'elle, ce qui vous convient ; je vous dis seulement ce que je ferois. Je répondis que j'y penserois sérieusement, & que si je le trouvois fort pressé, assurément je croirois devoir l'obliger, & consentir à ce qu'il souhaitoit.

Mesde-

Mesdemoiselles Darnford demandèrent instamment à être à la noce, & qu'on leur donnât un bal ; Appuyez notre requête, Mademoiselle Andrews, me dirent elles, vous ne sauriez nous obliger plus sensiblement. En vérité, Mesdames, leur dis-je, je ne vous le promettrois pas, quand même je le pourrois ? Et pourquoi cela, me dirent-elles. Je ne sçai, répondis-je ; il me semble qu'on peut avec plaisir célébrer l'anniversaire de son mariage ; mais pour le jour même, en vérité, Mesdemoiselles, je le trouve un jour trop important, pour celles de notre sexe, pour y pouvoir être fort gaye : c'est une affaire tout à fait sérieuse ; & qui donne beaucoup à penser ; & je suis seure, que dans mon cas, vous en jugeriez comme moi. A ce compte, dit l'ainée, on n'en a que plus de besoin de se réjouir, & de s'égayer de son mieux.

Je vous avois bien dit, interrompit mon maître, quelle sorte de réponse vous deviez attendre de Pamela. La plus jeune dit, que de sa vie elle n'avoit entendu parler de gens si graves en pareille occasion : J'espère aussi, Monsieur, ajouta-t'elle, que ce jour-là vous ne ferez que chanter des Pseaumes, & que Mademoiselle le passera en jeune & en oraison. Qui jamais oïit parler de porter ainsi le sac & la cendre en un jour de noces. Il me sembla qu'elle étoit un peu piquée, & je ne lui répondis point. Je vois que j'aurai assez à faire avant qu'il soit peu, s'il me faut répondre à toutes celles qui me porteront envie.

Nous entrâmes pour boire le thé, & tout ce que les dames purent obtenir de mon maître, ce fut de leur donner un petit bal, avant que de quitter le pais : mais Mademoiselle Darnford dit, qu'il falloit donc que ce fût chez elles que ce fût l'assemblée ; parce qu'en vérité, si elle ne pouvoit pas être

à la noce, elle se croiroit insultée, & ne reviendrait plus que nous n'eussions été les voir.

Quand elles furent parties, mon maître voulut faire rester mon père jusqu'après la conclusion ; mais il demanda en grace, qu'il lui fût permis de partir le lendemain avec le jour ; donnant pour ses raisons, que ma mère seroit doublement inquieté, s'il tarroit plus long tems, & que d'ailleurs il mourroit d'impatience, de lui apprendre toutes les circonstances du bonheur de sa fille. Quand mon maître vit qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur de s'en retourner ; il appella Thomas, & lui ordonna de tenir prêt le lendemain de grand matin, un certain cheval bay pour mon père, avec un porte-manteau pour mettre ses habits ; & de l'accompagner tout le premier jour, ou même jusques chez lui, si Monsieur Andrews l'aimoit mieux. Et, ajouta-t'il en s'adressant à mon père, comme ce cheval-là vous servira pour aller & venir, quand vous nous rendrez visite dans le comté de Bedford, je vous en fais présent, aussi-bien que de son équipage. Et ne vous avisez pas de dire non, continua-t'il voyant que mon père vouloit parler, je ne veux pas qu'on me refuse. Cela n'étoit-il pas charmant !

Il lui dit encore mille choses obligeantes à souper, & lui donna tout ce qu'il avoit de papiers à moi, en le priant de les lui rendre, lorsque ma mère & lui les auroient lûs. Un père & une fille qui s'aiment aussi tendrement que vous, ajouta-t'il, seroient peut-être bien aises d'être quelques instans seul à seul ; faites donc mes complimens à la bonne Madame Andrews, & lui dites qu'avant qu'il soit peu j'espère de vous voir ensemble, dans une visite que vous rendrez à votre fille à mon autre maison : Je vous souhaite donc, au cas que vous partiez avant que je vous voie, le bon soir, & un bon voyage. En disant cela, il lui prit la main, & laissa mon cher père si

pénétré de ses bontez & de ses bienfaits, qu'à peine pouvoit-il proférer une seule parole.

Vous vous imaginez assez, ma très chère mère, la peine que j'ai eue à me séparer de mon cher père ; qui ne m'a pas quittée sans répugnance ; mais il étoit si impatient de vous revoir, & de vous annoncer les bonnes nouvelles dont il à le cœur rempli, que je ne souhaïtois presque qu'à demi de le retenir.

Madame Jewkes apporta deux bouteilles d'eau de Cerises, deux d'eau de canelle, & quelques gâteaux, qui furent mis dans le porte-manteau, avec l'habit neuf de mon père ; car il dit qu'il ne voudroit pas pour toutes choses au monde y être vû dans son voisinage, avant qu'on sçût publiquement que j'étois mariée ; il ne voulut pas non plus entamer d'aucune dépense les vingt guinées, que ce tems-là ne fût venu, de peur des réflexions, ajoutant qu'alors il me consulteroit sur ce qu'il auroit à acheter. Faites, lui dis-je, comme il vous plaira ; j'espère à présent, mon cher père, que nous aurons souvent le plaisir d'entendre parler l'un de l'autre, sans être obligés d'avoir recours aux artifices.

Il me dit qu'il vouloit se coucher de bonne heure, afin de pouvoir se lever au point du jour, & prit congé de moi, me menaçant de ne m'aimer plus, si je me levois le matin pour le voir partir, ce qui ne feroit que nous rendre notre séparation plus triste, & nous rendre l'un & l'autre mélancoliques pour tout ce jour-là.

Monsieur Thomas lui apporta une paire de bottes, & lui dit qu'il l'appelleroit au point du jour, & empaqueteroit tout dès le soir même. Il me donna donc sa bénédiction, pria Dieu pour moi, & me promit de vous en faire faire autant, ma très chère mère. Je me retirai dans mon cabinet toute triste de son départ, qui pourtant me faisoit à

de mi plaisir, si je puis parler ainsi, parce que quoi qu'il me quittât par nécessité, il ne le faisoit cependant que pour aller rejoindre la meilleure des femmes, & lui porter les meilleures nouvelles du monde. Je le priai cependant de ne pas travailler avec tant d'attache qu'il l'avoit fait jusques-là; parceque j'étois persuadée que mon maître ne lui auroit pas donné vingt guinées pour s'habiller, s'il n'avoit eu envie de faire autre chose pour lui : j'ajoutai, qu'il devoit recevoir d'autant plus volontiers les bienfaits de mon cher maître, que ce dernier, qui avoit tant de personnes à employer sur les terres spacieuses qu'il possédoit, pourroit, sans faire tort à qui que ce soit, tirer de lui des services équivalens.

Il me le promit fortement; ayez la bonté, ma chère mère, d'avoir l'œil à ce qu'il me tienne parole. J'espère que mon maître ne verra pas ce griffonnage, car je ne veux pas vous l'envoyer, que je ne vous annonce en même tems la meilleure des nouvelles, d'autant plus que mon cher père, peut vous apprendre la plus part des choses que j'ai écrites, depuis la datte des papiers qu'il vous porte, en ayant été le témoin. A Dieu donc, ma très chère mère, bon soir, Dieu veuille donner un bon voyage à mon père; & vous le ramener en joie & en santé.

L U N D I.

MOnsieur Colbrand étant de retour, mon maître monta dans mon cabinet, & m'apporta la licence. O! que le cœur me battit en la voyant! A présent, ma chère Pamela, me dit-il, dites moi si vous ne pourriez pas me nommer le jour. Votre parole est la seule chose qui nous manque! J'osai lui baiser la main, & quoiqu'incapable de lever les yeux, je lui dis que je ne savois comment répondre à ses bontez,
que

que je ne voudrois pas pour toutes choses au monde, qu'il pût me croire capable de recevoir indifféremment un honneur, que je ne pourrois jamais reconnoître, par mille & mille égards, pendant la plus longue vie, si Dieu me l'accordoit. Je devrois, lui dis-je, dans tout ce qui m'est possible, me conformer implicitement, & en tout, à votre volonté. Mais . . . Mais quoi ? interrompit-il avec une tendre impatience. Monsieur, lui dis-je, lorsque Jeudi dernier vous parlâtes de quinze jours, j'avois lieu de croire que ce terme étoit de votre choix ; & mon cœur vous est si dévoué, que ma seule crainte est de me montrer plus empressée que vous ne le souhaiteriez. Cela ne se peut, ma chère enfant, me dit-il en me serrant dans ses bras, c'est l'impossibilité pure. Si vous ne craignez que cela, la chose aura lieu tout à l'heure, & l'heureux jour d'aujourd'hui vous rendra mienne pour jamais ! Je vais sur le champ, dit ce cher maître, donner tous les ordres nécessaires, & il se levoit en effet.

Non, de grace, m'écriai-je, non, mon cher Monsieur, écoutez moi, je vous en conjure ! ce ne sauroit être pour aujourd'hui ! Cela ne sauroit être ! reprit-il. Non, en vérité, lui dis-je — (& j'étois pénétrée de lui voir une impatience si généreuse) pourquoi donc, ajouta-t'il, pourquoi flatiez vous tout à l'heure mon tendre cœur, de l'espérance que cela se pouvoit. Monsieur, repris-je, si vous voulez bien daigner m'écouter, je vous dirai à quoi j'ai pensé. Parlez, me dit-il !

Monsieur, continuai-je, j'aurois fort à cœur, que le grand jour, s'il doit venir, fût un Jeudi. Ce fut un Jeudi, que mon cher père & ma chère mère se marièrent, & tout indigens qu'ils sont, jamais couple ne fut plus heureux : Ce fut un Jeudi, que la pauvre Pamela vint au monde : Ce fut un Jeudi, que feuë ma chère maîtresse me prit des mains de

mes parens, & m'accorda sa protection : Ce fut un Jeudi, Monsieur, que vous me fîtes enlever dans cette campagne, où, par la grace de Dieu, & moyennant la continuation de vos bontez, je me vois réservée à un bonheur miraculeux ; & ce fut en comptant d'un Jeudi, que vous me dites que dans quinze jours vous m'assurerez ce bonheur pour jamais. Vous m'obligerez donc sensiblement, Monsieur, si vous voulez bien avoir quelque complaisance pour ma sotte superstition. C'est pour cette raison, Monsieur, que lorsque vous me priâtes de ne pas différer jusqu'au dernier des quinze jours, j'étois fâchée que le Jeudi de la semaine prochaine fût ce dernier jour-là.

Ma chère Pamela, me dit-il, il faut que je vous avouë qu'en effet vous me paroissez un peu superstitieuse. Il me semble que vous devriez bien commencer à rendre quelqu'un des autres jours de la semaine, le jour heureux par fatalité. Par exemple : Ce fut un Lundi, pouvez vous dire, que mon père & ma mère conclurent qu'ils se marieroient le Jeudi d'après : Il y a tant d'années, qu'un Lundi ma mère faisoit tous ses préparatifs, pour accoucher le Jeudi suivant. Ce fut un Lundi, & il y a de cela quelques semaines, que vous n'aviez plus que deux jours à attendre, pour être enlevée un Jeudi. Moi-même, ajouta-t'il, je me souviendrai toujours, que c'étoit un Lundi que je vous écrivis la lettre, à la lecture de laquelle vous eûtes la bonté de vous laisser persuader de revenir chez moi, & ce fut ce même Lundi que vous rentrâtes dans cette maison ; & cette époque sera, je l'espère, ma chère fille, aussi heureuse qu'aucune de celles que vous avez nommées : & enfin vous pourrez dire dès à présent, ce qui couronnera l'œuvre, ce fut un Lundi que je me mariaï. Allons, allons, ma chère, ajouta-t'il, Jeudi a régné assez long tems en vérité ; mettons à présent Lundi dans sa place, ou
du

du moins mettons les de niveau. Vous voyez mêmes qu'il y a un juste droit, & que dans le semaine que nous avons devant nous, il est le premier en datte. Et alors j'espère que nous rendrons le Mardi, le Mercredi, le Vendredi, le Samedi, & le Dimanche, d'aussi heureux jours que le Lundi & le Jeudi ; & qu'avec la bénédiction du ciel, nous ferons de tous les jours de notre vie un cercle si délicieux, que nous ne saurons plus auquel donner la préférence.

O ! le charmant discours ! O ! la délicieuse réponse !

En vérité, Monsieur, lui-dis-je, vous raillez ma foiblesse d'une manière Angélique ; mais de grace, que si peu de chose ne vous arrête pas, puisque vous m'avez si généreusement obligée dans ce qu'il y a de plus important ! Si vous me permettez de choisir, je donne la préférence au Jeudi.

Si vous pouvez, ajouta-t'il, me faire voir que vous avez une meilleure raison que la mienne, je vous accorde votre demandé ; sinon, j'envoie sur le champ chercher le ministre.

Et je vous jure qu'il y alloit tout de bon. — Ah ! comme je tremblai ! arrêtez, lui crai-je, Monsieur, arrêtez. Nous avons mille choses à nous dire auparavant : J'ai à vous entretenir encore d'un tas d'impertinences ! dites m'en donc les principales dans une minute, reprit-il : car tout ce que nous avons à nous dire peut être débattu pendant que le ministre viendra. Mais en verité, lui-dis-je, ce ne sçauroit être aujourd'hui : Sera-ce donc demain, reprit-il ? Et bien, Monsieur, puisque vous ne voulez pas que ce soit un Jeudi, & que vous avez plaidé d'une façon si aimable en faveur du Lundi, que ce soit donc Lundi prochain. Quoi ! encore toute une semaine ! s'écria-t'il : Oui, Monsieur, répondis-je, ce sera ce jour-la, si vous le voulez bien, & il sera encore un des jours de la seconde semaine, comme vous le requé-

riez. Savez vous bien, ma chère fille, me dit-il, qu'il se passera sept mois entiers entre ci & Lundi. Si ce n'est pas demain, que ce soit Mercredi ; je vous déclare que je n'attendrai pas davantage.

Et bien donc, Monsieur, repliquai-je, je ne vous demande pour dernière grace, de ne reculer que d'un jour de plus, & ce sera encore mon cher & bien aimé Jeudi ! si je consens à différer jusque-là, me dit-il, puis-je espérer, ma chère Pamela, que Jeudi prochain sera infailliblement le jour heureux ? Oüi, Monsieur, répondis-je ; & je suis seure que j'avois l'air d'une franche sottise en disant ce oüi-là.

Ma sottise, vous l'avouerez mes chers parens, étoit pourtant hors de saison, ayant à faire à un homme aussi charmant, que j'aimois si tendrement, & qu'il m'étoit, qui plus est, si honorable d'aimer ? Mais la circonstance de la solemnisation prochaine, & le changement de ma condition, changement souhaitable à la vérité par tout ce qu'il paroît me promettre, mais pourtant changement sans retour, m'en imposent malgré moi, & me jettent dans la rêverie. Je ne puis m'empêcher d'admirer l'étourderie & la précipitation avec laquelle la plus part des jeunes gens changent ainsi toute la scène de leur vie.

C'est de cette manière, mes chers parens, qu'on m'a enfin amenée à fixer le jour au terme prochain de Jeudi ; & il est Lundi au moment que je vous écris. Bon Dieu ! la seule pensée m'en ôte presque la respiration. C'étoit pourtant me mettre bien loin de mon compte ! M'oter une semaine entière sur dix jours ! J'espère que je n'ai rien précipité ! Je suis bien seure au moins, que l'envie d'obliger mon cher maître, justifie amplement ma conduite : car il mérite que je fasse pour lui tout ce qui dépend de moi.

Après ce petit débat il alla faire un tour à cheval, accompagné d'Abraham, & ne revint que le soir.

foir. Voyez, je vous prie, comme le cœur nous gagne insensiblement ! Cette courte absence m'ennuya à la mort, d'autant plus que nous l'attendions à dîner : J'espère que je ne deviendrai pas attachée à lui jusqu'au point de le rendre indifférent : Cependant, mes chers père & mère, vous avez toujours été l'un pour l'autre l'attachement même, & jamais, quoiqu'il soit arrivé, l'indifférence n'a eu lieu entre vous.

A son retour, il me dit qu'il avoit eu une promenade charmante, & qu'elle l'avoit mené plus loin qu'il ne se l'étoit proposé. Je souhaiterois fort, me dit-il à souper, que Monsieur Williams nous mariât ; pour le convaincre de ma parfaite reconciliation ; mais, d'un autre côté, ajouta-t'il très généreusement, je crains, après ce qui s'est passé entre vous, de blesser le cœur du pauvre garçon, & qu'il ne regarde mon choix comme une insulte, que je ne suis assurément pas capable de lui faire. Qu'en dites vous, ma chère fille ? pensez vous qu'il prît la chose sur ce ton-là ? J'espère que non, repliquai-je : Car, si je ne scaurois répondre de ce qu'il pourroit peut être penser, je répondrois bien qu'il n'a aucune raison de penser rien de semblable. Mais, en vérité, Monsieur, vous en avez déjà usé si noblement avec lui, qu'à mon avis votre bonté ne sauroit lui être équivoque.

Il me parla en suite avec quelque ressentiment de la conduite de Miledy Davers, & je lui demandai s'il n'étoit rien arrivé de nouveau ? Oui, me dit-il, on m'a remis une lettre impertinente de son mari, qu'il ne me cache point m'avoir écrite à son instigation. Ce n'est guère qu'une insolente bravade, fondée sur la supposition que je suis prêt de vous épouser. J'étois si provoqué, ajouta-t'il, que je la déchirai en mille morceaux, après l'avoir lue, & que je les jettai au vent, donnant ordre à celui qui me l'avoit apportée, de dire à son maître ce que j'avois fait de sa lettre ;

je ne voulus jamais écouter le garçon, qui auroit bien voulu me parler ; je crus, il est vrai, lui entendre mentionner quelque chose de la venuë de ma sœur ici ; mais elle ne mettra pas le pied chez moi, & je suppose que ce traitement l'en empêchera.

Cette affaire me fit beaucoup de peine. Pamela, me dit-il d'un ton ferme, quand j'aurois une centaine de sœurs, toutes leurs oppositions n'auroient nul poids sur mon esprit ; & mon intention n'étoit pas que vous le sçussiez ; mais, il faut bien vous attendre à trouver quelques legers obstacles dans l'orgueil de ma sœur, qui a eu tant à souffrir de celui de son frère. Je vois assez que nous nous touchons d'aussi près par l'esprit que par le sang. Mais ce ne sont pas ses affaires ; & si elle vouloit que les choses allassent à sa fantaisie, c'étoit à elle à se comporter plus décemment. Il ne lui convenoit guère de se vanter tant de sa naissance, à elle qui sçait si peu se couduire en femme de son rang.

Je suis au desespoir, lui dis-je, de me trouver la cause malheureuse d'une division entre un si bon frère & une si digne sœur. N'en parlez pas ainsi, Pamela, reprit-il, puisque c'est une suite indispensable du bonheur que nous attendons. Supportez seulement la chose, parce que c'est ma sœur, & me laissez le soin de lui faire sentir sa témérité.

Si la conduite la plus soumise, & le comportement le plus humble, joint à un respect profond, & qui se manifeste en tout pour Miledy Davers, peuvent être de quelqu'efficace, sur son esprit ; comptez, lui dis-je, sur tout ce que je suis capable de faire pour la toucher. Non, Pamela, reprit-il, ne vous imaginez pas, quand vous serez ma femme, que je vous laisse rien faire d'indigne de ce titré. Je sçai quels sont les devoirs d'un mari, & je protégerai votre douceur de tout mon pouvoir, comme si vous étiez née princesse.

Votre

Votre bonté ne peut s'exprimer, lui dis-je, mais je suis fort éloignée de regarder une disposition à la douceur, comme la marque d'un cœur bas. C'est ici une épreuve à laquelle je dois m'attendre ; & il me sera bien aisé de la supporter, à moi, qui puis la contrebalancer par tant de bienfaits, qui partent tous de la même cause.

Fort bien, dit-il, voici tout ce que nous avons à faire. Nous parlerons de notre mariage, comme d'une chose qui se fera la semaine prochaine. Je m'apperçois que, quelque part que j'aïlle, ou quoi que je fasse, je suis environné d'espions. Mais, ce que je m'appête à faire est si louable, que je ne me soucie ni d'eux, ni de ceux qui les employent. J'ay déjà ordonné à mes domestiqués, de ne parler à ame qui vive d'ici à dix ou douze jours ; & Madame Jewkes m'assure, qu'ils disent tous que nous devons nous marier de Jeudi en huit. Ainsi, je prierai Mr. Peters, qui voudroit voir ma petite chapelle, de venir, sous prétexte de déjeuner avec moi, assister Monsieur Williams Jeudi prochain, puisque vous ne voulez pas que cela se fasse plutôt, nous n'aurons besoin que de ses deux Messieurs, & je prierai Mr. Peters d'en faire un secret pendant quelques jours, même à sa famille. Ma chère fille a-t'elle quelque chose à objecter à cela ?

Ah ! Monsieur, lui dis-je, votre générosité qui n'a point de bornes, peut-elle me laisser quelque lieu à des objections ? J'espère que Miledy Davers & vous ne tiendrez pas votre cœur, au point d'en devenir irréconciliables ; & quand elle viendra vous voir pour demeurer quinze jours ou trois semaines avec vous, comme elle avoit coutume de le faire, je me renfermerai soigneusement, pour ne la pas choquer par ma vuë.

Fort bien, Pamela, me dit-il ; nous parlerons de cela dans son tems ; vous ferez pour lors ce que je

trouverai à-propos, & je pourrai juger de ce que vous & moi aurons à faire. Mais ce qui aggrave le procédé de ma sœur, c'est qu'elle ait pu pousser son singe titré de mari à m'écrire, après y avoir elle même si mal réüffi. Je voudrois avoir gardé sa lettre, pour vous faire voir comment un homme qui n'a en général que les allûres d'un sot, peut s'ingérer d'écrire sur le ton de grand Seigneur. Mais je suppose que ma sœur à tout dicté, & que le pauvre homme n'est que son humble copiste.

M A R D I.

LE lendemain au matin, Thomas revint d'avec vous, mon très cher père, chargé de la bonne nouvelle que vous étiez en parfaite fanté, & qu'il vous avoit laissé continuant votre route pour aller retrouver ma chère mère. J'espère apprendre bien tôt votre arrivée. Mon maître me fit jouer du clavecin, & chanter en même tems ; & eut la bonté de louer l'un & l'autre. Mais, il loue également tout ce que je fais, tant sa bonté le rend partial à mon égard.

Vers une heure après midi, nous revinmes de prendre l'air dans le carrosse. J'y fus enchantée de sa conversation, qui roula sur les auteurs Anglois, & en particulier sur les poètes. Il m'entretint aussi d'une description de quelques unes des curiositez qu'il avoit vûes en Italie & en France, lorsqu'il avoit fait ce que les gens du beau monde appellent le grand tour. Il me dit qu'il languissoit de se voir à son autre campagne, ne sachant à quoi s'employer ici, où il ne s'étoit pas proposé de rester la moitié si long tems. Quand nous y serons fixés, ajouta-t'il, il vous arrivera rarement de m'avoir si constamment avec vous, car j'ai bien des affaires à régler, qui me mettront dans la nécessité d'aller à
Londres:

Londres : où j'ai avec mon banquier, des comptes que j'ai laissé courir beaucoup plus long tems qu'à l'ordinaire. Je ne sçai pas, ajouta-t'il, si, l'hyver prochain, je ne vous ferai pas gouter un peu des plaisirs de la ville, pendant un mois ou six semaines. Je répondis que sa volonté régleroit toujourns la mienne, & qu'autant qu'il me seroit possible, je ne désirerois ces plaisirs là, ni aucuns autres amusements, qui ne fussent de son choix.

Je ne doute point, me dit-il avec bonté, que je ne sois fort heureux avec vous, & j'espère ma chère enfant, que vous la ferez avec moi : car les vices que j'aurai désormais à satisfaire, ne sont pas fort énormes ; quoique je ne prétende pas non plus à une pureté parfaite : Si vous pouvez vous rendre à vous même un compte satisfaisant de vos actions, répondis-je, je serai toujourns contente de quoi que vous puissiez faire : mais notre plus grand bonheur ici bas, est de très courte durée ; & cette vie, dans son plus long période, n'est qu'une scène passagère & misérable : j'espère que notre bonheur consistera à pouvoir envisager l'avenir avec une consolation mutuelle, & penser sans inquietude à ce lieu où nos plaisirs seront éternels.

Vous parlez comme un ange, ma chère Pamela, me dit-il, & peu à peu je contracterai cette manière de penser, en conversant de plus en plus avec vous : mais, pour le présent, vous ne devez pas tomber tout d'un coup avec moi dans un sérieux outré. Je vous somme néanmoins, de ne jamais balancer à mesler dans nos conversations votre charmante théologie, toutes les fois qu'elle y peut venir à propos, & de le faire avec une aimable gaité, qui ne puisse jamais jeter un voile de tristesse sur nos plaisirs innocens.

Je fus un peu confuse de ce langage, & demeurai muette, dans la crainte de l'avoir choqué : si

vous avez bien compris ce que je viens de vous dire, me dit-il voyant mon embarras, je n'aurai pas besoin, ma chère Pamela, de vous inviter une seconde fois, à me faire part avec confiance, & quand cela viendra à-propos, de tout ce que les pieux mouvements de votre belle ame pourront vous suggérer. Je ne doute pas, lui dis-je, que tant que mes intentions seront louables, vous n'ayez toujours beaucoup d'indulgence pour mes défauts.

Il me fit dîner avec lui, & ne voulut jamais manger que ce que je lui servis ; en un mot ses complaisances & sa bonté, qui redoublent à chaque instant, mettent de plus en plus mon cœur à l'aise. Il sent pourtant quelque chose qu'il ne connoit pas, un poids assez étrange l'appesantit à mesure que Jeudi s'approche, qui souvent me fait soupirer malgré moi, & émouffe de tems en tems les plaisirs que j'attends de mon état futur. J'espère que ce mouvement secret, ne me pronostique aucun mal ; & que ce n'est au plus que la foiblesse d'une âme livrée avec excès à la rêverie, dans une circonstance, qui, après celle qui termine la scène de notre vie, est la plus importante où nous puissions nous trouver.

Un rien me rendroit sérieuse au dernier point ; mais je veux remettre ma conduite entière, entre les mains de cette providence adorable, qui jusqu'à présent m'a amenée, à travers tant de maux réels, au période charmant qui me promet un si grand bonheur.

Je ne crains, & avec grand'raison, que de ne pas mériter assez l'affection constante d'un aussi aimable homme. Dieu veuille m'enseigner l'humilité, & m'apprendre à connoître mon peu de valeur. Ce sentiment, sera après sa grace, ma plus sûre garde, dans l'heureux état auquel, toute indigne que j'en suis, je me vois prête d'être élevée. Ne cessez donc jamais vos prières pour moi, mes chers parents : car
ma

ma nouvelle condition, m'exposera peut être à de pires hazards que ceux que j'ai déjà courus: Tel seroit mon cas, si la presumption, l'orgueil, & la vanité, devoient s'emparer de mon foible cœur; & si, pour mes péchez, je devois être abandonnée à ma propre conduite, comme une foible barque sur une mer orageuse, sans lest, ou sans autre pilote que mon bon plaisir inconsideré. Mais, mon maître m'a déjà dit dans une autre occasion, que ceux qui se défioient le plus d'eux-mêmes, étoient toujours le plus exempts d'erreur; & j'espère que je me défierai constamment de mes propres forces, & du peu que je puis valoir.

Je ne vous importunerai point du récit de mille choses charmantes, qui firent partie de ma conversation avec mon excellent bienfaiteur, ni des civilités dont je suis accablée par Monsieur Colbrand, Madame Jewkes, & les autres domestiques, qui tous semblent être infiniment contents de moi, & de ma conduite à leur égard. Et comme jusqu'ici mon maître ne me taxe point d'être trop humble, ni eux d'être trop altière, j'espère que je ne cesserai point d'avoir la bonne volonté de tout ce qui m'environne. Je ne chercherai pas cependant, à gagner celle d'aucun d'eux, par de petites manières basses & rampantes. Je veux, au contraire, avoir une conduite uniforme & régulière; être toujours prête à cacher des fautes involontaires, comme je voudrois qu'on me pardonnât les miennes; ne pas montrer trop d'habileté à découvrir des fautes réelles, ni user d'artifice pour en cacher aucunes qui pussent favoriser les dispositions d'un mauvais cœur, dans des cas importants, ou une inclination au larcin qui pût devenir préjudiciable à mon maître, ou quelque autre action qui marquât dans le coupable une corruption habituelle & volontaire. En un mot, je suis résolue de ne négliger rien, pour qu'un honnête domestique

ftique trouve en moi une bonté qui l'encourage à redoubler de zèle, pour rendre meilleur celui qui ne feroit pas tout ce qu'il devoit être, en lui infpirant une louable émulation ; & pour obliger celui qui feroit mauvais, fi la nature ne l'avoit pas fait méchant fans retour, pour l'obliger, dis-je, par la douceur, par des admonitions, ou même s'il le falloit par des menaces convenables, mais plus que toutes chofes par un bon exemple, à réformer fon mauvais train. Le tout, avec l'aide de Dieu !

M E C R E D I.

ENfin, mes chers parens, je n'ai plus que ce jour à passer, pour en être à la plus auguste cérémonie où je puiffe jamais me trouver. Mon cœur ne s'est point encore affranchi de ce poids feeret qui l'accabloit. En vérité, je me trouve moi-même ingrate envers la bonne Providence, & trop peu sensible aux faveurs du meilleur des maîtres ! J'ose pourtant espérer que non ! Car, il y a des momens où mon âme n'est qu'allegresse, quand je confidère tout le bien que la folemnité de demain, me mettra peut être en état de faire, avec la permission de mon généreux bienfaiteur. Bon Dieu ! de quels termes me servirai-je, pour exprimer comme je le dois ma gratitude, pour tous les avantages qui m'attendent !

Mecredi au foir.

MON cher maître n'est que tendresse & qu'amour. Il voit ma foibleffe : Il en a généreusement pitié, & fait tout ce qu'il peut pour m'égayer. Je le priaï de me dispenser de fouper ; mais il vint me chercher lui même dans mon cabinet, & me donna la main jusqu'en bas. Il me plaça à côté de lui, & ordonna à Abraham de se retirer. Je ne

pouvois manger : Mais j'y tâchai, de peur de l'irriter. Il eut la bonté de s'abstenir de nommer le terrible, & pourtant charmant jour de demain, & mit de tems en tems un petit morceau sur mon affiète, qu'il porta lui-même jusqu'à ma bouche. J'étois fâchée de recevoir tant de faveurs de si mauvaise grace. Et bien, dit-il, si vous ne voulez pas manger avec moi, du moins buvez y : Vaincuë par ses sollicitations outrées, je bus deux verres de vin, en protestant que j'avois sincèrement honte de moi-même. Vraiment, ma chère, me dit-il, j'espère que je ne suis pas une ennemi très redoutable. Je ne sçaurois souffrir l'idée de quoi que ce soit qui vous chagrine le moins du monde. Ah ! Monsieur, répondis-je, tout mon embarras ne vient que d'un vif sentiment de ma propre indignité. Assurément ce ne sauroit être que cela.

Il tira une sonnette pour qu'on vint deffervir. Quand cela fut fait, il prit une chaise, s'assit à côté de moi, me ferra dans ses bras, & me dit des choses aussi tendres, aussi délicates, & aussi touchantes que jamais l'amour le plus parfait en ait dicté. Je n'aurois jamais le tems de vous répéter le tout. Je vous en dirai seulement une partie : & de grace, ayez quelqu'indulgence pour votre sotte de fille, qui vous importune de son ridicule caquet, parceque ce qu'elle a à vous dire la touche très sensiblement, & qu'elle ne dormiroit pas, si elle se mettoit au lit sans avoir griffonné.

Cette aimable confusion, me dit mon cher maître, cette charmante reverie dans ma bien aimée Pamela, aux approches de notre heureuse union, & au moment où je sçai que tous les doutes sont évanouïs, & qu'elle n'a plus de déshonneur à craindre, me fait sentir jusqu'au fond de l'âme, combien j'étois malheureux d'attenter à tant de pureté, avec des intentions moins bonnes que celles où je suis
 aujourd'hui.

aujourd'hui. Je ne m'étonne plus qu'une personne si vertueuse, se soit regardée comme déjà hors de ce monde, à l'idée d'une violence si redoutable à son honneur, & qu'elle ait cherché dans l'ombre de la mort, un refuge contre cet affreux désastre. Mais, à présent, ma chère Pamela, que vous avez vu de mon côté une pureté qui imite la vôtre d'aussi près, que nous autres hommes pouvons approcher de votre charmant sexe ; à présent que vous avez vû, que de peur d'allarmer votre délicatesse, je me suis abstenue du moindre mot qui eût rapport au jour heureux où nous touchons : pourquoi vous livrer à un si grand abattement, à une confusion, charmante à la vérité, mais qui pourtant me fait souffrir. Vous avez en moi, ma chère fille, un ami généreux ; je serai désormais le protecteur & non le violateur de votre innocence. Pourquoi donc, encore une fois, pourquoi cette étrange perplexité, cette confusion qui me charme & me blesse tout à la fois ?

Ah ! Monsieur, lui dis-je, en me cachant le visage dans ses bras, n'attendez pas de raison d'une petite sottise qui n'en a pas l'ombre : En vérité, vous auriez du m'accorder la faveur de me laisser dans ma chambre ! Je me battrais volontiers moi-même, de l'ingratitude dont je paye vos bontez. Mais je ne sçai . . . je suis en vérité une ridicule creature. Ah ! si vous m'aviez permis de demeurer seule dans ma chambre, je me serois fait honte à moi-même d'un comportement si blamable. Mais vos faveurs qui redoublent à chaque instant, jointes au sentiment de mon peu de mérite, me jettent dans le plus grand désordre.

Et bien, dit mon généreux maître, je vais, quoiqu'avec répugnance, faire une proposition à ma chère fille. Si vous trouvez que je vous aye trop pressée d'avancer le jour de mon bonheur ; si c'est vous obliger que de vous accorder un jour de plus ; si vous avez à présent des craintes, que vous n'aurez pas
pour

pour lors ; dites un seul mot, & je m'y soumets. Oüi, ma chère Pamela ; quoique chaque heure des trois derniers jours qui se sont passés dans l'attente de celui de demain, m'ait paru un siècle ; si vous le souhaitez bien ardemment, je le reculerai encore. Parlez, ma chère enfant, & parlez hardiment : Mais n'acceptez pas ma proposition, sans en avoir de fortes raisons ; dont je ne vous demanderai pourtant aucun compte.

Monfieur, lui dis-je, accoutumée depuis si long-tems à vos faveurs, je ne puis attendre de vous qu'une bonté sans mesure. Vous m'en donnez à présent une marque des plus touchantes : Mais, je crains, — oui, je crains bien, sotte que je suis ! de n'être pas un grain plus sage, lorsque dans quelque tems d'ici, je me trouverai aussi voisine qu'à présent du jour heureux, & pourtant si redouté.

Fille charmante & aimable au possible, me dit-il, c'est bien en ce moment que je vois qu'on peut hardiment vous mettre le pouvoir en main ; l'usage généreux que vous en faites, montre bien que vous n'en abuseriez pas. Je ne lacherai pas le moindre mot, je ne m'émanciperai pas au moindre regard qui puisse blesser la plus scrupuleuse de vos pensées : mais, de grace, essayez de vaincre cet excès de scrupule, & cette timidité hors de saison. Je me persuade que vous y travaillerez de tout votre pouvoir.

Oui, lui dis-je, j'y travaillerai de tout mon cœur : Je rougis de la figure que je fais, avec le charmant point de vuë que j'ai devant les yeux. Vous me comblez d'honneurs ! votre condescendance n'a point de bornes ! Non, je ne sçaurois me pardonner ! Je n'ai jamais connu mon cœur, mon vraiment foible cœur, ou il n'a pas une seule pensée qui l'inquiète sur le compte de votre bonté ; d'un autre côté, je l'aurois en horreur, s'il étoit capable de la moindre affectation : Laissez moi donc, mon
cher

cher Monsieur, laissez moi un instant seule, & je vais me parler sur un ton que votre indulgence m'épargne : Je pourrai après cela vous présenter un cœur plus digne de vous que sa foiblesse ne lui permet à présent de le paroître. Il y a bien une chose, il est vrai, c'est que je n'ai pas une seule amie de mon sexe, à qui communiquer mes ridicules pensées, & dont l'affection puisse me rendre le courage : Je suis abandonnée à la plus foible & la plus fotte de toutes les creatures, à moi même.

Il eut la bonté de se retirer, pour me donner le tems de me recueillir, & revint environ une demie heure après. Mais pour ne pas me parler tout d'un coup du sujet qui m'occupoit, & pour entamer en même tems quelque chose d'agréable, il m'entretint de mon cher père & de ma chère mère : Je pense me dit-il, Pamela, qu'ils ont déjà beaucoup parlé de vous. Ah ! Monsieur, repondis-je, vos faveurs les ont rendus parfaitement heureux : Mais, je ne puis m'empêcher d'être inquiète, sur le compte de Miledy Davers.

Je suis fâché, me dit-il, de n'avoir pas écouté tout ce que le laquais vouloit me dire ; parce que j'ai à l'esprit qu'il a lâché quelque chose qui sembloit signifier qu'elle viendroit ici. La réception que je lui ferai n'aura rien de trop engageant, si elle n'y vient avec la résolution de se comporter mieux qu'elle ne sçait écrire.

De grace, lui dis-je, ayez patience avec cette chère dame, pour deux raisons : Et quelles sont elles, reprit-il ? La première est, Monsieur, que c'est votre sœur, & qu'assurément elle peut penser, ce que tout le monde pensera, que vous vous ferez extrêmement abbaissé en m'épousant : la seconde est, que si vous vous mettez en colere contre Miledy Davers, vous l'animerez encore davantage ; & qu'à chaque expression choquante qu'elle se rappellera que vous

aurez

aurez employée avec elle, elle me méprisera de plus en plus.

Ne vous en inquiétez pas, me dit-il, car elle n'est pas la seule dame orgueilleuse & hautaine que nous ayons dans notre autre voisinage. Il y en a qui peut-être sont moins autorisées qu'elle, à insister sur leur extraction, & qui se moûlant sur son exemple, diront, il n'y a pas jusqu'à sa sœur qui refuse de lui pardonner, & même de l'aller voir. De sorte que si je puis dompter son humeur altière, & c'est plus que son mari ni aucun autre n'a jamais pu faire, ce sera un grand point de gagné : si elle s'avise de m'en donner lieu, je tâcherai de l'humilier, je vous jure.

Mais à propos, ma chère enfant, continua-t'il, puisque le sujet est si important, ne puis-je pas dire un mot de demain? Monsieur, lui dis-je, j'espère que je serai moins sotte désormais : J'ai fait à mon cœur une réprimande aussi sévère, que j'en pourrois attendre de Miledy Davers, & le revêche qu'il est, me suggère enfin une conduite plus raisonnable & plus reconnoissante.

Il sourit, & me donnant un baiser, me dit, j'ai fait réflexion, Pamela, à ce que vous m'observiez tout à l'heure ; que vous n'avez avec vous aucune personne de votre sexe : Je trouve cela un peu dur pour vous, & je n'aurois point été fâché, que vous eussiez eu Mademoiselle Darnford ; mais d'un autre côté, il auroit fallu y inviter aussi sa sœur : & autant vaudroit il faire une noce publique, que vous savez qui auroit requis d'autres habits, & d'autres préparatifs. D'ailleurs ajouta-t'il, on m'a fait autrefois une sotte proposition pour la seconde des sœurs, qui a deux ou trois mille livres Sterling de plus que l'autre, que sa maraine lui a laissées, & elle ne peut s'empêcher d'être un peu piquée : c'étoit cependant une chose dont on ne pouvoit guère se promettre la réussite : car, elle n'est aimable ni d'esprit ni de corps ;

corps ; & son bien, qui seul auroit pu me déterminer, ne convenoit nullement, de sorte que je refusai tout net.

Je songe encore, lui dis-je, à une autre chose assez mortifiante : C'est que si vous aviez à épouser une demoiselle aussi riche & aussi bien née que vous, la veille du grand jour ne seroit employée qu'à lire, signer, & sceller des contrats de constitution, & autres semblables : Au lieu qu'aujourd'hui la pauvre Pamela ne vous apporte rien : Elle est même si indigente, que les habits qu'elle porte actuellement, elle les doit en entier à votre bénéficence, & à celle de feuë ma chère maîtresse. Cette idée m'attriste un peu ; car, je suis si accablée de vos faveurs, & si pénétrée de ce que je vous dois ; que je ne saurois montrer en cette occasion importante, toute la confiance que j'aurois, si les choses étoient sur un autre pied.

Ma chère Pamela, me dit-il, quand le pouvoir nous manque, il y a autant de générosité à vouloir qu'à effectuer. Tous ceux qui savent votre histoire, & qui connoissent votre mérite, trouveront que je ne sçaurois assez vous récompenser, de ce que je vous ai fait souffrir. Vous n'avez eu que trop d'épreuves & d'agonies, que vous avez noblement surmontées ; qui est ce qui pourra vous refuser une victoire, qui vous a couté si cher ? Ce que je fais aujourd'hui est tellement l'acte de ma propre volonté ; que je tire vanité d'avoir pu démêler un mérite si éminent : Et ma fortune me fait d'autant plus de plaisir ; qu'elle me laisse l'espérance, de vous récompenser en partie, des maux que vous avez soufferts.

Toutes vos paroles, lui dis-je, sont autant de faveurs que je n'ai pas méritées ; & qui augmentent la somme de ce que je vous dois. Je ne puis que souhaiter de m'en rendre digne de plus en plus :
mais

mais quel dénuëment n'est ce pas, que de ne pouvoir payer tant de générosité que par des paroles, & par un *je voudrois* ? Car qu'est ce qu'un *je voudrois* que l'aveu de l'impuissance où l'on est d'obliger, & une démonstration qu'on manque de tout, excepté de bonne volonté ?

Et cette bonne volonté, ma chère fille, me dit-il, tient lieu de toutes choses : C'est tout ce que je demande : c'est aussi tout ce que le ciel exige de nous. Car, par tout où elle se trouve, elle dirige nécessairement toutes nos actions ; autrement, elle ne seroit pas volonté. Mais, bannissez vos petits scrupules, c'est assurément un cœur généreux & reconnoissant qui vous les inspire ; mais, je n'ai pas besoin de m'occuper de contrâts de constitution. C'est à ceux-là à y prendre garde, qui ont pour objets principaux leur fortune & leur commodité. J'ai des biens amplement pour nous deux, & vous méritez de les partager avec moi : aussi les y partagerez vous, & avec aussi peu de réserve, que si vous m'aviez apporté ce que le monde appelle un équivalent. Car, à mon avis, vous m'apportez ce qui est d'un prix infiniment supérieur, une véracité reconnuë, une vertu mille fois éprouvée, un esprit & des manières qui l'emportent de beaucoup sur le rang où vous serez placée : sans parler de votre charmante personne, qui seule captiveroit un roi ; de cette humeur douce & de cette bonté angélique, qui vous élève à mes yeux au dessus de tout ce que j'ai vû des femmes en ma vie.

C'est ainsi que ce cher maître accabloit des caresses les plus tendres & les plus généreuses, la peu-méritante, la tremblante & pourtant assurée Pamela : C'est avec cette patience qu'il eut la bonté de pardonner mon impertinente foiblesse. Il m'offrit d'aller lui-même au matin chez Miledy Jones, pour lui révéler l'affaire, & lui demander le secret & sa
présence :

présence : Mais, je lui fis entendre que ce seroit défobliger la jeune Mademoiselle Darnford. Non, Monsieur, lui dis-je, je me livrerai entièrement à votre bonté sans bornes : car pourquoi craindrois-je le tendre protecteur de ma foiblesse ; celui qui doit désormais conduire & diriger tous mes pas ?

Vous ne pourriez pas, me dit-il, pardonner à Madame Jewkes, à qui il faut tout confier ; & lui permettre d'être avec vous ? Je le puis, répondis-je : elle m'est à présent fort civile : & je lui pardonne sa méchanceté passée, en faveur des heureux effets qui s'en sont en suivis, & parce que vous me l'avez nommée.

Et bien, reprit-il, je vais l'appeller, si vous voulez. Si vous le voulez vous-même, lui dis-je, & sur le champ il tira la cloche. Madame Jewkes, lui dit-il quand elle entra ; je vais vous confier un secret. Je le garderai soigneusement comme tel, répondit elle. Et bien donc, ajouta-t'il, nous avons choisi demain matin, pour nous marier aussi secrètement que faire se pourra, & Messieurs Peters & Williams viendront ici, comme pour déjeuner avec moi, & pour voir ma petite chapelle. Dès que la cérémonie sera faite, nous irons prendre l'air dans le carrosse, comme nous l'avons fait d'autres fois ; de sorte qu'on ne sera pas surpris de nous voir ajustés ; & les deux ministres qui ont promis le secret s'en iront chez eux. Je croi que nous ne pouvons guère éviter de mettre une des servantes dans la confidence ; mais, je vous en laisse le soin.

Monsieur, répondit la Jewkes, nous avons tous conclu que la chose se feroit dans peu de jours ; & je croi bien qu'elle ne sera pas long tems secrète. Non, dit mon maître, je ne prétends pas non plus qu'elle le soit ; mais, pour le présent, nous ne sommes pas pourvûs de ce qu'il faudroit pour un mariage public. Je le déclarerai quand nous irons
dans

dans le Comté de Bedford, ce que nous ferons dans peu. Mais, il n'est pas nécessaire, que ceux qui couchent dans les êtres séparés du corps de la maison, en soient instruits : Car ma sœur Davers sçait d'une manière ou d'une autre tout ce qui se passe ici.

Savez vous bien, Monsieur, lui dit-elle, que Miledy est dans l'intention de venir vous voir dans peu de jours ? Celui de ses domestiques qui vous a apporté la lettre, dont vous avez été si choqué, me me l'a dit. J'espère, dit-il, qu'avant ce tems-là nous ferons partis pour l'autre campagne, & je me réjouirois qu'elle y perdît ses pas. Monsieur, continua la Jewkes, Miledy se propose d'être ici assez tôt pour empêcher votre mariage, qu'elle suppose, aussi bien que nous, devoir se faire vers la fin de la semaine prochaine. Qu'elle vienne, s'il lui plaît, reprit-il ; mais pour moi, je ne souhaite pas de la voir.

Permettez moi, Mademoiselle, de vous souhaïter toutes sortes de bonheur, me dit Madame Jewkes. J'ai peur d'avoir obeï à mon maître trop ponctuellement, pour obtenir votre pardon. En vérité, Madame Jewkes, lui dis-je, vous serez plus votre ennemie que moi. Je ne veux plus regarder qu'en avant : Je ne dirai pas même un seul mot, qui puisse indisposer mon cher maître contre qui que ce soit qu'il lui plaise d'approuver. Quant à ses anciens domestiques, je les estimerai toujours, & n'essayerai jamais de déterminer son choix, ou de le faire dépendre de mes caprices.

Vous voyez, dit mon maître à la Jewkes, que vous n'avez rien à craindre. Ma Pamela pardonne volontiers, & comme nous avons été complices, notre grace doit être entérinée dans un seul & même acte.

L'exemple

L'exemple de condescendance que j'ai devant les yeux, Madame Jewkes, lui dis-je, doit vous tranquilliser beaucoup : Je serois la plus indigne des femmes, si je ne mettois sous le pied tout ce que je pourrois avoir de legers ressentimens, en considération de l'extrême bonté dont on use envers moi.

Vous êtes bien bonne, Madame, me dit-elle ; & vous pouvez compter que j'expierai toutes mes fautes, par le profond respect & le zèle parfait que j'aurai désormais pour vous & pour mon maître.

Cela est bien dit de part & d'autre, reprit-il ; & pour vous assurer, Madame Jewkes, que ma chère enfant que voila ne vous en veut en aucune façon, elle vous a choisie pour l'accompagner le matin à la cérémonie, & c'est à vous à lui soutenir le courage : c'est, répondit elle, un honneur dont je suis très flatée : Mais, Mademoiselle, ajouta-t'elle, je ne puis m'empêcher d'être surprise de l'extrême abbattement où vous êtes depuis deux ou trois jours, malgré le bonheur immense qui vous attend.

Madame Jewkes, lui dis-je, je ne saurois vous en donner qu'une seule raison ; c'est que je suis une franche sotte. Je ne suis pour tant ni ingrate, ni ridiculement affectée : Mais, je sens de tems en tems mon cœur défaillir, sans savoir pourquoi ; si ce n'est à cause de mon peu de mérite, & parce que l'honneur que je reçois est trop au dessus de moi, pour que je puisse le porter décemment. C'est un honneur, ajoutai-je, pour lequel je n'étois pas née ; & il n'est pas surprenant, que je me comporte de si mauvaise grace. Elle me fit là-dessus un très beau compliment, & se retira, en nous assurant encore de ses soins, de son secret, &c.

Il me quitta d'une manière fort tendre ; & je montai dans mon cabinet, où je mis la main à la plume, pour amuser mes pensées, & écrivis jusqu'à
cet

cet endroit. Madame Jewkes vient d'entrer, il est minuit, & je vais me coucher ; mais, j'ai grand peur de ne pas fermer l'œil de toute cette nuit. Je me battrais volontiers moi-même, tant je suis en colère. Une si étrange folie ne me pronostique sans doute rien de mauvais ! Je suppose que toutes les jeunes filles sont dans mon cas, aux approches d'un si grand changement d'état, quoiqu'elles se comportent avec plus de bon sens que moi.

J E U D I à six heures du Matin.

IL m'auroit autant valu ne point aller au lit le soir précédent, que de me coucher pour dormir comme je fis. Madame Jewkes me parla souvent, & dit plusieurs choses, qui auroient été assez à leur place, de toute autre part que de la sienne : mais la pauvre femme a si peu de pureté dans le cœur, que ce sont de vraies difformes chez elle, qui ne font impression que sur les oreilles.

Je m'imagine que mon maître ne dort guères mieux, car je l'entendis se lever, & se promener dans sa chambre dès le point du jour. Certes, ce cher maître n'avoit pas moins à penser que moi ; car il alloit épouser une pauvre jeune fille toute simple, élevée pour ainsi dire par la charité, ou plutôt par la générosité de sa famille : Et sur le midi, cette jeune fille devoit être aussi parfaitement sa femme, que s'il avoit épousé une duchesse. Il lui falloit se résoudre à essuyer les réflexions choquantes que le public a coutume de faire en pareil cas. L'illustre Monsieur B. vient de se signaler, diront quelques uns ; il vient d'épouser sa petite souillon de servante : Ajoutez à cela les railleries grossières & ridicules de ses égaux & de ses amis : le mépris de toute sa famille, & l'indignation entr'au-

tres de Miledy Davers sa hautaine de sœur. Ce cher Monsieur n'aura pas une légère tâche à remplir. Comment mériterai-je la multitude de ses faveurs ? Je ne puis que faire de mon mieux ; que prier Dieu d'être lui-même sa récompense, & que prendre la résolution de l'aimer avec une parfaite pureté, & de le servir avec une sincère obéissance. J'espère qu'en considération de ce sentiment, il continuera de m'aimer ; car, hélas ! c'est tout ce que j'ai à lui offrir. Mais, comme je ne puis guères m'attendre à un si grand bonheur, si je suis seulement à couvert de son mépris, je ne me trouverai pas souverainement malheureuse. Il faudra tâcher de supporter son indifférence, si ses riches amis venoient à la lui inspirer, & continuer à remplir courageusement tous mes devoirs.

Huit heures & demie.

Mon cher maître, mon tendri ami, mon généreux bienfaiteur, mon digne protecteur, & pour tout dire en un mot mon incomparable époux, car il ne tardera pas à l'être (ô mon cœur, qu'un juste sentiment de ton indignité, te tienne en garde contre l'orgueil) ce cher époux vient de me quitter avec les expressions les plus affectueuses & les plus tendres ; avec des manières que la plus heureuse des femmes n'a jamais étrovées en pareil cas de la part d'un amant.

Il m'aborda avec une espèce de transport, qu'il sembloit retenir. Puis-je vous demander, ma Pamela à quoi vous vous occupez. En vérité je ne veux point que vous me donniez lieu de gronder aujourd'hui ma chère fille. Les deux ministres viendront déjeuner avec nous sur les neuf heures, & vous n'avez pas encore touché à votre ajustement ! D'où peut venir cette absence, & cette charmante irrésolution ?

En

En vérité, Monsieur, lui dis-je, je vais dans ce moment remédier au désordre où je suis. Comme il apperçut le livre de prières sur ma fenêtre; j'espère, mon aimable fille, me dit-il, que vous avez appris par cœur la leçon que vous devez répéter tantôt: N'est il pas vrai, ma chère Pamela, me dit-il en m'embrassant. Oui, Monsieur, répondis-je, j'ai lû de suite tout le service de la solemnité d'aujourd'hui. Et qu'est ce que ma belle enfant en pense? Ce fut le nom qu'il me donna: Ah, Monsieur! lui dis-je, qu'il est propre à tenir le cœur en respect, on frémit en le lisant, des réflexions qu'il oblige à faire. Je ne m'étonne pas, reprit-il, qu'il ait affecté si fortement ma chère Pamela: J'y ai jetté les yeux ce matin, & j'avouë que je le trouve auguste, & très convenable au sujet: Mais, je puis assureur ma chère âme, ajouta-t'il en me serrant encore dans ses bras, qu'il n'y en a pas une syllabe, à laquelle je ne souscrive avec joie: ceci, ma chère Pamela, devrait vous tranquilliser, & vous engager à imiter l'allégresse avec laquelle je vais vous livrer ma liberté. O! mon généreux & aimable protecteur, m'écriai-je en baisant sa chère main, que vous êtes bon de rassurer ainsi le cœur allarmé de votre pauvre Pamela: Elle ne craint rien tant que le peu de mérite dont elle sent qu'elle paye les honneurs & les biens qui l'attendent. Je sçai, ma très chère enfant, me dit-il avec bonté, que, suivant les airs que nous autres gens riches avons coûtume de nous donner, je vous ai beaucoup promis dans ce que je viens de dire; mais je ne vous aurois pas tenu ce langage, si je n'avois pas sçu que mon cœur voleroit à l'exécution de mes paroles. Bannissez donc tout doute & toute inquiétude de votre esprit; qu'une confiance généreuse en prenne la place; que votre gaieté dans ce jour important m'en convain-

que, & vous m'obligerez infailliblement à vous aimer pour jamais.

Veuille le Dieu tout puissant, lui dis-je, vous payer des faveurs dont vous m'accablez. C'est tout ce que je puis dire. Mais qu'elle n'est pas votre bonté, de me tenir ainsi lieu d'une chère mère, d'une tendre sœur, ou des compagnes & bonnes amies de mon sexe, que la plus part des filles ont en pareil cas, pour adoucir par leur présence & par leurs encouragemens, les allarmes où une solemnité si auguste & si prochaine ne peut manquer de les jeter ! Je vois à la fois en vous seul toutes ces personnes si chères. Votre indulgence sans bornes m'hardira peut-être à lever les yeux sur vous, sans ces tendres appréhensions, qui, en pareille conjoncture, doivent jeter le trouble dans l'âme de filles timides ; quand elles voient leur bonheur dans un point de vuë moins certain que moi, & qu'on les livre à des hommes qui leur sont presque étrangers, dont la fidélité & les bonnes manières leur sont nécessairement moins démontrées, & ne peuvent leur être garanties, que par des événemens encore ensevelis dans un avenir obscur.

Rien, dit-il, n'est plus obligeant que cette réponse ; elle me fait voir que vous entrez avec plaisir dans toutes mes vûës. Je veux en effet vous tenir lieu de toutes les personnes que vous venez de nommer ; & je vous promets du plein consentement de mon cœur, ce que je croi que je ne pourrois pas promettre, avec cette ferme assurance à la dame la plus qualifiée de toute l'Angleterre. Je puis vous assurer, mon aimable fille, qu'après avoir été long tems le jouët d'une passion très coupable, je suis, en la surmontant, beaucoup moins l'esclave de votre beauté, toute ravissante qu'elle est, que celui de vos vertus. Je puis donc aussi vous garantir avec confiance, une tendresse établie sur un fondement si inébranlable ; une
tendresse

tendresse qui, quand même tant de charmes extérieurs viendroient à se détruire, ne fera qu'augmenter avec les perfections de votre âme, & se montrer d'autant plus éminemment, que vos belles qualités trouveront un plus illustre champ à se déployer, dans les nouvelles occasions que la condition où vous entrez aujourd'hui leur en offrira. O! le charmant & bien-aimé mortel! Quoi de plus noble! quoi de plus encourageant, qu'une bonté de cet ordre!

Je ne pouvois m'exprimer comme je l'aurois voulu: Ma chère fille, me dit-il, je vois que les termes vous manquent; mais je suis bien assuré que vous recevez avec plaisir les protestations que je vous fais. Après avoir ci-devant outré avec vous le rôle de libertin, jusqu'au point qu'il doit vous être impossible de regarder en arrière sans quelque chagrin, je ne saurois moins dire aujourd'hui, que vous êtes heureusement convaincuë de ma conversion. Mais pourquoi ma chère enfant perd-elle ainsi son tems? Je ne veux plus qu'ajouter, que j'espère démontrer pendant plusieurs années par ma conduite, la vérité de ce que ma bouche profère avec tant de plaisir.

Mais, quoique vous fassiez, ma Pamela, me dit-il en me baisant encore, soyez gaye; autrement quelqu'un de la petite compagnie que nous aurons, ne sachant comment interpréter votre modestie trop délicate, pourroit bien s'imaginer qu'il y a quelqu'autre personne au monde, dont l'attachement vous seroit plus agréable que le mien.

Il me dit ceci d'un air doux & enjoué; mais j'en fus extrêmement allarmée, & pris la résolution de montrer autant de gayeté & de tranquillité qu'il me seroit possible. Car en vérité, un pareil discours ne pouvoit que faire sur moi la plus vive impression, & étoit plus propre qu'aucune chose du monde, à m'obliger à tenir une conduite plus sensée, & à forcer

mes craintes frivoles de céder à des espérances autorisées par la raison. Je commençai presque de souhaiter à cette occasion, que Monsieur Williams ne me mariât point, de peur de me comporter comme une sotte, & de me faire accuser d'une chose, dont je ne pourrois être coupable, sans me rendre en même la plus indigne des créatures.

Je me hâtai donc de m'habiller ; & il m'envoya la Jewkes pour m'aider. C'est un ouvrage qui ne prend jamais beaucoup de mon tems ; mon maître vient de m'insinuer une chose, qui me donnera de la vivacité pour au moins une demie heure de plus. J'en suis néanmoins un peu inquiète : Je crains chez lui jusqu'à l'ombre du moindre doute que mon cœur & ma personne ne soient entièrement à lui.

Je fus bientôt prête, & comme on ne vint pas m'appeller aussitôt pour venir déjeuner, je m'assis, & écrivis jusqu'à cet endroit.

J'aurois pu vous dire que je mis une belle robe de chambre de fatin blanc, qui avoit été à ma chère maîtresse, & ma plus belle coëffure, &c. J'ai tellement pris l'habitude d'écrire ; que dès que je suis seule, je ne saurois m'asseoir sans une plume à la main. Mais, on m'appelle pour le déjeuner ! Je suppose que ces Messieurs sont venus ! Courage, présentement, Pamela ! souviens toi qu'il s'agit de te bien comporter ! Quelle honte ! mon cœur commence à battre de nouveau ! Je pourrois l'injurier de son peu de docilité ! Jamais cœur de fille ne fut plus pervers, ni plus rétif. Il s'est donné d'abord, sans mon aveu ; il n'a cessé pendant quelques semaines de former des souhaits ; & aujourd'hui qu'il devoit être heureux, & me la rendre, il a la sottise de ne faire que palpiter, & de me remplir d'alarmes, qui font diversion à la joie que la foule de biens qui m'attend me feroit naturellement sentir.

J E U D I,

FEUDI, sur les trois heures.

JE croïois que je ne trouverois aujourd'hui ni le tems ni le courage d'écrire encore. Mais, trois messieurs sont venus à l'improviste, pour dîner avec mon maître ; de sorte que je ne paroîtrai point. Il a fait tout ce qu'il a pu pour les renvoyer civilement ; mais ils resteront : Je sçai cependant qu'il eût mieux aimé que non. Je n'ai donc rien à faire qu'à écrire, jusqu'à ce que j'aïlle dîner moi-même avec Madame Jewkes ; car mon maître n'étoit pas préparé pour cette compagnie, & on ne mangera que tard aujourd'hui. Je vais reprendre le fil de ma charmante narration.

Quand je descendis pour déjeuner, Messieurs Peters & Williams étoient déjà avec mon maître, dès qu'il m'entendit venir, il courut à ma rencontre, & me donna la main jusques dans la salle, avec une tendresse extraordinaire. Il avoit eu la bonté, comme il me l'a dit depuis, de les prier de ne me parler de l'affaire qu'autant qu'il y auroit nécessité. Je croi que je les saluai d'une manière un peu gauche : J'étois presque hors d'haleine ; & leur en donnai pour raison, que j'étois descenduë un peu trop vite.

Quand Abraham entra pour servir, mon maître, pour empêcher les domestiques de rien soupçonner, dit à ces Messieurs, vous avez bien fait de venir déjeuner ; car, ma chère enfant & moi allions prendre l'air jusqu'à l'heure du dîner. J'espère que vous dinerez avec moi. Nous n'empêcherons point votre promenade, dit Monsieur Peters. Comme j'avois quelques momens de loisir, je ne suis venu que pour voir votre chapelle : mais il faut que je dîne au logis, & Monsieur Williams dinera avec moi. Et bien, donc, dit mon maître, en s'adressant à moi, nous continuerons notre dessein, & nous irons

faire une promenade en carrosse pendant une heure ou deux, dès que j'aurai montré ma petite chapelle à Monsieur Peters. Voulez vous y venir avec nous après déjeuner, Pamela, ajouta-t'il ? *S'il s'il* vous plaît, Monsieur, répondis-je presque en béquérant : quelle folie ! Je ne pus regarder aucun d'eux en face. Comme Abraham me confidéroit ; vraiment, dit mon maître, vous êtes à peine revenuë de votre frayeur : comment est-ce que le pied vous a glissé ? Vous êtes fort heureuse de ne vous être pas blessée. Monsieur Peters enchérissant sur cette supposition, dont il comprit la raison, j'espère, Mademoiselle, me dit-il, que vous ne vous êtes pas foulé la cheville du pied ? Non, Monsieur, lui dis-je, je ne croi pas qu'elle soit foulée ; mais elle me fait un peu de mal ; & je disois vrai, car je pensois à ma sotté timidité. Abraham, dit mon maître, dites à Robin qu'il mette les chevaux au grand carrosse, au lieu de les mettre au carrosse coupé ; & si ces Messieurs veulent absolument s'en aller, nous pourrons les remettre chez eux. Cela n'est pas nécessaire, dit Monsieur Peters, j'aime autant gagner le logis à pied, si la chose est du goût de Monsieur Williams. Et bien donc, dit mon maître en s'adressant à Abraham, que Robin mette les chevaux au carrosse coupé, comme je le lui ai dit.

Je ne pus manger, quoique j'y essayasse. La main me trembloit si violemment, que je répandis une partie de mon chocolat, & fus obligée de remettre ma tasse sur la table ; ils eurent tous la bonté de ne pas faire semblant de s'en appercevoir, & de regarder d'un autre côté. J'ai ici un anneau tout simple, dit mon maître à Monsieur Peters, dès qu'Abraham eut le dos tourné : J'espère que la cérémonie lui donnera de la dignité, & que je donnerai lieu à ma chère fille, de le regarder pour cette raison comme le plus précieux que je puisse jamais lui offrir.

offrir. Monsieur Peters répondit, qu'il étoit bien assuré, que j'en ferois plus de cas que du plus riche diamand du monde.

J'avois dit à la Jewkes de ne point s'ajuster, pour ne donner aucun soupçon ; & elle suivit mon conseil.

Quand le déjeuner fut fini, mon maître dit devant Abraham ; & bien, Messieurs, allons voir la chapelle : Vous me direz votre avis sur les changemens que j'y veux faire faire. Je vous en presse d'autant plus, que l'examen que vous allez en faire par rapport aux changemens, prendra un peu de tems ; & qu'il ne nous en restera pas beaucoup entre cet examen & le dîner, pour la petite promenade que nous avons dessein de faire : Ne voulez vous pas nous en dire aussi votre sentiment, ma chère Pamela, ajouta-t'il ? Oui, Monsieur, lui dis-je, je vous suivrai.

Là-dessus, ils sortirent, & je me rassis, me donnant un peu d'air avec mon éventail. Je croi, dis-je à la Jewkes, que le cœur est prêt à me manquer. Irai-je vous chercher un peu de quelque chose de cordial, me dit-elle ? Non, repris-je, je suis la plus sottie des filles ! Le défaut de courage est tout ce qui me tient. Elle tira sa bouteille d'eau de la reine d'hongrie, qu'elle vouloit me donner : gardez la dans votre main, lui dis-je ; peut être en aurai-je besoin : j'espère cependant que non.

Elle me parla fort amicalement ; & me pria de partir. Je me levai, mais mes genoux se heurtoient tellement l'un l'autre, que je fus obligée de me rasseoir. A la fin, je la pris par le bras, & passant devant Abraham, vraiment, dis-je à la Jewkes, cette vilaine glissade, que j'ai eüe en descendant l'escalier, m'a fait boiter ; & il faut que je me soutienne sur vous. Savez vous, ajoutai-je, quels si grands changemens on doit faire à la chapelle, qu'il nous en faille tous dire notre opinion ?

Elle me dit qu'on avoit mis Nannon dans le secret ; & qu'elle lui avoit ordonné de demeurer à la porte de la chapelle, pour voir que personne n'y entrât. Dès que j'y eus mis le pied, mon cher maître vint à moi, me prit la main, & me conduisit à l'Autel. Souvenez vous ma chère enfant, me dit-il tout bas, d'être gaye comme je vous en ai prié. Je la suis, je la serai, Monsieur, lui répondis-je : & je savois à peine ce que je disois : vous pouvez bien le croire, puisque je disois à Madame Jewkes, ne me quittez pas, Madame Jewkes, de grace, ne me quittez pas, comme si j'avois placé toute ma confiance en elle, & que je n'en eusse mis aucune en celui qui la méritoit toute entière. Elle demeura donc colée à moi. Dieu me pardonne, je n'ai de ma vie été si distraite que je la fus d'abord ; cela continua même, jusqu'à ce que Monsieur Williams eût lu la partie du service, qui précède les terribles paroles, où il nous *requit de parler sans déguisement, par ce que nous en répondrions au terrible jour du jugement.* Il prononça en suite les paroles solennelles qui devoient nous lier pour jamais. Prenez garde à ceci me dit tout bas mon cher maître : Je me reveillai alors comme en sursaut : N'y savez vous aucun empêchement ? Me dit-il encore du même ton : Je rougis, & répondis assez bas aussi ; je n'en sçai aucun, Monsieur, que mon extrême indignité.

Alors Monsieur Williams prononça ces mots charmants, *Veux tu avoir cette femme pour ton épouse, &c ?* Et je commençai un peu à prendre courage, quand mon cher maître répondit à haute voix à cette demande *je le veux.* Mais, quand il m'y fallut répondre à mon tour, je ne pus jamais le faire que par une révérence. Je suis pourtant très sûre que mon cœur étoit bien plus prêt à répondre que ma langue : aussi répéta-t'il tous les articles où je promis d'*obéir, de servir, d'aimer, & d'honorer.*

Monsieur

Monfieur Peters me fervit de Père *. Je répétai de meilleure grace, auffi bien que mon cher maître, les paroles où l'on fe donne mutuellement l'un à l'autre : & la cérémonie de l'anneau venant en fon rang, je reçûs cette chère faveur de fa digne main, avec le cœur pénétré de la plus vive reconnoiffance : Il m'affura depuis, lorsque nous allâmes nous promener dans le carrosse, que lorsqu'il avoit prononcé ces mots *de cet anneau je t'épouse*, & ce qui fuit, je lui avois fait une révérence, en lui difant, Monsieur, je vous remercie. Peut être le fis-je en effet ; car, en vérité, cette partie du service étoit infiniment agréable, & mon cœur étoit pénétré de fa bonté, & de la manière tendre & gracieuse dont il s'acquitta de cet endroit. J'étois charmée, que la fuite confiftât en prières, & en genufléxions ; car je tremblois si terriblement entre la crainte & la joie, qu'à peine pouvois je me foutenir.

La jonction de nos mains, la déclaration que nous étions mariés, qui fut faite en fuite au petit nombre de témoins qui y affiftèrent (car, en comptant Nannon, dont la curiosité ne lui permit jamais de rester à la porte, nous n'avions que Monsieur Peters, & Madame Jewkes pour toute compagnie) la bénédiction, le pfeaume, les prières qui suivent, & l'exhortation finale, furent autant de belles, & agréables parties du service divin, auxquelles mon cœur commença à se délecter, les esprits m'étant un peu revenus.

K 6

C'est

* En Angleterre quand une femme se marie, soit qu'elle soit veuve ou non, il faut toujours que quelqu'un fasse l'office de père dans la cérémonie, soit que ce soit son père en effet, ou quelqu'autre. Le premier venu peut en remplir la place. Toute sa fonction consiste, lorsque dans un endroit de la liturgie le prêtre demande, *qui donne cette femme à cet homme?* à répondre, *moi* ; & à donner en même tems au mari la main de sa femme.

C'est ainsi, mes chers parens, que votre heureuse, votre trois fois heureuse Pamela, fut enfin mariée : & à qui bon Dieu ! à son tendre & bien-aimé maître ! au souverain de toutes ses affections. C'est ainsi, enfin, que par un heureux décret de la providence, celui qui attaqua mon innocence autrefois, en est devenu le tendre protecteur, le généreux rémunérateur. Dieu en soit à jamais beni & loué ; & me fasse la grace de n'être pas tout à fait indigne d'un honneur si singulier ! Puisse-t'il à jamais bénir & récompenser le cher & bien aimé mortel, qui a ainsi élevé sa pauvre servante, & lui a donné un rang dont les plus grandes dames feroient leur bonheur.

Mon maître me salua † avec toute l'ardeur imaginable : Dieu veuille, me dit-il en même tems, Dieu veuille, ma chère amie, vous donner autant de joye à l'occasion du lien que nous venons de contracter, que j'en ressens dans ce moment. Il me présenta tout de suite à Monsieur Peters, qui me dit en me saluant, vous voudrez bien, Madame, excuser la liberté que je prends : - car, je vous ai livrée à votre époux & vous êtes ma fille. Monsieur Williams s'étant retiré un peu à l'écart par discrétion : acceptez je vous prie mes très humbles remerciemens, lui dit mon maître, & prenez part à la joye de votre seigneur. Là-dessus il me salua à son tour, & me dit avec toute la cordialité imaginable, Madame, j'y prends une part très sincère ; & je puis vous assurer, que de voir tant d'innocence & de vertu si éminemment récompensées, est pour moi un des plus grands
plaisirs

† En Anglois, *saluer une Dame*, signifie la baiser en cérémonie. Lorsqu'un homme est présenté pour la première fois à une maîtresse de maison, *il la salue*, c'est à dire, il la baise d'un air respectueux, & ce baiser est toujours donné sur la bouche, que la dame lui présente sans scrupule & sans façon.

plaisirs que j'aye goûté de ma vie. Mon maître lui sçut un gré infini de ce discours obligeant.

Madame Jewkes vouloit me baiser la main à la porte de la chapelle : mais, les esprits m'étant entièrement revenus, je lui passai mes bras au cou & la baisai : Je vous remercie, Madame Jewkes, lui dis-je, de m'avoir accompagnée. Je me suis étrangement comportée. Je vous demande pardon, Madame, reprit-elle, vous vous en êtes assez bien tirée, passablement bien !

Monsieur Peters sortit avec moi, & Monsieur Williams & mon maître sortirent après nous en conversant ensemble.

Madame, me dit Monsieur Peters, quand nous fûmes dans la salle, permettez moi de vous assurer encore de la part que je prends aujourd'hui à votre joie : Puisse chaque jour y ajouter un nouveau surcroi ; & puissiez vous faire long tems le bonheur l'un de l'autre ; car vous êtes le plus aimable couple que j'aye jamais vû s'unir. Je lui dis, que je lui étois infiniment obligée de sa bonne opinion & de ses bons souhaits, & que j'espérois que ma conduite à l'avenir ne m'en rendroit pas indigne.

Et bien, ma chère âme, me dit mon aimable bienfaiteur en entrant avec Monsieur Williams, comment vous portez vous ? J'espère que vous êtes un peu plus tranquile. Vous voyez pourtant, que ce n'étoit pas une chose aussi terrible que vous vous la figuriez.

C'est une crise des plus importantes, lui dit très obligeamment Monsieur Peters, & j'aime à voir qu'on s'y comporte avec autant de révérence & de gravité que Madame l'a fait. C'est le meilleur de tous les signes ; & plus la réflexion à lieu dans un commencement, plus elle annonce de prudence pour la suite.

Madame

Madame Jewkes, fans en être requise, entra avec une grand coupe d'argent pleine de vin de Canarie, où elle avoit mis une rôtie, de la muscade & du sucre : Vous ne pouviez jamais mieux penser, Madame Jewkes, lui dit mon maître ; car nous avons tous assez mal déjeuné. Il m'obligea à manger un peu de la rôtie ; les autres en firent autant & burent assez volontiers ; j'en bus un peu pour ma part, & je m'en sentis fortifiée plus d'une heure après.

Mon maître tira un beau diamant de son doigt, & en fit présent à Monsieur Peters ; qui parut très sensible à cette marque d'amitié. Pour vous ma vieille connoissance, dit-il à Monsieur Williams, je vous ai réservé, en dépit des sollicitations d'une foule de rivaux, le bénéfice que je vous avois toujours destiné : Je vous prie de vous préparer à en prendre possession ; & comme cela peut occasionner quelques frais, je vous prie aussi, ajouta-t'il, en lui donnant un billet de banque de cinquante livres Sterlin, comme il me l'a dit depuis, d'accepter ceci, pour vous aider à les payer.

C'est ainsi que ce généreux mortel nous combla tous de ses faveurs : & moi en particulier, qu'il traita avec autant de distinction, que s'il eut épousé la première fortune d'Angleterre.

Il prit finalement congé de ces Messieurs, leur recommandant encore le secret pour quelques jours, & ils partirent. Aucun des domestiques, n'eut le moindre soupçon, du moins Madame Jewkes le croit elle. Pour moi, je me jettai à ses pieds, bénissant Dieu, & le bénissant lui même de toutes ses bontés, dont il m'accabla encoré, m'appellant sa chère épouse, & me donnant mille autres noms si charmans, que mon cœur épanouï de reconnoissance, me rendoit incapable de rien exprimer.

Il me conduisit en suite au carrosse : & nous fîmes la plus délicieuse promenade du monde, autour des villages voisins. Il s'efforça de dissiper ces angoisses étranges qui s'obstinent encore à me tenir compagnie, & qui malgré tous mes efforts, repandent encore, comme il me l'a dit depuis, un air trop pensif sur toute ma contenance.

Nous arrivâmes au logis entr'une & deux heures, & il se délectoit à penser, qu'il ne seroit pas un seul instant de ce charmant jour hors de ma compagnie, afin, comme il eut la bonté de me le dire, de travailler à m'inspirer une familiarité, qui augmentât ma confiance en lui : lorsqu'on vint lui dire, qu'un des domestiques du Chevalier Hargrave étoit venu, pour l'avertir que son maître & deux autres Messieurs étoient en route pour Nottingham, & que chemin faisant, ils viendroient prendre un dîner chez lui.

Ce contretems lui fit une peine incroyable : Il me dit qu'il auroit été charmé de leur compagnie en toute autre occasion, mais que pour ce jour là, venir ainsi lui tomber sur les bras, étoit le comble de la barbarie ; & qu'il auroit fort souhaité, qu'on leur eût dit qu'il ne dînoit pas au logis. D'ailleurs, ajouta-t'il, ce sont des buveurs éternels, & il me sera peut être impossible de les renvoyer ce soir ; car il n'ont autre chose à faire qu'à courir le país, & à visiter leurs amis sur toute la route : & ce leur est tout un de rester une nuit ou un mois dans un endroit. Mais, ajouta-t'il, je trouverai si je puis quelque moyen, pour m'en défaire après-dîner. La peste les étouffe, dit-il outré de dépit, on diroit qu'il n'y avoit que ce seul jour dans l'année, & qu'ils l'ont choisi tout exprès.

A peine étions nous descendus de carrosse, & rentrés dans le logis, qu'ils arrivèrent. Je regardai par la fenêtre : ils me parurent trois bandis écervelés, qui en arrivant à la porte de fer entonnèrent
une

une fanfare, & firent tous à la fois claquer leurs fouets avec tant de fureur que toute l'avantcour en retentit.

Je montai donc à ma chambre, & vis, non sans un violent batement de cœur, Madame Jewkes, officieusement occupée à la mettre en ordre, pour y recevoir un hôte, qui, quelque bien venu qu'il y soit, comme c'est à-présent mon devoir de le dire, ne laisse pas de me paroître redoutable quand j'y pense. Ainsi, je me refugiai dans mon cabinet, & eus recours à ma plume, pour m'amuser, & faire diversion aux angoisses de mon esprit. Si le cœur d'une personne qui aime aussi tendrement & est accablée de tant de faveurs que moi, peut éprouver de semblables allarmes ; de quelles horreurs ne doivent pas être saisies de pauvres filles, que des parens ou des tuteurs tyranniques forcent, pour des vûes sordides, d'épouser un homme quelles haïssent, en jettant peut être dans le désespoir celui qu'elles aiment le plus tendrement. O ! l'affreuse situation ! De quoi des parens si cruels n'auront ils pas à répondre ? Et quelles ne doivent pas être les tortures de ces pauvres victimes innocentes ? Mais, graces au ciel, mon sort est bien différent du leur.

Mon cher maître, car je n'oserois présumer encore de l'appeller d'un nom plus tendre, mon aimable maître vint me trouver : je ne viens, dit-il en entrant, que pour demander à ma chère épouse (ô ! le charmant mot ! ô ! la plus charmante de toutes les expressions !) que pour demander à ma chère épouse comment elle se porte ? Vous écrivez à ce que je vois, ma chère, me dit-il. Je croi que ces maudits coquins sont à plus de moitié fous, & que bientôt ils me rendront fou moi-même. Quoiqu'il en soit, j'ai ordonné qu'on mît les chevaux au carrosse, comme si j'avois donné parole de me trouver à cinq milles d'ici, & je les chasserai s'il se peut du
logis,

logis, en faisant moi-même un tour avec eux, après quoi, je tournerai bride dès que je m'en ferai débarrassé. Je comprends que Miledy Davers s'est beaucoup mêlée de nos affaires. Elle s'est donné carrière sur mon compte avec le Chevalier N*** ; & il m'ont tous impitoyablement brocardé. J'ai même été obligé de prendre mon sérieux, autrement ils vouloient à toute force monter ici pour vous voir, parce que j'ai refusé de vous faire descendre. Nous aurons eux & moi mail à parti, ajouta-t'il en me baissant, si je ne viens pas à bout de m'en dépêtrer ; car, ils m'ont dérobé deux ou trois heures précieuses, que j'aurois passées avec celle qui fait les délices de mon ame. Il me quitta là-dessus, & alla retrouver sa compagnie.

Madame Jewkes vint me dire que mon dîner m'attendoit dans la petite sale. Je descendis : elle eut la politesse d'offrir de me servir à table ; & ne se laissa persuader qu'avec peine de manger avec moi : Mais j'insistai tant, qu'enfin elle se rendit. Madame Jewkes, lui dis-je, il seroit étrange que je le prisse tout d'un coup sur un si haut ton : Quoi que mon nouvel état puisse exiger de moi, j'espère que je me conduirai toujours de façon à ne laisser entrevoir ni orgueil ni impertinence dans mon caractère.

Vous êtes bien bonne, Madame, me dit-elle ; mais, je n'oublierai jamais ce que je dois à l'épouse de mon maître. Et bien donc, repris-je, puisqu'il faut que je le prenne si-tôt sur le haut ton, j'exige de vous ce que vous appelez votre devoir ; & que vous vous assieiez quand je vous en prie.

Je la forçai ainsi de s'asseoir ; & tout ce que je pus faire ce fut de manger un peu d'un pâté de pommes, & autant d'un flan.

Mon cher maître revint encore me voir. Dieu soit loué, me dit-il, mes scélerats vont décamper ;
mais

mais il faut que j'aie les conduire un bout de chemin. J'ai choisi pour cela mon carrosse ; car si je montois à cheval, il me seroit difficile de m'en délivrer. Ce sont de vraies plotes de neige, qui chemin faisant rassemblent le plus de compagnie qu'ils peuvent, pour s'en mieux divertir quelques jours de fuite.

Nous nous levâmes toutes deux dès qu'il entra : **Fi donc, Pamela,** me dit-il, les cérémonies sont elles de saison à présent ? **Demeurez assise, Madame Jewkes ;** non, Monsieur, dit celle-ci, je ne voulois pas prendre cette liberté ; mais, ma maîtresse m'y a forcée ! Elle a fort bien fait, répondit mon maître en me donnant un petit coup sur la joue ; car, nous ne sommes encore qu'à demi mariés ; & elle n'est votre maîtresse tout au plus qu'à moitié. **Allons, ma chère,** ajouta-t'il, cessez de baisser ainsi les yeux, & de garder le silence : je croi, en vérité, que vous ne m'avez pas dit quatre paroles dans tout le tems que nous nous sommes promenés ensemble. Je veux bien accorder quelque chose à votre timidité ; mais aussi trop est trop. **Madame Jewkes,** ajouta-t'il, n'avez vous pas quelques contes divertissans à faire à ma Pamela, pour l'égayer jusqu'à mon retour ? ô ! que oui, dit la Jewkes, je pourrois lui en débiter un Kirielle des plus drôles ; mais, ma maîtresse a l'oreille trop chatoüilleuse pour les entendre ; je ne dirois rien cependant qui pût la choquer. Ah ! pauvre femme ! disois-je en moi-même, je te connois mal, ou tes contes les plus chastes feroient rougir une personne modeste ; je n'en veux entendre aucun.

Dites lui en devant moi un de vos plus courts, **Madame Jewkes,** ajouta mon maître. Et bien, Monsieur, reprit-elle, j'ai connu une jeune dame qui rougissoit aussi aisément que ma maîtresse peut le faire, & qui avoit épousé . . . de grace, ma chère **Madame Jewkes,** interrompis-je, demeurez en là
de

de votre conte ! le commencement ne m'en plaît pas. Pour suivez, lui dit mon maître. Au nom de Dieu, m'écriai-je, ne l'en requérez pas. Et bien donc, Madame Jewkes, lui dit-il, nous aurons votre conte une autrefois.

Abrâham vint l'avertir que ces messieurs parloient, & que son carrosse étoit prêt. J'en suis charmé, reprit-il, & tout de suite il alla les retrouver, & partit avec eux.

Après leur départ, je fis un tour de Jardin avec Madame Jewkes. Quand je me fus promenée quelque tems, je serois bien aise, lui dis-je, que vous vinssiez avec moi jusqu'à l'allée d'Ormes, pour rencontrer le carrosse : car, je ne sçai comment le regarder en face quand il est avec moi ; ni comment supporter son absence quand j'ai lieu de m'attendre qu'il viendra. Les étranges contrastes que ceux auxquels cette passion indéchiffable donne lieu !

Que l'aspect de tout ce qui est dans cette maison & aux environs, est différent de ce qu'il m'a paru autrefois ! Le Jardin, l'étang, l'alcove, l'allée d'ormes, tout a changé de face : mais, quoi de plus naturel ? ma prison est devenuë mon palais.

Je vis enfin revenir mon bien aimé, qui descendit de carrosse où nous étions. Madame Jewkes me quitta pour lors. Quoi ! ma Pamela ! s'écria-t'il en me donnant un baiser ! qu'est-ce qui l'amène de ce côté ? c'est, j'espère, l'envie de venir à ma rencontre ? c'est cela même répondis-je. En vérité, me dit-il, vous m'obligez le plus sensiblement du monde ; mais pourquoi ces yeux qui semblent fuir les miens ? pourquoi cet air abbattu, comme si vous aviez peur de moi ? Vous auriez tort de le penser, Monsieur, répondis-je. Rejoüissez moi donc le cœur par une contenance plus gaye, me dit-il ; & bannissez de dessus le plus charmant visage du monde, ces apparences d'angoisse & d'inquiétude

quiétude qui en troublent la sérénité. Avez vous, ma chère enfant, des craintes que je puisse dissiper ; des doutes que je puisse lever ; des espérances que je puisse fortifier, des requêtes que je puisse vous octroyer ? parlez, ma chère Pamela ; si c'est quelque chose qui dépende de moi, dites seulement le mot, & je remplirai tous vos desirs, au prix de vous voir sourire une seule & unique fois.

Je ne saurois, lui dis-je avoir d'autres doutes ni d'autres craintes que celle de ne pouvoir jamais mériter toutes vos bontez. Je me borne à espérer que ma conduite à l'avenir pourra ne vous pas déplaire, & que ma constance à remplir tous mes devoirs sera de votre goût : pour des requêtes, l'unique que j'aye à vous faire est, de me pardonner tous mes défauts ; entr'autres, cette ridicule foiblesse, qui après un procédé aussi généreux que le vôtre, me fait paroître à vos yeux, comme vous refusant cette complaisance, & ces marques de tendresse que vous exigez de moi. Mais, en vérité, Monsieur, je suis si accablée de vos faveurs, que je succombe sous leur poids ; & je le soutiens d'autant moins, que je ne vois pas comment je pourrai, dans tout le tems qui me reste à vivre, & en y employant tous mes efforts, mériter jamais la moindre de vos faveurs.

Je connois, me dit-il, votre cœur reconnoissant : mais, souvenez vous, ma chère amie, de ce que les jurisconsultes nous disent, que les loix ne connoissent point de considération plus puissante que celle du mariage. C'est lui, ma chère épouse, qui vous a renduë mienne, & qui m'a rendu vôtre, & vous avez le droit du monde le mieux établi, à partager avec moi tous mes biens. Mais, si nous mettons cette considération à part, quelle obligation m'avez vous, je vous prie ? Votre cœur est pur comme celui des anges, & est autant au dessus du mien, que je leur suis inférieur : je ne suis rien moins que votre

tre égal pour l'esprit & le jugement : Vous avez toutes les graces qu'une femme peut devoir à l'éducation, & ces graces sont relevées par un génie qui vous les rend naturelles : votre douceur & votre noble sincérité, sont sans pareilles, & vous surpassez en beauté toutes les dames que j'ai connuës. De quel côté peut donc être l'obligation, ma très chère enfant, si ce n'est du mien ? Mais, pour éviter d'en venir à ces comparaisons, ne parlons désormais que d'égalité : la condescendance sera cependant de votre côté, si l'on met en parallèle les trésors de votre âme, & votre vertu sans reproche, avec des biens que je pourrois appeler les présens du hazard, & qui sont les seuls avantages dont il me soit permis de me vanter : aussi ne croirai-je jamais pouvoir vous mériter, jusqu'à ce que, profitant de votre aimable exemple, ma conduite soit devenuë avec le tems, presqu'aussi exempte de blâme que la vôtre.

Ah, Monsieur, m'écriai-je, de quelle joie ne remplissez vous pas mon cœur ! Loin de me sentir exposée au dangereuses séductions de l'état brillant auquel votre bonté m'éleve, vous me faites espérer que je me confirmerai de plus en plus dans tous mes devoirs en vous imitant, & que peut être nous contribuerons à éterniser & assurer le bonheur l'un de l'autre, pour cette grande époque où il n'y aura plus de tems ! Mais, comme vous m'en avez déjà avertie, je ne veux pas être sérieuse à l'excès. Vous m'encouragez d'une manière si touchante, que je prends une ferme résolution, d'être en toutes choses ce que vous voudriez que je fusse ! J'espère vous démontrer de plus en plus, que je n'ai d'autre volonté que la vôtre. Il m'embrassa le plus tendrement du monde, & me remercia de mes assurances, qu'il voulut bien appeler obligeantes. Nous rentrâmes ensemble dans le logis.

Huit heures du soir.

VOUS me direz à présent, mes chers parens, que de si douces protestations, absolument volontaires de sa part, étoient tout ce que je pouvois souhaiter, & devoient bien me rassurer le cœur ; aussi pris-je la résolution de vaincre s'il se pouvoit mes craintes & mes angoisses frivoles.

Dix heures du soir.

TOUT le tems que nous soupâmes, il ne fit & ne dit rien que ne fût la bonté toute pure. Il me fit sentir avec toute la délicatesse imaginable, qu'il s'appercevoit que je luttois contre moi-même. Je vois, dit-il, avec plaisir les efforts que fait ma chère enfant pour se comporter d'une manière conforme à mes souhaits : Je démesle même au travers des combats charmans que lui livre une modestie un peu trop tyrannique, combien je suis redevable à l'envie qu'elle auroit de m'obliger. Je vous l'ai déjà dit, ma chère Pamela, je suis la conquête de votre vertu plutôt que de votre beauté : aussi ma chère, pouvez vous compter, qu'aucune de mes paroles, qu'aucun de mes regards n'aura droit de vous alarmer, ni de vous faire soupçonner la vérité de mes assurances. Vous pouvez m'en croire d'autant mieux, que vous appercevez sans doute combien je souffre de vous voir inquiète, même sans sujet. J'entrerai cependant dans le foible de ma chère fille, jusques là que d'avouer, qu'une âme aussi pure que la sienne peut être saisie de quelques craintes, à la vuë d'un changement si important. Etant donc résolu de m'étudier à adoucir vos peines, en toute occasion, & dans toutes les diverses époques de ma vie, je ne saurois
déormais

déformais vous blamer, que de choses qui rendroient vos maux plus grands que les miens.

Après le souper, dont je pus à peine goûter, malgré ses plus tendres sollicitations, il me fit boire deux verres de Champagne, & ensuite un verre de vin de Canarie, qu'il me força d'accepter en me nommant obligeamment vos chères santés. Le tems du repos approchoit, il me vit changer vingt fois de couleur, & trembler comme une sotté. Quelle ne fut pas pour lors sa délicatesse ! Certes, jamais fille dans une situation aussi charmante, ne se comporta plus extravagamment que moi ! Ma chère fille, me dit-il, j'ai peur que tant d'heures de suite dans ma compagnie, ne soient un peu trop pour vous. Peut être aimeriez vous mieux demeurer seule pour le présent, & vous recueillir quelques instans dans votre cabinet ?

C'étoit bien ce que je souhaitois, mais je n'osois en parler de peur de le fâcher : car, à mesure que les heures s'écouloient, je sentoient mes allarmes se fortifier ; chaque instant que je levois les yeux sur le visage de ce cher ami, augmentoit l'agitation de mon pauvre cœur, dont les terreurs tenoient à la fois du ravissement & du supplice. Vous êtes tout ce qu'il y a de meilleur dans le monde, lui dis-je en saisissant à deux mains une des siennes, que je baifai avec transport. Il me salua avec toute l'ardeur imaginable, me donna la main, parce qu'il vit que je pouvois à peine me soutenir, me conduisit jusqu'à la porte de ma chambre, & se retira le plus généreusement du monde.

Je me renfermai dans mon cabinet : où d'emblée je me jettai à genoux, & rendis à Dieu de nouvelles actions de grâces pour les faveurs dont il m'avoit comblée dans ce jour. Je le suppliai de vouloir bien, par sa divine bonté, guider tellement tout le reste de ma vie, que je pusse devenir un heureux instrument

ment pour avancer sa gloire. Laisée en suite à moi seule, je repris un peu de courage ; mon âme devint plus légère, & voyant devant moi de l'encre & du papier : Je m'amufai à écrire jusqu'à cet endroit.

J E U D I, à Onze heures du soir.

MAdame Jewkes est venuë me demander, si son maître ne pouvoit pas me rendre visite dans mon cabinet : Elle m'a même insinué, que ce n'étoit pas là qu'il s'attendoit de me trouver ; je l'ai chargée de le prier de m'accorder un seul quart d'heure de plus ; & je me remets enfin entre les mains du tout-puissant, qui après m'avoit fait passer par une suite si étrange de terreurs & d'effrois, ma conduite enfin à cet heureux & pourtant redoutable moment. Bon soir, mes chers parens ; vous n'aurez cette lettre de long tems : mais je sçai que vous priez incessamment pour moi, & qu'au moment que je vous écris j'ai part à vos vœux. A Dieu donc, bon soir, Dieu vous bénisse. *Amen, Amen,* & si c'est sa sainte volonté, qu'il me bénisse aussi, & que je puisse me dire toute ma vie la plus respectueuse des filles, &c.

V E N D R E D I au soir.

MON cher époux se montre à mon égard & en toutes choses le plus excellent des humains : son indulgence sans bornes rend chaque instant de ma vie plus heureux que le précédent. Il a pitié de mes petites foiblesses, & me les pardonne toutes ; il s'étudie à dissiper mes craintes : ses expressions sont si chastes, ses idées si pures, & toute sa conduite si scrupuleusement décente, que jamais, non jamais mortelle ne fut si heureuse que votre Pamela ! Je ne pouvois

pouvois de ma vie espérer d'avoir en partage un semblable mari ; beaucoup moins pouvois-je me flater, qu'un jeune gentilhomme qui s'étoit permis des attentats que je vais tâcher d'oublier pour jamais, se seroit comporté avec une délicatesse si parfaitement inaccessible à la critique. Il ne s'émancipa jamais à la plus légère plaisanterie. Pas un mot tant soit peu offensant, pas le moindre geste, pas le plus petit badinage ne lui échapa, qui pût blesser ni même allarmer les oreilles de votre heureuse & trois fois heureuse Pamela. En un mot, il ne profère rien, qui ne doive m'enhardir à lever les yeux avec plaisir sur le généreux auteur de ma félicité.

Au déjeuner, comme je ne favois pas trop comment le regarder, il m'en donna le courage en me parlant de vous, mes chers parens, dont il comprit que je m'entretiendrois toujours avec plaisir ; & il m'assura qu'il vous rendroit heureux l'un & l'autre. Il ajoûta qu'il souhaitoit que je vous écrivisse pour vous apprendre mon mariage ; & que Thomas, qui pourroit chemin faisant lui rendre quelque service de ce côté-là, vous porteroit exprès la lettre. Et je ne demanderai pas, à voir vos écrits, me dit-il, parce que je vous ai promis de n'en rien faire, & que je veux désormais tenir religieusement parole en toutes choses à ma chère épouse (ô la ravissante expression !) Vous pouvez leur envoyer tous vos papiers, à compter depuis ceux qu'ils ont déjà jusqu'à cet heureux moment. Permettez moi seulement de les prier de les conserver, & de me les remettre quand ils en auront fait la lecture, aussi bien que ceux que je n'ai pas vûs ; & que je ne souhaite pas cependant de voir avant ce tems-là ; mais dont je regarderai la communication comme une faveur, si vous voulez bien me l'accorder.

Monsieur, lui dis-je, je me ferai toujours un délice, aussi bien qu'un devoir indispensable, de vous

obeir en toutes choses, & je continuârai de leur écrire un détail de tout jusqu'à ce jour, afin qu'ils voyent combien vous m'avez renduë heureuse.

Je sçai, mes chers parens, que vous vous joindrez l'un & l'autre à moi, pour benir Dieu de concert, des faveurs qu'il répand si miraculeusement sur vous comme sur moi. Car mon maître me demanda fort en détail l'état de vos affaires, & me dit, qu'il avoit remarqué, que, dans quelques unes de mes premières lettres, je supposois que vous étiez endettés. Il me donna en même tems cinquante guinées, avec ordre de vous les envoyer dans mon paquet, pour en payer autant de vos dettes que la somme en pourroit acquitter, & de vous dire de quitter vos occupations présentes, pour vous mettre vous & ma chère mère dans un équipage honnête & de gens aisés, ajoutant, qu'à son retour dans le comté de Bedford, il vous choisiroit un séjour plus convenable que celui où vous étiez. Bon Dieu ! comment soutiendrai-je le poids de tant de bienfaits ! Je vous envoie la somme enveloppée dans différens papiers doubles, dont chacun contient cinq guinées.

Pour moi, il ne m'en donna pas moins que cent. Je voudrois, ma chère, me dit-il, que de cet argent vous en donnassiez ce que vous trouveriez à propos, & comme de vous même, à Madame Jewkes, en partant d'ici : Mon cher Monsieur, lui dis-je, je vous prie de fixer la chose vous même. Donnez lui donc, reprit-il, vingt guinées, comme un présent que vous lui faites à l'occasion de vos nocces. Donnez dix guinées à Colbrand ; cinq à chacun des cochers, cinq à chacune des deux cuisinières de cette maison ; autant à Abraham & à Thomas, & vingt guinées à partager entre les jardiniers, les palfreniers, & autres domestiques inférieurs. Lorsque nous serons de retour à mon autre campagne, je vous donnerai amplement de quoi vous met-

met-

mettre dans un équipage où ma bien aimée épouse puisse paroître avec décence : car, à-présent, ma chère Pamela, ajouta-t'il, vous devez vous montrer désormais dans les ajustemens qui conviennent à ma femme, sans prendre garde, comme vous vous le proposiez, à ce que diront d'autres dames. Sans cela, ce que vous vous imaginiez devoir être un moyen d'éviter l'envie des personnes de votre sexe, auroit l'air, chez moi, d'un mépris volontaire pour vous, dont j'espère que je ne ferai jamais coupable. Je convaincrail'univers, que je vous estime comme je le dois, & autant que si j'avois épousé le plus riche parti du royaume : Et pourquoi ne le ferois-je pas, moi qui sçai que vous effacez par vos rares vertus tout ce que nous avons de plus qualifié.

L'impossibilité d'exprimer tout ce que je sentoais alors, me rendoit muette. Ma Pamela, ma femme, mon épouse, ma compagne chérie, me dit-il, avec transport, je vois votre aimable confusion. J'allois rompre enfin le silence, mais lui me fermant la bouche par mille baisers ; je sçaurai bien, me dit-il, vous forcer à vous taire ; vous n'aurez pas même le privilège de me remercier ; car quand je ferois pour vous dix fois plus que je ne fais, je n'exprimerois encore que très foiblement l'amour que les charmes de votre âme & de votre personne m'ont inspiré. Je tiens à honneur, ajouta-t'il en me serrant dans ses bras, de pouvoir aujourd'hui m'en dire le possesseur. Ah ! mes chers parens ! puis-je désormais faire autre chose que de redoubler de tendresse, de reconnaissance, & de joye !

Il bannit ainsi de mon esprit par ses manières angéliques, les réflexions mêlées de crainte, de honte, & même de tristesse, qui me faisoient redouter de le voir pour la première fois de ce jour là : & lorsqu'on m'appella pour déjeuner avec lui, je me sentis le calme & la tranquillité même.

S'imaginant que j'étois un peu rêveuse, il me proposa d'aller prendre l'air en carrosse, jusqu'à l'heure du dîner. Ce fut encore un nouveau soulagement pour moi. Il m'amusa de mille recits amusans, & m'entretint de ce qu'il avoit vu de plus remarquable dans ses voyages. Il me mit au fait des différens caractères des Messieurs & des Dames qui demeuroient dans le voisinage de son autre maison de campagne, & me nomma ceux dont il souhaitoit que je cultivasse le plus la connoissance. Je nommai Miledy Davers un peu en tremblant. J'aime assurément ma sœur, malgré son esprit altier & violent, me dit-il ; je sçai, qu'elle m'aime aussi, & je pourrois lui passer une partie de son orgueil, sachant celui que j'ay montré moi-même tout nouvellement, & parce-qu'elle ne connoît pas ma Pamela ni ses perfections comme moi. Mais, ma chère, vous ne devez pas oublier quels sont vos droits comme mon épouse, & lui faire bassement la cour. Je sçai que vous prendrez avec elle le parti de la douceur, pour l'amener s'il se peut à en agir envers vous comme il convient ; mais c'est à moi de voir que vous n'outriez pas la condescendance.

Cependant, continua-t'il, comme je ne veux pas rendre mon mariage public ici, j'espère qu'elle n'approchera pas de nous, avant que nous soyons dans le comté de Bedford ; & pour lors, quand elle saura que nous sommes mariés, elle se tiendra chez elle si l'esprit de discorde la possède : car, assurément, elle n'osera pas me chercher querelle, voiant qu'il n'y a plus à revenir ; de peur de paroître mériter l'indignation universelle, en travaillant méchamment à semer la discorde entre le mari & la femme. Mais brisons à présent là-dessus, & sur tout ce qui pourroit chagriner ce que j'ai de plus cher au monde. Il tourna brusquement la conversation sur des sujets réjouissans,

réjouïffans, & me dit les choses du monde les plus tendres & les plus obligantes.

A notre retour, qui fut vers l'heure du dîner, il continua sur le même ton, paroissant n'avoir à cœur que de montrer en tout la noble affection qu'il me portoit : Après le dîner, il me dit qu'il avoit déjà écrit à son drapier en ville, de lui faire faire de nouvelles livrées, & donné ordre au Mercier de feuë Madame sa mère, de lui envoyer à la campagne des échantillons de tout ce qu'il y avoit de plus à la mode en fait d'étoffes de soye, afin que j'en choisisse ce qui me plairoit. Après l'avoir assuré que ma reconnaissance étoit inexprimable ; je lui dis, que, comme il favoit mieux que moi ce qui convenoit à son rang & à sa condition, je voulois m'en remettre absolument à son bon-plaisir ; qu'accablée par lui de faveurs si singulières, je ne pouvois, en jettant les yeux sur l'avenir, penser qu'avec inquietude au rang auquel il m'avoit élevée ; & qu'à présent je craignois qu'il ne me fût difficile de le soutenir, avec une dignité qui pût justifier le choix auquel il avoit bien voulu s'abaisser : mais, que j'espérois qu'il voudroit bien m'accorder, non seulement une généreuse indulgence pour mes défauts, dont je pouvois l'assurer qu'aucun ne seroit volontaire, mais encore ses tendres instructions ; que toutes les fois qu'il remarqueroit dans ma conduite quelque chose qu'il n'approuveroit pas absolument, je le priois de m'en avertir ; & que je regarderois ses réprimandes sur des fautes nouvelles, comme les plus tendres faveurs dont il pût m'honorer ; parce qu'elles m'empêcheroient d'en commettre de plus considérables, & deviendroient un moyen pour me conserver l'avantage précieux de posséder son estime.

Il me répondit de la manière du monde la plus obligante, & m'assura qu'il ne me cacheroit jamais

la moindre de ses pensées, afin de me donner occasion de l'instruire, ou d'être instruite moi-même.

Il me demanda alors, quand je voulois partir pour sa terre du comté de Bedford ? Quand il vous plaira, répondis-je. Nous reviendrons ici avant l'hiver si vous le souhaitez, me dit-il, afin de cultiver la connoissance que vous avez commencée avec Miledy Jones, & avec la famille du Chevalier S*** ; & si Dieu veut bien nous conserver l'un pour l'autre, nous irons ensemble à Londres pour deux ou trois mois de l'hiver, comme je vous l'ai promis. Si ma chère épouse y consent, ajouta-t'il, nous pourrons, vers le milieu de la semaine prochaine, partir pour l'autre campagne. Monsieur, lui dis-je, je n'ai rien à objecter à quoi que ce soit que vous proposiez ; mais comment éviterez vous de répondre aux demandes pressantes que Mademoiselle Darnford ne manquera pas de vous faire, de lier quelque partie de dance un de ces soirs ? Et bien, reprit-il, si on ne veut pas nous en tenir quittes, nous pourrons fixer la chose à Lundi au soir. Mais, si vous le trouvez bon, ajouta-t'il, j'inviterai Miledy Jones, Monsieur Peters & sa famille, & le Chevalier S*** & la sienne, de venir Dimanche matin entendre les prières à ma petite chapelle, & prendre un diner avec moi ; & pour lors je leur déclarerai mon mariage, afin qu'en quittant ce país ma chère amie ne laisse à qui que ce soit le plus leger prétexte d'en douter. N'étoit-ce pas-là, mes chers parens, le comble de la bonté ? Mais aussi, toute sa conduite y répond elle, par une noblesse de sentimens & par des égards qui ne se démentent jamais. L'heureuse créature que je suis ? Et peut être, continua-t'il, qu'ils nous dispenseront du bal jusqu'à notre retour en ce país. Y-a-t'il quelqu'autre chose, que ma chère Pamela pût souhaiter, ajouta-t'il ? Elle peut le dire en toute liberté.

Jusqu'ici,

Jusqu'ici, mon cher Monsieur, répondis-je, vous avez prévenu, non seulement mes desirs, mais encore mes espérances, & même mes pensées. J'avouerai, cependant, puisque l'ordre obligeant que vous me donnez de vous parler sans fard, semble m'insinuer que vous vous attendez à quelque requête de ma part; j'avouërai, que j'ay encore deux ou trois souhaits, dont l'accomplissement rendroit mon bonheur plus que parfait. Parlez, me dit-il avec vivacité, quels sont ces souhaits? En vérité, Monsieur, continuai-je, je n'ose hasarder la moindre demande, de peur d'en faire quelqu'une qui ne fût pas de votre goût: Je crains de paroître me prévaloir de votre condéscendance pour moi, en femme qui ne sauroit dire, c'en est assez!

Je n'ai qu'un mot à vous repliquer, Pamela, me dit-il: Ne vous imaginez pas que les choses que j'ai faites pour vous, dans la vuë de vous obliger, ne soient que les mouvemens impetueux d'une passion naissante. S'il m'est permis de répondre de mon propre cœur, ils proviennent d'un désir uniforme & raisonné de vous obliger; d'un désir qui durera autant que votre mérite, & c'est indubitablement dire autant que ma vie. Je puis d'autant plus seurement me le garantir à moi-même; que je sens, en agissant & pensant comme je fais, un plaisir délicieux qui m'en récompense au centuple; plaisir, par conséquent, qu'il est probable que je continuerai de me procurer pour l'amour de vous & de moi. Vous pouvez donc, ma bien aimée épouse, car je suis devenu avide de prononcer ce nom que ma vanité rejettoit autrefois, vous pouvez parler hardiment; & je vous promets que tout ce qu'il me sera possible de vous accorder, je le ferai de grand cœur; seur que vous n'insisterez sur rien qui ne soit pas de cet ordre.

Je ne dois pas y penser assurément, lui dis-je, aussi m'en garderai-je bien. Vous m'avez enhardie

à vous présenter une humble requête, & c'est à deux genoux, comme il me convient le faire, que je vous conjure de rétablir ceux de vos domestiques dont j'ai malheureusement occasionné la disgrâce. Ma bien aimée Pamela n'a que trop souvent été dans cette posture suppliante, me dit-il en me relevant, je ne le permettrai plus de ma vie. Aimable épouse ! ajouta-t'il en me prenant dans ses bras & me serrant contre son sein ; apprenez moi qui vous souhaitez en particulier que je rétablisse. C'est premièrement Madame Jervis, lui dis-je ; je ne connois pas une meilleure femme, les malheurs qu'elle a eus dans ce monde lui ont rendu les suites de votre indignation doublement fâcheuses.

Qui voulez vous encore que je rétablisse, me dit-il ? Monsieur Longman, repris-je : Quelque bons qu'ils m'ayent été l'un & l'autre, je ne vous solliciterois jamais en leur faveur, si je ne pouvois pas répondre de leur intégrité, & si je ne croiois pas qu'il fût avantageux à mon cher maître, d'avoir à son service des gens d'un si excellent caractère.

Et qui encore, ajouta-t'il ? Votre bon vieux sommelier, Monsieur, lui dis-je, le pauvre Jonathan, qui a été tant d'années dans votre famille, avant le jour fortuné de votre naissance : Je me trouverois très heureuse, de n'avoir pas plaidé inutilement pour lui.

À cela, reprit-il, je n'ai qu'une chose à vous dire ; c'est que si Monsieur Longman, Madame Jervis, & Jonathan n'avoient pas eu la hardiesse de se liguier contre moi, & de s'adresser de concert à Miledy Davers, qui en a pris l'insolent prétexte de se mêler de mes affaires, je leur aurois aisément passé tout le reste de leur conduite. Il est vrai qu'ils s'étoient donné suffisamment carrière en paroles sur mon compte ; mais, en un mot, je leur aurois pardonné, parce que je souhaitois que chacun vous aimât.

Ainsi,

Ainsi, qu'à cela ne tienne : ma Pamela parle en leur faveur, je mets dès ce moment tout sous les pieds, & suis fier, de ce que l'estime & l'amitié qu'eux & tout ce qui vous connoît vous portent, justifient si bien mon amour. J'écrirai moi-même à Longman pour lui apprendre ce qu'il doit à votre intercession, à moins que le bien qu'il a gagné dans la famille ne le mette au dessus de l'offre d'y rentrer. Quant à Madame Jervis, écrivez lui vous même, ma chère enfant, & ordonnez lui d'aller, aussi-tôt la présente, reprendre possession de son ancien office ; car à-présent, ma chère, elle sera plus immédiatement à vous qu'à moi. Je sçai que vous l'aimez si cordialement, que le plaisir de la retrouver vous fera goûter doublement celui de retourner où vous l'avez quittée. Mais, ne vous imaginez pas, ajouta-t'il, que je veuille avoir toute cette complaisance pour rien. Ah ! parlez, m'écriai-je, je suis sans pouvoir, il est vrai, mais si riche en bonne volonté, que l'éclair ne sera pas plus prompt que mon obéissance. Et bien donc, me dit-il, récompensez mon ardeur à vous complaire, en me donnant de votre propre mouvement un doux baiser. Ah ! mon cher Monsieur, lui dis-je avec transport, pouviez vous jamais m'obliger d'une manière plus noble & plus touchante, qu'en exigeant pour tout retour, une chose qui redouble & l'obligation & l'honneur que je reçois : Oui, sans doute, je vous obéirai ; à ce mot, je me jettai sur lui, & ne rougis point de le baiser une fois, deux fois, & trois fois, pour la triple absolue qu'il venoit de prononcer.

Qu'avez vous de plus à me demander, ma chère Pamela, me dit-il ? Monsieur Williams est déjà pourvû ; & j'espère qu'il sera heureux. N'avez vous rien à dire pour Jean Arnold ?

Vous avez vû dans mes lettres le repentir de pauvre garçon, répondis-je. . . . Il est vrai, me dit-il,

mais c'est son repentir de m'avoir servi contre vous ; & il me semble que, comme il m'auroit trahi dans la suite, il ne mérite pas qu'aucun des deux fasse ou dise rien en sa faveur.

Mais, mon cher Monsieur, interrompis-je, c'est ici un jour de Jubilé ; moins le pauvre garçon mérite, plus votre bonté pour lui sera grande. Permettez moi encore d'ajouter, que comme son cœur a été partagé entre ce qu'il vous devoit & sa bonne volonté pour moi, & qu'il ne savoit pas comment faire un choix, lorsqu'il nous verra si heureusement unis par votre extrême bonté envers moi, son devoir ne lui sera plus douteux ; & comme il n'y a manqué que dans ce seul point, j'espère qu'il vous servira fidèlement à l'avenir.

A ce compte, reprit-il, je suppose que je misse Madame Jewkes dans un bon train d'affaires, comme par exemple à la tête d'une auberge, & que je lui donnasse Jean pour mari ? Seroit-ce si mal fait ? Alors, ce que votre bohémienne lui a prédit, qu'elle auroit un mari plus jeune qu'elle, se trouveroit accompli.

Monsieur, lui dis-je, vous êtes la bonté même : Je pardonne de bon cœur à Madame Jewkes, & lui souhaite du bonheur : Mais, Monsieur, permettez moi de vous demander, si cela n'auroit pas l'air d'une rigoureuse punition infligée au pauvre Jean, comme si vous n'aviez pu lui pardonner, après avoir fait grâce à tous les autres ?

Ma chère Pamela, me dit-il en souriant, pour une personne qui a pardonné, vos réflexions tombent bien pesamment sur la pauvre Jewkes. Mais je n'aurai jamais, Dieu aidant, de semblables services à exiger ni de Jean ni des autres ; & je croi pouvoir lui pardonner si vous le faites ; ainsi, vous ferez de lui ce qu'il vous plaira. Dites moi présentement,

ment, si ma Pamela souhaite encore quelque chose de moi ?

O ! le plus cher des mortels, m'écriai-je, la reconnoissante Pamela peut elle avoir encore des souhaits à faire ? Mon cœur est trop plein du sentiment de vos faveurs ! Permettez, ajoutai-je, qu'il en exhale une partie en larmes de joye ! Vous ne m'avez laissé à demander à Dieu, que de vous accorder honneur, santé, & longue vie, & de me conserver l'avantage d'être estimée de vous ; s'il écoute cette seule requête, en vérité le monde entier sera moins heureux que votre Pamela.

Je fus aussitôt dans ses bras. Ah ! ma chère âme, s'écria-t'il, vous ne sauriez être heureuse en moi, comme je le suis en vous. C'est bien à présent du fond du cœur que je méprise les désirs effrénés qui me portoient à vous poursuivre ! De quelles joyes, de quelles extases un amour vertueux n'est il pas la source ! L'ame abjecte du libertin y est inaccessible ; elles lui sont inconcevables : & tant que j'ai vécu comme tel, je n'en ai pas eu la moindre idée !

Je m'imaginai, ajouta-t'il, que mon aimable épouse avoit quelque chose à me demander pour elle-même : Mais puisque tout son bonheur se concentre dans le généreux plaisir de procurer celui d'autrui, ce sera désormais ma tâche de prévenir ses desirs, & de lui rendre tout soin d'elle même inutile, en ne lui laissant jamais le tems de souhaiter.

C'est ainsi, mes chers parens, que votre Pamela trouve le comble du bonheur dans son époux ! O ! que ce nom est ravissant à prononcer ! qu'il va droit à mon cœur ! Il ne me reste qu'à être humble, & à regarder avec gratitude au dispensateur infiniment bon de tant de bénédictions !

Après l'avoir accablé de mes remerciemens, je me retirai dans mon cabinet pour vous écrire jusqu'à cet endroit. Ce paquet contient tout ce que j'y

voulois mettre ; j'y ai renfermé le généreux présent que vous fait mon maître ; il ne me reste qu'à vous dire, que j'espère vous voir bientôt l'un & l'autre, & recevoir votre bénédiction, à l'heureuse & trois fois heureuse occasion de mon mariage. Je compte que vous demanderez pour moi dans vos prières la grace de demeurer humble & juste selon Dieu, & de conserver toujours un cœur reconnoissant envers le meilleur des maîtres & des époux ; que vous ferez des vœux au ciel, pour la continuation de ses faveurs & de ses bénédictions sur moi ; & que vous le prierez de ne pas permettre que je cesse de me comporter obligamment envers qui que ce soit. Je suis pour jamais,

Mes chers parens

La plus respectueuse des filles

La mille fois trop heureuse P A M E L A B—

P. S.

Ah ! ne croyez pas, mes chers parens, que je me réjouisse du changement de mon nom par aucun sentiment d'orgueil. Le vôtre me fera toujours cher : Pourroit il jamais me faire honte ! Mais cependant . . . pour un mari de cet ordre ! Ah ! que vous dirai-je ! Les termes les plus forts n'exprimeroient que foiblement ma gratitude & ma joye !

J'ai pris des coppies de la lettre de mon maître à Monsieur Longman, & de la mienne à Madame Jervis. Je vous les enverrai avec le récit de ce qui me sera arrivé depuis, lorsque j'irai à l'autre campagne ; ou bien, je vous les donnerai de la main à la main, car j'espère que je vous verrai dans peu.

S A M E D I

S A M E D I matin, troisième jour de mon
heureux mariage.

JE ne cesserai de griffonner, jusqu'à ce que je sois actuellement occupée à remplir les fonctions de l'état auquel j'ai été si généreusement élevée, & que vous puissiez partager avec moi les plaisirs ravissans attachés à ma nouvelle condition, & les faveurs dont le meilleur des maris m'accable du matin jusqu'au soir. Lorsque mon paquet pour vous fut fini, je me mis à écrire à Madame Jervis, comme il avoit eu la bonté de me le dire ; & n'hésitai qu'à la signature. Lorsqu'on m'appella pour souper, je descendis avec la lettre, où je n'avois osé mettre mon nom.

Mon cher maître, que je me délecterai toujours d'appeller de ce nom, avoit de son côté écrit à Monsieur Longman. Voyez, ma chère, me dit-il en badinant, voyez ce que j'ai écrit à votre *quelqu'un*. Je lus ce qui suit.

MONSIEUR LONGMAN,

“ Je vous apprendsWith plaisir, que Jeudi dernier
 “ j'épousai ma bien-aimée Pamela. J'ai eu lieu
 “ d'être mécontent de vous, de Madame Jervis,
 “ & de Jonathan ; non, pour l'affection & le zèle
 “ que vous portez à ma chère épouse, mais à cause
 “ de la manière dont vous vous êtes adressés à ma
 “ sœur Davers, & dont il s'est ensuivi une grande
 “ broüillerie entr'elle & moi. Mais, comme la pri-
 “ ère d'oublier tout le passé, & de vous rétablir tous
 “ dans vos anciens postes, est une des premières re-
 “ quêtes que ma chère épouse m'ait présentées, je
 “ me croi obligé d'y souscrire sans hésiter. Vous
 “ pouvez donc, si le parti vous plaît, reprendre un
 “ office dont vous vous êtes toujours acquitté avec
 “ une

“ une intégrité reconnüe, & à la satisfaction de votre serviteur, &c.

Ce Vendredi après midi.

P. S.

“ Je partirai Mardi ou Mercredi prochain pour le comté de Bedford ; & fouhaite de vous y trouver, vous & Jonathan, dans l'exercice de vos anciens emplois. Je suis assuré que vous y trouverez d'autant plus de plaisir, que vous ne sauriez avoir un témoignage plus récent des sentimens de mon aimable femme, du bon cœur de laquelle vous pouvez vous promettre tous les agréments imaginables. Elle écrit elle même à Madame Jervis.”

Je le remerciai mille fois de tant de bonté, & lui montrai ma lettre à Madame Jervis, qui étoit conçue en ces termes.

“ Ma chère Madame Jervis,
 “ J'ai d'excellentes nouvelles à vous apprendre.
 “ J'eus hier le bonheur d'être mariée au plus char-
 “ mant de tous les hommes, à mon bien aimé maître & le vôtre. Tout ce que j'ai à vous dire,
 “ c'est que je suis heureuse au delà de toute expression ; que mon généreux bienfaiteur ne me refuse rien, & qu'il va même au devant de tous mes désirs. Vous comprenez assez, que je ne
 “ pouvois jamais oublier ma chère Madame Jervis.
 “ Je demandai, & j'obtint sur le champ, que vous reprissiez l'emploi dont vous vous acquittiez si
 “ fort à l'avantage de notre maître commun, & au plaisir de tout ceux qui étoient sous votre direction. J'emploierai tout le pouvoir qui me sera confié par le plus généreux des humains, à vous rendre votre situation douce & agréable à tous égards.
 “ J'aurai bientôt l'honneur d'accompagner mon
 “ bien

“ bien aimé époux dans son retour pour le comté
 “ de Bedford, & ce ne sera pas un eger surcroît
 “ de délices pour moi, ni d’obligations que j’aurai
 “ au plus excellent des hommes, d’y voir ma chère
 “ Madame Jervis, & d’en être reçue avec le plaisir
 “ que je me promets de son affection. Car, je suis
 “ & serai toujours, ma chère bonne amie.

Votre affectionnée & reconnoissante PAMELA—

Il lut cette lettre : Vous l’avez écrite, ma chère,
 me dit-il, ainsi, elle doit être tout au mieux : mais,
 n’y mettez vous pas votre nom ? Monsieur, répon-
 dis-je, votre bonté m’a autorisée à y en mettre un
 qui me fait beaucoup d’honneur : Mais, comme c’est
 ici la 1^e occasion que j’en ai, excepté les lettres que
 j’ai écrites à mes chers parens ; j’ai cru devoir vous
 la montrer sans signature, de peur de paroître me
 prévaloir trop avidement de l’honneur que vous m’a-
 vez fait.

Quelque convenable qu’une si charmante humi-
 lité puisse paroître à la délicatesse de ma chère Pa-
 mela, me répondit-il, c’est à moi de vous affurer,
 que je suis de plus en plus enchanté des droits que
 vous avez de porter mon nom. Si j’ai quelque chose
 à souhaiter, ma chère âme, ajouta-t’il, c’est uni-
 quement de pouvoir être la moitié aussi digne que
 vous, du charmant lien qui vient d’être contracté.
 Il prit alors une plume, & après le mot Pamela,
 écrivit son aimable & digne surnom ; & moi je mis
 au-dessous : “ Ah ! ma chère Madame Jervis, ré-
 “ jouissez vous avec moi, de ce que, par la grace
 “ de Dieu & la bonté de mon cher maître, il m’est
 “ permis de me signer de la sorte.”

Ces lettres, & le paquet que je vous adresse ont
 été envoyées du grand matin par Monsieur Thomas.

Mon cher maître vient de sortir à cheval
 pour prendre l’air, & veut passer par chez Miledy
 Jones,

Jones, Monsieur Peters, & le Chevalier S*** pour les inviter à venir demain entendre le service dans sa chapelle, & dîner avec lui. Il aime mieux, dit-il, y aller lui-même, parceque le tems est si court, que s'il en charge un domestique, ils pourront bien le renvoyer avec un refus.

J'oubliois à vous dire, que Monsieur Williams vint hier ici, pour demander la permission d'aller voir son nouveau bénéfice, & de tout préparer pour sa prise de possession. Il parut si ravi de la tendresse & des bontés de mon maître pour moi, & de ses manières charmantes envers lui-même, qu'il nous donna lieu, en nous quittant, de le croire parfaitement heureux. J'en suis dans la plus grande joye ; Ah ! quelle satisfaction ne seroit-ce pas pour moi, si j'étois l'humble instrument du bonheur de tout le genre humain ! J'ai mille & mille actions de grace à rendre à la bonté divine ! Quels efforts ne dois-je pas faire, pour répandre sur tout ceux que je connois, les biens dont elle m'acable ! Autrement, de quoi serviroit l'élévation d'un ver de terre tel que moi ? Quel bien reviendra-t'il de mon bonheur particulier, si j'ai l'ame assez basse pour permettre qu'il ne s'étende qu'à moi seule ? Mais aussi, d'un autre côté, les créatures deviennent elles dignes des bénédictions dont Dieu les comble, lorsque, de tout leur pouvoir, elles rendent, ou tâchent de rendre le monde entier heureux.

Dieu tout grand & tout bon ! Tu as multiplié mes moyens, augmente à proportion ma volonté, & fais que je me délecte à dispenser aux autres une partie de ce bonheur immense que j'ay recû des mains de ta providence libérale. Alors, je ne serai pas tout à fait inutile sur la terre. Alors je ne serai pas la preuve isolée de ta bonté, envers une pauvre créature qui tient parmi les êtres un rang si voisin du neant : Jé ne serai pas un zéro mis du
mau-

mauvais côté ; mais un zéro placé à la droite de la figure : Vrai neant par moi-même, je vaudrai par la place que j'occupe, & je sçaurai multiplier les biens que je dois à ta bonté, qui m'en a comblée avec tant de distinction.

C'est là, je le comprends, le devoir indispensable des personnes d'un haut rang. Quelle sera donc, au grand & dernier jour, la condamnation de tant de misérables, auxquels on demandera à quel usage ils ont employé les moyens sans nombre de faire du bien qui leur avoient été confiés ; lorsque leur unique réponse sera, nous n'avons vécu que pour nous-mêmes : Nous avons réfermé tout le pouvoir que tu avois mis, entre nos mains, dans le cercle étroit de l'amour propre : Nous avons entassé trésors sur trésors, pour ceux qui devoient nous survivre, quoique nous ignorassions s'ils n'en feroient pas un plus mauvais usage que nous-mêmes ? Et quelle autre sentence ces malheureux, qui n'ont adore qu'eux-mêmes, peuvent ils s'attendre de recevoir, que ce terrible jugement, *Départez vous de moi, maudits !*

Certes, mes chers parens, il faut bien que des gens de cet ordre ignorent absolument les plaisirs délicieux qui résultent du bien qu'on fait à autrui, quand même il n'y auroit aucun compte à rendre !

Le plaisir de penser, qu'on peut contribuer à la consolation & au soulagement de ceux qui en ont besoin, est si satisfaisant & si doux, qu'il récompense infiniment une ame bienfaisante. Combien de fois ne l'ai-je pas expérimenté du tems de feuë ma bonne maîtresse ; quoique je ne fusse qu'en second la dispensatrice des biens qu'elle faisoit aux pauvres & aux malades, par les mains de sa petite aumônière ! Quelles délices n'ai-je pas goutees à l'ouïe des bénédictions dont les malheureux la combloient, & dont ils me combloient aussi, moi qui n'étois que l'humble canal par lequel ses libéralitez passaient jusqu'à eux ! Et
quelle

quelle n'a pas été ma joye, lorsque les récits patétiques que je lui faisois des misères de certains individus, engageoient ma chère maîtresse à doubler le bien qu'elle s'étoit premièrement proposé de leur faire !

Je me le rappelle avec plaisir, parceque, par la bonté de mon Dieu, il m'est enfin tombé en charge de faire les mêmes bonnes actions auxquelles elle étoit si accoutumée. Puissai-je être toujours si bien en garde contre moi-même, que mon état heureux ne me fasse jamais oublier de regarder avec une sincère gratitude, à cette Providence qui m'a confié un si grand pouvoir ; afin que je n'encoure pas les affreux malheurs que l'abus ou le peu d'usage de ce pouvoir ne manqueroient pas d'attirer sur moi.

Permettez moi ces réflexions, mes chers parens, & priez que ma félicité présente ne me devienne pas un piège ; mais que je considère que, plus il m'aura été donné, plus il me sera redemandé. Priez, que je n'aye pas le malheur d'agir, comme si je devois ne penser qu'à ce chétif moi-même, & m'imaginer que ce sont là les bornes du pouvoir qui m'a été remis par un Dieu tout bon, & par le meilleur des humains !

S A M E D I à sept heures du soir.

MON maître, quoique pressé fortement de dîner chez Miledy Jones & chez le Chevalier S***, revint au logis pour l'amour de moi. Monsieur Peters, faute d'être averti assez tôt, ne pût trouver un prédicateur pour deservir son église le lendemain au matin ; Monsieur Williams, comme je l'ai déjà dit, étant allé à son nouveau bénéfice ; mais comme il espéroit d'en trouver un pour l'après-dînée, il promit des nous donner sa compagnie à dîner, & de lire le service du soir. Ceci engagea mon maître à
prier

prier aussi tous les autres de venir dîner, & non de venir à l'Eglise. Il le leur fit promettre, & dit à Monsieur Peters qu'il enverroit son carrosse pour le prendre lui & sa famille.

Mademoiselle Darnford lui dit en badinant, qu'elle ne viendrait pas, s'il ne lui promettoit qu'elle seroit à ses noces ; ce qui me fit voir que Monsieur Peters avoit gardé le secret, comme mon maître l'en avoit prié.

Il eut la bonté de me mener prendre l'air dans la berline après le dîner, & me renouvela les tendres assurances de son amour, qui augmente à chaque instant. Il m'est d'autant plus doux d'y penser, que je vois par là qu'il ne se repent point de ses égards pour moi ; & cela m'encourage à le regarder avec un esprit plus content, & moins inquiet.

Je le priai de permettre que j'envoyasse une guinée à une pauvre personne du village, que Madame Jewkes m'avoit dit être fort malade & dans la dernière misère. Envoyez lui en deux si vous le souhaitez, ma chère amie, me dit-il. Je ne ferai rien de semblable, repris-je, sans vous en avertir. Peut-être qu'alors vous ferez moins de bien, me répondit ce généreux mortel, que vous n'en feriez autrement, si vous n'aviez point à douter de mon approbation : J'espère cependant que votre prudence, & mon propre penchant, qui ne me porte pas à l'avarice, ôteront tout lieu à un pareil doute.

Je vous dirai, à propos de cela, continua-t'il, de quelle manière nous réglerons cet article, pour éviter jusqu'à l'ombre de l'inquietude d'un côté, ou du doute de l'autre.

Premièrement, quant à votre père & votre mère, il ne s'agira plus d'eux désormais ; car j'ai déjà déterminé dans mon esprit ce qui les regarde, & voici comment : Ils iront, si eux & vous l'approuvez, sur mon petit bien du comté de Kent, dont je vous

ai cy-devant fait mention d'une manière, à vous le faire rejeter alors avec cette grandeur d'ame où j'ai trouvé depuis autant de plaisir qu'elle me facha dans son tems. Il y a sur le bien en question une jolie ferme, & une maison où personne ne loge, mais assez bien meublée. Je fournirai plus amplement le tout des utensiles nécessaires : car, un couple aussi industrieux que celui-là ne pourroit jamais vivre sans occupation. Ce bien leur appartiendra en propre durant la vie de tous les deux, sans en rien payer ; & je leur alloûrai cinquante livres sterling par an de plus, afin qu'ils ayent toujours un fond, pour en faire du bien à quelques uns de vos autres parens, sans nous être obligés à vous ou à moi pour des bagatelles. S'ils avoient besoin de sommes plus considérables, il sera toujours en votre pouvoir de les leur donner ; parceque je ne douterai jamais de votre prudence. Tant que Dieu nous prêtera vie, nous irons les voir une fois par an ; & de leur côté, ils viendront nous voir aussi souvent qu'il leur plaira, ce qu'ils ne feront jamais assez à mon avis : car, n'allez pas croire, ma chère enfant, que je veuille par là les éloigner de nous : Mais, avant que d'aller plus avant, je voudrois favoir, si ma Pamela approuve ce que je viens de dire ?

Ou les termes me manquent, lui dis-je, ou la langue Angloise n'en fournit que de très inférieurs à ma reconnoissance. De grace, Monsieur, continuai-je en lui baissant la main avec ardeur, apprenez moi quelque autre langage, s'il en est un, qui abonde davantage en expressions de gratitude : pour me tirer du tourment de renfermer sans cesse des sentimens, dont les mots les plus expressifs que je connoisse ne m'offrent jamais l'équivalent.

Ma charmante épouse, me dit-il, votre langage est aussi admirable que vos sentimens, & vous n'abondez jamais plus en expressions, que lorsque vous paroissez

paroissez le plus en manquer. Tout ce que je souhaite, c'est que vous approuviez ma proposition ; & si la première ne vous est pas agréable, une seconde vous la fera infailliblement, si je puis seulement deviner ce qui vous feroit plaisir.

En ai-je trop dit, mes chers parens, quand je vous ai dit que son amour pour moi augmentoit à chaque instant ! O ! le plus aimable des mortels ! Que mon cœur est pénétré de ses bontez !

Je vous prie donc, ma chère, ajouta-t'il, de leur proposer la chose, pour voir s'ils l'approuveront. Mais si eux ou vous aimez mieux qu'ils demeurent plus près de nous, ou même avec nous sous le même toit, j'y consens tout d'abord.

O ! non, Monsieur, lui dis-je (& je pense en vérité que dans les élans de ma gratitude je commis presque un péché) je suis assurée qu'ils ne préféreroient pas ce dernier parti : peut-être que s'ils demeuroident avec vous, ils en serviroient Dieu d'une façon moins complète : car, ayant incessamment devant les yeux la main qui les comble de biens ; il pourroient être tentés (& c'est un écueil que je dois éviter aussi) de ne regarder pas plus loin que le cher dispensateur d'une si grande multitude de faveurs.

Excellente créature ! s'écria-t'il : ma chère épouse ne manque en vérité ni de termes ni de sentimens ! & ses pensées charmantes sont énoncées avec des graces qui orneroit le langage le plus expressif : mais, c'est un talent qui lui est presque personnel. La manière obligeante dont vous acceptez mes offres, ajouta-t'il, m'en paye au centuple, & c'est moi qui me trouve tout devoir à votre bonté.

Au reste, ma très chère, je vous dirai ce que nous ferons, quant à ce qui regarde les actes de votre charité particulière ; car à Dieu ne plaise que je mette dans ce rang ce que nous venons de mentionner : parceque, & cela, & beaucoup

coup plus, si nous le faisons, ne seroit que remplir notre devoir, envers deux personnes si dignes par elles-mêmes, & qui touchent de si près ma Pamela, & moi aussi par conséquent. Oh ! comme ce cher époux me surpasse en pensées, en expressions, en moyens, en tout !

Et ils ne s'étendront pas fort loin, ajouta-t'il, car je ne vous alloûrai pour votre propre usage que deux cens livres sterling par an, dont je ne vous demanderai jamais de compte. Longman vous en payera constamment cinquante livres tous les quartiers, à commencer du jour que nous arriverons à mon autre maison : je veux dire, que les premières cinquante livres vous seront dûes alors ; parce qu'il faut bien que vous ayez quelque chose pour commencer. Et puisque les termes vous manquent, ajouta ce généreux époux, qu'un doux baiser comme celui d'hier m'exprime le plaisir que cela vous fera. Je ne hésitai pas un instant à accepter cette obligeante proposition, & quoique dans le carrosse, je lui passai avidement mes bras au cou, en le benissant mille fois pour toutes ses bontez. En vérité, Monsieur, lui dis-je, je ne permettrai point une générosité si excessive ! Ma chère, reprit-il, ne vous inquietez pas de ces bagatelles : Dieu ma donné un très beau bien : le tout en est bien conditionné, & très bien affermé : J'accumule de l'argent tous les ans, & j'ai d'ailleurs des sommes considérables sur les fonds dont le gouvernement répond, & sur d'autres également seurs ; de sorte que vous trouverez que ce que j'ai promis jusqu'ici, est très peu de chose à proportion de la part de mes biens à laquelle vous avez droit comme ma chère femme.

C'est de cette manière charmante que nous passâmes le tems, jusqu'au soir que le carrosse nous ramena au logis : le souper s'en ensuivit, & se passa avec le même agrément. Et voila, mes cher pa-

rens, comment ma vie est devenuë un cercle de ravissèmens ; chaque instant amenant toujourns avec lui quelque chose de plus délicieux que le précédent ! Non, jamais créature ne fut si heureuse que moi !

Ce SAMEDI, quatrième jour de mon bonheur.

COMME je ne devois point aller le matin à la chapelle, & je vous en ai dit la raison, j'employai le tems, depuis l'heure du lever de mon cher époux jusqu'à celle du déjeuner, en prières & en actions de graces dans mon cabinet. C'est à présent que je commence à jouir d'une tranquillité, d'une gaieté, & d'une liberté d'esprit parfaites. J'y suis doublement encouragée ; par le calme serein & l'aimable vivacité qui règnent dans l'humeur & dans toute la conduite de mon bien aimé, qui me prouve par là qu'il n'a pas regret aux bontez dont il m'accable.

Je déjeunerai avec lui, bûs mon chocolat avec grand plaisir, & mangeai deux morceaux de rôtie. Il parut extrêmement content de moi. C'est à présent, me dit-il, que ma chère âme commence à me regarder avec un air de sérénité & de satisfaction : Je ferai toujourns mes délices, ajouta-t'il, de vous donner lieu de me montrer cet air aimable de contentement & de confiance en moi, qui vous siet si bien. Mon cœur est parfaitement tranquile, lui dis-je, & il s'est affranchi de ces ridicules agitations, qui résistoient aux impressions de ma reconnoissance, & jettoient un vernis d'ingratitude sur toute ma conduite : Mais aujourd'hui, Monsieur, que votre bonté lui a donné la force de vaincre ses craintes & ses inquiétudes : son état est parfaitement uniforme ; & consiste en un entier dévouement à vous, & en une tranquillité délicieuse. Si j'avois seulement le bonheur de vous voir réconciliés vous & Miledy Davers,

il

il ne me resteroit rien à souhaiter en ce monde, que la continuation de vos bonnes graces. Ma très chère, me dit-il, je souhaite cette réconciliation aussi ardemment que vous ; & je la souhaite, je vous jure, plus pour l'amour de vous que de moi-même : si elle en agissoit passablement bien, je lui en rendrois les conditions plus aisées pour cette seule raison.

Je vous prescrirai une règle que vous observerez par rapport à votre ajustement, me dit-il ; & je vous dirai tout ce que j'aime ou n'aime pas, à mesure que l'idée s'en présentera, comme je voudrois que vous le fîssiez de votre côté, afin qu'il ne nous demeure rien sur l'esprit, qui puisse donner lieu à la moindre réserve entre nous.

J'ai souvent observé chez les gens mariés, que peu après le lien contracté, l'épouse néglige son ajustement ; ce qui à mes yeux semble dire qu'elle ne veut pas se donner la peine de conserver le cœur qu'elle a gagné, & montre pour son mari un mépris qu'elle n'avoit pas pour son amant : Or, je vous dirai que cela m'a toujours violemment choqué : Je ne le pardonnerois pas même à ma Pamela ; qui auroit pourtant cette excuse, dont les milliers de femmes sont privées, qu'elle paroît aimable dans quelque équipage que ce soit. Ainsi, ma chère, j'exigerai toujours de vous, d'être habillée vers l'heure du dîner, à moins de quelque cas extraordinaire ; & cela, soit que vous ayez à sortir, ou que vous deviez rester au logis. Par ce moien, mon cher amour, vous conserverez cette charmante aisance dans votre ajustement & dans toutes vos allûres, que vous possédez à un si haut point. Qui que ce soit que j'invite à ma table, vous serez toujours prête à les recevoir ; sans avoir besoin d'employer avec des personnes inattendues, ces apologies ridicules qui réfléchissent toujours sur la conduite de ceux qui les font. D'ailleurs, vous me convaincrez par là, que vous

vous

vous croyez obligée de paroître aussi agréable aux yeux de votre mari, qu'à ceux de gens dont la vue vous est moins familière.

Vous ne pouviez jamais me prescrire rien de plus doux, lui dis-je : Je vous en remercie de tout mon cœur, & prendrai toujours grand soin de m'y conformer. En vérité, ma chère, reprit-il, cela vous est plus aisé qu'aux trois quarts des femmes : car, elles se comportent le plus souvent de manière, qu'on diroit qu'elles regardent comme un des privilèges de la naissance & d'un grand bien, de faire du jour la nuit & de la nuit le jour. Rarement se lèvent elles, qu'il ne soit tems de dîner, & voila comme les bonnes vieilles règles des familles d'autrefois sont renversées : car, elles déjeunent, quand il faudroit dîner ; dînent, quand il faudroit souper ; & soupent, quand il faudroit aller au lit ; &, à l'aide du cher quadrille, elles vont quelquefois au lit, lorsqu'il faudroit se lever. Je m'attends, ma chère, continua-t'il, à vous voir une dame en tout, excepté à ces derniers égards. Ma bonne chère mère étoit bien de la vieille roche pour cela, & n'en étoit pas moins une des plus dignes dames du royaume dans tous les autres points. La nouvelle mode vous est donc étrangère, & vous n'en pratiquerez que mieux l'ancienne.

De grace, Monsieur, lui dis-je, donnez moi un plus grand nombre de ces charmantes leçons. Et bien, continua-t'il, je serai bien aise, si quelque compagnie ne vient point à la traversé, de m'aller mettre au lit avec ma chère épouse à onze heures pour l'ordinaire ; si je ne le ferois pas, je ne vous empêcherois pas de le faire vous-même. Communément, je me lève à fix heures en été : Je vous permettrai de demeurer au lit une demie heure de plus, ou environ.

Alors vous aurez un certain tems à votre disposition,

tion, jusqu'à ce que vous me favorifiez de votre compagnie au déjeuner, que nous pouvons toujours commencer assez tôt pour avoir fini un peu après neuf heures.

Vous aurez derechef bien des heures à votre disposition, jusques à deux, qu'il faudra se mettre à table.

Il vous restera encore plusieurs heures très utiles, où vous pourrez vous occuper comme bon vous semblera. Je voudrois en général souper à huit heures ; & si nous prenons une fois la résolution de nous en tenir tout de notre mieux à ces vieilles maximes, nous obligerons nos visites à s'y conformer aussi, à s'y attendre de notre part, & à prendre leurs mesures la-dessus. Car, j'ai toujours remarqué, qu'il est au pouvoir d'un chacun de se prescrire des regles à lui-même. Il ne s'agit que de soutenir d'abord quelques impertinentes railleries ; & cela pour l'ordinaire, de la part de gens qui ne méritent pas infiniment qu'on fasse attention à eux. Ils ne tarderont guère à dire, c'est pure folie de le lui demander : Il veut vivre à sa mode : On ne lui fera jamais quitter son vieux pli. Les railleurs diront en parlant de moi, il est réglé comme une horloge, & autres choses semblables : Mais, après tout, ma chère, pourquoi ne le serions nous pas ? L'homme est en effet une machine aussi sujette à se détraquer qu'aucune horloge, & l'irrégularité ne lui est pas moins fatale.

Alors, ma chère, continua ce charmant homme, quand ils se verront reçus d'un air ouvert & avec cordialité à mes heures, quand ils trouveront à ma table l'abondance & la variété ; & que vous & moi les accablerons de civilité ; ils ne s'aviseront point d'enfreindre les régles de ma maison, & , sans murmurer, se conformeront à mes statuts domestiques. Comme la plus part d'entr'eux n'ont rien à faire qu'à

qu'à se lever du matin, ils peuvent aussi bien venir déjeuner avec nous en été à huit heures & demie, qu'à dix ou à onze. Ils peuvent dîner à deux heures, comme à quatre, à cinq, ou à six ; & souper à huit aussi bien qu'à minuit passé. D'un autre côté, nos domestiques, pour l'ordinaire, connoîtront aussi les heures de leur travail, & celles de leur loisir ou de leur retraite, & cette régularité ne nous fera pas moins avantageuse qu'à eux. Et qui sçait, ma chère, si, de surcroît, nous ne remettrons pas ainsi les choses sur le bon vieux pied dans notre voisinage ? Du moins y ferons nous par là tous nos efforts, & ce sera répondre au but de la maxime qu'on nous enseigne à l'écolé, *Chacun qui fait bien, ramène sont chacun qui fait mal.* Au pis aller, lorsque quelques uns de mes camarades de débauche, tels que ceux qui nous tomberent si mal-à-propos sur les bras Jeudi dernier, se seront écartés de leur route, ce qui n'est guère possible à gens pour qui tous chemins vont à Rome, & tiendront conseil pour savoir où ils iront dîner dans leurs courses vagabondes, ils diront seulement, n'allons pas chez lui, car il a dîné : & de cette manière ils me garderont pour quelque autre tems, où leurs heures & les miennes se trouveront mieux d'accord ; ou peut être préféreront ils de venir souper & coucher chez moi.

Voilà pour le coup, me dit-il, un plus grand nombre de ce que vous appelliez tout à l'heure mes prescriptions. Il est bien vrai que nous n'en querellerons pas davantage, pour qu'elles ne soient pas toujours exécutées de point en point ; cependant, comme je sçai que vous ne les trouverez pas déraisonnables, je serai bien aise qu'on s'y conforme aussi souvent que faire se pourra. Vous donnerez des ordres en conséquence à votre chère Jervis, qui est une bonne femme, & qui se fera un plaisir de vous obéir.

Ah ! mon cher Monsieur, m'écriai-je, j'espère que vous m'honorerez d'un plus grand nombre de vos aimables préceptes ? Ils m'obligent & m'instruisent à la fois ! Que mon sort est heureux ! Dieu veuille vous récompenser de tant de bonté.

Attendez, me dit-il, . . . vraiment je ne sçai pas trop ce que je pourrois requérir à présent de ma chère épouse. Car, il seroit inutile de vous dire, que je fais un cas infini de cette humeur douce avec laquelle vous êtes née, & de cet air ouvert & content qui vous pare si agréablement lorsque vous ne craignez rien pour votre honneur ; que ces aimables qualitez préviennent d'abord en votre faveur tous ceux qui vous regardent, & que je m'attends que vous conserverez soigneusement cet extérieur séduisant : Qu'aucun accident fâcheux, qu'aucunes traverses (car tous heureux que nous sommes dans la possession l'un de l'autre, nous ne devons pas nous flater d'en être exempts) que rien de semblable n'enlève de dessus votre visage ce vernis charmant qui en est le premier attrait : Et lorsqu'il arrivera quelque chose de désagréable, ne soyez pas un quart d'heure sans vous méfier de vous même, & sans consulter votre miroir : si vous y remarquez quelque nuage prêt à s'élever, banissez le sur l'heure, radoucissez votre chère physionomie, & reprenez votre première tranquillité. Alors, ma chère épouse qui ne sauroit être hypocrite, & dont l'ame percera nécessairement au travers de ses yeux, trouvera ainsi le moyen de calmer aussi ses passions : Et si le choc est trop violent pour une victoire si prompte, elle fera y remédier efficacement, en se retirant dans son cabinet, pour y implorer cette divine assistance, qui ne lui a encore jamais manqué : De cette manière, votre époux, qui n'a été que trop gâté par sa mère, comme vous l'avez très bien remarqué un tems qui fut, trouvera en vous un modèle à imiter, & un agrément qui sera toujours nouveau pour lui.

J'ai

J'ai souvent remarqué chez d'autres gentilshommes, continua-t'il, que lorsque nous leur avons rendu visite sans en être attendus, ou que nous avons soudainement dérangé l'ordre que leurs épouses avoient établi dans la famille (sur tout si quelqu'un de nous étoit soupçonné d'avoir dans l'occasion persuadé le maître du logis de se retirer tard, ou d'avoir donné un exemple peu édifiant) que le pauvre homme étoit tout déconcerté de nous voir ; & que la dame ne nous faisoit bonne mine qu'à l'aide d'une politesse forcée. Il montrait malgré lui son inquiétude ; & paroissoit presque trembler de la désobliger. Il lui faisoit un tas d'apologies pour quelques uns de nous, même avant qu'elle nous prît à partie, qui montraient assez le peu de plaisir que nous lui fisions, & la peine qu'il avoit à la persuader de nous recevoir coufi coufi. Il arrivoit assez souvent que plus l'inquiétude du bon homme paroissoit l'inviter à se dérider, plus elle se livroit à un air de réserve, d'indifférence & de mépris, qui m'a plus d'une fois fait souhaiter d'être hors de chez elle ; car je ne vois que trop qu'il n'étoit pas chez lui.

Vous jugez assez, par ma description, que cela m'a fourni ample matière de déclamer contre la vie des gens mariés : Car, quoiqu'un homme se flate en général d'être maître chez lui, & qu'il ait soin dans les occasions importantes de révéndiquer ses droits trop violemment usurpés, il ne peut pas toujours être d'humeur à contester ; & les femmes que je viens de décrire sont toujours prêtes à en venir aux mains. Elles sont pires que les anciens Parthes, qui ne harassoient jamais plus leur ennemi, que lorsqu'ils sembloient se retirer. Elles ne manquent point de revenir à la charge, & de vous faire un guerre offensive, jusqu'à ce qu'elles ayent lassé la résistance du mari, & qu'elles l'ayent forcé, comme un ennemi vaincu, de composer pour des bagatelles, afin de se

conserver quelque chose. Souvent le pauvre homme veut cacher son cas à ses amis, & dans cette vuë, il n'excite point un feu qu'il voit aussi bien qu'eux que la bonne dame à toutes les peines du monde à étouffer, & qui pourra, éclater à son grand soulagement dès que nous aurons le dos tourné.

Vous riez, ma Pamela, me dit-il, de ce bizarre portrait ; & je suis bien seur, que je n'aurai jamais lieu de vous peindre de couleurs si ridicules : Je vous dirai pourtant, que, qui que ce soit qui vienne ici, j'exige que vous vous accoutumiez à une complaisance uniforme & toujours égale ; que vous ne fronciez jamais le sourcil : que quelque bien où mal pourvûs que nous soyons pour la réception de nos amis, vous ne montriez ni embarras ni inquiétude : que qui ce soit que vous ayez pour lors avec vous, le moindre regard mystérieux ne laisse point à penser à l'étranger, qu'il vient vous surprendre mal à propos, & dans un tems où vous vous seriez bien passée de lui. Soyez au contraire d'un abord enjoué, honnête & obligeant à tous venans ; & si vous vous montrez telle à quelqu'un plus qu'à un autre, que ce soit à ceux qui ont le moins de droit de l'exiger de vous, ou à ceux de votre compagnie qui sont le moins qualifiés : C'est ainsi, ma chère Pamela, que vous inspirerez de la hardiesse aux âmes timides, que vous introduirez le calme dans un cœur agité, & que vous ferez regner le contentement, le plaisir & la tranquillité autour de ma table.

Ayez soin sur tout, ma chère, continua-t'il, de ne pas permettre que des riens dérangent votre belle humeur. Je n'oublierai jamais que j'étois un jour chez Miledy Arthur, & qu'un laquais qui broncha laissa tomber un beau plat de porcelaine, & le mit en mille morceaux : C'étoit une pitié que de voir la peine où cela jetta la pauvre dame. Elle la dissimula si peu, que toute la compagnie, qui étoit assez

nom-

nombreuse, en fut imbuë. Il n'y en eut pas un qui n'entreprît de la consoler, ou qui ne se mît à faire des histoires de semblables désastres ; de sorte que, pour tout le reste de la soireé, il ne fut question parmi nous que de valets étourdis, & je vis l'heure que nous allions devenir pots cassés, assiétés, verres, tasses à thé, & autres substances aussi fragiles. Cela fit sur moi une telle impression, que je rêvai la nuit même, que Robin avoit brisé la glace du devant de mon carrosse avec le manche de son fouet ; que j'étois si inquiet de savoir comment j'empêcherois la bonne dame de sortir hors des gonds dans le fort de sa colére ; que de rage je cassai la tête à Robin, & passai mon épée au travers du corps d'un de mes chevaux. Et il me sembloit, quand cela fut fait, que toute ma consolation étoit de penser que je ne m'étois exposé devant aucune compagnie, & que le coupable Robin & un pauvre innocent de cheval en étoient les seules victimes : car dans le tems de l'exécution, j'aurois pu avec la même sagesse tuer les trois autres chevaux.

Il me divertit comme une reine avec ses insinuations bouffonnes, & par la manière facétieuse dont il me les donna. Je promis de faire mon profit des excellentes leçons quelles renfermoient.

Je montai en suite à ma chambre, & m'habillai le plus en nouvelle mariée qu'il me fut possible, mettant ce que j'avois de meilleur. Je demandai où étoit mon cher maître ; & sur ce qu'on me dit qu'il étoit allé faire un tour dans le jardin, je courus l'y chercher. Il étoit à lire dans le petit alcove. M'est il permis, lui-dis-je, de venir vous importuner sans votre ordre ? Non, ma chère, me dit-il, parceque vous ne pouvez jamais m'importuner. Je suis si entièrement à vous, que par tout où je suis vous avez droit de m'y venir joindre ; & en y venant,

vous me faites aussi la plus agréable de toutes les faveurs.

J'ai obéi, lui dis-je, à la première de vos prescriptions, & je suis habillée avant dîner ; mais peut être avez vous affaire ? Je n'ai, reprit-il en serrant le papier qu'il lisoit, ni ne saurois avoir d'affaire ou de plaisir qui vaille la compagnie de ma chère fille. Vous alliez dire quelque chose, ajouta-t'il ? Monsieur, répondis-je, je voulois seulement savoir si vous avez encore quelque aimable instruction de plus à me donner ? Je pourrois vous écouter un jour entier. Vous êtes bien obligeante, ma Pamela, me dit-il ; mais vous êtes si parfaitement ce que je souhaite, que j'aurois pu m'épargner celles que je vous ai déjà débitées : Aussi ne voulois je que vous donner un échantillon de ma liberté avec vous, pour vous mettre sur la voie d'en user de même avec moi. Je suis assuré qu'il ne sauroit y avoir de tendresse durable sans cette liberté, & sans qu'on se communique l'un à l'autre, même jusqu'aux petits caprices qui peuvent nous faire le plus de peine, si tant est que ma Pamela en ait de cet ordre.

A présent, ma chère, ajouta-t'il, ayez la bonté de me reprendre de quelque défaut, & de me dire ce que vous voudriez que je fisse pour en être plus agréable à vos yeux. Je l'aurois baisé de grand cœur, sans la honte qui me saisit au collet (assurément je lui deviendrai une importune pécore avec mes caresses) Monsieur, lui dis-je, je n'ai pas un souhait à faire ; non pas un seul ! Je serois bien au désespoir, reprit-il en me baisant avec tendresse, que vous en eussiez quelqu'un dont vous me fassiez un secret. Pensez vous donc, mon cher Monsieur, lui dis-je, que votre Pamela n'ait point de conscience ? Croyez vous, que parceque vous l'obligez & que vous vous délectez à le faire d'une manière si touchante, il faille qu'elle se donne la torture pour imaginer

gier de nouvelles épreuves de votre bonté, & qu'elle ne fache pas quand elle est heureuse ! Ah ! mon cher Monsieur, moins de la moitié des faveurs dont vous m'avez si généreusement comblée, auroit surpassé tout ce que je pouvois jamais souhaiter !

Si vous continuez à agir & à vous exprimer d'une façon si charmante ; je croi, mon cher ange, me dit-il en me saluant derechef, que je vous deviendrai importun avec mes baisers. Monsieur, interrompis-je, je pensois en m'habillant, à l'excellent exemple que vous m'avez donné pour réduire vos instructions en pratique : Vous voilà mis à charmer, & avant diner aussi, comme vous l'exigiez de moi.

Vous vouliez qu'à votre table j'inspirasse la confiance aux âmes timides ; que j'introduisisse le calme dans un cœur agité ; & que si j'avois à m'y montrer plus affable envers l'un qu'envers l'autre, ce fût toujours envers ceux qui auroient le moins de droit de l'exiger de moi, ou envers les moins qualifiés de vos convives ; mais, de quelle manière angélique ne l'avez vous pas fait vous même en toute occasion, envers la pauvre & peu méritante Pamela, en faisant régner dans son cœur le contentement, le plaisir, & le calme, par le charme qui regnoit dans tous vos discours !

Vous avez encore requis de moi, de ne me jamais chagriner pour de petits défâtres, ou lorsque quelques étrangers viendroient me surprendre : & vous m'en avez donné un exemple charmant le propre jour de nos noces, lorsque le Chevalier Hargrave, que vous n'attendiez point, & qui nous privoit par là du bonheur de dîner en semble dans ce jour d'élite, vint vous voir avec deux autres Messieurs. Leur visite vous causa du chagrin ; mais, vous ne les en recûtes pas avec moins de gayeté, & vous les quittâtes très poliment. Je me suis rappelé avec plaisir

ces aimables preuves de votre exactitude à pratiquer vos propres maximes.

Ces observations, me dit-il, marquent votre extrême bonté pour moi, & sont fort à mon avantage : mais, je croi qu'il y avoit plus de hazard que de mérite dans ce que vous mentionnez ; & s'il m'arrivoit quelquefois, de ne pas suivre si parfaitement les regles que je propose, il ne faut pas que ma Pamela regarde mes imperfections comme une dispense d'observer ce qu'elle veut bien appeller mes préceptes ; car, je croi bien que je ne serai jamais aussi parfait que vous ; & je ne saurois par conséquent vous permettre de diminuer de bonté, quoique je sente peut être en moi un impossibilité de faire vers mon devoir tous les progrès qu'il seroit juste que je fisse.

J'espère, avec l'aide de Dieu, lui dis-je, de ne me démentir jamais. Je le croi, reprit-il, & ce n'est que la connoissance que j'ai de mes propres défauts ; qui m'a fait vous tenir ce langage, dans la crainte, que les leçons que je pourrois vous donner à l'avenir, ne fussent pas aussi bien autorisées par ma pratique, qu'elles le sont dans les exemples que vous avez cités si obligeamment.

Il eut la bonté de prendre garde à mon ajustement. O, la charmante taille, s'écria-t'il en mesurant la mienne avec ses mains ! Quel dommage, si vous la perdiez ! C'est pourtant cette perte, ajouta-t'il, que je regarde comme la seule chose sans laquelle mon bonheur ne sera jamais complet. Taisez vous, méchant que vous êtes, lui dis-je en lui mettant la main sur la bouche ; vous ne vous étiez point encore émancipé jusques-là depuis que je suis à vous. Un souhait aussi innocent, reprit-il en me baisant la main, me peut être permis d'autant mieux, qu'il remplit les vuës de l'institution : ma Pamela seroit-elle donc si fâchée que ce fût là son cas ?

cas? Vos souhaits, lui dis-je en cachant mon visage dans son sein, seront toujours & à tous égards la règle des miens ; mais brisons je vous prie là-dessus. Il me donna un tendre baiser en me remerciant, & changea de conversation. J'espère que je ne fus pas trop libre !

Comme nous nous entretenions ainsi, nous entendîmes les carrosses de notre compagnie. Attendez ici, ma chère, me dit-il, je vous les amènerai dans le jardin. Après qu'il m'eût quittée, comme je passois devant la porte de derrière, je m'y agenouillai, & bénis Dieu de ce qu'il n'avoit pas permis mon évafion, que j'avois si ardemment désirée. Je m'en allai de là vers l'étang, & m'agenouillai sur l'herbe dont il est bordé, bénissant Dieu de nouveau, de ce qu'il m'avoit fait la grace d'échapper à moi-même, qui étois alors ma plus grande ennemie, parceque je m'imaginois n'avoir que des ennemis & pas un seul ami à l'entour de moi. Je devrois bien en faire autant dans tous les coins de ce jardin, & dans chaque appartement de cette maison. Comme je portois mes pas vers ma chère petite chapelle, pour m'y répandre encore en actions de graces ; je vis la compagnie s'avancer vers moi.

Et bien, ma chère demoiselle, me dit Mademoiselle Darnford, comment vous portez vous? Vous avez l'air si content, si satisfait & si gai, que j'espère que vous me permettrez de dancer à vos noces ; en vérité je languis de m'y voir. Miledy Jones eut la bonté de dire, que j'avois un air angélique, & Madame Peters ajouta, que chaque fois qu'ils me voyoient me monroit à leurs yeux plus aimable que la précédente. Miledy Darnford voulut bien aussi me faire le compliment de dire, quelle me trouvoit de plus en plus l'air libre & aisé. Je vous dispenserois bien de tant d'éloges, disois-je en moi même ;

car je m'attends à effuier tantôt des railleries, qui me feront bien acheter tous ces beaux panegyriques.

Mr. Peters me dit tout bas, Dieu vous bénisse, ma chère fille ! Vous ne l'êtes pourtant pas jusqu'au point que ma femme le sache. Le Chevalier S*** vint le dernier. Avec votre permission, dit-il à mon maître en me prenant la main, qu'il baisa cinq ou six fois avec des transports de fou ; il la tint long tems entre les siennes, & chemin faisant me lâcha par forme de compliment une goguette des plus libres. Un jeune débauché est à peine supportable ; mais un vieux coquin & un petit maître séxagenaire font deux étranges objets ! Et vous noterez qu'il se donna ainsi carrière devant ses fillés, qui étoient mariables l'une & l'autre. Je crains bien, dis-je peu après à l'oreille de mon cher époux, que je n'aye beaucoup à souffrir tantôt des badinages grossiers du Chevalier, quand vous viendrez à reveler la chose. C'est sa manière, reprit-il, il faut à présent vous mettre au dessus de cela. Et bien, Mademoiselle, me dit la cadette Darnford d'un air moitié grave & moitié ironique, si j'en juge par la différence qu'il y a entre l'air content que vous nous montrez, & les allûres gênées que je vous trouvai la dernière fois, j'espère que vous permettrez, sinon à moi du moins à ma sœur, de vous voir contracter l'heureux lien ; pour moi je croi que la tête lui en tournera ! Je lui fis pour toute réponse, une profonde révérence, & dis que les dames avoient bien de la bonté pour moi. Je m'attends, Mademoiselle, ajouta la nièce de Monsieur Peters, qu'on nous nommera l'heureux jour avant que nous prenions congé. Vous le saurez, Mademoiselle, vous le saurez, lu dit mon maître qui l'avoit entendu. Il ne se peut rien de mieux, interrompit Mademoiselle Darnford l'aînée.

Mon

Mon maître me prit à quartier : Les mènerai-je à l'alcove pour leur déclarer la chose, me dit-il tout bas, ou attendrai-je que nous soions à dîner ? Je pense, répondis-je, qu'il ne faut faire ni l'un ni l'autre ; jamais je ne m'en tirerai comme il convient. Ah ! pour le coup, reprit-il, il faut bien qu'ils le sachent : je ne les aurois jamais invitez sans cela. Et bien donc, ajoutai-je, ne leur en parlez qu'au moment qu'ils s'en iront. Il faut donc ôter votre anneau, me dit-il : C'est, repris-je, ce que je me garderai bien de faire. Dîtes le donc vous même à Mademoiselle Darnford, ajouta-t'il. En vérité, Monsieur, répondis-je, il n'y a pas moien.

Là-dessus, Madame Jewkes vint lui demander officieusement, si elle apporteroit aux Messieurs & aux Dames un verre de vin du Rhein avec du sucre pour les préparer au dîner. Apportez, Madame Jewkes, lui dit-il ; vous ne pouviez jamais mieux penser.

Elle revint bien tôt, suivie de Nannon qui portoit les verres & les bouteilles sur une soucoupe ; & n'eut rien de plus pressé que de me servir la première, & de me dire avec une profonde révérence, Madame veut elle commencer ? Je devins rouge comme le feu : Non, lui dis-je, ne s'en va-t'il pas sans dire que mon maître doit boire le premier ? *

Ce seul mot fut un coup de lumière pour eux tous : Je veux mourir, s'écria Mademoiselle Darnford, s'ils ne nous ont soufflé la noce. Il faut bien que cela soit, dit Madame Peters ! Ah ! Monsieur Peters, ajouta-telle en regardant fixement son mari !

Je vous assure, lui dit-il, que je ne les ai pas mariés. Où étiez vous Jeudi matin, vous & Monsieur Williams, continua-t'elle ? Laissez moi faire, laissez.

* En Angleterre, lorsqu'on présente quelque liqueur à une compagnie, il est d'usage que les maîtres du logis boivent les premiers.

sez moi faire, interrompit le Chevalier S***, je saurai bien trouver la friponnerie, s'il y en a : Vous savez que je suis juge de paix * : il prit tout de suite ma main : allons, Mademoiselle, me dit-il, répondez moi sur le serment † que vous venez de prêter. Etes vous mariée ou non ?

Mon maître sourit de l'air embarrassé où il me vit : De grace, Monsieur le Chevalier ! m'écriai-je ! Vraiment, vraiment, reprit celui-ci, je m'imaginerois bien que ce n'étoit pas pour rien que vous nous regardiez avec des yeux si émerillonnés. Il faut prendre son parti, ma chère Pamela, me dit mon maître : votre visage vous décele : croyez moi, cessez de rougir, & confessez la vérité.

O ! pour le coup, dit Mademoiselle Darnford, je suis fâchée dans toutes les formes. Et moi, dit Miledy Darnford, j'en suis dans la joye de mon cœur ; si cela est, ajouta-t'elle, permettez, ma chère Madame, que je vous embrasse & vous félicite. Tous en dirent autant, & me saluèrent à la ronde. J'étois dépitée que ce fût devant la Jewkes, qui secouoit ses grosses hanches, & paroïssoit enchantée d'avoir servi à hâter la découverte.

Personne ne me félicite, dit mon maître : ni ne félicitera reprit très obligeamment Miledy Jones ; jamais homme n'eut moins besoin qu'on lui souhaitât

* C'est un espèce de commissaire : il en fait les fonctions, & la plus part des gentilshommes Anglois le font dans leurs campagnes.

† Lorsqu'il arrive des querelles, des débats, des vols, ou autres accidens qui troublent la paix publique dans quelque village ou quartier de ville. On va devant le juge de paix, qui avant que de rien prononcer, fait prêter serment à toutes les personnes qui ont part au cas, soit comme criminels ou comme temoins. Il envoie en prison ; & décide plusieurs affaires sans appel. Il donne des ordres par écrit pour faire arrêter, & a plusieurs autres prérogatives.

tât joie ; l'épouse incomparable que vous avez rend tous les souhaits inutiles ! Il les salua tous à son tour ; & venant à moi pour la dernière, permettez, ma chère Pamela, mon aimable compagne, me dit-il, que je finisse par vous. Vous avez été le commencement, & je veux aussi que vous soyez la fin de mes amours, mais non pas jusqu'à la fin de ma vie.

Rien n'étoit plus charmant que cette insinuation : Aussi ne tomba-t'elle pas à terre. Il marquoit par là le cas qu'il faisoit de celle qu'il avoit si généreusement choisie, & c'en étoit infiniment plus que je ne méritois.

Il me fallut essuier dans la suite bien d'autres badinages. Allons, allons, Madame, me dit plusieurs fois le Chevalier, à présent que vous êtes des nôtres, je ne serai pas tout à fait si scrupuleux que je l'ai été jusqu'ici, prenez en ma parole.

Au dîner, j'acceptai sans difficulté le haut bout de la table, qu'ils m'offrirent tous ; & pour mon coup d'essai, j'en fis les honneurs avec assez de présence d'esprit. Ce ne fut pas sans peine qu'on nous fit grace du bal, & nous ne l'obtinmes qu'à force de promettre que nous reviendrions au pais avant l'hiver : mais mon maître étant résolu de partir Mercredi matin pour le comté de Bedford, on convint que nous irions Mardi au soir chez Miledy Darnford, pour prendre congé de toute la compagnie, qui promit de s'y trouver.

L'après-dînée, nous eumes les prières dans la petite chapelle, & tous en parlant de vous, mon cher père, & en vous accablant de louanges, regrettèrent de n'avoir pas encore leur bon vieux clerc. Ils restèrent aussi à souper, & partirent extrêmement contents, faisant mille & mille vœux pour la continuation de notre bonheur mutuel. Mon maître pria Monsieur Peters d'être sa caution envers les
sonneurs.

sonneurs de la paroisse jusqu'à son retour au pais *, au cas qu'ils eussent vent de son mariage, & de leur répondre de sa générosité, parce qu'il ne vouloit pas déclarer son mariage, que premièrement il ne l'eût rendu public à son autre campagne.

LUNDI, cinquième jour de mon bonheur.

J'E n'ai jouï aujourd'hui que très peu de la compagnie de mon cher ami : Il a seulement déjeuné avec moi, & a monté aussitôt à cheval, pour aller voir, à environ huit milles d'ici †, un gentilhomme fort malade, qui lui a envoyé en poste un exprés, pour le prier de venir lui parler, parce qu'il ne se flatoit pas d'en relever, & que mon maître a un hypotheque sur son bien. Ma chère, m'a-t'il dit, je serai au désespoir, s'il me faut absolument passer la nuit loin de vous : Mais pour vous épargner des allarmes, je vous prie de ne me point attendre passé dix heures. Le pauvre Monsieur Carlton & moi avons d'assez grands interets a démêler. Je sçai qu'il m'aime : & comme par sa mort sa famille dépendroit de moi plus que je ne m'en soucie, s'il arrivoit qu'il se trouvât fort mal, & que ma présence lui pût être de quelque consolation, la charité ne me permettroit pas de le refuser.

Il est déjà dix heures du soir, & je crains bien qu'il ne revienne pas. Je crains aussi pour son pauvre ami, que je soupçonne être très mal. Quoi-
que

* Dans les villes, & plus encore dans les campagnes d'Angleterre, les cloches sont à l'usage du tiers & du quart ; les fait sonner qui veut, en payant ; & ceux qui ont quelque grand sujet de joye n'y manquent presque jamais. On les sonne souvent par gageure.

† Trois milles d'Angleterre font la grande lieuë de France.

que je ne le connoisse pas, j'en suis fâchée pour l'amour de lui, de sa famille, & de mon cher maître, qu'on voit bien qui l'aime à la manière dont il en parle. Je sens que j'aurois du chagrin, si ce généreux ami venoit à prendre quelque chose à cœur. Il n'est pourtant pas possible de l'éviter dans ce monde, où les plus heureux ont encore mille sujets de s'attrister. Nous avons grand besoin, pauvres mortels que nous sommes, qu'il en soit ainsi. Sans cela, toutes nos vuës se borneroient à cette terre, & nous y vivrions comme des voyageurs sensuels, qui trouvant quelque bonne auberge sur leur chemin, s'y arrêteroient, sans penser davantage à poursuivre leur route, & à regagner leurs foyers. Je dois cette réflexion à ma chère maîtresse, qui la faisoit incessamment.

Onze heures du soir.

MADAME Jewkes, qui m'avoit tenu compagnie, me demanda si je voulois qu'elle couchât avec moi faute de mieux ? je la remerciai, & lui dis que je voulois essayer de coucher seule une nuit.

J'aurois pu vous dire que je l'avois fait dîner & souper avec moi, & que cela lui avoit fait grand plaisir, de même que la manière dont je me comportois envers elle. Je voyois de reste à son maintien, qu'elle avoit quelque honte secrète de sa conduite passée à mon égard. La pauvre créature ! Je crains bien que ce ne soit uniquement parce que je suis ce que je suis ; car je m'imagine que les remors ne la tourmentent pas autrement. Ses paroles & ses actions sont entièrement différentes de ce qu'elles avoient coutume d'être : elle est devenuë la circonspection & la décence même ; & si je ne l'avois jamais vuë dans

un autre jour, j'aurois pu lui croire de la vertu, & même de la piété.

Cela nous montre, mes chers parens, jusqu'où va la force de l'exemple, & tout le pouvoir des chefs de famille : Nous voyons par là, que les mauvais exemples dans des supérieurs sont doublement criminels & pernicieux ; parceque, méchans eux mêmes, non seulement ils ne font pas de bien, mais ils font encore beaucoup de mal aux autres : leur condamnation n'endoit être assurément que plus grande ! & combien plus terrible ne seroit pas la mienne, à moi qui ai été élevée dans des sentimens si religieux par vous & par ma chère maîtresse, si, comblée des bénédictions du ciel, j'oubliois à remplir les devoirs attachés à l'état où je me vois élevée. Je languis de faire du bien ! car, tout ce qui s'en est fait jusqu'ici, est l'ouvrage de mon cher maître : Dieu veuille le Bénir ! & le rendre sain & sauf à mes souhaits ; Il me semble qu'il y a déjà une semaine que je ne l'ai vû ! Si les marques de ma tendresse ne pouvoient lui devenir ni importunes ni ridicules, je n'existerois en vérité que pour lui en donner ; car j'ai l'âme vraiment reconnoissante, qualité qui m'étoit d'autant plus nécessaire, qu'elle est mon unique richesse.

Ce M A R D I à Onze heures du Matin.

Mon cher (je devrois toujours dire mon cher maître ; mais j'apprendrai à lui donner de tems en tems un nom plus doux à prononcer pour moi) mon cher maître n'est pas encore venu. J'espère cependant qu'il ne lui est arrivé aucun mal ! Nous déjeunerons ensemble Madame Jewkes & moi. Mais, je ne saurois faire autre chose que de parler de lui & de penser à lui, & à toutes ses bontés pour moi, & pour vous qui êtes encore plus intimement moi-même.

Je

Je reçois dans ce moment une lettre de lui, que je vois qu'il m'a écrite hier la nuit, & envoyée ce matin de bonne heure. En voici une copie.

A Mademoiselle Andrews.

Ce Lundi au soir.

Ma très chère PAMELA,

“ J’Espère que vous ne vous allarmerez point de
“ ce que je ne reviens pas au logis ce soir. Vous
“ pouvez bien penser que je sçauois me deffendre
“ de rester ici. Mon pauvre ami est très mal, & je
“ pense qu’il n’en sauroit revenir. Il a souhaité a-
“ vec tant d’ardeur que je demeurasse auprès de lui,
“ que je suis résolu de le veiller toute cette nuit ;
“ car il est déjà près d’une heure du matin, & il ne
“ sauroit me perdre de vûë un instant. Je les ai si
“ bien tranquillisés, lui, sa femme, & ses enfans,
“ par les assurances amicales que je lui ai données,
“ des égards que j’aurois toujours pour eux & pour
“ lui, qu’ils me regardent tous comme leur bon
“ ange : c’est le nom que me donne, cette pauvre
“ veuve affligée, car je croi bien qu’elle ne tardera
“ pas à l’être. Je souhaiterois volontiers que nous
“ ne nous fussions pas engagés à nous trouver de-
“ main au soir chez le Chevalier S*** avec nos
“ bons voisins : & d’un autre côté, j’ai si fort à
“ cœur de partir Mercredi pour le comté de Bedford,
“ que, tant pour cela que pour en mieux répondre
“ aux civilités de tant de bons amis qui s’y trouve-
“ ront pour l’amour de nous, je ne me soucie pas
“ de remettre la partie. Ce que je vous demande
“ donc en grace, ma chère, est d’aller dans
“ la berline chez le Chevalier : Plutôt vous par-
“ tirez, & mieux ce sera ; parceque vous vous
“ diver-

“ divertirez avec une compagnie dont tous les
 “ membres vous admirent tant. J’espère vous
 “ y joindre l’après-dînée à l’heure de votre thé,
 “ ce qui me vaudra mieux, que de gagner pre-
 “ mièrement le logis pour aller vous retrouver en-
 “ suite : parceque ce seront six milles d’épargnés
 “ pour moi : & que je sçai que la compagnie excu-
 “ sera mon équipage, attendu l’occasion. Chaque
 “ instant de cette courte absence paroît un jour à ce-
 “ lui qui est avec toute la sincérité imaginable,

Mon très cher amour

à vous pour jamais, &c.

P. S.

“ Si vous pouviez aller dîner avec eux, ce se-
 “ roit une liberté qui leur feroit d’autant plus de
 “ plaisir qu’ils ne s’y attendent point.”

Je commençai à craindre un peu qu’il ne se fati-
 guât trop, & à m’inquiéter aussi pour le pauvre Ma-
 lade & pour sa famille. Je dis cependant à Ma-
 dame Jewkes que la plus légère insinuation de ce
 qu’il sembloit souhaiter par préférence, seroit tou-
 jours une loi pour moi, & qu’ainsi j’irois dîner chez
 le Chevalier.

Comme j’ordonnois en conséquence que la berline
 fût prête pour m’y porter, & que j’achevois de m’ha-
 biller, on est venu lui dire qu’elle eût à descen-
 dre sur le champ. Je vois par la fenêtre que ce
 sont des visites qui arrivent : car, il y a un carrosse
 à six chevaux : La compagnie en est sortie, & j’ap-
 perçois trois domestiques à cheval ; je pense même
 qu’il y a des couronnes sur le carrosse * : Qui pour-
 roit-ce être ? Mais je m’arrête ici, car je suppose
 qu’on viendra bientôt me l’apprendre.

Juste

* Il n’est permis qu’aux pairs du Royaume d’en avoir.

Juste ciel ! que je suis malheureuse ! Que ferai-je bon Dieu ! C'est Miledy Davers qui vient d'arriver ; elle même en chair & en os ! Et mon cher protecteur est à je ne sçai combien de milles d'ici. Madame Jewkes est venuë toute hors d'haleine m'en avertir, & dit que Miledy s'enquiert beaucoup de mon maître & de moi. Elle lui a demandé, la méchante personne qu'elle est, si j'étois enfin du nombre des P** le beau mot pour sortir de la bouche d'une dame de qualité ! Je n'ai sçû qui lui répondre, m'a dit la Jewkes : Miledy s'est écriée qu'elle espéroit que vous n'étiez pas mariée, & moi j'ai répondu que non, parceque vous n'aviez pas encore publié la chose, & Miledy a répliqué, *encore vit-on.*

Je vais prendre la suite, dis-je à Madame Jewkes : Que la berline m'attende au bout de l'allée d'Ormes, & je m'évaderai sans qu'on s'en apperçoive. Elle vous demande à force, Madame, reprit la Jewkes. J'ai dit que vous étiez au logis, mais toute prête à sortir, & elle m'a dit qu'elle vouloit vous voir sur le champ, dès qu'elle se sentiroit assez de patience pour cela. Quels noms me donne-t'elle, dis-je à Madame Jewkes, elle vous appelle *la créature*, Madame, reprit celle-ci, *je veux, dit-elle, voir la créature, si tôt que je m'en croirai la patience.* C'est fort bien pensé, repondis-je, mais *la créature* ne le lui permettra pas, si elle peut l'empêcher. De grace, Madame Jewkes, aidez moi pour cette fois à m'échapper, car je suis terriblement épouvantée. J'ordonnerai au cocher, reprit elle, de mener la berline où vous le souhaitez, & d'aller vous y attendre : Et je vais descendre & fermer la porte de la salle basse, afin que vous passiez sans être vuë : car elle s'est assise au frais dans l'autre salle vis à vis de l'escalier. Vous êtes une brave femme, Madame Jewkes, lui dis-je ; mais qui a-t'elle avec elle ? Sa femme de chambre, reprit la Jewkes, & un de ses neveux, qui

qui est allé à l'écurie parce qu'il vient à cheval : Ils ont amené trois laquais. Je voudrais, lui dis-je, qu'ils fussent tous à trois cens milles d'ici ! Que faut il que je fasse ? Je quittai ma plume en cet endroit, attendant impatiemment que je pusse passer sans danger.

Madame Jewkes revint me dire qu'il falloit absolument que je descendisse, si je ne voulois que Miledy montât. Quel autre nom me donne telle encore, lui dis-je ? Elle vous appelle *drôleffe*, Madame, reprit la Jewkes : Dites à la *drôleffe de venir me parler*, dit elle, & son neveu & sa femme de chambre sont avec elle dans la salle.

Je n'y saurois aller, repris-je, & voila ma réponse ! Si vous le vouliez, Madame Jewkes, vous pourriez bien imaginer quelque expédient pour me faire évader. Il n'y a pas moien, en vérité, me dit-elle ; car quand je suis allée pour fermer la porte, elle m'a ordonné de la laisser ouverte ; & elle s'est assise en face de l'escalier. Je croi, Dieu m'affiste que je vais me jeter par la fenêtre, lui dis-je en me donnant un peu d'air avec mon évantail, car je suis dans une épouvante affreuse. Mon Dieu, Madame, s'écria la Jewkes, vous m'étonnez de vous troubler de la sorte ! Vous êtes assurément à l'abri des ennemis, & à votre place, je ne m'allarmerois pour personne comme vous faites. C'est fort bien dit, repris-je, mais est-on maître de son tempérament ? Je sçai qu'à ma place vous auriez autant de courage que j'en ai peu. En vérité, Madame, ajouta-t'elle, si c'étoit mon cas, je prendrois un air de maîtresse du logis que vous êtes, & j'irois saluer Miledy, & lui dire qu'elle est la bien venuë. Bon, bon, repris-je, c'est parler d'or ! Mais quel malheur n'est ce pas pour moi, que votre bon maître soit absent !

Que répondrai-je à ses demandes réitérées de vous voir, interrompit la Jewkes ? Dites lui que je suis
malade ;

malade ; que je suis mourante, & qu'il ne faut pas qu'on interrompe mon repos ; que je suis sortie, ou quelqu'autre chose !

Mais, j'achevois à peine de parler, que sa femme de chambre monta. Comment vous portez vous, Mademoiselle Pamela, me dit-elle ? Miledy souhaite vous parler. Il faut pour le coup que j'y aille, me dis-je en moi-même : Elle ne me battra pas peut-être ! O ! que mon cher protecteur n'est il au logis !

Je vous dirai de fil en liste tout ce qui se passa dans cette terrible entrevue, qui fut bien cruelle pour moi.

Je descendis gantée & habillée comme j'étois, avec mon éventail à la main, afin d'être toute prête à monter en carrosse dès que je pourrois m'échapper ; je m'imaginois que mes violens accès de tremblement étoient passés ; mais je m'en imposois à moi-même, car je tremblois depuis la tête jusqu'aux pieds. Je me résolus pourtant de faire la meilleure mine qu'il me seroit possible.

Me voila enfin dans la salle. Votre très humble servante, Miledy, lui dis-je en lui faisant une profonde révérence ; c'est moi qui suis la vôtre, Miledy, reprit-elle en me contrefaisant ; car vous êtes équiappée en vraie dame de cour.

Parbleu ! s'écria son libertin de neveu, en jurant un gros juron, c'est une charmante fille : je vous demande mille pardons, ma chère tante, mais il faut que je la baise. Arrêtez, lui dis-je comme il s'avançoit vers moi : votre impolitesse vous dégrade : sachez que je ne veux pas qu'on se donne de libertez avec moi. Afféyez vous, mon neveu, lui dit Miledy, & ne touchez pas cette créature-là ! Elle n'est déjà que trop orgueilleuse. Son air est, je vous jure, bien différent de ce qu'il me parut la dernière fois que je la vis.

Et

Et bien, mon enfant, me dit-elle d'un ton moqueur, comment te trouve tu ? Tu as fait de grands progrès depuis peu ! J'apprends d'étranges nouvelles sur ton compte ! Tu bâtis apparemment des châteaux de féerie, mais si tu t'imagines que mon frère ira déshonorer sa famille pour l'amour d'un colifichet comme toi, tu ne tarderas guères à retomber du haut de ton imagination dans l'abîme de ton premier néant.

Sa femme de chambre & son neveu fourioient. Je vois, lui dis-je, outrée de dépit, que Miledy n'a rien de très important à m'ordonner, & je lui demande la permission de me retirer. Fermez la porte, Rebecca, dit elle à sa femme de chambre ; nous n'aurons pas si tôt fait cette jeune dame & moi.

Où est allé votre honnête suborneur, mon enfant, continua-t'elle ? Madame, répondis-je, quand il vous plaira me parler intelligiblement, je saurai comment vous répondre.

Oui, mais, ma chère petite, me dit-elle d'un ton de plaisanterie, ne sois pas non plus trop impertinente, je t'en supplie. Tu verras que la sœur de ton maître n'a pas la moitié tant d'indulgence que lui, pour les petites libertez que tu te donnes : il est vrai qu'elle n'est pas la moitié aussi polie que lui : Ainsi, mon enfant, un peu de cette modestie & de cette humilité que la petite souillon de ma mère avoit coûtume de nous montrer, te fiéra mieux que les airs que tu te donnes depuis que son fils t'a appris à t'oublier.

J'aurois une grace à demander à Miledy, répondis-je, c'est de vouloir bien m'apprendre à me souvenir de ce que je suis, en n'oubliant pas ce qu'elle est elle-même. Quoi donc, petite impertinente, me dit-elle, si je m'abbaïssois avec toi, aurois tu l'audace de t'élever jusqu'à la sœur de ton maître ?

Madame,

Madame, lui dis-je, si vous diminuez vous même la distance qui est entre nous, vous descendrez à mon niveau, & vous donnerez lieu à une égalité à laquelle je n'ai pas la presumption de penser ; car je ne saurois descendre plus bas que je suis, au moins dans votre estime.

Ne vous l'avois-je pas dit, mon neveu, reprit-elle, que j'aurois à parler à un bel esprit ? Ce neveu, vous sçauvez, jure à chaque mot qu'il profère, & en vrai gentilhomme qui sent son bien. Mademoiselle Pamela, me dit-il, avec un serment goguenard, & plein de noblesse, il me semble, si vous voulez bien me permettre de vous le dire, que vous devriez savoir que vous parlez à Miledy Davers ! Monsieur, lui dis-je, je croi d'autant moins devoir vous remercier d'un avis dont je n'avois pas besoin, qu'un serment vous a paru nécessaire pour le rendre convaincant.

Comme il ne s'attendoit point à cette réprimande, il eut presque l'air plus sot que moi. Vraiment, Mademoiselle Pamela, me dit-il à la fin, vous m'avez à moitié décontenancé avec votre censure pleine d'esprit ! Vous avez, lui dis-je, l'air trop joli homme, pour perdre si aisément une assurance aussi modeste que la votre ; elle tiendrait, je croi, contre de bien plus fortes attaques.

Comment donc, Mademoiselle l'impudente, me dit Miledy Davers ! Savez vous bien à qui vous parlez ? Je croi que non, Madame, repris-je, & je vais me retirer, de peur de m'oublier d'avantage ; à ce mot, je fis une profonde révérence comme pour m'en aller : Mais elle se leva brusquement, me poussa avec violence, prit une chaise, l'addossa contre la porte, & s'y assit.

Fort bien, Madame, lui dis-je, je puis tout supporter de votre part ; j'étois pourtant prête à pleu-

rer. J'allai m'asseoir & m'éventer à l'autre bout de la salle.

Sa femme de chambre qui s'étoit tenuë debout tout ce tems-là, me dit tout bas ; Mademoiselle Pamela, vous ne devriez pas vous asseoir en présence de Miledy. Miledy de son côté, quoiqu'elle ne l'entendît pas, ne laissa pas que de me dire, ma petite mignonne, vous aurez la bonté de ne vous asseoir où je suis, que quand je vous le dirai.

Je me levai là-dessus Madame, lui dis-je, vous pourriez bien me permettre de m'asseoir, quand vous m'ôtez la force de me soutenir. Mais je vous ai demandé où votre maître étoit allé interrompit-elle ? Madame, lui dis-je, il est allé à environ huit milles d'ici, chez Monsieur Carlton qui est fort malade. Et quand reviendra-t'il au logis ? Ce soir, Madame. Et où allez vous, vous ? Je vais, Madame, chez un gentilhomme du bourg. Et comment deviez vous y aller ? Dans la berline, Madame ! Je vois bien qu'avec le tems vous deviendrez un dame d'importance ; la chose ne souffre pas de difficulté. Je croi, mon enfant, qu'une berline vous fiéroit à merveilles. Avez vous jamais sorti en carrosse avec votre maître ?

Madame, lui dis-je, ayez la bonté de me faire à la fois une douzaine de semblables questions ; parce qu'une seule réponse suffira pour toutes. Comment donc, impudente, s'écria-t'elle, vous voila prête à vous oublier, & vous m'allez mettre au niveau de vous avant que j'y aye donné lieu.

Je ne pus retenir plus long tems mes larmes. De grace, Madame, permettez moi de vous demander ce que je vous ai fait, pour me traiter si cruellement ? Je ne vous ai jamais fait le moindre mal ; & si, comme il vous plaît de l'insinuer, vous pensez que je suis abusée, j'ai en cela même plus de droit à votre compassion qu'à votre colére.

Elle

Elle se leva ; me prit part la main ; me mena jusqu'a sa chaise, s'y rassit, & sans se deffaisir de ma main ; il est vrai, Pamela, me dit-elle, que j'ai eu sincérement pitie de vous, tant que je vous ai cru innocente. Il est vrai que je pris part à vos chagrins, lorsque mon frère vous enleva & vous amena ici contre votre consentement : je m'y suis interressée bien plus vivement encore, & je vous ai aimée de tout mon cœur, quand j'ai appris votre vertu, votre résistance, & les généreux efforts que vous avez faits pour lui échapper. Mais lorsque vous vous êtes laissé vaincre, comme je ne le crains que trop ; lorsque vous avez perdu votre innocence, & que vous venez augmenter le nombre des sottes qu'il a duppées (*ceci me blessa un peu*) je ne saurois alors m'empêcher de vous faire voir l'indignation que j'en ai.

Madame, repris-je, j'ai a vous demander en grace de m'épargner un jugement téméraire : Je n'ai point perdu mon innocence ! Prenez garde, Pamela, s'écria-t'elle, prenez garde, après avoir perdu votre honneur, de perdre encore votre véracité. Pourquoi vous trouvai-je ici, lorsque vous êtes en pleine liberté de vous en aller où il vous plaît ? Je vais vous faire une proposition, que je suis bien sûre que vous accepterez si vous êtes innocente. Voulez vous venir demeurer chez moi ? Je vais sur l'instant partir avec vous dans le carrosse que voici, & si vous voulez me suivre, nous serons hors de cette maison en moins d'une demie heure. Refusez moi, présentement, si vous l'osez, & venez me dire après cela que vous êtes innocente, & dans la volonté de rester telle.

Je suis innocente, Madame, répondis-je, & dans la volonté de rester telle ; & je ne puis cependant consentir à votre proposition. Tu en as donc men-

ti, ma chère, me dit-elle fort poliment ; tu en as menté tout net, & je t'abandonne !

Elle se leva là-dessus, & se promena par toute la chambre dans une colére horrible. Son neveu & sa femme de chambre s'écrièrent à la fois, en vérité, Miledy, vous êtes bien bonne ; le cas n'est que trop évident : la chose faute aux yeux.

J'aurois volontiers écarté la chaise pour sortir ; mais son neveu vint s'y asseoir. Ce trait me provoqua ; je crus que je serois indigne du rang honorable où j'avois été élevée, quoique j'eusse peur de l'avouër, si je ne montróis pas quelque sorte de fermeté. Quoi donc, Monsieur, lui dis-je, êtes-vous ici pour m'y retenir prisonnière, & pour m'y servir de geolier ? J'y suis, reprit-il, parceque cela me plaît. Est-il vrai, Monsieur, lui dis-je : Si c'est là la réponse d'un gentilhomme à une personne comme moi, j'oserai bien affirmer que ce ne seroit pas celle d'un gentilhomme à un gentilhomme.

Miledy ! Miledy ! s'ecria-t'il, c'est un cartel parleu ! c'est un cartel, ou la peste m'étouffe ! Non, Monsieur, repliquai-je, je ne suis pas d'un sexe à donner des cartels ; & vous le pensez bien de même, autrement vous vous seriez bien gardé de donner lieu à ce que ce mot signifie.

Que cela ne vous surprenne point, mon neveu, lui dit-elle ; la créature ne parleroit pas sur ce ton-là, si elle n'avoit été au lit avec son maître. Pamela, Pamela, me dit-elle en me frappant deux ou trois fois sur l'épaule, & en bonne colére, tu as perdu ton innocence, ma fille ; tu as appris un peu de l'effronterie de ton maître, & tu peux maintenant aller par tout la tête levée. Et bien donc, Madame, lui dis-je, je suis, à ce compte, indigne de votre présence, & je demande à m'en éloigner.

Non, non, s'ecria-t'elle ; je veux savoir auparavant, qu'elle raison vous pouvez m'alléguer, étant inno-

innocente, pour n'accepter pas ma proposition. Je pourrois, lui dis-je, vous en alléguer une excellente ; mais je vous prie de m'en dispenser. Je veux l'entendre absolument, reprit-elle : Et bien donc, Madame, je pense que j'aurois peut être plus de raisons de n'aimer pas Monsieur que voila dans votre maison, que dans celle-ci.

Et bien donc, dit-elle en me contrefaisant encore, il faut vous mettre à une seconde épreuve. Je parts sur l'instant, pour vous mener chez votre père & votre mère, & vous remettre saine & sauve entre leurs mains. Qu'avez vous à dire à cela ? Ah, ah ! Mademoiselle Pamela, s'écria son neveu, voila votre innocence un peu attrappée. Parbleu, Miledy, vous l'avez pour le coup mise à *quia*.

Ayez la bonté, Madame, lui dis-je, de dire à ce joli Monsieur de s'éloigner de moi : Vos propositions sont si obligeantes, que je croi que vous ne voulez pas moins que me faire houspiller. Je veux être pendu, reprit-il, si elle n'a envie de faire de moi un dogue qui la harcèle ; vous verrez que ce petit taureau-là nous jettera bientôt par dessus sa tête ! En vérité, Monsieur, lui dis-je, vous vous comportez comme si vous étiez effectivement dans le lieu ou les tigres & les ours s'entredéchirent.

Finissez, mon neveu, s'écria Miledy. Vous ne faites que lui donner prétexte à éluder mes questions. Allons, Pamela, répondez moi. Volontiers, Madame, lui dis-je, & voici ma réponse : Je n'ai nul besoin de vous être obligée pour l'honneur que vous offrez de me faire ; car je parts demain pour me rapprocher de mes parens. Tu en as menti pour la seconde fois, pécore que tu es, me dit-elle. Je ne suis pas d'une qualité, répondis-je, à pouvoir repliquer à un tel langage. Encore ! reprit elle avec fureur ; ne me provoque pas avec tes réflexions & ton insolence : si tu l'oses, je te traiterai d'une manière

indigne de moi. Vous l'avez déjà fait, pensois-je en moi-même : mais, je n'osois le dire. Et qui est-ce qui doit vous mener chez votre père & votre mère, ajouta-t'elle ? Qui il plaira à mon maître, Madame, répondis-je. O ! cela s'en va sans dire, reprit-elle, tu feras sans doute tout ce qu'il lui plaira, si tu ne l'as pas déjà fait. Allons, Pamela, dis moi franchement, n'as tu pas été entre deux draps avec ton maître ? Ah ! ma drôlesse ! Ce discours me penetra. Je suis surprise, Madame, lui dis-je, que vous puissiez gagner sur vous de me traiter de la sorte ! Vous ne vous attendez pas sans doute à une réponse. Mon père & ma jeunesse devroient bien m'épargner un pareil traitement, de la part d'une personne de votre naissance & de votre qualité, qui malgré toutes les distances qu'on pourroit imaginer entre nous, est pourtant du même sexe que moi.

Tu es une audacieuse créature, & je le vois de reste, me dit-elle ! De grace, Madame, lui dis-je, permettez moi de m'en aller : On m'attend à dîner dans le bourg. Non, reprit-elle, je ne saurois me passer de vous, & quels que soient ceux chez qui vous devez aller, ils vous pardonneront quand on leur dira que c'est moi qui vous ordonne de n'y aller pas ; & ma jeune dame pour rire peut bien me le pardonner aussi, si elle fait réflexion, que c'est l'arrivée soudaine de la fille de feuë sa maîtresse, & de la sœur de son maître, qui exige qu'elle reste au logis.

Mais de grace, Madame, considerez qu'un engagement de longue-main est quelque chose ! Je le sçai comme toi, mon enfant, reprit-elle ; mais je ne sçai pas pourquoi il faut que des souillons de filles de chambre le prennent sur le ton d'engagemens de longue-main. Ah ! Pamela, Pamela, je suis fâchée de te voir ainsi contrefaire tes supérieurs, & te donner de si grands airs ; je vois que tu es gatée sans ressource !

source ! De cette fille modeste, & innocente, & humble qui plus est, que je t'ai connuë autrefois, tu n'es plus propre au monde qu'au métier que je crains bien que tu ne fasses.

De grace, Madame, interrompit son neveu, que signifie tout ce que vous dites ? Sans doute que c'en est fait pour elle, & que la chose lui plaît. Elle est dans un songe qui l'enchanté, c'est dommage de l'éveiller avant que l'illusion soit dissipée. Toute méchante que vous me croyez, Madame, lui dis-je, je ne suis pas accoutumée à entendre des réflexions & des discours semblables à ceux que me tient Monsieur ; & je ne saurois les souffrir.

Taisez vous, mon neveu, lui dit Miledy : Pauvre fille ! ajouta-t'elle en secouant la tête ! Quelle aimable innocence vient de faire naufrage ! C'est le plus grand dommage du monde ! Je pleurerois volontiers sur elle, si cela pouvoit lui faire du bien ! Mais, elle est perduë sans ressource, perduë absolument ; & elle a, pour s'achever, pris les allûres qui distinguent toutes les créatures de son espèce !

La douleur me faisoit verser les larmes les plus amères ; dites tout ce qu'il vous plaira, Madame, repris-je ; voici le dernier mot que je vous répondrai, si je puis m'en empêcher.

Madame Jewkes entra, & demanda à Miledy si elle étoit prête pour le dîner : La réponse fut qu'oui. Je voulois sortir avec elle ; mais elle prit ma main en disant qu'elle ne pouvoit se passer de moi. Vous pouvez, Mademoiselle, ajouta-t'elle, ôter vos gants & quitter votre évantail, car vous ne sortirez pas. Si vous vous comportez comme il faut, vous me servirez à table, & tout en mangeant, je reprendrai un peu la conversation avec vous.

Puis-je dire un mot à Madame, me dit la Jewkes : Je n'en sçai rien, Madame Jewkes, lui dis-je ; car

Miledy me tient la main, & vous voyez que je suis une espèce de prisonnière.

Qu'avez vous à dire, Madame Jewkes, interrompit Miledy, vous pouvez parler devant moi : mais la Jewkes sortit, & parut affligée pour l'amour de moi. Elle m'a dit depuis que j'étois rouge comme l'écarlate.

On avoit mis le couvert pour trois personnes dans l'autre salle ; Miledy m'y traina : allons, ma chère petite, me dit-elle chemin faisant & d'un air moqueur, je vous servirai d'écuyer, & je prétends bien que vous le trouviez aussi bon que si c'étoit mon frère.

Que mon sort seroit affreux, pensois-je en moi-même, si j'étois aussi méchante quelle me la croit. Mon état étoit pourtant assez triste.

Allons, mon neveu, dit Miledy, mettons nous à table. Et vous Rebecca, ajouta-t'elle en s'adressant à sa suivante, aidez à Pamela à nous servir ; nous ne voulons point d'hommes auprès de nous. Allons, ma jeune dame, continua-t'elle en se tournant vers moi, faudra-t'il que je vous aide à ôter vos gants blancs ? Madame, lui dis-je, c'est un honneur que je n'ai pas mérite de votre part.

La Jewkes entra pour lors avec le premier plat, attendez vous quelque autre personne, Madame Jewkes, lui dit-elle, que vous mettez trois couverts ? Je croyois, reprit la Jewkes, que Miledy & Madame, s'étoient assez repatriées pour qu'elle se mît aussi à table. Que veut dire cette rustaude, reprit Miledy avec tout le dédain imaginable ? Pouvez vous vous figurer que je souffrirai qu'une créature come celle là mange avec moi ? Elle mange bien avec mon maître, Madame, soit dit sans vous déplaire, reprit la Jewkes. Je n'en doute pas, mamie, lui dit Miledy, ni qu'elle n'y couche non plus,
n'est

n'est ce pas? Répondez moi, Madame la jouffluë! Que de licences les dames de cour se donnent!

Si elle y couche, repliqua la Jewkes en s'en allant, il y a peut être des raisons pour cela. Oh! oh! dit Miledy, la pécore t'a t'elle aussi mise de son parti? Allons, ma chère petite, otez vós gants quand je vous le dis, & sur le champ elle m'ota elle même le gant de la main gauche, & apperçut mon anneau. Dieu me soit en aide! s'écria-t'elle, ai-je la berluë, ou la créature a-t'elle effectivement un anneau! Voici bien une autre comédie, vraiment! Sçais tu bien, ma chère, que tu es duppée le plus cruellement du monde? Pauvre nigaude! tu as donc fait ce bel échange, & troqué ton honneur pour cette babiole! Je gagerois bien que ma petite reine a joué son rôle à merveille; qu'elle s'est carée comme la femme la mieux mariée; & que par conséquent elle le prend encore sur le ton de dame de qualité! comment donc, dit-elle, en me faisant faire la pirouette; te voila aussi affectée qu'aucune nouvelle mariée que je connoisse! Je ne m'étonne plus de te voir ainsi tirée à quatre épingles, & parler de tes engagements de longue-main! Marche vers le miroir, je t'en prie, considère y ta figure, & reviens à moi, afin que je vois avec quelles graces tu peux jouer le rôle comique qu'on ta donné à remplir.

Quoiqu'outrée de la manière du monde la plus cruelle; je me résolus de tâcher de garder le silence; & j'allai pour cet effet m'asseoir sur la fenêtre, tandis qu'elles s'assit au haut bout de la table. Son impertinent neveu s'assit à côté d'elle, en me regardant avec une effronterie des plus provoquantes; la mariée ne s'asseiera-t'elle pas auprès de nous, Madame, lui dit-il? Sans doute, reprit Miledy, rien n'est mieux pensé: Madame la mariée me pardonnera-t'elle de m'asseoir à sa place? J'étois muette tout ce tems.

Tu as pourtant un reste de modestie, mon enfant, me dit-elle en lâchant un misérable quolibet ! car tes grands airs te présentent tant, que quoiqu'en ma présence tu es obligée de t'asseoir, ne pouvant plus en soutenir le faix. Je demeurai assise & toujours muette. Voila un cruel contre tems, me disois-je en moi-même, qui m'empêche, pour surcroît, de témoigner mon attention envers celui à qui je dois le plus d'égards, & dont je m'attirerai peut-être l'indignation, s'il se trouve au rendez-vous avant moi ! Elle mangea donc de la soupe : autant en fit son neveu : Et comme elle dissequoit une volaille : si tu as quelque envie, mon petit cœur, me dit-il, je te servirai un aileron, une carcasse, ou un autre morceau. Mais, peut être, ajouta-t'il, aimes tu mieux le croupion ; veux tu que je te le porte ? Et tout fils qu'il est de Milord N * * & peut être bien tôt Lord lui-même, il se mit à rire en véritable idiot. Sa mère qui étoit sœur de Milord Davers, étant morte, il tient de Milord Davers le peu d'éducation qu'il a eue. Le pauvre sot ! Malgré toute sa grandeur, il ne mourra jamais pour avoir eu part à une conjuration, du moins à une dont il ait dressé le plan. Si j'avois pu monter pour lors à ma chambre, je vous en aurois tracé le portrait. Pour un homme de 25. à 26. ans, ce qui est environ l'âge de mon cher maître, c'est un mortel étrangement fagotté.

Servez moi un verre de vin, Pamela, me dit Miledy. Sa femme de chambre voulant le lui donner, Vous n'en ferez rien, Rebecca, lui dit-elle. Je veux que Miledy que voila me fasse cet honneur ; & je verrai en même tems si elle sçait se tenir debout. Je gardois le silence sans remuer.

M'entends tu, vestale ? continua-telle. Verse moi un verre de vin, quand je te l'ordonne. Quoi ! tu n'en remue pas ton pied ! Attends, je vais me lever & te servir, moi ! Je demeuroid toujours im-

mobile, & m'éventois sans rien dire. Apparemment, Madame la mijaurée, me dit-elle, que, quand je vous aurai fait une demie douzaine de demandes tout de suite, vous y répondrez en une seule fois ! N'est-ce pas, ma petite mignonne ?

J'étois si outrée, que, sans savoir ce que je faisois, j'arrachai de bonne rage un morceau de mon éventail avec mes dents : Je gardai pourtant encore le silence, & ne fis que m'éventer avec vivacité.

Je croi me dit elle qu'une demande de plus complétera la demie douzaine ; & j'espère qu'alors j'aurai droit à un réponse de la part de votre humilité.

Le neveu se leva, m'apporta la bouteille & le verre ; allons, Madame la mariée, me dit-il, ayez la bonté de servir Miledy, & moi je ferai votre député. La bouteille & le verre sont en bonne main, Monsieur, lui-dis-je, servez Miledy vous même. Quoi donc ! pécore, dit celle-cy, penses tu être au dessus de cela ? Insolente, continua-t'elle, en se mettant en fureur, faites votre devoir quand je vous le dis, & me servez un verre de vin tout à l'heure ; sinon je

Je ne puis qu'être battuë, pensai-je en moi-même en prenant un peu de courage : si je n'étois, lui dis-je, que ce que vous me croyez, & qu'on requît de moi de vous servir à table, & même de me mettre à vos pieds, en vérité, Madame, je le ferois de grand cœur : mais, si vous ne voulez que triompher d'une personne, qui pense que l'honneur qu'elle a reçu lui prescrit de jouer un autre rôle pour n'en être pas tout à fait indigne, en ce cas, Madame, je suis obligée de vous dire que je n'en ferai rien.

Sa surprise parut sans égale. Je suis, dit-elle en regardant alternativement son neveu & sa femme de chambre, je suis dans un étonnement qui n'est pas concevable ! non, je n'en reviens pas ! Tu voudrais

drois donc, à ce compte, que je conclusse que tu est la femme de mon frère ; n'est-ce pas ?

Vous me l'arrachez, Madame, répondis-je. Mais, reprit elle, t'imagines tu donc toi-même l'être en effet ? Qui se tait consent, dit son neveu, il est clair qu'elle le pense ainsi. Me léverai-je, Madame, pour rendre mes respects à ma nouvelle tante ?

Es-tu donc si possédée du démon de l'impudence, me dit Miledy, que d'oser te regarder comme ma sœur ? Madame, repris-je, c'est une question à laquelle il convient beaucoup mieux que votre digne frère réponde, que moi ?

Elle se leva toute en fureur : Madame, lui dit sa femme de chambre, vous vous ferez plus de mal qu'à elle ; arrêtez de grace : si la pauvre fille a été abusée par le mariage supposé, comme vous l'avez ouï dire, elle mérite la compassion de Miledy bien plus que sa colère. Cela est vrai, Rebecca, cela est très vrai, lui dit elle ; mais en même tems il n'y a pas moyen de supporter l'insolence de la créature.

Je voulois gagner la porte & fortir, mais le neveu courut & y appuya son dos. Je m'attendois à de mauvais traitemens de la part de l'orgueilleuse & emportée Miledy Davers ; mais j'avouë que ceci passa mon imagination. Monsieur, lui dis-je, quand mon maître viendra à savoir votre impolitesse à mon égard, vous aurez peut être lieu de vous en repentir. En disant cela, j'allai me rasseoir sur la fenêtre.

Un autre cartel, ou le diable m'emporte, dit il, mais, je suis bien aise du moins qu'elle l'appelle son maître ! Vous voyez, Madame, ajouta-t'il, qu'elle même ne croit pas être mariée, & que par conséquent elle n'a pas été si abusée que vous voulez bien le penser. Là-dessus, il vint à moi, & mettant un genouil en terre avec un air d'insulte qui tenoit de
plus

plus que de la barbarie, Ma chère tante, me dit-il; donnez moi votre bénédiction *, ou votre malédiction, il ne m'importe lequel des deux; donnez vite seulement, de peur que je ne perde mon dîner!

Freluquet doré! lui dis-je, en lui jettant le plus méprisant de tous les regards, (car il étoit galonné sur toutes les coutures) dans vingt ou trente ans d'ici quand vous serez en âge de raison, je saurai mieux comment vous répondre; en attendant jouez avec vos laquais, & non pas avec moi. Ce mot lâché, j'allai m'asseoir sur une autre fenêtre plus voisine de la porte. Pour lui, il avoit l'air aussi franchement fot qu'il l'est en effet.

Rebecca, Rebecca, s'écria Miledy, il n'y a pas moien d'y tenir! Cela est inouï! Quoi donc, le parent de Mylord Davers, & le mien sera traité de la sorte par une souillon comme celle-là? Elle accourut en même tems vers moi; & je commençai bien sincèrement à craindre; car au fond mon courage ne va guère loin. Mais, Madame Jewkes, entendant les paroles s'échauffer, rentra avec le second service, & dit à Miledy; de grace, Madame, ne vous agitez point à cet excès: j'ai grand peur que le jour d'aujourd'hui n'amène des choses qui mettront plus d'éloignement que jamais entre Miledy & son frère: car mon maître aime Madame à la folie.

Tais toi, mamie, lui dit Miledy! j'espère qu'étant née dans cette maison, j'y aurai quelque privilège,

* En Angleterre; les enfans bien nez, jusqu'à un âge assez avancé, vont, en se levant & en se couchant, demander la bénédiction à leurs pères & mères, ou à leurs oncles & tantes quand leurs parens sont morts; ils vont même quelquefois la demander à ceux-ci, du vivant & en présence de leurs pères & mères; ce qui est un raffinement du bel air.

vilége, fans être obligée d'écouter les impertinens domestiques qui y font !

Je vous demande mille pardons, reprit la Jewkes ; & se tournant vers moi, Madame, me dit-elle, mon maître trouvera très mauvais que vous le fassiez ainsi attendre. Je me levai là-dessus pour sortir : s'il n'y a que cette raison, reprit Miledy, la créature ne sortira pas ; Elle courut aussi tôt à la porte, la ferma, & dit à Madame Jewkes, gardez vous, mamie, de rentrer ici que je ne vous appelle : Allons, Mademoiselle, me dit elle en venant à moi & me saisissant la main, vous aurez la bonté de trouver vos jambes.

Je demeurai de bout. Voila, dit-elle en me tapottant les jouës, un incarnat qui montre que ton petit cœur a de la rancune de reste, si tu osois la laisser voir ; viens ici, ajouta-t'elle en me tirant jusqu'à sa chaise : tiens toi de bout là, & tandis que je dine répons moi à quelques questions : je te renverrai en suite, en attendant que je fasse rendre compte à ton impudent de maître ; je vous confronterai pour lors, & tout ce mystère d'iniquité sera développé ; car je t'avertis que je prétends l'approfondir.

Lorsqu'elle se fut rassise, je m'en allai à la fenêtre du côté opposé de la salle qui regarde sur le jardin de derrière : Ne mettez pas Madame en colère, Mademoiselle Pamela, me dit alors sa suivante ; tenez vous de bout auprès de Miledy, comme elle vous l'ordonne. De grace, ma bonne, lui dis-je, contentez vous d'exécuter les ordres de votre maîtresse, sans prétendre me donner aussi les vôtres. Je vous demande mille pardons, ma chère Mademoiselle Pamela, me dit-elle : vraiment, les tems sont bien changés pour vous, à ce que je vois ! Miledy, repris-je, est fort autorisée à réclamer le privilége d'en user librement dans la maison où elle est née : mais vous pouvez par la même raison faire trêve aux
airs.

airs libres dans la maison où vous avez reçu votre éducation. Oh ! oh ! Mademoiselle Pamela, me dit-elle ! puisque vous m'y forcez, je m'en vais un peu vous parler à cœur ouvert. Paix, paix, ma chère bonne, lui-dis-je, contrefaisant le langage de Miledy Davers à la Jewkes : Miledy n'a pas besoin de votre secours ! D'ailleurs, je ne sçai pas gronder !

La suivante étoit si outrée, quelle en begayoit de rage, tandis que le petit Mylord, s'en tenoit les côtes de rire. Le Diable m'emporte, ma pauvre Rebecca, lui dit-il, je te conseille en ami de la laisser à moriginer à Miledy : car, elle en vaut plus de vingt comme toi & moi. Et puis, il se remit à rire, & à répéter *je ne sçai pas gronder !* qui étoient mes dernières paroles. Parbleu ! Mademoiselle, ajouta-t'il, vous savez dire en récompense, des choses diablement piquantes, ou la peste m'étouffe ! Ah ! pauvre Rebecca ! pauvre Rebecca ! te voila toute stupéfiée, ou je meure !

Mais encore, Pamela, me dit Miledy ; viens ici, & parles moi franchement. Te crois tu donc bien réellement mariée ? Ma très chère dame, repris-je, en m'approchant de sa chaise, je répondrai volontiers à toutes vos questions, si vous voulez seulement m'écouter en patience, & ne pas vous mettre en colère comme vous faites : mais, je ne saurois souffrir d'être traitée de la sorte par Monsieur que voila, & par la femme de chambre de Miledy. Mon enfant, reprit-elle, tu es fort impertinente à Monsieur que voila ; tu ne saurois te résoudre à m'être civile ; & la femme de chambre de Miledy vaut beaucoup mieux que toi : Mais, il ne s'agit pas de cela : est-ce bien sincèrement que tu te crois mariée ?

Je vois, lui dis-je, Madame, que vous êtes résolue à ne trouver bonne aucune des réponses que je pourrois vous faire : si je disois que non ; vous m'accableriez
alors

alors d'épithètes, & peut être aussi que je n'aurois rien dit de trop vrai. Si j'ose lâcher un oui, vous me demanderez comment je puis avoir l'audace de le penser, & vous appellerez cela un mariage supposé. Je veux, dit-elle, une réponse plus positive. Et de grace, Madame, interrompis-je, que vous servira-t'il de savoir ce que je pense ? vous n'en croirez pas moins ce qu'il vous plaira.

Mais, reprit elle, peux-tu bien avoir la vanité, l'orgueil, la sottise de te croire actuellement mariée à mon frere ? Il n'est pas hébété, mon enfant ; mais en recompense, il est libertin de reste ; & tu n'est pas la première en date parmi les guenippes qui l'ont cru trop légèrement. Bon, bon, lui dis-je dans une agitation terrible ; mais comme je suis tranquille & contente de mon sort ; je prie Miledy de me laisser dans cet état aussi long tems que faire se pourra. Il me suffira de connoître mon désastre, quand je ne pourrai plus en douter. S'il étoit aussi terrible que Miledy le prétend, elle devoit avoir pitié de moi plutôt que de me tourmenter ainsi avant le tems.

Fort bien, dit-elle ; mais, t'imagines tu que je puisse penser sans chagrin, qu'une jeune créature que ma pauvre chère mère aimoit tant, se soit ainsi précipitée la tête la première, & ait consenti à sa perte en donnant dans un panneau grossier, après avoir fait une si noble & si longue résistance ?

Je suis à cent lieues de me croire abusée & perdue, Madame, lui dis-je, & vous me permettrez de dire que je suis aussi innocente & aussi vertueuse que je l'aye jamais été de ma vie. Tu mens, reprit-elle.

Madame me l'a déjà dit deux fois !

Ce mot me coûta un coup sur la main. Je remercie très humblement Miledy, lui dis-je en faisant une profonde révérence : mais en même tems

je

je ne pus retenir mes larmes. Quoique je vous remercie du traitement que j'éprouve de votre part, ajoutai-je, je doute fort, Madame, que votre cher frère en fasse autant. Approche toi un peu de moi, ma chère petite, me dit-elle ; & si tu ne crois pas avoir déjà suffisamment brouillé les cartes entre le frère & la sœur, je fournirai un peu plus de matière aux rapports que tu lui feras. Apprends, mon enfant, que s'il étoit ici, je t'en traiterois un peu plus mal, & ne l'épargnerois pas lui-même. Plût à Dieu qu'il y fût, m'écriai-je ! Oses tu bien me menacer, insolent boute-feu que tu es ?

De grace, Madame, repris-je en m'éloignant un peu, faites réflexion sur tout ce que vous m'avez dit depuis que j'ai eu l'honneur ou plutôt le malheur de me présenter devant vous ; & voyez s'il vous est échappé avec moi un seul mot digne d'une personne de votre rang, en supposant même que je fusse la guenippe & la créature pour laquelle vous me prenez ? Viens ici, je t'en prie, ma chère petite impudente ; viens à ma portée pour un seul moment, reprit-elle, & je te répondrai comme tu le mérites.

Elle vouloit dire assurément qu'elle me soufflétoit. Mais j'eusse été indigne du bonheur qui m'étoit échû en partage, si je n'avois pas montré un peu de ressentiment.

Quand on eut desservi ; je suppose, lui dis-je, que je puis à présent m'ôter de devant les yeux de Madame ? Je suppose que non, répondit-elle. Je te gage, ajouta-t'elle, que ton estomach est trop plein pour manger, ainsi tu peux bien jeuner jusqu'au retour de ton joly homme de maître.

Permettez, Madame, dit sa femme de chambre, que la pauvre fille mange avec Mademoiselle Jewkes & moi. Vous avez bien de la bonté Mademoiselle Worden, lui dis-je ; mais, comme vous l'observiez

tout à l'heure, les tems sont bien changés pour moi ; & j'ai en dernier lieu été honorée d'une compagnie si supérieure à la vôtre, que je ne saurois m'y abbaïffer.

Vit-on jamais une insolence pareille, dit Miledy ! Ah ! Rebecca ! pauvre Rebecca ! s'écria le neveu ; elle vous bat à plate couture. Miledy voudroit-elle bien me dire combien de tems je dois rester encore ici, ajoutai-je ? Car elle peut voir par cette lettre, que je suis obligée de sortir pour exécuter les ordres de mon maître ; & là-dessus, je lui donnai la lettre que ce cher maître m'avoit écrite de chez Monsieur Carlton, & que j'espérois qui la porteroit à me mieux traiter, parce qu'elle pourroit en inférer l'honneur que son frère m'avoit fait : C'est bien en effet la main de mon digne frère, dit Miledy. Elle est adressée à Mademoiselle Andrews : C'est apparemment à vous, mon enfant ? Elle lut en suite la lettre, faisant les remarques suivantes à mesure qu'elle avançoit.

Ma très chère PAMELA, “ Bien débüté ! ”
J'espère que vous ne vous allarmerez point de ce que je ne reviens pas au logis ce soir. “ Vraiment, c'est
 “ du tendre cela ! Et vous en êtes vous allarmée,
 “ pauvre enfant ! ” *Vous pouvez bien penser que je ne saurois me deffendre de rester ici.* “ O ! cela ne
 “ souffre pas de difficulté ! Une créature de ton mé-
 “ tier est plus tendrement traitée que ne le feroit
 “ une honnête femme. Mais remarquez, je vous
 “ prie, comme il finit ! ” *Je souhaiterois volontiers,*
 “ de grace mon neveu remarquez ceci, ” *je souhai-*
trerois volontiers que nous “ appuyez bien sur ce nous
 “ car il est d'un grand poids, ” *que nous ne nous fus-*
sions pas engagés à nous trouver demain au soir chez le
*Chevalier S*** avec nos bons voisins.* “ Quoi !
 “ donc, mon enfant, les bons voisins & le Cheva-
 “ lier S*** te permettent-ils de leur rendre des
 “ visites ! ”

“visites! à ce compte je leur réponds bien qu’il
 “n’en auront jamais des miennes!” *Et d’un autre*
côté, j’ai si fort à cœur de partir Mercredi pour le
Comté de Bedford; “Ohoh! Mon neveu, nous
 “venons bien à point nommé à ce que je vois;”
que, tant pour cela que pour en mieux répondre aux ci-
vilitez de tant de bons amis qui s’y trouveront pour l’a-
mour de nous, je ne me soucie pas de remettre la partie.
 “Observez bien ce qui suit, mon neveu.” *Ce que*
je vous demande donc en grace, “remarquez, com-
 “ment le misérable, qui a pu nous traiter moi &
 “votre oncle comme vous savez qu’il a fait; se
 “rend l’humble suppliant d’une pareille créature!”
je vous demande donc en grace, ma chère, “Ma
 “chère! C’est cela qui est beau! Je prie à Dieu de
 “pouvoir l’achever sans mal de cœur.” *Ce que je*
vous demande donc en grace, ma chère, (elle me re-
gardoit pour lors en face) est d’aller dans la berline
chez le Chevalier: Plutôt vous partirez, & mieux ce-
fera; “Tuchoux! & pourquoi tant de diligence,
 “puisque NOUS ne sommes attendus que ce soir?
 “Pourquoi? Le voici: Remarquez, je vous prie
 “la raison! Hem!” *Parceque vous vous diverti-*
rez; “Rien n’est plus obligeant!” *Parceque vous*
vous divertirez avec une compagnie dont tous les mem-
bres, “Prenez bien garde à ceci, mon neveu,”
dont tous les membres vous admirent tant. “Vous
 “noterez que s’il avoit été marié, il se feroit plû-
 “tôt pendu que de lâcher un trait aussi obligeant,
 “j’en jurerois bien! Cela est très vrai, ma tante,
 “reprit le neveu: cela est clair comme le jour!”
 (Pauvre mariage! disois-je en moi-même, comme
 on te ménage peu! J’espère pourtant que la bonne
 Miledy Davers n’en parle pas ainsi par expérience.
 Je n’osois m’en expliquer.) *Dont tous les membres*
vous admirent tant: “Il faut que je le répète encore,
 “ajouta-t’elle;” *Dont tous les membres vous admi-*
rent

rent tant. “ Je voudrois pour, l’amour de toi, ma jolie
 “ petite demoiselle, que tu fusses aussi *admirable* pour
 “ ta vertu, que pour ton beau petit museau ! ” *J’espère*
vous y joindre l’après-dînée à l’heure de votre
thé ! “ A ce compte, mon enfant, il sera tems de reste
 “ dans une heure ou deux d’ici de songer à remplir
 “ tous vos importans engagements de longue main ! ”
Ce qui me vaudra mieux, que de gagner premièrement
le logis pour aller vous retrouver en suite : Parce que
ce seront six milles d’épargnés pour moi : & que je sçai
que la compagnie excusera mon équipage, attendu l’oc-
casion. “ C’est fort bien dit, mon enfant : tout
 “ ajustement sera assez bon, en vérité, pour toute
 “ compagnie qui t’admira, & pour l’auteur de ta
 “ ruine ! Mon neveu ! Mon neveu ! s’écria-
 “ t’elle, écoutez derechef, car ce qui suit vaut de
 “ l’or.” *Chaque instant de cette courte absence pa-*
roît un jour ; “ Que dites vous de celui-là ? Il faut
 “ que je le répète ; ” *chaque instant de cette courte*
absence paroît un jour ! “ Admirez aussi le bel
 “ esprit du bon sire ! On voit bien que l’amour est
 “ une nouveauté pour lui. Il s’est passé un tems
 “ des plus longs & des plus ennuyeux depuis qu’il n’a
 “ vu son adorable : son amoureux calcul ne le fait
 “ pas monter à moins de douze jours & douze nuits :
 “ Il n’en rabattrait pas une minute ! Et cependant,
 “ tout ENNUIEUX que ce tems lui paroît, ce n’est
 “ selon lui qu’une COURTE ABSENCE. C’est par-
 “ ler comme un oracle, mon bon cher frère ; j’ad-
 “ mire la justesse avec laquelle vous vous accordez
 “ avec vous même. Mais les sages qui deviennent
 “ amoureux, sont toujours les plus fots des hom-
 “ mes ! Or écoutez maintenant la raison pour la-
 “ quelle cette COURTE absence, qui est en même
 “ tems une si LONGUE ABSENCE, lui paroît si
 “ ENNUYEUSE.” *Chaque instant de cette courte ab-*
sence paroît un jour à celui qui est “ remarquez ! ”

à celui qui est avec toute la sincérité imaginable, mon très cher amour. “ Foin du TRÈS CHER AMOUR ! ”
 “ L’expression me sera désormais insupportable !
 “ Mon neveu ! dites je vous prie à votre oncle de
 “ ne m’appeller jamais son très cher amour ! ” *A*
vous pour jamais ! “ Certes, mon frère vous
 “ mentez ! & vous le savez qui plus est. Si bien
 “ donc, ma bonne Miledy Andrews, ou Miledy
 “ tout ce qu’il vous plaira, que *vo*tre très cher a-
 “ *m*our, doit être à *vous pour jamais !* Et tu as la
 “ vanité de croire cela ! Mais, attendez, voici un
 “ postscript. Le pauvre homme ne pouvoit se ré-
 “ soudre à prendre congé de son très cher amour !
 “ Il en tient furieusement, au moins ! En vérité
 “ *son très cher amour*, vous êtes bien heureuse d’a-
 “ voir un tel amant ! ” *Si vous pouviez aller dîner*
avec eux. “ Criez miséricorde à présent, mon très
 “ *cher amour*, car voici venir votre engagement de
 “ longue-main ! ” *Ce seroit une liberté qui leur fe-*
roit d’autant plus de plaisir qu’ils ne s’y attendent
point. Me voila enfin au bout de l’obligeante lettre !
 Vous voyez, me dit-elle, que cette liberté peu at-
 tendue, & infailliblement peu souhaitée, à moins
 que ce ne soit par complaisance pour sa sottise, est
 un honneur que vous ne sauriez faire à cette com-
 pagnie si admirante ! Et il m’est si impossible à moi
 même de m’empêcher de vous *admirer mon très cher*
amour, que je ne vous perdrai pas de vue de toute la
 soirée. Car il seroit bien cruel que la sœur de ton
 maître ne pût pas avoir le bonheur de jouir un peu
 de ta charmante compagnie.

Je vis assez qu’il m’avoit servi de très peu de lui
 montrer ma lettre, & je m’en repentis plusieurs fois
 pendant qu’elle la lisoit. J’espère donc, Madame,
 lui dis-je, que vous me permettrez d’envoyer faire
 mes excuses à votre cher frère, & l’avertir que Mi-
 ledy est venue, & qu’elle est si éprise de moi, qu’elle

ne sauroit se résoudre à me laisser aller. Qu'elle est charmante ! me dit-elle avec dépit ; tu voudrais apparemment que ton cher maître fût ici, pour y quereller sa sœur à ton sujet ? Mais, tu ne sortiras pas de devant mes yeux : Je voudrais te demander à présent, qu'elle étoit ton idée en me montrant cette lettre ? Mon idée étoit, repris-je, de montrer à Miledy comment j'étois engagée pour tout le jour, & pour ce soir. Et tu ne me l'as pas montrée que pour cela ? Me dit-elle. Je n'en sçai rien Madame, répondis-je ; mais, si vous en pouviez déduire quelqu'autre chose, je pourrois espérer aussi de n'en être pas plus mal-traitée.

Ses yeux commencèrent à s'allumer : Je sçai me dit-elle, en me saisissant la main fort rudement, je sçai, insolente créature ! que vous ne me l'avez montrée que pour m'insulter ! Vous me l'avez montrée, afin que je visse qu'il pouvoit avoir de meilleures manières pour une gueuse née gueuse, que pour moi & le bon Milord Davers ! Vous me l'avez montrée, pour essayer si je serois une sotte aussi crédule que vous, & pour me faire regarder votre mariage comme réel, tandis que je sçai toute la friponnerie de l'affaire, & que j'ai lieu de croire que vous la savez aussi : Et vous me l'avez montrée, pour me jeter au nez qu'il fait des bassesses en faveur d'une image comme vous, au deshonneur d'une famille plus ancienne & plus exempte de taches qu'aucune qu'il y ait dans le royaume : Je te donne à présent cent guinées pour le premier mot impertinent que tu lâcheras, afin de pouvoir te fouler aux pieds tout à mon aise.

Cela n'étoit-il pas bien terrible ! J'aurois sans doute beaucoup mieux fait en ne lui montrant pas la lettre. J'étois épouvantée. Cette horrible menace, ses yeux allumés, & l'air de rage, qui étoit répandu sur sa personne, m'ôtèrent tout mon courage.

rage. Ma chère Dame ! lui dis-je en pleurant, ayez pitié de moi ! je vous jure que je suis honnête ; je vous jure que je suis vertueuse ; en vérité je ne ferois pas une mauvaise action pour tout l'or du monde.

Quoique je sache toute la fourbe de ton prétendu mariage & de ton ridicule anneau que voila, & tout le reste de cette scène d'extravagance & d'iniquité, me dit-elle ; je n'aurai jamais la patience de te voir me montrer un instant de plus la vanité de te croire mariée à mon frere ! Je n'en souffrirai jamais la pensée ! ainsi, Pamela, prends garde ! prends garde, petit rejetton de gueux, prends garde !

Madame, lui dis-je, épargnez de grace mes chers parens. Ils sont honnêtes & industrieux : Un tems qui fut, ils ont vécu sur un très bon pied, & n'ont jamais été gueux. Chacun est exposé à des malheurs : Je puis aisément supporter les plus cruelles imputations qui ne tombent que sur moi même, parceque je connois mon innocence ; mais, je ne puis souffrir qu'on attaque des parens aussi honnêtes & aussi laborieux que les miens, qui ont essuié les plus grandes traverses, sans jamais rien devoir qu'à la bénédiction de Dieu, & à leurs pénibles travaux.

Ohoh ! Ne voudrois tu point, canaille que tu es, prétendre à des ayeux, & à une famille ! Dieu me donne patience & me soit en aide ! Je suppose que la sottise fantaisie de mon frere pour toi, jointe à sa méchanceté naturelle, lui fera bientôt faire des recherches à la chambre des comptes, pour donner du relief à l'obscurité d'où tu tire ton origine. Provoque moi encore, je t'en conjure. Je te donne tout au monde, pour me dire une seule & unique fois que tu te crois mariée à mon frere !

J'espère, lui dis-je, que vous ne me tûrez pas : & puisque rien de ce que je puis dire ne sauroit vous plaire, & que vous êtes résoluë de me quereller sans miséricorde ; puisqu'il ne faut pas que je dise oui ou non de ce que je pense, ayez la bonté de faire de
moi

moi ce que vous avez dessein d'en faire, & de me permettre de vous délivrer de ma vue.

Elle me donna un coup sur la main, & s'avançoit pour me donner un soufflet ; mais Madame Jewkes & la femme de chambre l'entendant de dehors, elle entrèrent toutes deux dans ce moment, & la première se mettant entre nous, vous ne savez pas ce que vous faites, Madame, lui dit-elle, en vérité vous ne le savez pas. Mon maître ne me pardonneroit jamais, si je souffrois qu'on traitât ainsi dans sa maison une personne qu'il aime si tendrement : & je ne le souffrirai pas, toute Miledy Davers que vous êtes. La femme de chambre s'en mesla aussi, & lui dit que je n'étois pas digne de sa colère. Mais elle étoit absolument hors d'elle-même.

Je voulois sortir, & Madame Jewkes me prit la main pour me mener dehors : Mais le digne neveu s'addossa encore contre la porte, & mettant la main sur son épée, dit que je ne sortirois pas que sa tante ne l'eût permis. Il tira même son épée à moitié ; ce qui m'épouvanta si fort que je m'écriai, ah ! mon Dieu ! l'épée ! l'épée ! & que, ne sachant ce que je faisois, je courus à Miledy elle-même, la ferrai fortement, oubliant pour l'instant combien elle étoit mon ennemie, & lui dis en tombant sur mes genoux, défendez moi, ma chère dame ! l'épée ! l'épée ! Ma maîtresse va tomber en convulsion, dit la Jewkes ; mais Miledy Davers étoit elle même si étonnée de ce que les choses en étoient venues si loin, que, sans écouter la Jewkes, elle dit à son parent, ne tirez pas votre épée mon neveu ! vous voyez que toute hardie qu'elle est, elle ne peut en soutenir la vue.

Rassurez vous, me dit-elle, il ne vous effrayera pas davantage. Je tâcherai de surmonter ma colère, & j'aurai pitié de vous. Levez vous, & ne faites pas la sottise. La Jewkes me tenoit un flacon sous le nez, qui m'empêcha de m'évanouir. Ma-
dame

dame Jewkes, lui dit Miledy, si vous voulez que je vous pardonne, laissez nous ensemble Pamela & moi ; retirez vous ; mon neveu, Rebecca restera seule ici.

Je m'assis sur la fenêtre dans une affreuse agitation ; car, en vérité, je venois d'être terriblement épouvantée. Vous ne devriez pas vous asseoir en présence de Miledy, Mademoiselle Pamela, me dit la suivante. Oui, oui, dit Miledy, qu'elle s'assieye jusqu'à ce qu'elle soit un peu revenue de son effroi, & vous Rebecca mettez ma chaise à côté d'elle. Elle s'assit donc vis à vis de moi. En vérité, Pamela, me dit-elle tâchant de mettre la faute sur moi, vous avez donné carrière à votre langue d'une manière bien provoquante, & avec mon neveu qui est un homme de qualité, & avec moi-même. Avouez, ajouta-t'elle en palliant sa cruauté, & en réfléchissant sans doute qu'elle en avoit plus fait que son frère ne pouvoit lui en pardonner, avouez que vous avez été bien impertinente, & demandez pardon à mon neveu & à moi ; & je tâcherai d'avoir pitié de vous : Car, après tout vous êtes une assez bonne fille ; & c'est grand dommage que vous n'avez soutenu la gageure en demeurant honnête.

Vous me faites injure, Madame, lui dis-je, en vous imaginant que je ne suis pas honnête ! N'avez vous pas été au lit avec mon frere, reprit-elle ? Allons, parlez. Madame, lui dis-je, vous me demandez vos questions d'une manière bien étrange, & en d'étranges termes !

O ! votre délicatesse, reprit-elle, est blessée de la franchise de ma demande ! C'est une mignardise qui se passera bien tôt, mon enfant, bien tôt je vous assure. Mais répondez moi positivement. Si je le fais, Madame, la seconde question sera, êtes vous mariée ? Et vous ne serez pas contente de ce que j'y répondrai, & me battrez derechef.

Je ne vous ai pas encore battuë, reprit-elle ; l'ai-je battuë, Rebecca ! A ce que je vois, vous voudriez bien controuver une histoire, n'est-ce pas ? Je ne saurois souffrir, je te jure, que tu ayes seulement la pensée que tu sois ma sœur. Je connois le fond & le très fonds du tour qu'on t'a joué ; & mon opinion est que tu le connois aussi. C'est seulement une petite ruse de ta part, afin que tes grimaces servent de manteau à ta facilité, & t'aident à tirer un meilleur parti de lui. Allons, allons, ma droslesse, tu vois que je connois un peu le monde ; & autant à mes trente deux ans, que toi à tes quinze ; entends tu !

Je me levai de dessus la fenêtre, & m'en allant à l'autre bout de la chambre, battez moi encore si vous le voulez, lui dis-je ; mais il faut que je vous dise, Madame, que je méprise tous vos discours, & que je suis aussi parfaitement mariée que vous.

A ce mot, elle courut vers moi, mais sa femme de chambre vint encore se mettre entre deux ; chassez, lui dit-elle, Madame, chassez de votre présence cette vaine & méchante petite créature ; elle n'est pas digne d'y paroître. Elle ne fera que chagriner Miledy. Otes vous du chemin, Rebecca, lui dit-elle. Voila un discours que je ne souffrirois pas de la part même de mon frère. Je ne l'endurerai jamais. Aussi parfaitement mariée que moi ! Est ce que cela se peut tolérer ? Mais si la créature croit qu'elle l'est, Madame, dit la suivante, elle est aussi à plaindre d'être si crédule, que méprisable pour sa vanité.

J'essayai de m'échapper par la porte ; mais elle saisit ma robe, & me tira en arrière. De grace, Madame, lui dis-je, ne me tuez pas ! je n'ai fait aucun mal ! Mais elle ferma la porte à deux tours sans m'écouter, & mit la clef dans sa poche. Appercevant Madame Jewkes devant la fenêtre, je le-
vai

vai le chaffis, & lui dis, Madame Jewkes, je croi qu'il vaudroit mieux que le carrosse allât trouver votre maître, pour l'informer que Miledy Davers est ici ; & que je ne saurois la quitter.

Elle étoit résolüe de trouver tout mauvais, quoi que ce fût que je pusse dire ; Non, non, dit-elle, car il croira pour lors que je fais ma compagne de sa créature, & que je ne saurois m'en séparer. Je croiois, Madame, lui dis-je, que vous ne pouviez jamais trouver à redire à un pareil message. Tu ne sçais rien de ce qui appartient à gens de qualité, ma droslesse, me dit-elle : Et comment le saurois tu ? N'y n'en ai envie à ce prix, pensois-je en moi-même.

Que lui ferai-je donc dire, Madame ? Rien, reprit-elle : qu'il attende son très cher amour, & qu'il l'attende inutilement ; ce ne fera que quelques heures de plus, de chacune desquelles il fera un jour dans ses amoureux calculs. Madame Jewkes s'approchant un peu plus de la fenêtre, & Miledy se promenant par la chambre au bout de la quelle j'étois pour lors, je lui dis tout bas, que Robert m'attende à l'allée d'ormes ; je vais bientôt redoubler mes efforts pour m'échapper.

Aussi parfaitement mariée que moi ! répétoit Miledy ; l'insolente créature ! ajoûtoit-elle en se promenant en long & en large, & en parlant à elle même, à sa femme de chambre, & de tems en tems à moi. Mais voyant qu'il n'y avoit pas moien de lui plaire en rien, je crus qu'il valoit mieux me taire, & je me tus. Je suis donc indigne d'une réponse, me dit-elle pour lors ? Si je parle, repris-je, quelque respectueusement que je le fasse, vous vous mettez en colére contre moi, si je me tais, vous en êtes mécontente. Si vous vouliez seulement me dire comment je pourrois vous obliger, je le ferois de tout mon cœur.

Confesse la vérité, me dit-elle, avouë que tu es une créature perduë, que tu as couché avec t^{on} maître ; & que tu en es fâchée, auffi bien que de la discorde que tu as occasionnée entre lui & moi ; & alors je te regarderai en pitié, & le persuaderai de te jeter de hors avec cent ou deux cens guinées. Et quelque'honnête fermier, ou par compassion, ou par envie de ton argent, s'avisera peut être de servir de couverture à ta honte : ou si personne ne veut de toi, il te faudra faire vœu de pénitence, & devenir auffi humble que je te l'ai cru autrefois.

J'étois navrée jusqu'au fonds de l'âme de ce torrent d'extravagances dictées par la rage, & de me voir ainsi privée du plaisir d'aller où étoit l'objet unique de tous mes désirs, & je tremblois de surcroît d'encourir la disgrâce de mon cher maître. Je vis en m'asseiant, qu'il n'étoit pas fort difficile de sauter par la fenêtre dans la cour, avec laquelle la salle étoit de niveau, & que j'en avois un beau moyen, n'ayant pas rabattu le chassis lorsque j'avois parlé à Madame Jewkes. Je n'eus pas plûtôt apperçu que Miledy avoit gagné l'autre bout de la salle dans ses allées & venuës, que je montai sur le siege de la fenêtre, & la franchis comme un éclair. Je m'enfuis à toutes jambes, tandis que Miledy me rappelloit à une fenêtre & sa suivante à l'autre. Deux de ses gens accoururent à ses cris, & comme elle leur ordonnoit de m'arrêter, touchez moi si vous l'osez, faquins, leur dis-je : Les ordres de leur maîtresse l'auroient emporté sur mes menaces, si Monsieur Colbrand, à qui il paroît que Madame Jewkes voyant comme on me traitoit avoit eu la bonté d'ordonner de se trouver à portée, accourut, & prenant son air terrible & m'affaçrant, qui me parut lui fier pour la première fois, jura qu'il échineroit, ce fut son expression, le premier qui attenteroit de toucher à sa maîtresse. Il yint tout de suite courir à mes côtes,

côtés, & j'entendis Miledy dire en propre termes la créature vole comme un oiseau. Monsieur Colbrand lui-même, malgré ses grandes échasses pouvoit à peine courir de niveau avec moi. Je ne m'arrêtai qu'au carrosse. Robert qui m'avoit vû courir de loin, en avoit ouvert la portière qu'il tenoit toute prête. J'y entrai sans toucher le marche pied. Allez à toute bride, lui dis-je, & mettez moi au plus vite hors de la portée de Miledy. Il fut à l'instant sur son siège. Ne vous effrayez pas, Madame, me dit Monsieur Colbrand en fermant la portière; personne ne vous touchera. Robert fouëtta à tour de bras: mais j'étois si hors d'haleine, que je ne pus la reprendre ni revenir de ma peur de tout le chemin.

Je ne sçus qu'au moment que le carrosse s'arrêta chez le Chevalier, que Monsieur Colbrand avoit eu la bonté de monter derrière le carrosse, de peur, comme il la dit depuis, que Miledy n'envoyât après moi. Quand il fut de retour au logis, il dit à Madame Jewkes que de sa vie il n'avoit vû mon égale pour courir.

Dès que le carrosse s'arrêta, & ce ne fut que sur les six heures, tant cette cruelle dame m'avoit retenuë long tems, Mademoiselle Darnford sortit & vint à moi en courant. O! Madame, s'écria-t'elle, vous etes mille fois la bien-venuë! Mais vous allez être battuë, je vous en avertis; car il y a déjà deux heures que Monsieur B— est ici, & il est bien en colére contre vous.

Cela est bien cruel, en vérité, m'écriai-je, & je favois à peine ce que je disois, n'étant pas encore revenue de ma peur. Laissez moi m'asseoir, lui dis-je, il n'importe où; car j'ai eu une cruelle scène. Je m'assis, n'en pouvant presque plus d'agitation, & m'appuyai sur son bras.

Votre seigneur & maître est entré ici tout je ne sçai comment; & après y avoir été une heure sans

vous voir venir, il à commencé à ronger son frein, & a dit qu'il ne se feroit pas attendu à si peu de complaisance de votre part. Nous l'avons engagé à force de persuasions à prendre les cartes. Allons, il faut vous montrer la belle dame ; car je le croi de trop mauvaise humeur pour venir au devant de vous.

J'espère, lui dis-je, que vous n'avez point d'étrangers, nous n'avons repris-elle que deux dames de nos parentes, qui sont venuës de Stamford avec un très humble serviteur d'une d'elles. Vous n'avez, lui dis-je, que toute la ville & les fauxbourgs. Que ferai-je, bon Dieu ! s'il est fâché ? Je n'en faurois souffrir l'idée.

Comme j'achevois de parler, Miledy Darnford & Miledy Jones entrèrent pour me gronder, à ce qu'elles me dirent, de n'être pas venuë plutôt. Mon cher maître entra lui-même avant que j'eusse eu le tems de parler. Je courus à lui. Comment vous portez vous, Pamela, me dit-il d'un air un peu plus cérémonieux que je ne l'aurois souhaité. J'espérois, ajouta-t'il, qu'ayant montré tant de complaisance dans ce que vous m'aviez prié de faire, un demimot de ma part auroit suffi pour vous déterminer à venir dîner ici ; d'autant plus que ce que je vous demandois étoit raisonnable, & me paroïssoit de nature à devoir vous plaire. Ecoutez moi, de grace, lui dis-je, mon cher Monsieur, écoutez moi ; & vous aurez pitié de moi, au lieu d'être fâché. Madame Jewkes vous dira qu'aussi-tot que j'ai reçu vos ordres obligeans, je lui ai dit que je voulois vous obéir, & venir dîner avec cette aimable compagnie, & je m'y suis préparée sur le champ avec le plus grand plaisir du monde. O ! c'est notre très chère, interrompirent Miledy Darnford & Mademoiselle sa fille ; & bien, Monsieur le fier, dit celle-ci à mon maître, ne vous l'avois-je pas bien dit, qu'il falloit que quelque chose fût arrivé ? Mais ces maris sont si tyrans !

Et

Et bien ma chère, me dit-il, qu'est ce qui vous en a empêchée? Donnez vous le tems de respirer; vous paroissez toute hors d'haleine! Hors d'haleine! m'écriai-je; je la suis bien tellement; car, comme j'étois prête à partir, ne voila-t'il pas Miledy Davers qui arrive à grand train dans la cour! Miledy Davers! s'écria-t'il, je n'en veux pas savoir davantage, ma chère amie. Tu as passé, ajouta-t'il en me baissant plus tendrement qu'il n'avoit fait, tu as passé par une épreuve plus rude que je ne t'en voudrois faire souffrir. Elle est ma sœur, mais je ne puis m'empêcher de dire que tu as trouvé en elle une des plus hautaines femmes d'Angleterre. Car, notre bonne chère mere l'avoit aussi fort gâtée! Mais, l'avez vous vuë?

Oui, Monsieur, lui dis-je, j'ai fait plus que de l'avoir! Comment donc, réprit-il, j'espère qu'elle n'a pas eu l'insolence de battre ma chère fillé! Mais de grace, interrompis-je, dites moi donc que vous me pardonnez; car, en vérité, je n'ai pu venir plutôt: si ces dames veulent bien avoir la bonté de m'excuser, je vous dirai tout une autre fois: car si je m'emparois de l'attention de la charmante compagnie, j'en gâteroïis tout l'enjoûment, & quoique le cas me soit d'une toute autre importance, j'y ferois l'effet de la porcelaine cassée de cette dame contre l'exemple de laquelle vous vouliez l'autre jour me mettre en garde.

Voila une bonne enfant, me dit-il; je vois que mes petites insinuations ne sont pas sans fruit avec elle: Je vous demande mille pardons de m'être fâché contre vous: A l'avenir je ne vous jugerai qu'à près vous avoir entenduë. Cela vaut un peu mieux, dit Mademoiselle Darnford; l'aveu d'une faute en est une sorte de réparation, & il y a bien des Sultans de maris qui ne s'y abbaïsseroient pas. Mais,

ma chère, ajouta-t'il, dites moi donc, Miledy Davers s'est elle émancipée à quelqu'incivilité ? Monsieur, repondis-je, elle est votre sœur, & il n'est pas bon que je vous le dise : mais elle m'a traitée bien cruellement ! Lui avez vous dit que vous étiez mariée, ajouta-t'il ? Oui, Monsieur, je le lui ai dit à la fin : mais elle veut absolument que ce soit un mariage supposé, & que je sois une créature infame. Elle a été à deux doigts de me battre de ce que j'affirmois la chose ; car elle ne pouvoit pas me disoit elle, supporter patiemment l'idée que je fusse réputée sa sœur.

Quel malheur, reprit-il, que je n'aye pas été au logis ? Pourquoi n'avez vous pas envoyé quelqu'un ici pour me le dire ? Envoyé ! Monsieur : & le moien ! j'étois retenue prisonnière par force. On n'a pas voulu me laisser désenparer ; autrement, croyez vous que rien au monde eût pu m'empêcher de vous obeïr ? Je leur ai dit que j'avois un engagement de longue-main ; mais Miledy ma tournée en ridicule sur le mot, en disant d'un ton de raillerie, des petites souillons de filles de chambre parler d'engagemens de longue-main ! Je lui ai ensuite montré votre obligeante lettre, sur laquelle elle a fait mille & mille remarques tout en la lisant. - O que j'ai regretté de la lui avoir montrée ! En un mot, j'ai eu beau dire & beau faire, il n'y a pas eu moien de lui plaire : J'étois une créature, une drôlesse, & tout ce qu'il n'étoit pas bon que je fusse. Mais, il ne faut pas vous mettre en colère contre elle à mon sujet.

Fort bien, reprit-il, mais je suppose qu'à ce compte elle ne vous a pas fort invitée de dîner avec elle ; car je suppose aussi qu'elle est venue avant le dîner, si c'étoit peu après que vous eutes reçu ma lettre ? Moi, Monsieur ! dîner avec Miledy ! Non, certes !

Elle

Elle a voulu m'obliger à la servir à table avec sa femme de chambre, parce qu'elle ne vouloit pas s'exposer ni moi non plus devant les domestiques ; ce qui étoit très bon à elle, comme vous voyez.

Fort bien, Pamela, mais l'avez vous servie à table ? Auriez vous voulu que je l'eusse fait, repris-je ? Tout ce que j'ai à vous répondre Pamela, me dit-il, c'est que si vous l'avez fait, sans considérer ce que demandoit de vous le titre de ma femme, je serois fort en colère contre vous. Je n'en ai voulu rien faire, Monsieur, lui dis-je ; je l'ai refusé par pure considération pour le rang auquel vous m'avez élevée ; autrement, Monsieur, j'aurois pu servir votre sœur à deux genoux.

Vous me confirmez à présent, reprit-il, dans la bonne opinion que j'avois de votre jugement & de votre prudence. C'est une femme insolente, & qui me le payera cher. Vous devez l'excuser, lui dis-je, parce qu'elle ne veut pas croire que je sois réellement mariée ; ainsi ne soyez pas en colère contre elle.

Mesdames, dit-il, de grace ne quittez pas votre compagnie pour l'amour de nous ; je n'ai qu'une question ou deux de plus à lui faire, & je suis à vous. Je languis tant, dit Miledy Jones, de savoir l'histoire de la persécution de notre chère Dame ; que s'il n'y avoit point de raisons du contraire je serois ravie de rester : Mademoiselle Darnford voulut aussi rester par le même motif, parce que mon maître leur dit qu'il n'avoit point de secrets à me demander, & qu'il étoit sensible à l'intérêt qu'elles paroissent prendre à mes chagrins.

Pour Miledy Darnford, elle alla retrouver la compagnie, & lui dire le sujet de ma détention : car il paroît que mon cher maître n'avoit pu leur dissimuler le chagrin qu'il avoit senti en voyant que je n'étois pas là pour le recevoir, & ils avoient donné un témoignage si avantageux de moi aux

deux jeunes Demoiselles Boroughs, & à Monsieur Perry, leurs hôtes venus de Stamford ; que ceux-ci témoignaient une extrême impatience de me voir.

Mais, Pamela, reprit mon maître, vous disiez *ils & eux*, qui est ce que ma sœur avoit avec elle outre sa femme de chambre ? Son neveu, Monsieur, & trois laquais à cheval, & elle & sa femme de chambre étoient dans un carrosse à six chevaux.

Ce neveu est un archi-fot, me dit-il : comment s'est-il comporté envers vous ? Pas extrêmement bien, Monsieur, répondis-je ; mais je ne dois pas m'en plaindre ; car, ne croiant pas lui devoir autant d'indulgence qu'à Miledy, je l'ai relancé d'importance.

Si je savois, me dit-il, qu'il se fût comporté insolemment envers mon cher ange ; sur mon Dieu ! je le renverrois sans oreilles chez son oncle ! En vérité, Monsieur, lui dis-je, je ne suis demeurée rien moins qu'à retour avec lui. Vous êtes bien bonne, ajouta-t'il, de parler pour eux, mais si je trouve que leur conduite demande mon ressentiment, je croi que je leur ferai payer cette visite cruellement cher !

Mais, ma chère, continua-t'il, vous auriez pu décamper sans doute, lorsque vous avez été dîner en votre particulier ? En vérité, Monsieur, lui dis-je, Miledy m'a enfermée à la clef, sans jamais vouloir me laisser sortir. De sorte, dit-il, que vous n'avez point dîné ? Non, en vérité, Monsieur, ni n'en avois la moindre envie. Ma pauvre chère enfant, s'écria-t'il ! Mais, comment donc vous êtes vous évadée à la fin ? O ! Monsieur, repris-je, j'ai sauté par la fenêtre de la salle, & j'ai couru à toutes jambes jusqu'au carrosse, qui m'avoit attendu plusieurs heures auprès de l'allée d'ormes, depuis l'arrivée de Miledy, car, comme je vous l'ai dit, j'étois pour lors prête à partir. Monsieur Colbrand m'a vue au milieu de ses domestiques, qu'elle avoit appelés pour m'arrêter ; & il a eu la bonté, sans que je le
scusse,

scuffe, de monter derrière la carrosse, & de me conduire ici saine & sauve.

Je suis sûr, dit mon maître, que ces insolens-là vous ont traitée indignement. Mais dites moi, je vous prie, quel rôle Madame Jewkes a joué dans toute cette affaire ? Un rôle des plus obligeans pour moi, répondis-je, & je l'en remercierai. Aimable personne ! me dit-il, tu représentes un chacun dans le meilleur jour ; j'espère cependant qu'elle le mérite, car elle savoit que vous étiez mariée. Mais, allons rejoindre à présent la compagnie, & tâchons d'oublier tout ce que vous avez souffert pendant deux ou trois heures, sans occuper la compagnie de nos affaires de famille. Nous reprendrons cette conversation quand nous serons en chemin pour regagner le logis ; & vous verrez que je vous rendrai justice comme je le dois. Vous me pardonnez au moins, Monsieur, lui dis-je, & vous n'êtes pas fâché ? Vous pardonner ! ma chère, reprit-il ; j'espère bien que vous me pardonnez vous même ! Je ne vous ferai jamais de satisfactions suffisantes, pour tout ce que vous avez souffert de moi & pour l'amour de moi. En disant cela, il m'introduisit où étoit la compagnie.

Il me présenta le plus obligeamment du monde aux deux dames étrangères & à leur cavalier, & me les présenta réciproquement. Le Chevalier qui étoit aux cartes se leva & me salua : je vous jure, me dit-il, Madame, que je suis ravi de vous voir ici. Comment donc, vous avez été prisonnière, à ce qui paroît ! Il étoit bon que cela fût ainsi ; autrement, nous nous serions assis en jugement contre vous, votre mari & moi, & vous aurions infligé une terrible punition pour votre premier crime *læsæ Majestatis*, (on me dit dans la suite que ce latin signifioit une espèce de trahison contre mon souverain seigneur & époux.) Car, ajouta-t'il, nous sommes

résolus nous autres maris dici autour, de mettre nos femmes sur un pied tout nouveau, & votre Seigneur & maître nous en montrera l'exemple, je vous en avertis. Je vois bien à vos yeux, mon cher petit poulet, & à votre teint enflamé, qu'on a mis du vinaigre à vos confitures.

Je croi, dit Mademoiselle Darnford, qu'au bout du compte nous nous trouverons redevables envers notre aimable amie ; car elle a été obligée de sauter par la fenêtré pour nous venir voir. Est-il bien vrai ! dit Madame Peters ; & voyant que mon maître avoit le dos tourné, Miledy Davers, ajouta-t'elle, étoit toujours d'une violence extrême du tems qu'elle étoit fille, mais la meilleure dame du monde quand cela étoit passé. Pour oui ou pour non, elle soufflétoit ses suivantes d'aller & de venir, & leur demandoit pardon ensuite quand elles le prenoient patiemment ; sans cela, elle disoit d'ordinaire que ces *créatures là* lui tenoient tête.

Ah ! pour cela, lui dis-je, j'ai eu de la *créature* & de la *drôlesse* tant & plus, & de bien d'autres noms encore ; car ceux-ci étoient ses plus douces épithetes. J'ai cru, à la fin, que je devois agir conformément au rôle que son cher frère a bien voulu me donner à remplir, & à vous dire le vrai, il ne s'en est rien fallu que je n'aye reçu un bon soufflet.

Mademoiselle Boroughs qui ne croioit pas que je l'entendisse, dit à sa sœur, la charmante créature que voila ! Elle s'en fait si peu accroire, elle est si franche, si aisée, & avouë avec une candeur si obligeante l'honneur qui lui a été fait ! C'est, dit tout bas Monsieur Perry, la plus aimable personne que j'aye vuë de ma vie. Comment peut-on être fâché contr'elle un moment ?

Ma chère voisine, me dit Mademoiselle Darnford, voici des gens qui vous admirent à qui mieux mieux ; & Mr. Perry dit que vous êtes la plus aimable personne

sonne qu'il ait jamais vuë ; & il le dit même au nez de sa maîtresse. Sans doute, dit Mademoiselle Boroughs, s'il y manquoit, je croirois qu'il ne fait que me flater.

Ah ! Mademoiselle, repris-je, vous êtes obligeante à l'excès ; mais la bonne opinion que vous avez de moi devoit m'apprendre à être humble, & à révérer en vous la généreuse disposition qui vous fait me donner sur vous même une préférence que je mérite si peu. En vérité, Madame, me dit la plus jeune, j'aime sincèrement ma sœur ; mais, je croirois faire un grand compliment à quelque dame que ce soit, de la juger digne du second ou du troisième rang après vous.

Il est impossible, lui dis-je, de répondre à tant de politesse : Miledy Davers étoit bien cruelle en vérité, de m'empêcher de venir jouir d'une si bonne compagnie. C'est nous qui y avons perdu, dit Mademoiselle Darnford. J'avouë, lui dis-je, que dans un sens vous y avez beaucoup perdu ; car vous avez tous été privés pendant plusieurs heures de la plus humble admiratrice.

Je n'ai point encore vu, dit Monsieur Perry, une si jeune dame si amplement douée des graces de l'esprit & du corps. Hélas ! Monsieur, répondis-je en voyant venir mon maître, je ne brille que d'une lumière empruntée comme fait la lune : Voici le soleil, au traits de la générosité du quel je dois le foible éclat que vous voulez bien regarder avec tant de distinction.

Mr. Perry eut la bonté de lever les mains comme de surprise ; tandis que les dames s'entre-regardoient. Mon maître entendit les derniers mots de ce que je venois de proférer : Quel est, leur dit il, le sujet sur lequel ma Pamela exerce son esprit d'une manière si agréable ?

Ah !

Ah ! Monsieur, relia Monsieur Perry, je vous déclare le plus heureux cavalier de toute l'Angleterre. Et moi aussi, dit Mademoiselle Boroughs ; & moi aussi, dit Mademoiselle Darnford ; & moi aussi, dirent-ils tous à la fois.

Grand merci, grand merci, grand merci, mes chers amis, leur dit mon maître, en les regardant tous à la ronde ; j'ignore le sujet de votre conversation : mais, si vous me jugez tel, à un seul échantillon du mérite de cette aimable fille, que dois-je en penser moi-même, qui en vois mille tous les jours, & qui l'éprouve jusques dans la moindre de ses actions & de ses paroles. Je puis vous assurer que, toute ravissante que vous doit paroître sa personne, elle est très inférieure à son cœur. La première ma prévenue en sa faveur, & a suffi seule pour me rendre son amant, mais ce sont les seules beautés de son âme qui m'ont rendu son mary ; & c'est un titre, ma chère âme, me dit-il en me serrant la main, dont je suis plus glorieux que d'aucun autre.

En vérité, dit très obligeamment Monsieur Perry, votre épouse est toute parfaite, & je ne sache qui pût la mériter, que celui qui est capable d'en parler si juste & de si bonne grace.

J'étois toute confuse. Aidez moi, ma chère, dis-je à Mademoiselle Darnford en lui prenant la main, aidez moi par votre aimable exemple à me garantir de mon orgueil naissant. L'heureuse créature que je serois, si je pouvois mériter la moitié de tant de belles louanges ! Vous les méritez toutes, me dit Mademoiselle Darnford, & c'est du fond du cœur que je le dis.

La plus grande partie de la compagnie se mit au jeu. On en sollicita mon maître, qui dit qu'il feroit volontiers un quadrille ; mais qu'il aimeroit mieux qu'on l'en dispensât, ayant été debout toute la

la nuit. Je lui demandai comment se portoit son ami ? Nous parlerons de cela une autre fois, me dit-il ; ce qui joint au sérieux dont il m'avoit répondu me fit craindre que le pauvre Monsieur ne fût mort, comme il se trouva l'être effectivement.

On servit le souper de meilleure heure pour l'amour de moi qui n'avois point dîné ; & l'on me fit à ce sujet les complimens les plus gracieux. Je veux vous servir la première, me dit Miledy Darnford, parceque vous avez jeuné si long tems. Le Chevalier vouloit se mettre à côté de moi : mais, mon maître lui dit qu'il croyoit qu'y ayant un nombre égal de Messieurs & de Dames, il valoit mieux les entre-messer, afin que les Messieurs pussent s'occuper à servir les Dames. Miledy Darnford dit au Chevalier qu'elle espéroit qu'il ne s'assejeroit au dessus d'aucune Dame, sur tout à sa propre table. Et bien, reprit-il, je m'assejerai vis à vis d'elle ; & cela vaut bien d'être à côté.

Mon cher maître ne pouvoit tirer ses yeux de dessus moi : Il avoit la bonté de paroître se délecter à tout ce que je faisois & disois ; & chacun étoit enchanté de ses manières tendres & obligeantes envers moi.

Miledy Jones remit la conversation sur Miledy Davers. Je crains bien, Pamela, dit mon maître que vous n'avez été traitée avec dureté, & plus mal que vous ne nous le direz. Je connois trop bien l'humeur emportée de ma sœur, pour croire qu'elle ait peu outrer la civilité avec vous ; sur tout le hazard ayant fait que je fusse sorti. Quand même elle n'auroit eu aucune pique contre vous, ajouta-t'il, ce qui s'est passé entr'elle & moi l'a tellement aigrie, que je suis sûr qu'elle auroit cherché querelle à mon cheval, si rien autre chose à moi appartenant ne se fût rencontré dans son chemin, pour peu qu'elle eût cru que j'en faisois cas. De grace, Monsieur,

Monfieur, lui dis-je, ne parlez pas fur ce ton de la bonne Miledy Davers.

Mais, ma chère, reprit-il, je ſçai qu'elle eſt venue tout expreſ pour avoir une querelle ; & ſi elle n'avoit pas été dans la plus violente inquiétude, après ce qui s'étoit paſſé entre nous, & la manière dont j'avois reçu la lettre de Milord Davers, elle n'auroit jamais approché de ma maifon. Mais de quelle manière a-t'elle parlé de moi, Pamela ? O, très bien, Monfieur, répondis-je : Elle vous a ſeulement appelleé ſon *joli homme de frère*, & autres noms ſemblables.

Si je ne craignois, reprit-il, de fixer déſagrément l'attention de la compagnie, je pourrois vous répéter preſque mot à mot tout ce quelle a dit. Miledy Jones ſouhaita d'entendre un plus ample détail de la conduite de Miledy Davers, & la plus part ſe joignerent à elle ; en particulier Madame Peters, qui dit que comme ils ſavoient l'hiſtoire, & connoiſſoient l'humeur de Miledy Davers, qui étoit dans le fond une très bonne perſonne, ils ſeroient bien aïſés, ſi mon maître & moi ne le trouvions pas mauvais, d'être amuſés auſſi agréablement ; parcequ'ils ſ'imaginoient que ce ſeroit là ma dernière épreuve.

Dites moi donc, Pamela, reprit mon maître, a-t'elle levé la main ſur vous ? Vous a-t'elle frappée ? J'ai eu un petit coup ſur la main, ou l'équivalent, lui dis-je : L'infolente femme ! J'eſpère qu'elle n'a pas oſé vous frapper au viſage ? Il faut avouer que j'ai été un peu provocante par deux ou trois fois, & en vérité elle m'auroit donné un ſoufflet, ſi ſa femme de chambre & Madame Jewkes n'étoient venuës ſe mettre entre deux. Mais, pourquoi n'avez vous pas tâché de gagner la porte ? Parce, repris-je, que Miledy a mis ſa chaiſe contre pendant une partie du tems, & qu'elle l'a fermée à la clef dans

dans la suite, autrement j'aurois maintes fois attenté de sortir.

Elle savoit, ajouta mon maître, que je vous attendois ici ? car vous m'avez dit, si je m'en souviens, que vous lui aviez montré ma lettre. Il est vrai, repris-je ; mais il m'eut beaucoup mieux valu de n'en rien faire ; car elle n'en a été que plus irritée, & la commentée d'une étrange manière. Je n'en doute pas interrompit-il, mais n'a t'elle pas compris par les tendres expressions qu'elle contient, qu'on ne pouvoit pas supposer que nous ne fussions mariés. O ! Monsieur, repris-je (& je fis rire la compagnie) elle m'a dit que c'étoit pour elle une raison spéciale de croire fermement que je n'étois pas mariée.

Voilà ma sœur toute crachée ! s'écria-t'il, cela lui ressemble comme deux gouttes d'eau ; & cependant elle n'en est pas moins heureuse dans sa maison ; car le pauvre Lord Davers ne la contredit jamais. Je vous jure qu'il n'oseroit s'y hasarder.

Vous avez été souvent appelée drôlesse, n'est ce pas, ma chère ? Car, c'est un de ses mots favoris. O qu'oui, Monsieur, répondis-je, j'ai eu le titre de drôlesse & de créature mille fois pour une, & pis que tout cela. Et quoi encore, me dit-il, ma chère. Allons, parlez franc. Je ne voudrois pas, repris-je, que vous fussiez en colère contre Miledy Davers. Ce ne font là que des riens, comparés avec vos bontez ; & tout le chagrin que j'en ai, c'est de n'avoir pas le privilège de témoigner combien j'honore Miledy Davers, en tant que votre sœur.

Vous ne devez pas craindre de me dire ce qui s'est passé, interrompit-il : Quoique je sois obligé de lui marquer mon mécontentement en cette occasion ; je ne sçaurois pourtant m'empêcher de l'aimer. Je sçai que c'est sa tendresse pour moi qui, malgré la manière bizarre dont elle se manifeste, la rend si chagrine

chagrine & de si mauvaise humeur. Je suis sûr après tout, qu'elle vient pour se réconcilier avec moi ; quoiqu'une belle & bonne querelle doive nécessairement en être le prélude. Car elle sçait être dans le calme le plus parfait ; mais ce n'est jamais qu'après une tempête. Ainsi, je l'aimerai encore de tout mon cœur, si elle n'a pas trop maltraité ma chère amie, & si elle ne récidive pas.

Vous êtes bien bon, lui dit Monsieur Peters. J'aime à vous voir montrer cette indulgence pour une sœur qui a tort, & en même tems rendre si bien justice à l'innocence la plus aimable, & au plus parfait mérite. Je vous proteste sur tout ce qu'il y a de plus sacré, Monsieur Peters, reprit mon maître, que je donnerois de bon cœur, & tout à l'heure, mille livres sterlin à Miledy Davers, si elle vouloit seulement prendre avec cordialité ma chère Pamela par la main, la féliciter, & l'appeler sa sœur ! Et je croirois être indigne de l'aimable personne qui sourit si agréablement en me regardant, si je ne disois pas ceci principalement pour l'amour d'elle, & du plaisir que cela lui causeroit. Car je ne serai jamais parfaitement réconcilié avec ma sœur, qu'elle n'en soit venue là ; & je pense très sincèrement & du fond du cœur, que ma chère épouse que voila me fait plus d'honneur par son alliance qu'elle n'en reçoit de la mienne !

Je suis pénétrée de votre bonté ! M'ecriai-je en versant un torrent de larmes de joye & de gratitude. Toute la compagnie ne fit qu'un concert pour l'accabler de bénédictions. Je n'ai jamais rien vu de si édifiant que la conduite de cet heureux couple l'un envers l'autre, dit obligeamment Miledy Jones, j'en suis toujours meilleure de moitié quand je les revois. La dame du premier mérite seroit bien heureuse d'avoir un tel époux, & le cavalier le plus aimable trop heureux d'avoir un telle femme ! En un mot, vous paroissez faits l'un pour l'autre. Ah !

Ah ! Madame, lui dis-je, vous m'êtes si indulgente & si bonne, que je ne sçai point de termes assez forts pour vous en remercier. Vous en méritez plus que je n'en puis exprimer, reprit-elle ; & quiconque saura votre histoire, vous regardera toujours comme n'ayant point d'égale. Vous êtes l'ornement de notre sexe, & tout excellent & tout généreux qu'est votre cher mari, votre vertu n'a trouvé en lui que la récompense qui lui étoit dûë. Dieu veuille vous faire jouir long tems de bonheur d'être ensemble.

Vous avez trop de bonté pour moi, Madame, lui dit mon cher maître. J'ai vécu ci-devant avec une licence qui ne méritoit pas une vertu si excellente. J'ai, par des épreuves aussi glorieuses pour ma Pamela que honteuses pour moi, cruellement offensé une vertu, que je regarde presque aujourd'hui comme sacrée ; & je ne m'en croirai jamais digne, que je n'aye amené ma conduite, mes sentimens, & toutes mes actions, à une parfaite conformité avec les siennes. Oui, ma Pamela, continua-t'il, je ne vous demande que de rester ce que vous êtes, & ce que vous avez été. Vous ne sauriez devenir meilleure ; & si vous le pouviez, je n'en retirerois que le désespoir de pouvoir jamais approcher du degré respectable de vertu où vous êtes parvenue. Peut être, ajouta ce cher époux, que la scène que j'ai contemplée depuis environ douze heures, m'a rendu plus sérieux qu'autrement je ne l'aurois été ; mais je puis vous assurer devant toute cette aimable compagnie ; que les sentimens que j'expose à présent sont ceux de mon cœur, & non ceux du jour seulement.

L'heureuse fille que la-vôtre, mes chers parens ! Je dois le tout à la bonté de Dieu, à vos instructions, & à celles de feuë ma chère maîtresse. C'est toujours sur ces objets que je dois jeter les yeux en regardant en arrière, pour n'en pas venir à m'imputer

puter orgueilleusement à moi-même le bonheur inexprimable dont je jouïs.

La compagnie prenoit un si sincère plaisir à entendre parler de nos affaires, & à voir les témoignages de la bonté de mon maître pour moi, que s'apercevant de leur indulgence, & étant curieux lui-même de savoir plus de particularitez de ce qui s'étoit passé entre Miledy & moi, il me demanda encore quels autres noms elle m'avoit donnés outre ceux de drôlesse & de créature? Miledy, lui dis-je, supposant que j'étois une perdue à très charitablement lamenté sur moi; elle a plaint ma dépravation & ma chute, disant que c'étoit le plus grand dommage du monde, que tant de vertu (c'est l'expression dont elle a bien voulu se servir) fût détruite, & que j'eusse enfin cédé, après avoir fait, disoit-elle, une si noble résistance.

Ces Messieurs & ces Dames, qui paroissent savoir mon histoire, interrompis-je, voudront bien me pardonner. Je ne continué ce détail que par l'ordre de celui qui a un droit entier sur mon obéissance.

Pour ne pas m'interrompre, ils se consentirent tous de ma faire un salut d'approbation; & je continuai ainsi mon récit.

J'ai assuré Miledy que j'étois toujours innocente, que je voulois continuer de l'être, & qu'on me faisoit injure en supposant le contraire. Comment donc, pécore, m'a-t'elle dit, ... Je ne sçai, en vérité, si je dois répéter ce qu'elle a dit? Répétez, s'écria mon maître, répétez, pour l'amour de ma sœur, de peur que nous ne croyions cent fois pis.

Je mis ma main devant mon visage, & continuai; Comment donc, pécore, m'a-t'elle dit, n'as tu pas été au lit avec ton maître? en propres termes en vérité! & quand je lui ai répondu qu'elle faisoit d'étranges questions, & d'une étrange manière, elle a tourné en
ridicule

ridicule ce qu'elle appelloit ma delicateffe, m'affurant que cette mignardise me passeroit bien tôt. Elle m'a dit qu'il falloit que je sçusse que je n'étois pas mariée en réalité, que mon anneau n'étoit qu'une supposition, & que le tout n'étoit qu'une ruse de ma part pour prétexter ma facilité, & pour en tirer meilleur parti de vous ; qu'elle connoissoit le monde à ses trente deux ans autant que moi à mes quinze, & qu'elle vouloit que je m'en souvinsse.

J'ai pris la liberté de lui dire, en m'éloignant beaucoup par précaution, que je méprisois ses discours, & que j'étois aussi parfaitement mariée qu'elle. Voila aussi-tôt le feu aux étoupes. J'allois pour certain être soufflettée d'importance, si sa femme de chambre n'étoit pas venue se mettre entre deux, & lui dire que je n'étois pas digne de sa colére ; & que ma crédulité méritoit autant de compassion, que mon orgueil de mépris.

Pauvre Pamela ! dit mon maître, cela étoit un peu trop cruel pour vous ! Ah ! Monsieur, répondis-je, qu'il m'étoit bien plus aisé de soutenir ce traitement, que le malheur de l'avoir mérité. Ce dernier m'auroit fait mourir mille fois : car alors j'aurois été digne de tout cela, & de bien pis ; & ces reproches joints à mon crime m'auroient renduë vraiment misérable.

Miledy Darnford, à la droite de laquelle j'étois assise, me sauta au cou avec une espèce de transport, m'appellant le plus charmant de tous les modèles pour mon sexe. Monsieur Peters m'accabla d'éloges ; autant en fit Monsieur Perry. Pour le Chevalier, il avoit bien sincérement les larmes aux yeux ; Voisin, dit-il à mon maître, cela est admirable, ou je meure ! Je croi qu'il y a quelque chose dans la vertu à quoi nous n'avions pas pris garde. Sur mon âme, il n'est descendu qu'un ange du ciel depuis plus de mille ans, & c'est vous qui l'avez !

Allons,

Allons, ma chère amie, me dit mon maître, continuez, de grace, votre récit jusqu'à la fin du souper, puisque les dames paroissent y trouver du plaisir. Miledy a toujours continué sur le même ton, répondis-je : & dans un certain moment, elle m'a dit en me saisissant la main, qu'elle me donneroit cent guinées pour un mot impertinent de plus, ou pour lui dire seulement que je me croiois mariée, afin qu'elle pût me fouler aux pieds : Mais, de grace, Monsieur, ne soyez pas en colère contr'elle. Elle m'a appelée *Chambrillon, Souillon, Colifichet, Mijaurée, & Rejetton de Gueux*. J'ai répondu, que, tant que je me sentirois innocente, rien ne me feroit de la peine, que d'entendre mal traiter mes chers parens ; qu'ils n'avoient jamais été gueux, ni redevables de quoique ce fût qu'à la providence & à leur industrie : Qu'un tems qui fut ils avoient été sur un bon pied ; que personne n'étoit à l'abri des revers ; & que je ne pouvois souffrir qu'on les traitât avec une indignité qu'ils méritoient si peu.

Miledy m'a repliqué, qu'elle supposoit que le foible extravagant de mon maître pour moi, nous feroit bientôt prétendre à une famille & à des ayeux, & que dans peu on feroit des recherches à la chambre des comptes pour le prouver.

C'est encore ma sœur trait pour trait ! me dit-il. De sorte que vous n'avez pu venir à bout de la contenter quoique vous ayez fait ?

Non, je vous jure, repris-je. Lorsqu'elle m'a ordonné de lui verser un verre de vin, empêchant sa femme de chambre de le faire, elle m'a demandé si j'étois audeffus de cela ? Si j'étois seulement la malheureuse que vous me croyez être, lui ai-je pour lors répondu, & qu'on requît de moi de servir Miledy à table, ou même de me mettre à ses pieds, je le ferois de très grand cœur. Mais, si vous ne voulez que triompher d'une personne qui a reçu un

honneur

honneur qu'elle croit exiger d'elle un tout autre rôle, pour n'en être pas absolument indigne ; il faut que je vous dise tout net que j'en ferai rien. Cette réponse l'a fait tomber de son haut. Son neveu m'avoit apporté un peu auparavant la bouteille & le verre, en me sommant de le remplir pour Miledy lorsqu'elle me l'ordonnoit, & en s'appellant lui-même mon député pour cet office. Il est en bonne main, ai-je répondu ; servez Miledy vous même. Vous voyez bien, ajoutai-je, qu'en cas de besoin je puis être un peu impertinente aussi bien qu'une autre.

Vous me plaît-elle tout à fait en ceci, ma Pamela, me dit-il, vous ne pouviez jamais mieux faire. Mais continuez.

Miledy a répondu qu'elle ne revenoit pas de sa surprise ; ajoutant qu'elle supposoit que je voulois qu'elle me regardât comme la femme de son frere ; & elle m'a demandé si j'étois possédée du démon de l'impudence jusqu'au point d'oser me regarder comme sa sœur ! A quoi j'ai répondu que c'étoit une question à la quelle il étoit plus à propos que son digne frere répondît que moi. J'ai cru dans ce moment là que Miledy m'alloit tomber sur le corps, mais sa femme de chambre s'y est encore opposée.

J'ai dit ensuite par la fenêtre à Madame Jewkes, que puisqu'on m'empêchoit d'aller vous trouver, je croiois qu'il valoit mieux laisser partir Robert avec le carrosse, pour venir vous dire que Miledy Davers étoit venuë, & que je ne pouvois la quitter. Mais elle ne l'a pas trouvé bon, aussi ne croiois-je pas que cela seroit de son goût. Non, non, a-t'elle dit, il ne manqueroit pas de penser, que je fais ma compagne de sa créature, & que je ne saurois me passer d'elle.

La voila encore elle-même, dit mon maître.

Elle

Elle m'a répondu, ajoutai-je, que je ne sçavois pas ce qui appartenoit à gens de qualité ; & pourquoi le faurois-je ? Que ferai-je donc dire à mon maître, Madame, lui ai-je dit ? Rien, a-t'elle répondu : Qu'il attende son très cher amour, (faisant allusion à la tendre épithète que vous me donnez dans votre lettre) & qu'il l'attende inutilement. Ce ne sera qu'une addition de quelques heures de plus à cette terrible absence, dont chacune deviendra un mortel jour dans ses calculs amoureux.

En un mot comme en cent, j'ai vu qu'il n'y avoit rien à faire, & j'ai craint que vous ne fussiez inquiet de mon retardement, & qu'il ne vous mît en colère. Tandis que Miledy se promenoit en long & en large dans la salle ; pensant que l'appartement étoit presque au raiz de chauffée, j'ai si bien épié l'instant qu'elle étoit à l'autre bout, que j'ai sauté par la fenêtre, & ai gagné au pié.

Miledy m'a appelée : Autant en a fait sa femme de chambre : Je l'entendois dire que je volois comme un oiseau. Elle a ordonné à deux de ses domestiques qui étoient en vûë, de m'arrêter : Touchez moi si vous l'osez, faquins ! leur ai-je crié. Dans cet instant, Monsieur Colbrand, qui avoit été posté près de là par Madame Jewkes (laquelle s'est comportée admirablement bien tout ce tems là, & a encouru plus d'une fois la disgrâce de Miledy en se rangeant de mon parti lorsqu'on me maltraitoit) A pris son air massacrant, a renfoncé son chapeau d'une main, & mis l'autre sur la garde de son épée, menaçant le premier qui oseroit toucher sa maîtresse, de l'échiner sans miséricorde. Il s'est mis aussi-tôt à courir à mes côtes, ayant toutes les peines du monde à me suivre : & me voici, mon cher Monsieur, continuai-je, à votre service, & à celui de toute l'aimable compagnie.

Mon

Mon récit parut leur avoir fait un plaisir infini. Mon maître me dit qu'il étoit charmé que Madame Jewkes & Monsieur Colbrand se fussent si bien comportés. Oui, M^{onsieur}, lui dis-je ; & une fois que Madame Jewkes est venuë se mettre entre deux, Miledy, s'est récriée, qu'il étoit bien dur, qu'étant née dans la maison, elle n'y eût pas quelque privilégé sans essuier, les discours des impertinens domestiques qui y étoient. Une autre fois elle la appelée *Madame la jouffluë*, la traitant sans cesse de *Mamie*.

Je suis ravi, ma chère, me dit mon maître, que vous l'avez échappé si belle. Ma sœur a toujours été emportée, Madame Peters vous le dira, & ma bonne chère mère avoit assez à faire avec nous deux. Car nous ne manquions de fierté ni l'un ni l'autre, & lorsque je n'étois qu'un jeune garçon, je passois souvent plusieurs jours entiers sans revenir de l'école ni du collège, par dépit contre elle. Nous languissions mutuellement de nous voir, & cependant un jour ne se passoit pas que nous n'eussions quelque querelle ; car étant mon ainée de sept à huit ans, elle vouloit toujours me maîtresser, & je ne pouvois le souffrir. Comme elle avoit souvent mail-à-parti avec les servantes, & qu'elle avoit aussi-tôt frappé que parlé, j'avois coûtume de l'appeller le capitaine *Barbara* ; car c'est son nom. Quand Milord Davers lui faisoit l'amour, ma pauvre mère ne pacifioit souvent entr'eux pas moins que trois querelles en un jour, & j'avois coûtume de lui dire que, qui que ce fût qu'elle épousât, elle battrait certainement son mari, à moins que lui même ne l'étrillât le premier, & ne domptât ainsi son humeur altière.

Elle a pourtant continua-t'il de très bonnes qualitez. Elle a bien rempli son devoir de fille ; elle est bonne femme ; généreuse à ses domestiques, constante dans ses amitez, charitable envers les pauvres,

& je pense que jamais sœur n'a mieux aimé son frère. Elle se délectoit pourtant toujours à me tarabuster & à me faire enrager ; & comme je tenois mon cœur plus long tems qu'elle, elle étoit un moment la créature du monde la plus provoquante, & auroit fait toutes choses l'instant d'après pour obtenir son pardon. Et quand elle étoit l'agresseur, je me suis quelquefois fait suivre par elle dans toute la maison & dans le jardin, sans vouloir entendre parler de raccommodement.

Cette affaire la pique d'autant plus, qu'elle m'avoit trouvé un parti dans une famille de gens de qualité ; qu'elle s'étoit fait une affaire de consommer la chose ; qu'elle l'avoit même fort avancée sans m'en rien dire, & qu'elle m'avoit fait rencontrer la Demoiselle sans me communiquer son dessein. Mais, je ne voulois alors entendre parler de mariage à aucunes conditions ; & fus très en colère qu'elle s'y fût engagée si avant, sans m'en parler ni sonder mon inclination. C'est là la grand raison pourquoi elle ne sauroit penser de sens froid que je sois marié, & qui plus est que ce soit à la fille de chambre de sa mère, comme elle en a fait ressouvenir ma chère Pamela. Elle à peine à me le pardonner, après que j'ai refusé d'écouter ses propositions pour la fille d'un ancien comte.

Voilà, continua-t'il, toute l'affaire. J'allouë quelque chose à son orgueil, & à la violence de son tempérament. Je considère quelle ne connoît pas comme moi les vertus transcendantes de ma chère épouse, & que dans ses idées elle n'a en vue que mon honneur & celui de ma famille, & tout cela me paroît demander un peu d'indulgence. Ne craignez pas cependant, ma chère Pamela, que moi qui l'ai toujours fait venir à jubé dans tous nos débats, je ne la force à vous rendre justice aussi bien qu'à moi.

Ce

Ce portrait de Miledy Davers fit plaisir à toute la compagnie, & n'étoit, pris sur le tout, rien moins qu'à son désavantage. Je sens que je ferois toutes choses au monde, pour avoir l'honneur de ses bonnes grâces ; & je crains bien cependant que cela ne soit difficile, si même il n'est tout à fait impossible. Mais continuons.

Après souper, Mesdemoiselles Darnford & Boroughs déclarèrent qu'à toute force elles vouloient qu'on dançât ; & Monsieur Peters, qui est très bon violon, appuya la proposition. Mon cher maître dança avec Mademoiselle Boroughs, & quoiqu'en habit de cheval, s'en acquitta avec des grâces charmantes.

Le Chevalier, pour un homme de son âge, dança à merveilles, & me prit ; mais il le fit avec une de ses goguettes, & dit que j'étois plus propre à danser avec un plus jeune homme ; & quoique depuis la mort de ma chère maîtresse, je n'eusse pas dansé assez pour dire qu'oui, excepté une fois ou deux par complaisance pour Madame Jervis, & que je crusse bien sincèrement que mon tems de danser étoit passé, il soutint que mon maître & moi étions les meilleurs danseurs, & le bon homme, avec son allure singulière, dit qu'il vouloit absolument que nous dançassions une fois ensemble devant le monde. Mon cher maître ne voulut pas le refuser, & dança en suite avec Mademoiselle Darnford, qui, à mon avis, dance plus sagement & avec plus d'art que moi, quoique la compagnie voulut que je l'emportasse sur elle pour la taille & l'air aisé.

Comme mon maître avoit été debout toute la nuit précédente, & que nous étions plus loin du logis que les autres, nous quittâmes la compagnie sur les onze heures, mais ce ne fut pas sans peine ; car, étans tous voisins ils ne se proposoient pas de quitter si tôt la partie. Toutes les dames dirent, qu'elles lan-

guissoient d'apprendre, comment se feroit passée l'entrevuë de Miledy Davers avec son frère.

Mon maître répondit, qu'il craignoit fort qu'il ne fallût plus songer à partir le lendemain pour le comté de Bedford comme nous en avions eu l'intention ; & que peut être pourroit il les revoir tous.

Là-dessus nous prîmes congé, & nous nous acheminâmes vers le logis où nous n'arrivâmes qu'après minuit. On nous dit que Miledy Davers étoit allée se coucher sur les onze heures, au désespoir de ce que nous n'étions pas de retour auparavant : mais moi j'en étois ravie.

Madame Jewkes nous dit que Miledy s'étoit cruellement chagrinée de ce que je m'étois évadée de la sorte ; & qu'elle avoit paru un peu inquiète de ce que je dirois de la manière dont elle m'avoit traitée. Elle demanda à Madame Jewkes si elle croioit que je fusse réellement mariée ? & celle-ci lui répondant qu'oüi, elle se mit en fureur, & lui dit, fors d'ici audacieuse femme ; je ne saurois te souffrir : & ne t'avise pas de rentrer que je ne te rappelle. Tu m'as déjà été impertinente une fois ou deux aujourd'hui, & tu es a présent pire que jamais. La Jewkes répondit, qu'elle ne le lui auroit pas dit, si Miledy ne lui en avoit fait la question ; & qu'elle étoit au désespoir de lui avoir déplu.

A l'heure du souper Miledy Davers, lui envoya dire de venir. J'ai une autre question à te demander, mamie, lui dit-elle ; & réponds moi oüi si tu l'oses. Quoi de plus bisarre ? Et bien, Madame, reprit la Jewkes, je répondrai non avant que vous ayez parlé. Mon maître en rit en disant, Pauvre femme ! Là-dessus, elle l'appella insolente, & Madame l'audacieuse ; & lui dit, tire toi te devant mes yeux, femme impertinente ! Non, non reviens un peu, & dis moi si tu sçais si la petite guenippe doit coucher ce soir avec mon frère ?

La

La Jewkes lui repliqua, qu'elle ne savoit que lui répondre, parce qu'elle l'avoit menacée, si elle disoit oui. Miledy lui dit à la fin qu'elle vouloit savoir à fond tout ce mystère d'iniquité. Qu'elle esperoit qu'ils n'auroient pas l'impudence de coucher ensemble tandis qu'elle étoit dans la maison ; mais qu'elle jureroit bien qu'ils y avoient déjà couché.

Je veux, dit-elle, coucher cette nuit dans la chambre où je suis née ; ainsi, préparez y moi un lit. Comme nous y couchions nous-mêmes, Madame Jewkes, après avoir un peu hésité, répondit que son maître y couchoit, & en avoit la clé. Je croi, mamie, reprit Miledy, que tu m'en donnes à garder. Il y couche en vérité, Madame, lui dit la Jewkes ; & il a dans cette chambre quelques papiers, qu'il ne veut pas qu'on voie ; car Madame Jewkes nous dit, qu'elle avoit peur qu'elle ne la battît, si elle montoit en haut, & trouvoit la vérité du fait dans le mélange de mes habits & de ceux de mon maître.

Je veux donc, dit Miledy, coucher dans celle qu'on appelle la belle chambre ; & mon neveu couchera dans la petite chambre verte qui est à côté. Ton maître a-t'il aussi les clefs de celles-là ? Non, Madame, reprit la Jewkes ; je vais ordonner qu'on les prépare pour Miledy.

Et où reposes tu ta pouffive corpulence, lui dit Miledy ? Au second, du côté du jardin, Madame, répondit la Jewkes. Et où couche la petite coureuse, continua-t'elle ? Quelquefois avec moi, reprit l'autre. Et quelque fois sans doute avec ton vertueux maître, dit Miledy ? Que réponds tu à cela, ma commère ? Je ne dois pas parler, repliqua la Jewkes. Tu peux t'en aller mon enfant, ajouta Miledy ; mais, tu m'as bien l'air d'une gardeuse de semblables secrets : & je garantis que tu feras de grand cœur prospérer le métier. La pauvre Ma-

dame Jewkes ! dit mon maître, en se tenant les côtés de rire.

Nous parlâmes de tout cela pendant que nous nous déshabillions. Miledy & sa femme de chambre couchèrent ensemble dans la chambre que mon maître occupoit avant mon bonheur.

De grace, mon cher Monsieur, dis-je à mon maître, permettez que je m'enferme dans le cabinet dès que vous serez levé ; & ne me faites point descendre, quoiqu'il arrive ; car je tremble de voir Miledy. Je m'occuperai à mon journal, tandis que j'ai la tête fraîchement chargée de toutes ces choses. Ne vous allarmez pas, ma chère, me dit-il, ne suis-je pas avec vous ?

Madame Jewkes témoigna beaucoup de sensibilité pour ce que j'avois souffert dans le jour. Nous ne représenterons pas les choses au pis devant mon cher maître, lui dis-je, parceque nous n'avons garde d'aigrir là où nous voudrions réconcilier : mais, ajoutai-je, je vous suis très obligée de votre zèle, & je vous en remercie. J'espère, Madame Jewkes, qu'elle n'a pas battu votre maîtresse, dit mon maître ? Pas beaucoup, reprit-elle ; mais, je croi que j'ai sauvé ma maîtresse une fois : Cependant, ajouta-t'elle, c'est le jeune Milord qui m'a le plus piquée. Oho ! Madame Jewkes, dites moi un peu comment il s'est comporté, dit mon maître. Quoique je ne puisse pas châtier ma sœur, qui est une femme ; je puis le châtier, lui. Apprenez moi donc quel rôle il a joué.

Rien, mon cher Monsieur, lui dis-je, que de l'impertinence, s'il m'est permis d'en parler ainsi, & de la sottise, qui m'a beaucoup provoquée ; mais, en récompense, je ne l'ai pas épargné, ainsi, Monsieur, il n'y a nul lieu à vous mettre en colère. Non, Monsieur, ajouta la Jewkes, il n'y a rien de plus je vous jure.

Comment s'est comportée sa femme de chambre ?

con-

continua mon maître. Assez impertinemment aussi, reprit la Jewkes, & comme les suivantes des dames ont coutume de le faire. Mais, interrompis-je, vous savez qu'elle m'a sauvée une fois ou deux. Cela est bien vrai, Madame, répondit la Jewkes; & elle m'a dit à table, ajouta-t'elle, que vous étiez une charmante personne, & qu'elle n'avoit jamais vû votre pareille: Mais que vous aviez le cœur haut, & qu'elle étoit fâchée que vous eussiez répondu ainsi à Miledy, qui n'avoit de sa vie supporté tant de contradiction. Je lui ai répondu, qu'à la place de Madame, je l'aurois pris sur un ton un peu plus haut, & que vous étiez la douceur même. A quoi elle m'a répliqué, qu'elle voioit bien que j'étois gagnée.

Ce MARDI Matin, 6^{me} jour de mon bonheur.

MON maître avoit dit à Madame Jewkes qu'ayant été debout toute une nuit, il ne se leveroit qu'entre huit & neuf: Mais Miledy sachant qu'il se levoit d'ordinaire à six, se leva peu après cette heure-là, & fit lever aussi sa suivante & son neveu; ayant dans la tête un projet extravagant, pour tâcher de découvrir si nous étions au lit ensemble: Environ sur les six heures & demie, elle frappa à la porte de notre chambre.

Mon maître fut éveillé du bruit, & demanda qui étoit là? Ouvrez la porte, lui dit-elle; ouvrez la sur l'instant. Ah! mon cher Monsieur, m'écriai-je en me pendant à son cou, arrêtez, de grace, arrêtez! Sauvez moi, sauvez moi! Ne craignez rien, Pamela, me dit-il. Je pense, en vérité, que cette femme-là est folle.

Qui estes vous, cria-t'il tout-haut? Que voulez vous? Vous connoissez assez ma voix, lui dit-elle: Je veux entrer! Au nom de Dieu! Monsieur, lui criai-je, ne laissez pas entrer Miledy. Ne vous ef-

frayez pas, ma chère, me dit-il ; elle pense que nous ne sommes pas mariez, & que nous craignons d'être trouvés au lit ensemble. Je veux lui ouvrir ; mais, elle n'approchera pas de ma chère.

Il fortit aussi-tôt du lit, mit quelques hardes, sa robe de chambre & ses pantouffles. Qui est-ce qui a l'audace de troubler ainsi mon repos, dit-il en ouvrant la porte ? Elle fut aussi-tôt dans la chambre : Je verrai votre iniquité, lui dit-elle, je la verrai ! C'est en vain que vous pensez me la cacher ! Et qu'ai-je à vous cacher ici, repliqua-t'il ? Comment osez vous mettre le pied chez moi, après le traitement que j'ai reçu de vous ? Je m'étois couvert la tête, & n'avois pas une jointure qui ne tremblât. Il apperçut sa suivante & son neveu dans la chambre, auxquels elle crioit du haut de la tête, soyez témoin, mon neveu ! soyez témoin, Rebecca ! La créature est actuellement dans son lit. D'abord, il n'avoit pas vû le neveu de Miledy qui étoit aux pieds du lit. Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur, lui dit-il ? Que venez vous faire dans ma chambre ? Sortes en au plus vite. Le jeune homme ne se le fit pas dire deux fois.

Rebecca ! dit Miledy, Rebecca ! vous voyez que la créature est dans son lit. Je le vois, Madame, reprit la suivante. Mon maître vint à moi, & dit, voyez Rebecca, voyez & soyez témoin. Voici ma Pamela ! Mon cher ange, mon aimable enfant, me dit-il, ne craignez rien ; levez les yeux, & voyez la conduite frénétique que tient cette femme de qualité que voila.

A ce mot, je mis le bout du nez hors du lit, & vis Miledy qui ne pouvant supporter cette raillerie s'approcha de moi comme une furie. Méchant & abandonné mortel que tu es, frère indigne, oses tu bien me braver de la sorte ! J'arracherai la créature
hors

hors de ton lit à ton nez, & je vous exposerai l'un & l'autre comme vous le méritez.

A ce mot, il la prit dans ses bras, comme s'il n'eut saisi qu'une plume, & comme il la portoit hors de la chambre, Rebecca ! Rebecca ! s'écria-t'elle, aidez moi, Rebecca ! le misérable va me jeter du haut en bas de l'escalier. Sa femme de chambre courut à lui, & lui dit, pour l'amour de Dieu, mon cher Monsieur, ne faites aucune violence à ma maîtresse : Miledy a été malade toute la nuit.

Il la posa doucement sur une chaise dans la chambre où elle avoit couché : pour elle, la rage lui ôtoit la parole. Prenez soin de votre maîtresse, lui dit-il, & quand elle se sera renduë plus digne de mes attentions, je la verrai : Mais, jusqu'à ce tems-là, je l'avertis, & vous aussi, sur les yeux de votre tête, de n'approcher pas de mon appartement. Il vint aussi-tôt me retrouver, &, par les paroles du monde les plus douces, il appaisa mes craintes, & me permit d'aller écrire dans mon cabinet dès que mon épouvante seroit passée, & d'y rester jusqu'à ce que tout fût plus calme. Il s'habilla sur le champ, sortit de la chambre & m'y laissa avec la liberté de la fermer après lui selon mon bon plaisir.

A l'heure du déjeuner, mon maître frappa du doigt à la porte. Je criai qui est là ? Moi, ma chère, reprit-il. Ah ! que j'ouvre la porte avec plaisir, lui dis-je. J'avois déjà beaucoup écrit, mais je mis mon papier de côté en courant à la porte. Je voulois la refermer encore lorsqu'il fut entré ; mais il me dit ne suis-je pas ici, ma chère ! bannissez vos frayeurs. Voulez vous descendre pour déjeuner, ajouta-t'il ? O ! non, mon cher Monsieur, lui dis-je ; ayez la bonté de m'en dispenser. Je ne saurois, reprit-il, soutenir l'idée, que la maîtresse de ma maison déjeune dans son ca-

binet, moi dans le logis, comme si elle n'osoit descendre en bas. De grace, mon cher Monsieur, lui dis-je, passez par dessus cela pour l'amour de moi, & que ce raffinement de votre bonté pour moi ne vous fasse pas aigrir de plus en plus votre sœur en me présentant à ses yeux. Je déjeunerai donc ici avec vous, ma chère, ajouta-t'il. Je vous conjure encore, lui dis-je, de déjeuner avec votre sœur. Ce seroit trop donner à son orgueil, repliqua-t'il, & j'aurois l'air de vous mépriser si je le faisois. En vérité, Monsieur, lui dis-je, votre bonté pour moi est trop grande, pour avoir besoin de m'être prouvée par ce charmant excès de délicatesse. Obligez de grace Miledy. Elle est votre hôtesse ; & pourquoi ne feriez vous pas de la plus grande liberté, avec la plus soumise de toutes les femmes !

C'est une étrange femme, me dit-il ; elle me fait vraiment pitié ! Elle s'est jettée par ses fureurs dans un violent accès de colique, & sa femme de chambre dit que ce n'est que de ce moment qu'elle est un peu mieux. J'espère, Monsieur, interrompis-je, que quand vous l'avez portée dehors, vous ne lui avez fait aucun mal. Je l'aime trop pour cela, reprit-il. Je l'ai assise dans la chambre qu'elle avoit choisie. Elle vient justement de m'envoyer dire qu'elle seroit bien aise de me voir, & que je vinsse déjeuner avec elle ; sans quoi, elle ne veut toucher à rien. Mais si ma chère épouse le souhaite, j'insisterai qu'elle soit aussi de la partie.

Non, non, mon cher Monsieur, répondis-je, je ne me pardonnerois jamais de l'avoir fait. Quoiqu'en votre absence j'aye cru devoir être un peu plus sur le qui vive avec Miledy, à cause de l'honneur que vous m'avez fait. A présent que je suis sous son toit, je me jetteroie volontiers à ses genoux pour implorer sa bonté. Si donc mon humilité por-
tée

tée au plus haut point peut lui plaire ; de grace Monsieur, permettez moi de la lui montrer.

Vous ne ferez rien d'indigne de ma femme, pour plaire à cette hautaine créature, me dit-il ! Mais, comme je ne l'ai pas vûë depuis que selon elle, je l'ai traitée avec tant de barbarie, car j'apprends qu'elle s'en plaint hautement ; & qu'elle ne veut rien manger si je ne lui tiens compagnie ; je vous permettrai pour cette seule fois de déjeuner seule. Là-dessus, il se retira en me saluant, & pour plus de feureté, je refermai la porte après lui.

Madame Jewkes frappa peu après à ma porte. Qui est là ? lui dis-je : Ce n'est que moi, Madame, reprit-elle ; & j'ouvris. C'est une chose bien terrible, Madame, me dit-elle, que vous foyez dans de si grandes tranfes dans votre propre maison ! Elle m'apportoit du chocolat & une rôtie. Je lui demandai comment Miledy se comportoit. Elle me répondit, que Miledy n'avoit voulu souffrir auprès d'elle aucun autre domestique que sa femme de chambre, parce qu'elle ne vouloit pas qu'on entendit ce qu'elle avoit à dire ; mais, qu'elle croyoit que son maître avoit été très en colere contre le jeune Milord, c'est le titre qu'elle donnoit au neveu de Miledy, & qu'en passant près de la porte elle avoit entendu mon maître lui dire sur le haut ton, j'espère, Monsieur, que vous n'avez pas oublié ce qui appartient au rang dont vous prétendez être : ou quelque chose d'approchant.

Vers une heure après midy, mon maître remonta. Voulez vous descendre pour dîner quand je vous enverrai chercher, Pamela ? me dit-il. Je dois obeïr à tous vos ordres, repris-je ; mais Miledy ne se souciera pas de me voir. Qu'importe, dit-il, qu'elle s'en soucie ou non. Je ne souffrirai jamais qu'elle précrive ses insolentes volontez à ma femme, & dans sa propre maison. Je veux mortifier son orgueil,

gueil, par ma tendresse pour vous, & je ne puis mieux y reüssir qu'en l'en rendant témoin oculaire.

Mon très cher Monsieur, lui dis-je, je vous conjure de me laisser dîner ici seule. Vous ne ferez qu'irriter davantage Miledy. Je lui ai assuré que nous étions mariés, interrompit il. Elle en perd patience ; & affecte de n'en vouloir rien croire. Et bien, lui ai-je dit là-dessus, je vous accorde ce que vous prétendez, & je ne suis pas marié. Mais, dans ce cas aussi bien que dans l'autre, de quoi vous meslez vous, je vous prie. Elle a grondé, supplié, ordonné, prié, &, dans le peu d'heures qu'il y a que je suis absent, m'a tour à tour benit & maudit plus de vingt fois. De mon côté je l'ai, tantôt caressée, tantôt j'ai tempêté contre elle, tantôt raisonné, tantôt fait le diable à quatre ; & finalement je l'ai quittée, & suis allé me promener une heure entière dans le jardin, pour calmer un peu mes esprits, afin que vous ne vissiez pas dans quel désordre cette sotte femme m'a mis ; & je ne fais que de sortir du jardin, parce que je l'ai vüe y entrer.

Il achevoit à peine de parler, que je m'écriai Miledy ! Miledy ! Car je l'entendis parler dans la chambre, & dire, mon frère, mon frère, un mot s'il vous plaît ! s'arrêtant en vuë du cabinet où j'étois. Il sortit, & elle alla à la fenêtre qui regarde sur le jardin. Il faut, lui dit-elle, que je sois bien sotte, de courir haut & bas dans la maison comme je fais, pour vous suivre, tandis que vous me fuiez & m'évitez de la sorte ! Vous, un frère ! Vous n'êtes qu'un barbare ! se peut-il que la même mère nous ait mis au monde ?

Quoi, reprit-il, vous m'accusez de tenir à votre égard une conduite que vous vous attirez ? N'est-il pas surprenant, que vous preniez avec moi des libertés, dont la chère mère que vous venez de nommer ne vous a jamais donné l'exemple envers aucun de ses parens ? N'étoit-ce pas assez que vous me pris-

liez

fiez insolemment à tâche dans vos lettres, sans venir encore m'affaillir chez moi ? Sans venir insulter toute ma maison ? & sans choisir tout exprès pour l'objet de vos violences une personne que je préfère à toute autre ?

Fort bien, reprit-elle, c'est justement cette personne-là qui me tient au cœur ! Quoique je sois montée avec la résolution de garder mon sens froid, & de vous faire des reproches de ce que vous me fuyez d'une manière si désobligeante ; je ne saurois jeter patiemment les yeux sur ce lit dans lequel je suis née, & penser qu'il est devenu la scène de vos iniquitez avec une telle. . . .

Taisez vous, lui cria-t'il, sur les yeux de votre tête ! & ne donnez à cette chère enfant aucun nom indigne d'elle. Je vous l'ai déjà dit, vous ne connoissez pas l'excellence de son caractère ; & je vous prie de ne pas vous redonner les libertez que vous avez prises là-bas.

Dieu me donne patience ! dit-elle en frappant du pied : Montrer tant de mépris pour une sœur qui vous aime si tendrement ; & tant de tendresse pour une infame. . . .

Taisez vous, encore une fois, dit-il en lui mettant la main sur la bouche ; taisiez vous ! Vous ne connoissez pas l'innocence avec laquelle vous vous donnez tant de licences : & je ne dois ni ne veux le souffrir.

Elle s'affit, se donna de l'air avec son éventail, & fondit tout d'un coup en larmes, exhalant son chagrin, ou plutôt sa rage, en des sanglots si redoublés, que le cœur me saignoit de les entendre. Pour moi, j'étois assise, & tremblois d'une étrange manière.

Il se promenoit par la chambre en grande colère. Miledy Davers ! lui dit-il à la fin, permettez moi de vous demander, pourquoi il faut que vous veniez
ainsi

ainfi insolemment me faire rendre compte de mes actions. Ne suis-je pas indépendant ? Ne suis-je pas d'âge à l'être ? N'ai-je pas la liberté de faire ce qu'il me plaît ? Je voudrois qu'au lieu d'une femme & de ma sœur que vous êtes, aucun homme vivant, qui m'auroit touché de moins près qu'un père, eût eu l'audace de se donner la moitié des airs que vous avez pris ! Que ne chargiez vous de la maudite commission que vous remplissez votre Lord Davers, qui a osé m'écrire une lettre qu'un homme bien né ne devoit jamais dicter, & qu'aucun homme bien né ne pouvoit jamais recevoir tranquillement. Il auroit vû la différence !

Nous favons tous, reprit-elle, que depuis votre duel d'Italie, vous êtes devenu bréteur, & que toutes vos allures sentent l'homicide autant que le libertin. Je vous le pardonne, reprit-il, car je n'ai aucun lieu de rougir du duel dont vous parlez, ni de ce qui l'a causé ; puisque je ne m'y suis engagé que pour sauver un ami, & j'enduré cette attaque qui ne butte qu'à moi seul : Mais gardez bien votre langue de s'émanciper trop sur le compte de ma Pamela !

Elle l'interrompit par un violent accès de rage. Si je souffre cela s'écria-t'elle je puis souffrir tout au monde ! O l'infame petite gueuse ! Sors d'ici femme enragée que tu es ! lui dit-il tout en fureur, sors au plus vite de ma présence & de ma maison ! Je te renonce pour jamais ! Ne reparois jamais devant moi ! & ne m'appelle jamais ton frère ! Il la prit en même tems par la main pour la mettre dehors. Elle faisit les rideaux de la fenêtré en disant qu'elle ne s'en iroit pas. Vous ne me mettez pas ainsi honteusement hors de chez vous par force, en présence de cette malheureuse-là, pour la faire triompher de moi par vos manières barbares à mon égard !

Je

Je ne considérai plus rien, & courant à mon cher maître, je me jettai à ses pieds comme il lui tenoit la main pour la faire sortir. Je vous conjure, mon cher Monsieur, lui dis-je, qu'il ne se passe pour l'amour de moi aucune violence entre un si digne frère & une si digne sœur. Ma chère ! ma très chère dame, m'écriai-je en lui embrassant les genoux, excusez & pardonnez à la cause malheureuse de tout ce mal ! Je supplie Miledy à deux genoux de me recevoir en grace, & elle verra bientôt que je suis incapable de faire un triomphe de quoique ce soit que de ses bontez pour moi.

Quoi, pécore, me dit-elle avec mépris, tu t'avisas de demander des excuses pour moi ! Est ce à toi d'implorer mon pardon ! & est ce à toi qu'il faut que je doive l'avantage de n'être pas chassée violemment de la présence de mon frère ! Retourne à ton coin, misérable ! retournes-y, te dis-je, de peur que ton amoureux ne me tuë pour t'avoir foulée aux pieds.

Levez vous, ma chère Pamela, me dit mon maître, levez vous, chère âme de mon âme, & n'exposez pas d'avantage un mérite si grand, à l'ingrat mépris de cette Mégère. Là-dessus, il me reconduisit à mon cabinet, où je m'assis, & fondis en larmes.

La femme de chambre de Miledy monta, comme il venoit de me conduire à mon cabinet & retournoit la trouver. Je vous demande mille excuses, Monsieur, lui dit-elle, de ma hardiesse ! M'est-il permis de venir parler à ma maîtresse. Oüi, oüi, Mademoiselle Worden, lui dit-il, vous pouvez entrer, & je vous prie d'amener votre maîtresse là-bas avec vous, de peur que je n'oublie trop ce que je dois ou à ma sœur ou à moi-même.

La manière violente & outrageante dont Miledy traittoit son frère, me fit réfléchir alors, combien je l'avois échappé belle le jour d'auparavant, quoi-
que

que traitée, me sembloit-il, assez mal, en bonne conscience.

Sa femme de chambre la supplia de descendre : Vois tu bien ce lit, Rebecca lui dit-elle ? C'est le lit dans lequel je suis née ; & c'est dans ce même lit que tu as vu ce matin, aussi bien que moi, l'indigne Pamela, & ce mien frère que voila, qui ne faisoit que d'en sortir !

Cela est vrai, lui dit-il, vous l'avez vû l'une & l'autre, & je suis tout fier que vous l'avez vû. C'est mon lit nuptial ; & c'est une chose abominable qu'il faille que vous veniez troubler si cruellement le bonheur dont je jouïssois avant votre arrivée.

Jure moi seulement, audacieux & malheureux que tu es, lui dit-elle, jure moi que Pamela Andrews est réellement & de fait ta femme légitime, sans supposition, sans tromperie, sans fourbe, sans équivoque, & je sçai bien après cela ce que je ferai.

Je veux vous complaire une fois en ma vie lui dit-il ; & toute de suite, il lui jura de la manière la plus solennelle qu'il en étoit ainsi. Mais ne vous l'ai-je pas dit, d'abord, ajouta-t'il ?

Je ne faurois encore me résoudre à vous croire, reprit-elle ; car dans l'affaire particulière dont il s'agit, j'aimerois encore mieux avoir à vous appeller fourbe que sot. Ne me provoquez pas davantage ajouta-t'il, car si je m'oublois autant que vous l'avez déjà fait, vous n'auriez pas plus de frère en moi que je n'ai déjà de sœur en vous !

Qui est-ce qui vous a marié ? ajouta-t'elle ; c'est là ce qu'il faut me dire : N'est-ce pas un procureur sans pratique en habit de ministre ? Dites moi la vérité au nez de la créature elle-même. Quand elle sera desabusée, elle en sçaura mieux comment se conduire. Graces à Dieu ! disois-je en moi-même, ce n'est pas là mon cas !

Non,

Non, non, reprit-il, & je vous dirai que je bénis Dieu de ce que j'eus le projet en horreur avant qu'il eût eu son exécution ; C'est Monsieur Williams qui nous a mariés. A ce compte, dit-elle, Mais repondez moi, je vous en supplie, à une ou deux questions de plus. Qui est-ce qui lui a servi de père ? Monsieur Peters le ministre, répondit mon maître. Et où s'est faite la cérémonie ? Dans ma petite chapelle ; & vous pouvez aller voir qu'on la mise en bon ordre tout exprès.

A présent, dit-elle, je commence à craindre qu'il n'en soit quelque chose ! Mais, qui étoit présent à la cérémonie ? Il me semble, reprit-il, que j'ai l'air d'un franc sot, en me laissant interroger ainsi par une insolente sœur. Mais, si vous le voulez savoir, Madame Jewkes étoit présente. O ! l'appareilleuse ! s'écria-t'elle : & n'y avoit il qu'elle ? Oui, reprit-il, mon cœur & mon ame y étoient tous entiers.

Misérable ! s'écria-t'elle encore ! Et qu'auroient dit ton père & ta mère s'ils avoient vécu jusqu'à présent ? J'aurois cru, lui-dit-il, qu'il étoit de mon devoir de leur demander leur consentement ; mais non pas le vôtre, Madame.

Je suppose, reprit Miledy, que j'eusse épousé le palfrenier de mon père ! qu'auriez vous dit à cela ? Je n'aurois jamais pu me comporter plus mal que vous l'avez fait, lui repliqua-t'il. Mais, ajouta-t'elle, n'auriez vous pas pensé que je l'aurois mérité de reste ?

Quoi ! dit-il, votre orgueil ne vous laisse-t'il voir aucune différence dans le cas que vous posez ? Aucune, reprit-elle. Quelle peut être la différence entre le fils d'un gueux épousé par une dame, & la fille d'un gueux dont un gentilhomme fait la femme ?

Je vais donc vous l'apprendre, lui dit-il. La différence est qu'un homme ennoblit la femme qu'il prend,

prend, quelle qu'elle puisse être, & lui communique son rang, quel qu'il soit : Mais une femme, pour qualifiée que vous la supposiez, se dégrade par un mariage ignoble, & de son rang descend à celui de l'homme auquel elle s'abaisse.

Lorsque la famille Royale Stuart s'allia dans la famille Hyde, qui à la vérité n'étoit basse que par comparaison, quelqu'un fit-il jamais difficulté d'appeler la dame Altesse Royale, & Duchesse d'York ? Et quelqu'un pensa-t'il jamais que ses filles, la feuë Reine Marie & la Reine Anne, en fussent moins du sang royal pour cela ?

Quand le pair du Royaume dont la fortune est délabrée, va épouser à la cité la fille d'un riche marchand, qu'il soit Duc ou Comte il n'importe, son épouse n'est-elle pas anoblie aussi-tôt par le choix qu'il fait d'elle ? Et hésite-t'on jamais à lui donner les titres de Miledy Duchesse, ou de Miledy Comtesse ?

Mais, quand, au contraire, une Comtesse ou une Duchesse douairière, s'abaisse jusqu'à épouser un homme né dans l'obscurité, ne se dégrade-t'elle pas alors ? N'est-elle pas dégradée en réalité, & aucune Duchesse ou Comtesse voudra-t'elle faire comparaison avec elle ?

Or, je vous demande à présent, Miledy Davers, si vous ne voyez aucune différence entre mon mariage avec la favorite & digne fille de chambre de ma mère, douée d'un million de qualités excellentes, & de graces du corps & de l'esprit qui reléveroient le plus haut rang ; & votre mariage supposé avec un infame palfrenier, dont toute l'éducation, dont tout le train de vie, & les relations, ne sauroient lui communiquer d'autre mérite, que ce que lui en prête le goût honteux & bas de celle qui est assez indigne pour l'élever jusqu'à elle ?

O ! le malheureux ! s'écria Miledy, avec quel soin il cherche des excuses pour pallier sa bassesse !

Une autre observation, Miledy Davers, ajouta-t'il. Quand un Duc épouse une particulière ; n'est il pas toujours son chef en devenant son mary ? Mais, quand une Dame s'abaisse jusqu'à épouser un palfrenier, ce palfrenier n'est il pas son chef, en tant que son mary ? Et cette différence ne vous frappe-t'elle pas ? Car, où est la Dame de qualité, qui doit des égards à une autre Dame, quand elle a fait un si indigne choix, & mis un palfrenier au-dessus d'elle : Les dames qui daigneroient la regarder, mettroient, en le faisant, ce palfrenier au niveau d'elles mêmes. Appelez cela pallier, ou tout ce qu'il vous plaira ; mais si vous n'en voyez pas encore la différence, vous êtes aveugle, vous êtes un juge incapable de décider pour vous même, & plus incapable encore de devenir mon censeur.

Je voudrois, lui-dit-elle, que vous communicassiez vos belles raisons au public ; elles deviendroient pour tous les jeunes gentilshommes qui les liroient, un encouragement admirable à se jeter à la tête de toutes les filles de chambre de leurs mères.

Nullement, Miledy Davers, reprit-il, nullement : Car tout jeune gentilhomme qui attendra, pour en venir là, qu'il ait trouvé une personne comme ma Pamela, aussi riche des beautés du corps & de l'esprit, aussi accomplie, & aussi propre à orner le rang où il l'élevera, sera aussi aisément disculpé, que je le serai dans l'esprit de tous ceux qui la verront, à moins qu'il n'y ait plus de Miledy Davers, qu'il ne me paroît possible qu'il y en ait.

Vous dites donc, reprit elle, que vous êtes actuellement & réellement marié, honnêtement, ou plutôt sottement marié à cette salope ?

Je suis, lui-dit-il, actuellement & réellement marié à celle qu'il vous plaît d'appeler ainsi. Et pourquoi

pourquoi ne le ferois-je pas, si j'en ai envie ? Qui est-ce qui a droit d'y trouver à redire ? A qui ai-je fait tort par là ? N'ai-je pas des terres libres & indépendantes ? Y-a-t'il apparence que je puisse être redevable de quelque chose à vous, ou à aucun de mes parens ? Et pourquoi, lorsque j'ai moi seul des biens à suffisance, ferai-je difficulté de rendre également heureuse une personne qui a tout ce qui me manque. Car, il faut vous dire qu'elle est mieux partagée en beauté, en vertu, en prudence, & même en générosité qu'aucune dame que j'aye vuë de ma vie. Oui, Miledy Davers, elle a toutes ces qualités naturellement, elles sont nées avec elle, & quelques années d'éducation, avec son génie, l'ont menée plus loin, que la vie entière de mille autres ne les a conduites.

Finissez, finissez, de grace, pauvre homme que vous êtes, lui dit-elle ; votre simplicité & votre foiblesse me font mal au cœur. Vous êtes pire qu'un idolâtre ; vous vous êtes gravé une image ; vous adorez & vous vous agenouillez devant l'ouvrage de vos propres mains ; & comme un autre Jeroboam, vous voudriez que chacun fléchit devant votre idole !

Bravo ! Miledy Davers ! s'écria mon maître. Toutes les fois que votre colére vous permet d'en venir à des pointes d'esprit, elle est presque passée. Mais, quoique j'idolâtre moi-même l'aimable personne à qui vous donnez ces beaux noms ; je puis vous assurer que je n'ai pas besoin que d'autres le fassent, & que je serois ravi que vous ne fussiez pas venuë me tomber ainsi sur les bras, & interrompre le cours de notre bonheur mutuel.

A merveille, à merveille, frère obligeant & poli que vous êtes. Je vous promets bien qu'après cette visite, je n'interromprai guere vos mutuelles félicités. Un tems qui fut je vous ai cru l'ame d'un gentilhomme,

gentilhomme, & je tirois vanité d'avoir un frère ; mais je dirai comme l'office des morts *la poudre retourne à la poudre, & la bouë à la bouë !*

Cela est bien vrai, Miledy Davers, reprit-il ; & c'est là qu'il nous faut enfin retourner tous. Vous, avec tout votre orgueil, & moi, avec tous mes biens, y viendrons tôt ou tard ; & alors, où sera la distinction ? Permettez moi de vous dire, que si nous ne devenons meilleurs vous & moi, quoiqu'on ne puisse vous donner les titres de duelliste & de libertin dont vous m'honorez, cette aimable fille que votre vanité & votre sottise regardent avec tant de mépris, nous sera supérieure à tous deux, infiniment supérieure ; & que le juge infiniment juste donnera la préférence à qui elle sera duë, sans aucun égard à la naissance ou à la fortune.

Voilà un sermon magnifique ! s'écria-t'elle : Comment donc mon frère est déjà devenu puritain ! Voyez jusqu'où le mariage & la repentance peuvent amener un homme ! je me réjouis en vérité de la métamorphose. Allons, dit-elle, en venant vers moi qui tremblois de la voir approcher ; (mais, son frère la suivit pour l'observer tandis que je me levois à son abord.) Allons, donne moi tu main, Mademoiselle Pamela, Mademoiselle Andrews, Mademoiselle comment dirai-je ! Tu as fait des miracles en peu de tems : Tu as non-seulement fait un époux d'un débauché, mais encore d'un débauché un prédicateur ! Mais cependant, ajouta-t'elle avec une colère ironique & en me tappottant le cou, prends garde, Pamela, prends garde que ta vanité ne commence quand la sienne finit ; prends garde à ne te pas donner à toi-même le titre de ma sœur.

C'est, Miledy Davers, lui dit-il, ce que j'espère qu'elle fera, lorsqu'elle aura pu vous ramener aussi
parfaitement

parfaitement de l'orgueil, qu'elle a sçû me ramener du libertinage.

Madame Jewkes vint dans l'instant même nous avertir que le dîner étoit prêt. Allons, ma Pamela, dit mon cher maître ; vous avez demandé tantôt qu'on vous dispensât de venir déjeuner avec nous. Mais j'espère que pour le dîner vous nous donnerez votre compagnie à Miledy Davers & à moi.

Comment osez vous m'insulter de la sorte ? lui dit Miledy. Comment, reprit il, osez vous m'insulter par votre conduite dans ma propre maison, après que je vous ai dit & redit que j'étois marié ? Comment osez vous penser à rester ici un moment, & à refuser en même tems à ma femme les honneurs qui lui sont dûs, en cette qualité ?

Bon Dieu ! s'écria-t'elle, en se prenant le front avec la main, donne moi patience !

Monfieur, mon cher Monfieur, lui dis-je, dispensez moi de grace de diner avec vous ; ne chagrinez point Miledy. Taisez vous, ma chère amie, reprit-il, vous voyez déjà combien peu vous avez gagné par votre charmante complaisance. Vous avez embrassé ses genoux, & l'insolente qu'elle est, elle vous a menacée de vous fouler aux pieds. Elle vous demandera bientôt si elle doit être redevable de son pardon à votre intercession ; & c'est pourtant cela seul qui peut me porter à lui pardonner.

La pauvre Dame ! Elle ne put soutenir cela, & courut à sa triste femme de chambre s'appuyant sur son bras comme si elle eût été indisposée ; aidez moi, Rebecca, lui dit-elle, aidez moi à descendre ! Quittons à l'instant cette maison, cette maudite maison, où je me délectai un tems qui fut : dites aux gens de tout préparer pour le départ, & je la fuirai pour ne la revoir jamais, ni celui à qui elle appartient. En disant cela, elle descendit l'escalier
dans

dans la plus grande presse du monde, & elle ordonna aux domestiques de se préparer incessamment à partir.

Je vis mon maître dans une extrême agitation. De grace, Monsieur, lui dis-je, suivez Miledy, & l'appaisez. Ce qu'elle en fait n'est que par tendresse pour vous. La pauvre femme ! me dit-il, je souffre pour elle ! Mais, puisque les choses en sont venues si avant, j'insiste absolument que vous descendiez : Sans cela, son orgueil en prendra de nouvelles forces, & nous serons tous encore à recommencer.

Ah ! mon cher Monsieur, lui dis-je, au nom de Dieu dispensez moi pour cette seule fois de descendre à dîner. En vérité, ma chère, reprit-il, je n'en ferai rien. Quoi ! sera-t'il dit que ma sœur fera craindre à ma femme de se mettre à ma table, & cela moi présent ? Non : J'en ai déjà trop enduré, & vous aussi. Et je vous somme de descendre, quand je vous enverrai chercher.

Il partit la-dessus, & voyant qu'il y étoit résolu, je n'osai contester. Je trouve en lui autant de grandeur que de bonté. J'ai souvent eu occasion de le remarquer, mais jamais tant que dans cette dispute avec sa sœur. Miledy, mit ses gants vite comme un éclair, & sa femme de chambre remplit un moucheoir de quelques menues hardes, car ses principaux habits n'étoient pas encore dépaquetés. Son cocher prépara le carrosse, & ses laquais leurs chevaux, & elle paroissoit résolue à partir : Mais son neveu & Monsieur Colbrand étoient allés faire un tour ensemble quelque part. Elle ne voulut pas entrer dans la maison, & s'assit avec sa femme de chambre à côté d'elle sur un siège qui étoit dans l'avant-cour. Après y avoir bien rongé son frein, elle dit enfin à Jaques un de ses

ses laquais, de rester pour accompagner son neveu, & qu'elle reprendroit le chemin du logis.

Madame Jewkes vint la trouver & lui demander si elle ne vouloit pas rester à diner, qu'on alloit servir dans l'instant. Non, dit-elle, j'ai une indigestion de cette maison. Je la porte en vérité sur les épaules ! Faites seulement mes complimens à votre maître, & lui dites que je souhaite qu'il soit plus heureux qu'il ne me la renduë.

Il m'avoit envoyé dire de descendre, & j'avois obéi quoique bien à contre-cœur. Le couvert étoit mis dans la salle par la fenêtre de laquelle j'avois sauté ; & mon maître s'y promenoit en long & en large. Madame Jewkes entra, & lui demanda s'il souhaittoit qu'on servît ; parce que Miledy ne vouloit pas entrer, mais qu'elle l'avoit chargée de lui faire ses complimens, & de lui dire qu'elle souhaittoit qu'il fût plus heureux qu'il ne l'avoit renduë heureuse. En approchant de l'endroit de la salle vers lequel elle étoit, il vit par la fenêtre que tout étoit prêt pour son départ ; il sortit aussi tôt : Miledy Davers, lui dit-il, si je croiois que ma civilité ne fit pas sur vous l'effet de vous endurcir plutôt que de vous toucher, je vous prierois d'entrer, & de permettre, au moins, que votre neveu & vos domestiques dînent avant que de partir. Elle se mit à pleurer, & tourna son visage de l'autre côté pour le lui cacher. Allons, ma sœur, dit il en lui prenant la main, laissez vous persuader d'entrer. Non, reprit-elle, ne me le demandez pas Je voudrois pouvoir vous haïr autant que vous me haïssez ! Vous le faites déjà, lui dit-il, & pis encore je vous jure, autrement vous ne me tourmenteriez pas de la sorte : Allons, entrez de grace. Ne me le demandez pas, lui dit elle encore. Son neveu revint dans ce moment. Comment donc, Madame, s'écria t'il ! j'espère que vous ne vous en irez pas
avant

avant d'avoir dîné. Non, mon neveu, reprit-elle ; il faut que je m'en aille. Je vois bien que je suis ici une hôtesse importune, qui auroit bien fait de n'y pas venir tomber sur les bras du maître ! songez, lui dit son frère, au sujet que vous m'avez donné de me servir de cette expression. Vos violences sont ici les seuls hôtes importuns & les seuls mal-venus. Ecartez les, & jamais sœur n'aura été mieux aimée de son frère. Ne me dites pas encore un autre mot semblable, je vous en prie, reprit-elle ; car je suis trop facile à vous pardonner pour un seul mot d'amitié ! Je vous en dirai cent ma chère sœur, interrompit-il, ou plutôt dix mille, s'ils peuvent être de quelque efficace. Donnez moi votre main, je vous prie, ajouta-t'il en l'embrassant. Jean ! dit-il tout de suite au cocher, remettez vos chevaux à l'écurie. Malgré la colère de votre maîtresse contre moi, vous êtes tous aussi bien venus dans ma maison, qu'en aucune auberge où vous puissiez arrêter. Allons Monsieur H***, donnez la main à votre chère tante, car elle ne voudra pas me permettre d'avoir cet honneur.

Elle ne put y tenir plus long tems : je vous le permettrai lui dit-elle, en lui donnant sa main & le baisant, & vous me conduirez où il vous plaira ! Ne pensez pourtant pas, ajouta-t'elle, que je puisse vous pardonner. Il la conduisit ainsi dans la salle où j'étais. Comment donc, dit-elle, me ramenez vous ici pour être avec cette créature ? C'est ma femme, ma chère sœur, reprit-il avec émotion, & si vous ne voulez pas l'aimer, du moins, pour l'amour de vous même, n'oubliez pas avec elle la plus commune civilité.

Mais, Madame, lui dit son neveu, puisque votre frère avouë son mariage, nous ne devons pas, comme il dit fort bien, oublier la plus commune civilité. Permettez moi, Monsieur, ajouta-t'il, de vous féliciter. Je vous remercie, lui dit mon maître. Et

puis-je, continua le jeune homme en me montrant & me regardant sans en dire d'avantage ? Oui, Monsieur, reprit-il. Là-dessus il me salua très poliment. Sur mon Dieu, Madame, me dit-il, je ne savois hier rien de tout ceci ; & si j'ai commis une faute, je vous en demande pardon.

Tu es un bonnaffe nigaud, lui dit Miledy. Tu aurois pu te dispenser de ce ridicule cérémonial jusqu'à ce que je te l'eusse permis. Mais, ma tante, lui dit-il, s'ils sont actuellement mariés, la chose est sans retour, & nous ne devons pas mettre la division entre le mari & la femme.

Mais, mon frère, interrompit-elle, pensez vous que je me mettrai à table à côté de cette créature ? De grace, Miledy Davers, point de noms de mépris ! Je vous dis & vous jure qu'elle est très réellement ma femme ; & je serois un coquin si je souffrois qu'on la maltraitât. Je suis son unique protecteur ; & si vous le lui permettez, elle vous aimera & vous honorera toute sa vie. Je le ferai, je vous jure, Madame, lui dis-je avec transport !

Je ne puis ni ne veux m'asseoir à table avec elle, reprit Miledy ; j'espère, Pamela, ajouta-t'elle, que tu ne t'imagines pas que je le ferai. En vérité, Madame, lui dis-je, si vôtre cher frère veut bien me le permettre, je serai derrière votre chaise tout le tems que vous dînez, pour vous montrer la vénération que j'ai pour vous comme sœur de mon généreux protecteur. Voyez, lui dit-il, si sa nouvelle condition la changée : mais, je ne saurois souffrir qu'elle se conduise d'une manière indigne de ma femme ; & j'espère bien aussi que ma sœur ne s'y attend pas.

S'il faut que je reste, reprit-elle, qu'elle sorte de la salle. En vérité, ma tante, lui dit son parent, vous n'y pensez pas, vous avez grand tort en l'état où sont les choses. Non, Madame, lui dit mon maître,

maître, cela ne se peut pas : mais si vous le voulez absolument, nous aurons deux tables, vous & votre neveu serez à l'une, & mon épouse & moi serons à l'autre : & vous verrez alors quel air votre pointillerie hors de saison vous donnera. Elle parut irrésoluë : Il la plaça à table comme on apportoit le premier service qui étoit de poisson. Où oseras tu t'asseoir me dit-elle ? Voudrois tu point encore que je te donnasse le haut bout, ma drôlesse ? Allons, allons, dit mon maître, j'aurai bientôt écarté cette difficulté ; & là-dessus, il s'assit à côté de Miledy au haut bout de la table, & me mit à sa gauche. Pardon, ma chère, me dit-il, excusez moi pour cette fois ! Quelle maudite complaisance vous avez, lui dit-elle, pour une pareille. . . . Paix ! ma sœur, s'écria-t'il, paix, je vous en prie : Je ne souffrirai jamais qu'on en parle sur un ton aussi léger, c'est bien assez que j'entre ainsi en composition avec vous, pour satisfaire à votre caprice violent & mal séant.

Allons, Monsieur, ajouta-t'il en s'adressant au neveu, mettez vous auprès de votre chère tante. Rebecca, dit celle-ci, puis qu'il le faut, asséiez vous ici auprès de Pamela ; nous irons tous de pair à compagnon ! Du meilleur de mon ame ! reprit mon maître : J'honore tellement tout le sexe, que si j'avois été le maître de la mode, je n'aurois jamais voulu que la moindre de celles qui en sont se fût tenuë de bout, moi étant assis. Mademoiselle Worden, asséiez vous, je vous prie. Monsieur, reprit la suivante, j'espère que je ne m'oublierai pas jusques-là.

Miledy se mit à rêver, & levant en suite les mains au ciel, elle s'écria, bon Dieu ! que deviendra ce monde à la fin ? Rien que de très excellent, reprit mon maître, pourvû que les esprits comme celui de Miledy Davers veuillent seulement en suivre les règles. Vous donnerai-je un peu de cette carpe,

ma sœur ? servez votre bien-aimée, lui dit-elle. Cela est obligeant, reprit-il, & voila ce qui s'appelle une bonne sœur ! allons, ma chère, que je vous serve, puisque Miledy Davers le souhaite. Fort bien ! dit Miledy, parfaitement bien ! Et elle s'assit en même tems de côté, comme pour détourner ses yeux de dessus moi.

A quoi bon tout cela, ma chère tante, dit le neveu, puisque c'en est fait, que nous vous voïons vous embrasser de bonne amitié, je vous prie ; tais toi, sot, lui dit-elle, as tu si tôt changé de ton depuis hier ? J'espère, interrompit mon maître, qu'hier on n'a pas eu l'audace d'insulter ma femme dans sa maison. A ce mot, Miledy lui donna un bon coup sur l'épaule. Voila pour vous, Monsieur mon impudent de frère, lui dit-elle ; Voila pour vous apprendre à dire ma femme, & sa maison. Elle parut à moitié effrayée de ce qu'elle venoit de faire ; mais lui, de la meilleure humeur du monde la baisa, & lui dit, grand merci, ma sœur, grand merci. Il y a vraiment un assez bon nombre d'années que je n'avois reçu un coup de vous !

Je meure ! Monsieur, dit le neveu, vous êtes bien bon de le prendre comme cela. Miledy est la meilleure personne du monde ; mais j'en ai reçu, moi qui vous parle, plus d'un bon soufflet.

Je ne l'avalerais pourtant pas si bonnement non plus, dit mon maître, si vous ne m'assurez que vous l'avez vuë en faire autant à Mylord Davers.

Doucement de grace, mon cher Monsieur, lui dis-je en lui marchant sur le pied, doucement, je vous prie. Quoi ! s'écria-t'elle, la créature prie qu'on ne m'insulte pas ! s'il n'a pas assez de savoir-vivre pour s'empêcher de m'outrager, je ne veux pas, pécore que tu es, t'être redevable de ce qu'il s'en abstient.

Quoi, dit mon maître en mettant du poisson sur son assiette, Miledy Davers se sert du mot d'insulte !

Allons

Allons, que je vous vois manger quelque chose, & je vous pardonne. En vérité, ajouta-t'il en lui mettant un couteau dans une main & une fourchette dans l'autre, je ne saurois souffrir qu'on ait de semblables enfances pour des riens. J'en meurs de honte, je vous jure.

Elle porta à sa bouche un petit morceau, qu'elle remit aussi-tôt sur son assiette. Je ne saurois manger, dit-elle ; je ne saurois avaler ; il n'y a pas moien ; il vaudroit autant m'étouffer. Mon maître avoit deffendu à ses laquais d'entrer, de peur qu'ils ne vissent la scène à laquelle il s'attendoit. Il se leva de table, & lui versa un verre de vin, que le neveu & la femme de chambre se mirent en fait de lui donner. Pendant ce tems là, sa chaise demeurant vacante entre Miledy & moi ; audacieuse que tu es, me dit-elle en se tournant de mon côté, oses tu bien t'asseoir à côté de moi ? Pourquoi ne te leve tu pas, pour prendre le verre des mains de celui qui t'appartient ?

Ne vous levez pas, ma chère, me dit-il ; je vous servirai l'une & l'autre. Je me levai cependant ; car je craignois un bon soufflet ; & je le priai de me permettre de servir Miledy. C'est ce que vous ferez, reprit-il, quand elle sera d'humeur à le recevoir comme il faut. Buvez, de grace, ma sœur, lui dit-il avec un verre en main ; peut être mangerez vous après cela un petit morceau. Me l'offrez vous pour m'insulter, me dit-elle ? Non, assurément, repliqua-t'il ; je ne le fais que pour vous exciter à manger ; car vous allez devenir malade d'inanition.

Dieu vous pardonne la manière dont vous m'avez traitée aujourd'hui, malheureux que vous êtes, lui dit-elle ! en prenant le verre : Vous aviez coutume d'en agir toujours comme dans ce moment, & j'ai vû le tems que vous m'aimiez ; mais les choses ont bien changé ; & pour qui bon Dieu ! Aussi, cela me

me chagrine ! Elle pleuroit si abondamment en disant cela, qu'il lui fallut quitter le verre.

On ne sauroit avoir un plus grand tort que vous, lui dit-il. Vous ne me traitez ni comme frere, ni comme gentilhomme ; Je vous aimerois autant que jamais, si vous ne vous y opposiez pas. Mais, au lieu de cette femme d'esprit & de bon sens, de cette femme aimable que ma sœur m'a paru autrefois, vous vous comportez en véritable enfant. Allons, ajouta-t'il en lui tenant le verre sur les lèvres, souffrez qu'un frere que vous avez aimé jadis, vous persuade de boire ce verre de vin. Elle le but pour lors. Bon Dieu ! s'écria-t'il en la baisant, comme la colère défigure les plus belles âmes ! Vous avez bien perdu de ces agréments dont ma sœur étoit si richement pourvue. Laissez vous persuader d'être encore ma sœur, & de vous calmer un peu. Miledy Davers est naturellement une femme charmante, & n'a pas moins l'air d'une Dame, que son cher frere peut avoir celui d'un homme bien né.

Là-dessus il se rassit entre nous deux, & lorsque le second service entra, qu'Abraham, dit-il, vienne ici & nous serve. Je lui marchai encore sur le pied ; mais il n'en tint nul compte ; & je vis bientôt qu'il avoit raison ; car, Miledy commença à se reconnoître, & ne se comporta pas la moitié si mal devant les domestiques, qu'elle l'avoit fait auparavant ; elle se servit elle même d'un air assez libre ; mais de tems en tems il lui échappoit malgré elle un profond soupir & un sanglot. Elle demanda un verre du même vin qu'elle avoit bû auparavant. Vous en réserverai-je encore, Miledy Davers, dit-il en se levant ? & tout de suite il alla au buffet, & lui en remplit un verre. En vérité, lui dit-elle, j'aime à être caressée par mon frere ! à votre santé, mon frere !

Ma

Ma chère, me dit mon maître avec beaucoup de tendresse, à présent que je suis debout, je vais vous en verser aussi ! il faut servir les deux sœurs de même. Comment l'entendez vous, lui dit-elle en regardant le domestique de manière à montrer qu'il la tenoit un peu en échec ! Ne montrez devant mes domestiques aucun mépris pour une personne que j'ai avec tant de justice renduë leur maîtresse, lui dit-il tout bas. Considérez qu'il n'y a pas à revenir ; & c'est précisément ce qui me tuë, reprit-elle !

Il me donna un verre de vin ; à la santé de Miledy Davers, lui dis-je en me tenant debout, cela ne te réussira pas, dit-elle tout bas en se penchant vers moi ; elle alloit ajouter pécore, ou ma drôlesse, ou quelqu'autre épithète semblable : Mais, mon maître voyant Abraham la regarder, & qu'elle avoit les yeux rouges & enflés ; en vérité, ma sœur, lui dit-il, à votre place, je ne m'en tourmenterois pas. De quoi ? reprit elle. De quoi ? De ce que, dit-il en s'asséant, Mylord Davers ne vient pas ici comme il vous l'avoit promis. Cela ne vous réussira pas non plus, malheureux que vous êtes, lui repliqua-t'elle en lui frappant sur l'épaule ! sans doute, ajouta-t'il, qu'une dame de votre bon sens & de votre mérite s'affligeroit de se voir négligée, si cela étoit vrai ; mais, je jurerois bien que Mylord vous aime autant que vous l'aimez ; & vous ne savez pas ce qui peut être arrivé.

Voilà de vos artifices ordinaires, reprit-elle en secouant la tête ! Et il y a de quoi s'étonner qu'avec toute votre ruse vous vous soyiez ainsi laissé attraper ! Qui ? Mylord Davers attrappé, lui dit-il, non, non ! Il aura plus d'esprit que cela ! Mais, je n'avois point encore osé dire que vous fussiez jalouse. Ni vous n'avez aucun sujet de le croire à présent, lui dit-elle. Mon ami, ajouta-t'elle en s'adressant au laquais, vous n'avez que faire de rester, ma femme de chambre nous servira ce qu'il nous faut. Non,

non, dit mon maître, qu'il reste & nous serve : Abraham ! donnez moi un verre de vin. Allons, ma sœur, je vous porte la santé de Mylord Davers, & j'espère qu'il aura soin de bien cacher son jeu ! Vous êtes bien provocant, mon frère, lui dit-elle : Je voudrois que vous fussiez aussi bon que Mylord Davers : Ne portez pas vos railleries trop loin, je vous en avertis. Et bien, & bien, dit mon maître, j'avouë que la corde est délicate à toucher, & je finis.

Par ces aimables ménagemens, le dîner se passa mieux que je ne l'avois espéré. Quand les domestiques se furent retirés ; Miledy Davers, lui dit-il en demeurant toujours entre nous deux, j'ai une question à vous demander ; & cette question est, si vous voulez m'accompagner jusques dans le Comté de Bedford. Mon intention étoit de partir demain. Mais, je différerai volontiers, si vous voulez venir avec moi.

Et ta femme, comme tu l'appelles, ira-t'elle avec toi, notre ami ? reprit Miledy. Oui, pour certain, ma chère petite Quakresse * de sœur, dit-il en lui prenant la main, & en souriant. Et voudrois tu, continua-t'elle, que je fusse en parade avec elle sur la route ? Hem ! Et que je fusse là pour orner son cortège ? Hem ! Dis moi, je t'en prie, notre très cher ! comment tu réglerois cela, si j'étois d'humeur à faire tout ce que tu voudrois ?

Vous êtes toujours ma chère impertinente petite sœur, lui dit-il en l'embrassant & la baisant ; & quoique vous en disiez, il faut que je vous aime ! Je vous dirai donc, puisque vous me le demandez, comment je réglerai cela. Vous irez, vous & ma Pamela, . . . retranchez ce *ma*, je vous en prie si
vous

* Les Quakers en Angleterre sont une secte de Chrétiens fanatiques, qui, par principe de religion, tutoyent tout le monde, sans jamais employer le mot de *vous*.

vous voulez que je demeure assise en patience. C'est ce que je ne saurois faire, lui dit-il. Vous irez, vous & ma Pamela, ensemble dans votre carrosse coupé, si vous le voulez bien ; & alors elle paroîtra faire partie de votre cortége ; & nous irons, votre neveu & moi, tantôt à cheval, & tantôt dans ma berline avec votre femme de chambre.

Cela seroit-il de ton goût, mamie ? me dit-elle, oüi, Madame, répondis-je, si Miledy ne croioit pas que ce fût un trop grand honneur pour moi. Oüi, reprit-elle ; mais Miledy pense que ce seroit un trop grand honneur pour toi.

Toutes réflexions faites, interrompit-il, il ne faut pas non plus que cela soit, car à moins que vous ne lui donniez la main pour entrer dans votre carrosse, on prendra ma femme pour votre suivante, & cela ne seroit pas de mon goût. Et cela seroit peut être la seule chose, reprit-elle, qui pourroit m'induire à la souffrir à mes côtes dans mon carrosse. Mais, achevez ? Et bien ? & bien, continua-t'il, quand nous serions arrivés au logis, nous inviterions Mylord Davers à venir nous trouver, & à passer un mois ou deux avec nous.

Après. Et s'il y venoit, que ferions nous ? Comme je sçai, lui dit-il, que vous avez le goût bon, je vous prierois de donner vos avis à Pamela, sur quelques échantillons que j'attends de Londres pour des habits. Provoquant mortel que tu es ! s'écria-t'elle ; Dieu veuille que je ne jouë pas dès mains avant qu'il soit peu. Je ne dis pas cela pour vous irriter, reprit-il, & cela ne doit pas vous irriter non plus : Mais, quand je vous dis que je suis marié, ne s'ensuit-il pas qu'il nous faut des habits neufs ?

As tu encore beaucoup de ces choses obligeantes à me dire, mon ami, lui répondit-elle ? Si vous voulez, ajouta-t'il, nous honorer de votre compagnie à l'église, lorsque nous y paroîtrons pour la 1^{re}

fois* ; je vous ferai un présent qui vaudra bien la peine que vous l'acceptiez. Misérable que tu es ! lui dit-elle, tiens, duffai-je en mourir, il faut que je me satisfasse ; & là-dessus celle alloit lui allonger un grand coup ; mais, il lui retint la main. En vérité, ma chère tante, lui dit son neveu, je ne vous comprends pas. Est ce que toutes ces choses-là ne s'en vont pas sans dire ?

Je demandai le permission de me retirer ; & comme je sortois, mon cher maître s'écria en me montrant, c'est là ce qui s'appelle une personne, voila ce qu'on appelle une taille & un aimable maintien ! Ah ! Miledy Davers ! si vous étiez homme vous en seriez aussi fou que moi. Oui-da, dit cette méchante dame, mais ce seroit pour en faire ma gueuse, & non pas ma femme. Je me retournai, à ce discours. En vérité, Madame, lui dis-je, vous êtes bien cruelle ! & des messieurs peuvent bien s'émanciper à une mauvaise conduite, quand des dames d'honneur en viennent à tenir un pareil langage ! si votre cher frère, ajoutai-je en fondant en larmes, n'étoit pas le plus généreux de tous les hommes, votre crédit sur son esprit me rendroit infiniment malheureuse.

Rassûre toi, mamie, me dit-elle, rassûre toi : Je vois de reste que tu le captiveras aussi long tems qu'aucune autre ! La pauvre Sara Godfroy n'a jamais été la moitié si bien dans ses bonnes graces que toi !

Demeurez, ma Pamela, s'écria-t'il tout en fureur, demeurez vous dis-je. Vous venez d'entendre deux exécrables accusations contre moi ! Je vous aime avec une affection si sincère, qu'il faut absolument que je dise quelque chose en ma faveur
devant

* En Angleterre, l'usage est que les gens de quelque considération paroissent en pompe à l'église, le premier Dimanche d'après leur mariage.

dévant cette malicieuse accusatrice, si je ne veux pas que vous pensiez que votre incomparable vertu est devenuë pour toujours la proie du plus grand des scélérats.

Le neveu parut inquiet, & blama beaucoup sa tante. Je revins sur mes pas, & tremblois tout en marchant. Il me fit asseoir, & me prenant la main, ma chère, me dit-il, j'ai déjà été accusé d'être duelliste, & l'on m'accuse à présent d'être un abandonné d'un autre ordre ! Un tems qui fut, je n'aurois pas été si touché de ces imputations que je le suis à présent, que je fouhaiterois de convaincre peu à peu un chacun, par la conformité de ma conduite avec vos vertus, de la force que votre exemple a sur moi. Mais voici en deux mots sur quoi est fondée la première accusation.

J'avois un ami, lequel fut lâchement attaqué par des coupe-jarets, loués pour l'assassiner par un Italien titré, qui comme bien d'autres personnes d'un haut rang, n'avoit ni honneur ni cœur : J'eus le bonheur étant à Padouë de désarmer un de ces coquins en défendant mon ami, & de lui faire avouer qui étoit celui qui l'avoit mis à l'œuvre. J'avoue que je fis un défi à ce dernier. Nous nous rencontrâmes à Sienne ; & il mourut un mois après d'une fièvre, qui, j'espère, n'étoit pas occasionnée par les légères blessures qu'il avoit reçûës de moi. Je fus cependant obligé d'en quitter l'Italie plutôt que je ne me le proposois, à cause de ses parens qui étoient en grand nombre, & qui me regardoient comme la cause de sa mort. Je les pacifiai dans la suite, par une lettre que je leur écrivis d'Inspruck, pour les informer de la bassesse du défunt. Cela les empêcha de me suivre à Munich, comme ils en avoient l'intention.

Voilà, ajouta-t'il, une des charitables insinuations qui auroient pu allarmer votre délicatesse, en

Vous laissant penser que vous étiez mariée à un meurtrier. L'autre De grace, mon frère, lui dit-elle, n'allez pas plus avant. Si vous le faites, ce n'est pas moi qui vous y force. Elle fera le tout, s'écria-t'il, & je déffie les traits les plus envenimés de votre malice.

Lorsque j'étois au collège, j'avois accès chez une dame veuve qui me recevoit fort bien. Elle avoit plusieurs filles, mais très peu de fortune à leur donner. La rusée vieille me fit allûrer par une d'elles, & c'étoit en vérité une bonne & digne fille ; pour tâcher de m'entraîner à l'épouser, uniquement en vuë des biens dont je devois hériter. Dans ce dessein elle fit naître plusieurs occasions de nous faire rencontrer, & de nous laisser seuls. J'étois mineur alors ; & la jeune demoiselle, qui n'avoit pas l'âme à moitié aussi artificieuse que sa mère, se rendit à mes poursuites avant que le projet de sa mère pût venir à maturité, & par là le ruina entièrement. Cette personne, ma Pamela, est la Sara Godfroy, dont la malicieuse femme que voici vous a fait mention dans les vuës du monde les plus mauvaises. De toutes les autres licences que je puis m'être données, car je me suis peut être émancipé à quelques unes de plus, dont on vous auroit sans doute informée comme de celle-ci, si on les avoit sçuës : je demande à Dieu de ne m'en accorder le pardon, que pour jusqu'au tems où reveillant sa vengeance par des offenses du même ordre, je me rendrai infiniment injuste envers ma Pamela.

A présent, ma chère, ajouta-t'il, vous pouvez vous retirer, car ma très digne sœur a dit tout le mal qu'elle s'avoit de moi : Mal dont je vous aurois informée moi-même, dans quelqu'occasion où j'aurois pu vous convaincre qu'il étoit pour moi un sujet de chagrin & non de vanité : car je n'aime pas à être crû meilleur que je ne suis. J'espère seulement, que
depuis

depuis l'heure où je me suis dévoué à tant de vertu, jusqu'à celle de ma mort, ma conduite sera parfaitement irréprochable.

Ce discours, & la manière noble dont ce cher mortel venoit d'avouer ses fautes & en marquer son repentir, émut terriblement Miledy. Un torrent de larmes sortit tout-à-coup de ses yeux : Pamela, me dit-elle, ne vous en allez pas si-tôt, je vous en conjure. La passion ma menée beaucoup trop loin, en vérité. Il faut absolument que vous restiez, pour me voir lui demander pardon, ajouta-t'elle en venant à moi & me prenant la main ; elle prit tout de suite la sienne : Mais à mon mortel regret (car je souffrois de voir souffrir Miledy) il lui échappa avec violence ; sortit de la salle, & gagna le jardin dans une rage qui me fit trembler. Miledy s'affit, appuya sa tête contre mon sein, & me baigna le cou de ses larmes en me tenant les mains. Je pleurai par compagnie. Son neveu se promenoit en long & en large dans une inquiétude affreuse. Il sortit en suite, & revint nous dire que Mr. B. avoit donné ordre qu'on mît les chevaux à son carrosse coupé, & qu'il ne vouloit pas que personne lui parlât. Où est-il ? dit Miledy ; à sa promener dans le jardin jusqu'à ce que le carrosse soit prêt, reprit le neveu.

Il est vrai, dit-elle, & je l'avoué : Je suis allée trop loin. J'étois enforcélée ! A présent, continua-t'elle, il va, lui qui prétend que je suis si méchante, il va être un an entier sans me pardonner. Car, il faut vous dire, Pamela, que si jamais vous l'offencez, vous ne l'appaiserez pas aisément. Toute chagrine que j'étois, je me délectois à voir Miledy si bonne envers moi. Voulez vous, me dit-elle, vous hasarder à l'aller trouver avec moi ! Osez vous suivre un lion dans sa retraite ? Je vous accompagnerai par tout où vous me l'ordonnerez-répondis-je. Vraiment, mamie, . . . Pamela je veux dire, tu es très
bonne,

bonne dans le fonds, me dit Miledy. Je t'aurois aimée autant que feuë ma mère t'aimoit si mais c'en est fait à présent ! En vérité, Pamela, vous n'auriez pas dû épouser mon frère ! Mais allons, je l'aime, & ne puis m'en empêcher ! Tâchons de le trouver. Il ne m'en traittera pourtant pas moins comme un chien ! Je n'aurois pas dû l'irriter jusqu'à ce point-là : car toutes les fois que cela m'est arrivé, j'ai toujours été la partie souffrante. Il sçait que je l'aime !

Miledy me parla de la sorte en s'appuyant sur mon bras, & entra dans le jardin. Je le vis encore dans un agitation & un desordre affreux. Il prit un autre chemin pour nous éviter. Mon frère, mon frère, lui cria-t'elle, permettez que je vous parle ! Un mot seulement ! comme nous le suivions rapidement, & que nous le touchions de fort près ; je vous prie, lui dit-il, de ne m'accabler pas davantage de vos folies & de votre violence ! J'en ai beaucoup trop enduré ; & je vous promets bien que de plus d'un an d'aujourd'hui. . . . Paix ! lui cria-t'elle, point de vœux, je vous en conjure ; car je ne sçai que trop bien par expérience, que si vous en faites, vous ne les violerez pas. Vous voyez, lui dit-elle, que j'en suis venuë jusqu'à prier Pamela de me servir d'avocat : Cela vous apaisera, sans doute, ou rien ne pourra le faire !

En vérité, reprit-il, je ne veux voir aucune de vous deux dans la circonstance où je me trouve ; laissez moi seul avec moi-même ; je ne prétends pas être persécuté de la sorte ; & il s'éloignoit toujours. Mais, lui dit-elle, je ne vous demande qu'un mot. . . . Si vous me pardonnez, je vous pardonnerai ! Quoi ! lui dit ce cher époux d'un air fier & indigné, me pardonneriez vous ? Elle le vit trop sincèrement en colère, pour lui nommer son mariage comme une chose qui demandoit qu'elle
lui

lui pardonât ; je vous pardonnerai, lui cria-t'elle, tout le mauvais traitement que j'ai reçu de vous aujourd'hui.

Un mot & qui ferve, ma sœur, lui dit-il : Je vous souhaite de tout mon cœur tout le bien possible : Mais ayons je vous prie dorenavant notre tranquillité mutuelle assez à cœur, pour ne jamais nous revoir l'un l'autre. Jamais ? lui dit elle, . . . & pouvez vous bien le souhaiter, frère barbare ! le pouvez vous ? Je le puis & le fais, reprit-il. Je n'ai d'autre parti à prendre qu'à dérober pour toujours à votre vue, non un frère, mais un meurtrier & un scélérat indigne de vous appartenir : laissez moi me renfermer & faire pénitence de mes crimes passés : Ce sera du moins une pénitence, où je ne serai pas troublé par une accusatrice aussi violente que vous.

Pamela, me dit-il, d'un ton qui me fit trembler, comment osez vous me suivre sans ma permission, quand vous me voyez dans une agitation si terrible ! A l'avenir, lorsque j'aurai l'ame ainsi en émoi, ne m'approchez jamais que je ne vous envoie chercher.

Mon cher Monsieur ! m'écriai-je, Laissez moi, interrompit-il. Je vais dans ce moment partir pour le comté de Bedford : Quoi ! sans moi, Monsieur, lui dis-je ? . . . De grace, qu'ai-je fait ? Vous avez fait la cour à ma furie de sœur que voilà : vous la lui avez faite avec une bassesse indigne de ma femme ; & je n'aimerai pas à vous voir que je ne me sois remis de l'affreuse émotion où je suis à présent. Mais Colbrand vous accompagnera avec deux autres de mes domestiques ; & Madame Jewkes vous servira pendant une partie du chemin. J'espère que vous me trouverez mieux disposé à vous recevoir là, que je ne le suis ici à me séparer de vous.

Si

Si je ne m'étois pas flaté, qu'il en affectoit une partie pour intimider Miledy, je croi que je n'y aurois jamais résisté : J'en fus cependant pénétrée jusqu'au fonds de l'âme ; car je vis bien qu'il étoit très sincèrement en colére.

J'apprehendois assez, me dit Miledy, qu'il ne fût irrité contre vous aussi bien que contre moi ; car je savois de reste combien ses violences sont déraisonnables, quand il fait tant que de s'y livrer. Quoi ! lui dit-elle, pas un seul mot ! Si vous ne voulez pas me pardonner, pardonnez du moins à Pamela, car elle ne vous a offensé que par sa bonté pour moi, & à mon instante prière. Je vais moi même m'en aller sur le champ, comme j'allois le faire si vous ne m'en aviez pas empêchée.

Je vous en ai empêchée par tendresse, lui dit-il ; mais vous m'en avez puni, en me frappant au cœur par bonne haine. Quant à ma Pamela, je sçai qu'excepté l'instant où je vous parle ; je ne saurois être en colére contre elle. J'exige donc d'elle, de ne jamais me voir en pareille occasion, jusqu'à ce que je puisse la voir moi-même dans la situation d'esprit où il convient que je sois, lorsqu'une personne aussi aimable qu'elle m'approche. C'est pour cela seul, ma chère, me dit-il, que je vous conjure de me laisser pour le présent.

Mais, Monsieur, lui dis-je, faut-il que je vous quitte, & que je vous laisse aller sans moi dans le comté de Bedford. Ah ! mon cher Monsieur ! comment le pourrai-je ? Vous pouvez, dit Miledy, vous en aller tous deux ensemble demain comme vous l'aviez projeté, & moi je partirai cette après-dînée ; & puisqu'il n'y a pas moyen d'obtenir mon pardon, je tâcherai d'oublier que j'ai un frère au monde.

M'est-il permis Monsieur, lui dis-je, de vous conjurer de transporter sur moi toute votre colére, & de vous réconcilier avec votre chère sœur ? Présomptueuse

euse Pamela ! reprit-il d'un ton qui m'épouvanta, as tu donc le courage si ferme, & te sens tu assez forte pour supporter une disgrâce, que ton affection & ta tendresse m'ont toujours fait croire que tu voudrois éviter par dessus toutes choses ? Sors donc de ma présence, me dit-il, en me prenant la main & la jettant en quelque sorte loin de lui, sors en, & réfléchis à loisir sur ce que tu viens de me dire !

J'étois si éffrayée (car je vis pour le coup que mes dernières paroles l'avoient blessé) que je me jettai à ses genoux comme il s'éloignoit de moi, & lui crai, de grace, Monsieur, pardonnez moi, vous voyez que je nê suis pas assez courageuse pour soutenir votre disgrâce ! J'étois prête à m'évanouir en disant cela.

Pardonnez seulement à Pamela, lui dit sa sœur ; c'est tout ce que je vous demande ! Vous allez la mettre aux abois ! Vous porterez votre colère autant au-delà des bornes que je l'ai fait moi-même ! Je n'ai pas besoin, reprit-il, de vous dire combien je l'aime : Mais, il ne faut pas qu'elle me vienne importuner & me poursuivre dans des occasions comme celle-ci. Mon intention étoit, lorsque j'aurois pu calmer par ma raison l'agitation où vous m'aviez jetté par votre violence, d'entrer dans la maison, & de prendre congé de vous deux avec la bien-séance qui convient à un mari & à un frère : mais, elle est venuë tomber sur moi sans mon ordre ; & il faut qu'elle effuië les fuittes d'une violence, qui, une fois émuë, connoît aussi peu de bornes que la vôtre.

Si je ne vous avois pas aimé, lui dit-elle, autant qu'une sœur ait jamais aimé son frère, je ne vous aurois pas jetté dans un si grand trouble. Et moi, reprit-il, si je ne vous avois pas aimée plus tendrement que vous n'étiez résolue de le mériter, je ne me soucîrois de rien de ce que vous pourriez dire : mais après l'histoire du duel, dont vous n'auriez aucune fait mention si vous n'aviez pas sçû que je n'y pensois jamais sans chagrin,

grin, ce second brocard sur le compte de la pauvre Sara Godfroy, est un trait de bassesse & de malice, que je sens qui me donne la force de vous renier pour ma sœur.

En vérité, lui dit-elle, je suis convaincuë de mon tort. J'en suis très sincèrement honteuse. Rien n'est plus petit, plus bas, & plus indigne de votre sœur, que ce que vous me reprochez ; & c'est pour cela même, que je m'abaisse jusqu'à vous suivre comme je fais pour vous demander pardon, & même jusqu'à me choisir pour avocat auprès de vous, une personne que je croiois qui avoit quelque crédit sur votre esprit, à en juger par les sentimens que vous fessiez profession d'avoir pour elle ; & que je vais croire que vous n'avez exposés que dans l'unique vuë de m'insulter.

Je ne me soucie pas de vos croiances ! reprit-il ; après la bassesse dont vous vous êtes renduë coupable, je ne puis vous regarder qu'en pitié : car, en vérité vous avez beaucoup perdu de mon estime.

Il est bien clair qu'oui, dit-elle. Mais tranquillisez vous, je vais partir à l'instant. Ainsi donc, mon frère, permettez moi de vous donner ce nom encore une fois, a Dieu ! A Dieu donc, Pamela, ajouta-t'elle en se tournant vers moi, & me baissant les larmes aux yeux.

Je n'osois hasarder un mot de plus : mais, comme Miledy lui tournoit le dos pour s'en aller ; votre sœur est bien le D—ble ! lui dit-il : de quelle manière étrange vous savez mettre hors des gonds, calmer, & tourner comme il vous plaît, nous autres pauvres girouettes d'hommes ! *Je n'ai pu tenir contre votre dernier & tendre adieu à ma Pamela : Embrassez vous l'une l'autre encore une fois, & je suis plus content que jamais.* Il prit alors nos deux mains & les joignit ; Miledy me baisa derechef les larmes aux yeux aussi bien que moi : & lui nous embrassa & nous baisa l'une après l'autre de grande affection.

Voilà

Voilà, dit-il avec transport, les deux plus chères créatures que j'aye dans le monde ! Dieu veuille les bénir !

Et bien, lui dit-elle, vous me pardonnez donc entièrement ma foiblesse au sujet de Sara. . . . Oubliez la pour jamais, interrompit-il brusquement & sans lui laisser achever le nom ! Je vous pardonne aussi, ma Pamela, lui dit-il, pourvû qu'il ne vous arrive plus de tenir mon indignation pour aussi peu de chose que vous venez de le faire !

Elle n'a jamais tenu votre indignation pour peu de chose, lui dit Miledy : Mais, plus elle l'a trouvée cruelle, & plus je dois lui tenir compte d'avoir dit qu'elle la supporteroit plutôt que le chagrin de nous voir irréconciliables. N'importe, reprit-il : c'étoit chez elle une absence d'esprit ou un mépris, au moins implicite, que ma délicatesse ne pouvoit pardonner à son cœur. Car, cela n'avoit-il pas l'air d'une présomption, qui lui donnoit le courage de soutenir mon indignation, sur la certitude tacite de me ramener toujours quand bon lui sembleroit ? Je puis cependant l'assurer, que, tout violent qu'est mon amour pour elle, la chose ne sera pas toujours en sa disposition, lorsqu'elle m'aura fâché volontairement.

Pamela, me dit Miledy, je vous répons bien que vous avez ici en mon frère un véritable gentilhomme ; & vous pouvez en attendre tout le traitement que ce titre, joint à son bon sens naturel & à son éducation, vous garantira toujours de sa part : Mais, si vous l'offencez ; Dieu vous soit en aide ! mon enfant : Vous voyez ce qui m'en arrive à moi pauvre ! Encore, ne l'ai-je jamais vû pardonner si-tôt.

Je me promets bien, lui dis-je, d'apporter tous mes soins pour l'éviter ! Car mon épouvante m'a mise tout hors de moi, & j'avois commis la faute avant que de savoir où j'étois.

Cet orage fut ainsi heureusement dissipé ; & Miledy entièrement vaincuë & pacifiée.

Quand nous sortîmes du jardin, nous vîmes le carrosse tout prêt. En vérité, ma sœur, lui dit-il, j'aurois infailliblement décampé pour mon autre maison, si les choses n'avoient pas pris un si heureux tour. Au lieu de cela, nous irons, vous & moi, prendre l'air, si vous le voulez : & je vous prie, ma chère, ajouta-t'il en s'adressant à moi, d'ordonner à Madame Jewkes de nous faire souper à huit heures : Nous vous rejoindrons vers ce tems-là.

Monsieur, dit-il au neveu, voulez vous monter à cheval & nous escorter ? Très volontiers, reprit-il ; je suis ravi du fond de mon âme de vous voir tous si bons amis.

Mon cher Seigneur & maître conduisit donc Miledy jusq'au carrosse ; son neveu & un laquais les suivirent au galop, & je montai dans mon cabinet pour y réfléchir sur tout cela. La sotte créature que je suis ! je ne puis me tirer de la tête cette pauvre Sara Godfroy : Avec quelle rapidité le nom & la qualité de femme nous donnent des privilèges par rapport à nos intérêts personnels : Il me semble pourtant, que je serois bien aise d'en savoir plus long sur son compte ; car, n'est il pas étonnant, que moi, qui ai vécu les années dans la famille, je n'en aie pas eu le moindre vent ? Mais, j'étois si constamment avec ma maîtresse que je n'en ai jamais ouï parler, & j'assurerois bien qu'elle n'en a jamais rien sçû ; autrement, elle me l'auroit dit.

Je n'oserois le questionner sur le compte de cette pauvre demoiselle ; & je serois pourtant bien aise de savoir ce qu'elle est devenuë, si elle est vivante, & si cet amour a eu des suites. J'en entendrai peut-être parler amplement avant qu'il soit peu, & j'espère que ce ne sera à l'occasion de rien de mauvais.

Quant

Quant à l'autre malheureuse affaire, je sçai qu'on en a parlé, que dans ses voyages, & long tems avant qu'on m'eût prise dans la famille, il avoit eu une ou deux querelles ; que dans sa plus grande jeunesse, il s'étoit toujours fait remarquer pour son courage & qu'il passe pour une très bonne épée. Dieu veuille qu'il ne soit jamais obligé d'en faire usage ! & qu'il puisse toujours se conserver en honneur & en secreté.

Sur les sept heures, mon maître m'envoya dire qu'il me prioit de ne point l'attendre à souper ; parce qu'on les avoit obligez, lui, Miledy, & son neveu, de rester à souper chez Miledy Jones, & que Miledy Darnford, & la famille de Monsieur Peters avoient promis de venir les y rencontrer. J'étois d'autant plus ravie qu'ils ne m'eussent point envoyé chercher, que j'espérois que ces aimables familles étant toutes de mes amis, ne manqueroient pas de me confirmer dans les bonnes graces de Miledy Davers. De sorte que je continuai mes écrits d'arrachepied.

Ils furent de retour environ sur les onze heures. Je ne fesois pour lors que de descendre, m'étant fatiguée à force d'écrire, & j'étois assise & causois avec Madame Jewkes & Mademoiselle Worden, que j'avois fait asseoir malgré elles. Elles se mirent vis-à-vis de moi ; & Mademoiselle Worden me demanda pardon, non sans beaucoup de confusion, du rôle qu'elle avoit joué contre moi ; disant qu'on lui avoit représenté les choses bien différemment, qu'elle étoit très éloignée de penser que je fusse mariée, & que c'étoit envers la dame du logis qu'elle se comportoit si impoliment.

Je lui dis que je n'étois offensée de rien de ce qu'elle avoit fait ; que je lui pardonnois de grand cœur ; que j'espérois que ma nouvelle condition ne me feroit point oublier d'en agir convenablement

ment envers un chacun ; mais, que pour l'honneur du gentilhomme qui m'y avoit si généreusement élevée, je devois tâcher de me comporter d'une manière qui n'en fût pas indigne.

Madame Jewkes me répondit, que ma situation me fournissoit d'amples occasions de faire connoître l'excellence de mon naturel ; que j'avois pu lui pardonner des offences, dont en son particulier elle devoit toute sa vie faire l'aveu avec confusion de face.

Madame Jewkes, lui dis-je, les humains ne savent comment se comporter, quand leurs volontez dépendant de leurs supérieurs ; & j'ai toujours cru qu'il falloit distinguer entre les actes de pure malice & ceux d'une obéissance implicite. On doit cependant savoir discerner ce qui est juste de ce qui ne l'est pas : & les grands eux-mêmes, quoique fâchés pour le moment de ce qu'on leur désobéit n'en auront dans la suite que meilleure opinion d'une personne, qui leur aura résisté dans leurs ordres illégitimes.

Cecy parut faire un peu de peine à Madame Jewkes : j'ajoutai, que j'en parlois sur tout d'après ma propre expérience : pouvant dire, comme elle ne l'ignoroit pas, que les menaces & les tentations ne m'avoient point manqué, & que si j'eusse cédé aux unes, ou que je me fusse laissé intimider par les autres, je n'aurois jamais été ce que j'étois.

Ah ! Madame, reprit là Jewkes, je n'ai jamais connu votre égale : Je trouve votre humeur encore plus douce depuis le jour heureux qu'elle ne l'étoit auparavant ; & on diroit même que vous êtes devenue plus humble depuis ce tems là.

On peut, lui dis-je, vous en donner une très bonne raison. Je me croyois en danger, je regardois tous ceux qui m'entouroient comme autant d'ennemis ; & avec cette disposition, il étoit impossible que
je

je ne fusse pas d'une humeur chagrine, inquiète, & soupçonneuse. Mais, mon cher époux m'ayant délivrée de la cause de mes inquiétudes, & renduë parfaitement heureuse, j'aurois été très blamable, si je n'avois pas montré une ame tranquille & contente, & une humeur propre à me consilier s'il se peut en même tems le respect & l'affection de tout le monde : d'autant plus que ce ne seroit que justifier en quelque sorte l'honneur que j'avois reçu : parceque moins je me ferai d'ennemis, plus j'engagerai un chacun à penser, que mon cher bienfaiteur en a eu moins de tort en s'abaissant comme il a fait.

Cette manière de parler leur plut infiniment à toutes deux : Elle m'en complimentèrent beaucoup, & me souhaitèrent d'être toujours aussi heureuse, qu'elles disoient que j'en étois digne.

Nous en étions la-dessus, lorsque mon maître, sa sœur, & son neveu entrèrent. Ils r'apportoient tous une humeur si charmante, que je m'en sentis une nouvelle créature. Les deux femmes vouloient se retirer : mais mon maître s'y opposa. Mademoiselle Worden, Madame Jewkes, restez je vous en prie, leur dit-il ; je vous parlerai tout à l'heure. Et bien, mon cher amour, ajouta-t'il en venant à moi & me baisant, j'espère que je n'ai point abusé de votre patience, en m'absentant de vous plus long tems que nous ne nous l'étions proposé. Mais, cette absence n'a pas été à votre désavantage ; car quoique nous n'ayons pas jouï de votre compagnie, nous n'avons parlé absolument que de vous.

Miledy s'approcha aussi de moi ; en vérité, mon enfant, me dit-elle, vous avez été l'unique sujet de toutes nos conversations. Je ne sçai pas comment cela se fait ; mais vous avez rendu deux ou trois bonnes familles du voisinage, aussi parfaitement vos admirateurs que vôtre ami que voici.

Pamela,

Pamela, ajouta mon maître, ma sœur a entendu vos louanges sortir à la fois d'une douzaine de boucher, & les a entendues avec plus de plaisir que son cœur ne lui permettroit à présent de l'exprimer.

Les bonne graces de la chère Miledy Davers, lui dis-je, & la continuation des vôtres, me rendroient plus fière que celles de tout le reste du monde ensemble.

Mon enfant, me dit-elle, les cœurs hautains ne s'humilient pas tout à coup : mon frère que voila a pourtant fait descendre le mien de bien des degrés plus bas que je ne l'ai jamais connu : Mais, je puis vous assurer que je vous souhaite tout le bonheur du monde avec lui ; & là-dessus elle me baïsa.

Vous m'obligez pour jamais, ma chère dame ! m'écriai-je. Je vais à présent me croire parfaitement heureuse. Il ne me manquoit que cela pour me rendre-t'elle ; & j'espère que je pourrai toujours, & dans tous les instans de ma vie, vous faire voir combien votre bonté me remplit de respect & de gratitude.

Mais, mon enfant, ajouta-t'elle, je ne vous tiendrai pas compagnie lorsque vous paroîtrez à l'église pour la première fois. Que votre mérite personnel vous fasse de tous vos voisins du Comté de Bedford, d'aussi bons amis qu'elle vous en a fait ici de ceux du Comté de Lincoln ; & vous n'aurez alors aucun besoin de mon soutien, ni de celui d'aucun autre.

C'est à présent mon tour, Madame, dit son neveu en me saluant ; je vous souhaite du fond de mon ame un parfait bonheur ; par tout ce que j'ai vû, & par tout ce que j'ai entendu, je veux mourir si je ne pense que vous n'avez rencontré que ce que vous méritiez : toute la compagnie que nous venons de quitter en dit autant. Pardonnez moi je vous prie mon extravagante conduite à votre égard.

Mon sieur,

Monfieur, lui dis-je, je vous remercie de votre gracieux compliment, & j'espère que je confidérerai toujours comme je le dois, un si proche parent de Milord & de Miledy Davers.

Parbleu ! Rebecca, dit-il à la suivante de Miledy, je pense que vous avez aussi quelques pardons à demander ; car nous avons tous eu tort d'obliger Madame de sauter par la fenêtre comme elle a fait ! Nous ne nous imaginions guères que nous la forcions à s'enfuir de chez elle.

Tu en dis toujours trop ou trop peu, lui dit Miledy.

J'ai été traitée depuis votre départ avec tant de bonté & de condescendance, répondit Mademoiselle Worden, que je vous ai prevenu, Monfieur, en demandant pardon pour moi-même.

Miledy causa une demie heure avec moi, & me conta que son frère lui avoit fait faire une promenade charmante, & l'avoit enchantée par ses bonnes manières : Qu'il l'avoit confirmée dans l'opinion avantageuse qu'elle avoit commencé de concevoir de mon caractère, & de mes manières discrètes & obligantes. Mais, continua-t'elle, il m'a menée rendre visite, à mes anciens voisins, chez lesquels nous ne voulions pas rester. Miledy Jones étant la plus proche, nous l'avons été voir la première, & elle a rassemblé le reste de la compagnie. Ils étoient tous si pleins de vos louanges, que je m'en suis sentie humiliée au dernier point. J'étois, en vérité, comme *Saül* au milieu des Prophetes !

Vous pouvez bien juger, mes chers parens, que ce discours me fit un plaisir infini, & que je ne manquai pas d'y répondre comme il falloit.

Lorsque Miledy prit congé de moi pour aller au lit ; je vous souhaite le bon soir de tout mon cœur, me dit-elle, & à votre cher mari. Quand je suis rentrée, je vous ai baisée pour la forme ; mais à pré-

sent je vous baise pour plus que la forme, & vous pouvez m'en croire.

Réjoüissez vous avec moi, mes chers parens, de cet heureux changement, dont je redoutois tant le contraire, c'étoit l'unique sujet de chagrin qui me restât. Pauvre Sara Godfroy ! Je voudrois bien savoir ce qu'elle est devenuë, la pauvre fille ! Je serois charmée qu'il se portât de lui-même à m'en reparler. Ce n'est pas qu'elle me cause autrement de l'inquiétude. Si cela étoit, vous ne manqueriez pas de dire que je suis un peu impertinente.

Lorsque nous montâmes à notre chambre-mon maître & moi, il me rendit compte de la peine qu'il s'étoit donnée avec sa chère sœur, comme il l'appelloit, & de toutes les choses obligeantes que les bons amis avoient dites sur mon compte. Il me dit qu'il avoit remarqué que sa sœur, après un certain tems, lui avoit paru moins fâchée de les entendre parler de moi sur ce ton, qu'elle ne l'étoit auparavant, n'ayant d'abord voulu permettre à aucun d'eux de parler de moi comme de sa femme : mais, que ma fanté ayant été proposée comme celle de son épouse ; elle la lui avoit portée elle-même, en lui disant, allons mon frère à votre Pamela : Je ne sçai pas au reste comment je me tirerai de cette affaire-là avec la Comtesse *** & les deux jeunes dames, lorsqu'elles viendront me rendre visite. (C'étoit entre une de celles-ci & son frère, que Miledy avoit eu si à cœur de faire un mariage.) Je sçai, ajoûta-t'elle, que Miledy Elizabeth * m'en raillera vivement, & vous savez aussi, mon frère, qu'elle ne manque ni d'esprit, ni de talent pour la satire. J'espère, reprit-il, que Miledy Elizabeth, si jamais elle s'engage,

* En Angleterre, on donne le titre de Miledy à toutes les filles de Duc, de Marquis, & de Comte, en ajoutant à ce titre le nom de batême de chacune, & en suite le nom de famille, pour les distinguer.

s'engage, trouvera un mari meilleur que je ne l'aurois été pour elle : car, je croi en bonne conscience, que j'en aurois à peine fait un supportable avec toute autre femme que ma Pamela.

Il ajouta, qu'on l'avoit raillé sur son humeur altière ; que tous avoient dit qu'ils voyoient bien qu'il feroit le plus excellent des maris avec la femme, qu'il avoit ; mais qu'infailiblement il en faudroit remercier ma douceur plutôt que sa complaisance ; car, dit Mademoiselle Darnford, lorsque Miledy la retint, il étoit si en colère de son supposé manque d'égards pour lui ; quoiqu'il ne lui eût qu'insinué l'envie qu'il avoit de la trouver chez nous ; qu'elle nous faisoit à ma sœur & à moi beaucoup plus de pitié que d'envie.

Oui, oui, dit Miledy, il a beaucoup trop du sultan ; & ne sauroit ni n'a jamais sçu endurer qu'on le trompât dans ses espérances.

En vérité, Miledy Davers, lui répondit-il, vous devriez critiquer mes allûres moins qu'aucune personne du monde ; car, j'en ai terriblement enduré de votre part, avant que d'être du tout fâché contre vous.

Cela est vrai, reprit-elle ; mais, après que j'ai eu passé un peu les bornes, comme j'avoué l'avoir fait ; vous savez, Monsieur l'impertinent, que vous me l'avez fait paier assez cher : oui, vous le savez. Et la pauvre enfant aussi, ajouta-t'elle, que j'avois prise avec moi pour me servir d'avocat, tant il m'avoit humiliée, il l'a traitée d'une manière qui m'a fait saigner le cœur pour l'amour d'elle : Mais, je sçai qu'une partie de cela étoit stratagème, pour m'en donner meilleure opinion d'elle.

En vérité, ma sœur, lui dit-il, il n'y entroit guère de ce que vous dites ; car, dans ce moment-là je ne m'embarraisois nullement de ce que vous pensiez, & ma complaisance n'auroit pas été jusqu'à donner un shilling pour votre bonne ou mauvaise

opinion d'elle ou de moi. J'avouë qu'après vos provocations, il me fâchoit d'être poursuivi par l'une ou l'autre de vous deux ; & il faut qu'elle apprenne par là, à ne jamais m'approcher quand je suis dans ces belles humeurs ; qui seront aussi rares que faire se pourra ; car, si on me laisse seul, je reviens toujours à moi-même après un certain tems, & je suis fâché des effets violens d'un tempérament si semblable à celui de ma chère sœur que voila : C'est pour cette raison que tant que cela me dure, je ne me soucie pas d'avoir un grand nombre de témoins de mon intempérance : sur tout, parceque chacun des dits témoins, soit qu'il le mérite ou non, comme vous le voyez dans le cas de ma Pamela, doit nécessairement en souffrir, s'il s'avise de venir dans mon chemin sans en être requis.

Il me répéta encore la même leçon, & y insista fortement ; avouant que pour ce seul moment-là il avoit très sérieusement été en colère contre moi ; quoiqu'il l'eût été encore plus contre lui-même dans la suite, de ce qu'il s'étoit livré à ce mouvement. Mais, ma chère Pamela, ajouta-t'il, lorsque vous avez souhaité de transporter toute mon indignation sur vous-même, c'étoit me braver tellement par l'idée de votre mérite, comme si ma colère devoit bientôt lui céder s'ils venoient à être en concurrence ; ou c'étoit en tenir si peu de compte ; que j'en étois très sincèrement fâché : Car, ajouta-t'il, je ne sçaurois souffrir que dans quelque occasion que ce soit, vous souhaitiez jamais que je sois en colère contre vous, ou que vous ne regardiez pas mon indignation comme le plus grand malheur qui puisse vous arriver.

Mais, Monsieur, repris-je, vous savez que ce que j'en ai fait n'étoit que pour tâcher de vous réconcilier avec Miledy ; & , comme elle l'a elle-même très bien observé, c'étoit lui témoigner une considération

ration extraordinaire. Cela est vrai, me répondit-il ; mais, n'ayez jamais la pensée de lui faire un compliment, ou à quelque autre que ce soit, à mes dépens. D'ailleurs, elle s'étoit comportée envers moi d'une manière si insupportable, que je commençois à penser que vous vous étiez trop abbaissée, & plus que je ne devois permettre à ma femme de le faire. Or, je ne sçaurois supporter les actions basses dans qui que ce soit, mais sur tout dans une personne que j'aime ; & comme elle en avoit commis une qui l'étoit souverainement ; je l'aurois plus volontiers défavouée pour ma sœur dans ce moment là, que je ne me ferois réconcilié avec elle.

J'espère, Monsieur, lui dis-je, que je me comporterai toujours de manière, à ne vous pas désobliger volontairement à l'avenir. Je m'en flatte d'autant plus, que je sçai que je n'aurai besoin que de connoître votre bon plaisir, pour m'y conformer en tout. Mais cet exemple me fait voir, que je puis beaucoup déplaire, sans en avoir le plus léger dessein.

A présent, ma Pamela, me dit-il, ne soyez pas trop sérieuse : J'espère que je ne vous serai pas un mari fort tyrannique. Je ne pretends pas cependant être parfait, ou pouvoir toujours céder à la raison dans mes premiers transports ; & j'attends de votre affection, que vous me supporterez, lorsque vous me trouverez dans le tort. Je n'ai pas l'ame ingrate, & lorsque je suis de sens froid, je puis rentrer en moi-même aussi impartialement qu'aucun homme vivant. Je suis toujours pour lors aussi affable & aussi prêt à convenir de mon tort, que je me suis auparavant écarté de la raison.

Mais, ma chère, continua-t'il, pour vous convaincre de votre faute, je veux dire par rapport à l'impétuosité de mon tempérament, car je reconnois qu'il n'y en a point eu dans votre intention, j'observerai

seulement, que lorsque vous êtes venuë me trouver tandis que j'étois de si mauvaise humeur, vous avez eu une réception à laquelle vous ne vous attendiez pas, & entendu deux ou trois paroles que vous ne méritiez pas d'entendre. Or, si vous n'étiez pas venuë m'affaillir pendant que ma colère duroit encore, mais que vous eussiez attendu que je fusse venu vous trouver, ou que je vous eusse envoyé prier de m'accorder votre compagnie ; rien de tout cela ne vous seroit arrivé ; & vous n'auriez trouvé en moi que ces manières tendres que je ne doute pas que vous ne méritiez toujours de ma part, & que je me délecterai toujours d'avoir pour vous. Par ce tempérament, vous aurez toujours sur moi un ascendant raisonnable. Mais, ce seroit une erreur en vous de supposer, qu'en vous opposant toujours vous même à la violence de ma passion, vous lui opposeriez une barrière efficace. Si vous avez la bonté, comme le roseau, de plier sous la violence d'un vent orageux, & non de lui résister comme le chêne indomtable, vous demeurerez toujours ferme dans mon estime ; au lieu qu'une conduite opposée vous déracineroit de mon cœur, malgré toutes vos excellentes qualités.

Monsieur, repliquai-je, je tâcherai de me conformer en toutes choses à votre volonté. Je n'en doute pas, me dit-il ; & moi de mon côté je tâcherai de conformer ma volonté à la raison autant que faire se pourra. Il faut que je vous avouë que la croiance ou j'étois de vos dispositions à cet égard, est une des choses qui m'ont induit à penser à me marier du tout. Car, jamais homme n'a eu plus déloignement que moi pour cet état ; & puisque nous en sommes là-dessus, je vous dirai d'ou me venoit cette répugnance.

Nous autres gens à haute fortune, & tous ceux qui sont nez pour de grands biens de l'un & l'autre sexe, sommes

hommes ordinairement élevés au rebours du bon sens. Vous avez plusieurs fois touché occasionnellement là-dessus, dans votre journal ; & vous l'avez fait avec tant de justesse, ma chère Pamela, que j'en ai beaucoup moins à dire. D'ordinaire, nous sommes si entêtés & si violens dans toutes nos volontés, que nous ne supportons la contradiction qu'avec peine.

Gâtés par nos nourrices, parceque nos parents le veulent bien, elles sont les premières sur lesquelles nous réduisons nos dispositions en pratique, & nous leur témoignons notre gratitude par une insolence qu'il faudroit reprimer & tenir en bride, au lieu de l'encourager.

En suite, on nous doit complaire en tout à l'école : & nous en marquons bientôt notre reconnoissance à nos maîtres & maîtresses par une conduite étourdie & emportée.

Mais, tout est admirable aux yeux de nos sages parens, tout est pardonné, tout trouve son excuse, par la seule raison que nous sommes à eux.

Revenus au logis, nous faisons un pas de plus dans la même carrière, & nous donnons l'essor à un orgueil indomptable, au grand regret de nos parens eux-mêmes, que nous mettons à la torture, & dont nous navrons le cœur, en nous comportant à leur égard avec une indécence & une perversité, qui toute ingrates qu'elles sont, ne sont pourtant que les suites naturelles de la coupable indulgence qu'ils ont pour nous depuis le berceau jusqu'à un âge avancé.

Enfin, après que nous leur avons peut être mis un pied dans le tombeau, on nous cherche femme. La convenance, la naissance & la fortune sont les premiers motifs de cette recherche ; l'inclination n'y vient jamais qu'en dernier, si même elle est du tout consultée. Et deux personnes élevées de la sorte, accoutumées à ce train monstrueux d'ingratitude, & qui ont impitoyablement fait le supplice, tant de cha-

cun de ceux qui ont eu quelque part à leur éducation, que de ceux à qui ils doivent leur être, sont mises ensemble pour jamais. Or, que peut on en attendre, si non que continuant à se comporter dans le mariage avec la même édification qu'auparavant, ils emploieront mutuellement tous leurs efforts pour se bien faire enrager l'un l'autre? Et cela est juste en quelque sorte, parce qu'ils vangent ainsi l'un sur l'autre l'injure de tous ceux qu'ils ont insultés & tyrannifiés.

Monfieur n'a jamais été controllé : Madame n'a jamais été contredite.

Il ne fauroit l'endurer de la part d'une personne, que sa nouvelle parenté avec lui devroit, selon lui, l'obliger à se conduire tout autrement.

Elle pense de son côté, qu'il est bien cruel à-présent de se voir contredite pour la première fois dans ses volontés, & cela par un homme, dont elle n'attendoit que des marques de tendresse.

La différence est si grande entre ce qu'ils attendent l'un de l'autre, & ce qu'ils y trouvent en effet, qu'il n'est pas étonnant qu'il arrive entr'eux des méf-intelligences ; que ces méf-intelligences amènent des querelles, & qu'ils ayent l'un pour l'autre des procédés désobligeans, qui, quand même l'inclination eut été contre l'ordinaire le premier motif de leur union, auroient bientôt effacé des deux côtés toutes fortes d'impressions de tendresse.

On en appelle souvent au tribunal des parens ou des tuteurs : & si la médiation des amis produit une réconciliation, il est rare qu'elle dure ; & pourquoi ? La faute en est dans l'ame de tous les deux, & aucun des deux ne veut le croire ; de sorte que la playe, qu'il n'est pas permis de sonder, n'est guérie qu'à la surface. Elle s'envenime profondément, & se remontre en fuite avec des douleurs plus aiguës que jamais. Le lit à-part en est une fuite fréquente : on s'enfuira.

fuir peut être du mari pour suivre un amant ; souvent un indifférence invincibles'en mêle, & peut être une aversion des plus complètes. Et toutes les fois que pour la forme ils sont obligés de paroître ensemble, chacun voit aux baaillemens du mari & aux vapeurs de la femme, qu'ils se sont vraiment insupportables l'un à l'autre. Séparez les au contraire, ils ont l'esprit plus libre, & sont d'un assez bon commerce.

Je voudrois donc, ma chère, que vous pensassiez, & j'espère me donner jamais lieu au contraire, que quand j'aurois épousé la première dame d'Angleterre, je ne l'aurois jamais mieux traitée que je traiterai ma Pamela. Car, en un mot, ma femme est ma femme ; & j'ai été d'autant plus long tems à me résoudre au mariage, que j'en connoissois mieux les devoirs, & que je craignois de les mal remplir.

Je croi être plus délicat là-dessus que bien d'autres : mais, cela vient de ce que j'ai considéré de fort près la conduite des gens mariés, & qu'à peine en ai-je vû, dont je voulusse imiter aujourd'hui les allûres. Je vous citerai peut être, là-dessus des exemples d'un plus grand détail, quand nous nous serons fréquentés plus long-tems, & que nous aurons fait, pour ainsi dire, une plus ample connoissance ensemble.

Si je m'étois marié dans les vûes de la plus part des gentilshommes que je connois, & suivant les règles que ma bonne sœur, prenant la place de mon père & de ma mère, auroit bien voulu me prescrire ; j'aurois épousé une dame du bel air, élevée à peu près comme je l'ai été, & accoutumée à avoir ses volontés en tout.

Je connois plusieurs Messieurs, qui peuvent composer avec leurs moitiés, & leur ceder tranquillement tout après avoir eu quelques débats avec elles. Mais, eussai-je épousé une princesse, je n'aurois jamais pu les imiter. Je l'aurois nécessairement aimée

à la folie, avant que de consentir à m'unir pour jamais à elle, & à lui préférer tout le reste de son sexe ; car, sans cette tendresse, ma chère Pamela, il n'est point de mariages ou l'indifférence ne se glisse, si même le dégoût ne s'en mesle pas ; ce qui ne m'auroit jamais rendu heureux dans mon domestique ; & il y a je croi moins d'exemples d'hommes qui aiment mieux après le mariage, que nous n'en trouverons de femmes qui sont dans ce cas ; il n'est pas question à présent de vous dire les raisons de cette différence.

Si j'avois pris femme, il m'auroit encore fallu être moralement seur, quelle me préféreroit à tous les hommes ; & pour m'en convaincre, il auroit fallu qu'au lieu de relever mes défauts, elle les eût exténués ; qu'elle eût supporté mes imperfections, qu'elle eût épié & étudié mon humeur ; & si elle avoit souhaité de l'emporter sur moi par rapport à quelque point contesté, il lui auroit fallu le faire par la douceur & par la complaisance ; encore auroit-il fallu que cette complaisance n'eût pas été celle d'un esclave, & d'espèce à paroître le résultat de son insensibilité plutôt que celui de son jugement & de sa tendresse.

Elle auroit évité avec soin, de m'arracher aucune démarche, par des sollicitations qui tinsent de la contrainte ou de la force. Le mot de *commander* de mon côté, & celui d'*obéir* du sien, auroient pour toujours été effacés de mon vocabulaire. Pour cette raison, je me serois fait un devoir, de n'en jamais rien exiger qui ne fût utile, juste, & raisonnable ; comme aussi j'aurois exigé qu'en retour, elle n'eût montré ni répugnance, ni chagrin, ni incertitude, lorsqu'il se seroit agi de me complaire, & que même elle m'eût entendu à demi-mot.

Je ne lui aurois point pardonné de me faire dire deux fois la même chose, attendu le soin extrême que j'aurois apporté, à rendre sa complaisance pour
moi

moi raisonnable, & de nature à ne lui pas ôter sa qualité d'agent libre, dans les points qu'il étoit à propos de lui céder. Si je n'avois pas toujours eu raison, j'aurois voulu qu'elle eût supporté patiemment mon erreur, si elle m'en avoit vû fortement prévenu ; & qu'elle eût raisonné pour lors avec moi sur le ton de complaisance : car si nous n'avions disputé que sur des bagatelles (& les plus grandes contestations entre amis en naissent ordinairement) elle m'auroit convaincu par-là, qu'elle n'étoit pas d'une opinion différente de la mienne, pour le plaisir de la contradiction, mais dans la vuë de me détromper pour l'amour de moi-même, & afin qu'une autrefois je prisse de meilleures résolutions.

Une semblable conduite auroit été si obligeante, qu'en bonne justice j'aurois redoublé d'estime pour une personne qui, pour me complaire, m'auroit sacrifié son sentiment : Après cet effet de sa complaisance, j'aurois été convaincu que les raisons dont elle avoit combattu les miennes n'avoient pour but que de rectifier mes idées pour l'avenir : & je n'aurois pu me deffendre d'en avoir beaucoup plus d'égard à son opinion & à son avis, dans les affaires de plus grande importance.

Dans toutes les compagnies, il lui auroit fallu, soit que je l'eusse mérité parfaitement, ou non, témoigner les égards les plus grands & la plus parfaite estime pour moi ; & cela d'autant plus qu'une pareille conduite en relevant sa réputation l'auroit mise en seureté : car, toutes les fois que nous autres débauchés attaquons une femme mariée, la première chose qui nous y encourage, après notre propre vanité, c'est de voir le peu de cas qu'elle fait de son mari, & de l'en entendre parler sans beaucoup d'égards, ou avec mépris.

Pour cette raison, j'aurois voulu qu'elle eût tiré un voile obligeant sur mes défauts ; & qu'elle eût

exténué ceux qu'elle n'auroit pu cacher : Qu'elle eût placé mes meilleures actions dans le jour le plus avantageux, & montré que, quelques libertez que le monde se donnât sur mon compte, j'avois au moins sa bonne opinion.

Il lui auroit fallu estimer mes amis pour l'amour de moi ; être toujours gaie & contente, qui que ce fût que je lui eusse amené chez moi ; Il auroit fallu que quelques défauts qu'elle eût pu remarquer en moi, elle ne m'en eût jamais repris devant une compagnie ; au moins avec un air de supériorité, qui eût signifié qu'elle avoit meilleure opinion de son bon sens que du mien.

Voilà, ma Pamela, une légère ébauche de la conduite que j'aurois exigée d'une femme de quelque qualité qu'elle eût pu être, & sans laquelle nous aurions mal vécu ensemble. Jugez de là, si j'aurois jamais pu supporter le commerce d'une de nos femmes à la mode.

La méchanceté, & la contradiction que je n'ai que trop souvent remarques dans quelques unes de mes visites, même parmi des gens sensés & de condition, m'avoient prévenu contre l'état du mariage ; & comme je savois que je ne pouvois l'endurer ; j'avois assurément raison de ne pas songer à me lier. Vous voyez aussi, ma chère, que je n'ai point cherché femme dans cette classe ; & je ne sçai en vérité où, ni dans quelle classe j'aurois pu en chercher ou en trouver une selon mon cœur, autre que vous-même. Car, tel étoit mon malheur que je ne me ferois jamais contenté de n'être que médiocrement heureux avec une femme.

Jugez de tout cela, si je pouvois souffrir très patiemment, que vous vous crussiez seure de mon affection jusqu'au point de pouvoir prendre sur vous les fautes des autres, & regarder votre interposition
comme

comme suffisante pour les expier par un mérite de surérogation supposée.

Je ne suis pourtant pas parfait moi-même : J'ai, au contraire, de grandes imperfections. Je ne souffrirai pas cependant qu'elles servent d'excuse à celles de ma femme, & qu'elle en concluë que je doive supporter chez elle des défauts qu'elle peut corriger, parce qu'elle en supporte chez moi de plus grands.

Sur le tout, je puis espérer que vous supporterez mes défauts, & que vous étudîrez mon humeur, que vous ne me reconnoîtrez pas capable de rendre une insulte pour des manières obligeantes, & que vous ne croirez pas que je suis d'autant plus affable qu'on en agit rudement avec moi. Je n'ajouterai plus qu'une chose, c'est que je me mépriserois souverainement moi-même, s'il étoit quelque privilège dont une princesse qui seroit ma femme pût s'attendre à jouir comme telle, & que je le contestasse à ma chère Pamela. Car vous êtes l'épouse de mon cœur : Je n'ai jamais souhaité que vous pour femme, & je n'en souhaiterai jamais d'autre.

J'espère, Monsieur, repris-je, que ma conduite à l'avenir. . . . Pardonnez, ma chère, me dit-il, si je vos interromps ; mais, c'est pour vous assurer que je suis très parfaitement convaincu de vos tendres égards pour moi, & que je sçai par conséquent que j'aurois pu m'épargner la plus grande partie de ce que je viens de dire. Nous serions en vérité bien malheureux l'un & l'autre, si j'avois raison de me croire dans la nécessité d'en dire tant. Mais une chose en à amené une autre ; & j'ay plutôt parlé de ce que ma délicatesse m'a fait remarquer dans d'autres familles, que de ce que je craignois d'avoir dans la mienne. Je puis aussi vous assurer, que je suis jusqu'ici infiniment satisfait de votre conduite. Vous n'aurez pas lieu de vous en repentir ; & vous verrez que tout imparfait qu'est votre mari, & tout violent
que

que certains cas particuliers peuvent le provoquer à être, (défaut cependant que je tâcherai de vaincre.) Vous n'avez pourtant pas en lui un homme brutal & assez dépourvû de générosité, pour rendre le mal pour le bien, & payer votre complaisance par des insultes.

Je le remerciai de ses obligeantes prescriptions, & des tendres protestations qu'il me faisoit ; & je l'assurai qu'elles avoient fait une si forte impression sur mon esprit, que tant celles-là que les précédentes & celles qu'il pourroit avoir la bonté de me donner encore dans la suite, seroient autant de règles de ma conduite à l'avenir.

Je suis ravie de la méthode que j'ai prise de faire un journal de tout ce qui se passe dans ces premières scènes de mon bonheur, parce qu'il en rendra l'impression plus profonde. J'y aurai recours, pour en mieux régler ma conduite toutes les fois que je me méfieri de ma mémoire.

Attendez : Quelles sont les règles que je dois observer & recueillir de cette importante & sérieuse leçon ? J'é pense que les voici.

1. Qu'il ne faut pas, lorsqu'il est violemment en colère contre quelqu'un, que je vienne l'assaillir sans sa permission. *Fort bien ; je réponds de m'en souvenir à merveille. Je m'imagine pourtant que cette règle lui est presque particulière.*

2. Que je dois regarder son indignation comme le plus grand malheur qui puisse m'arriver. *Je réponds encore de celui-la.*

3. Et que par conséquent je ne dois pas souhaiter de l'encourir, pour en garantir un autre. *Sera bien fin, qui m'y attrappera.*

4. Que je ne dois jamais faire de compliment à qui que ce soit à ses dépens.

5. Que je ne dois me rendre coupable d'aucuns actes de bassesse volontaire ! *Cette règle comprend bien des*

des choses, & je tâcherai de l'observer en entier. L'occasion à laquelle il m'en parle en est l'explication; car il me dit, que, quoiqu'en colère, je ne dois rien dire qui sente le dépit, la malice, le manque d'égards, l'oubli du devoir, & autres choses semblables.

6. Qu'il faut que j'aye de l'indulgence pour lui, lors même que je trouve qu'il à tort. *Cela est un peu dur, car il est des cas!*

Je voudrois bien savoir si la pauvre Mademoiselle Sara Godfroy est morte ou en vie.

7. Que je dois plier comme le roseau de la fable, de peur qu'en résistant à la tempête je ne sois déracinée comme le chêne. *O! pour cela, j'y ferai de mon mieux! Il n'est guère apparent, du moins je l'espère, que je sois jamais trop obstinée: J'espère aussi, cependant, que la tempête ne me fera pas non plus plier tout à fait jusqu'à terre.*

8. Qu'en général les jeunes gens de condition sont élevés tout au rebours du bon sens. *Memorandum, que si jamais il me tombe en charge d'élever des enfans, je ne dois en aucun tems leur permettre des choses qu'il est à propos de leur interdire.*

9. Que je dois les accoutumer à endurer des contretens & des contradictions.

10. Que je ne dois pas permettre qu'on leur en souffre trop dans leur enfance.

11. Ni à l'école.

12. Ni les gêner quand ils reviennent au logis.

13. Parceque d'ordinaire les enfans étendent leur méchanceté depuis la nourrice jusqu'au maître d'école, & depuis celui-ci jusqu'à leurs parens.

14. Et que par une juste punition de tout le mal qu'ils ont fait, ils se rendent en suite malheureux eux-mêmes.

15. Que des enfans revêches & désobéissans à leurs parens, font de mauvais maris & de mauvaises fem-

mes ; & pareillement de mauvais maîtres & de mauvaises maîtresses.

16. Que n'étant pas accoutumés de bonne heure à la contradiction, ils ne sauroient s'entre-soutenir dans le mariage.

17. Que la faute en étant profondément enracinée dans l'ame de l'un & de l'autre parti, aucun des deux ne fera d'humeur à s'en corriger.

18. D'où s'ensuivent des mésintelligences, des querelles, des appels au jugement du tiers & du quart, des réconciliations sans effet, des séparations, des désertions scandaleuses, ou tout au moins de l'indifférence, & peut-être de l'aversion. Memorandum, *Fidèle portrait d'un triste mariage ; dans les traits parlans d'un MARI QUI BAAILLE, & d'une FEMME A VAPEURS lorsqu'ils sont ensemble, mais qui séparés, sont la vivacité même.*

19. Peu de gens mariés se comportent à son goût ! *Pesons sérieusement cet article, & profitons en.*

20. Quelques Messieurs peuvent, pour leur repos, entrer en composition avec leurs femmes, mais il ne sauroit le faire. *Je le croi, en vérité, & je ne l'exige pas de lui.*

21. Que l'inclination est absolument nécessaire avant le mariage.

22. Que les exemples de gens qui aiment mieux après qu'avant le mariage, sont plus rares chez les hommes que chez les femmes. *Mais pourquoi cela ? Je voudrois qu'il m'eût dit les raisons qu'il en sait. Je m'imagine qu'elles n'auroient pas été à l'avantage de son sexe.*

23. Qu'une femme doit donner lieu à son mari de croire qu'elle le préfère à tous les hommes. O ! Cela s'en va sans dire.

24. Que si elle veut l'emporter quelquefois, ce doit être par la douceur & la complaisance : *Il veut dire sans doute en cédant.*

25. Et cette complaisance ne doit pas non plus sentir l'esclavage jusqu'au point de paroître le résultat de son insensibilité, plutôt que de sa tendresse & de son bon sens.

26. Que les termes de COMMANDER & d'OBEIR feront effacés de son vocabulaire. *Bravissimo!*

27. Qu'un homme ne doit exiger de sa femme rien qui ne soit utile, raisonnable & juste. *Assurément, rien n'est plus judicieux.*

28. Mais qu'aussi elle ne doit, en l'obligeant, témoigner ni répugnance ni chagrin, ni incertitude, mais le faire à demi-mot, & ne se faire jamais dire une chose deux fois. *Mais n'y a-t'il pas quelques occasions, où l'on pourroit un peu passer pardessus cette règle? Oüi, certes; car il dit ensuite.*

29. Mais que cela ne doit avoir lieu qu'autant qu'il a soin de rendre sa complaisance raisonnable, & compatible avec sa qualité d'agent libre, dans les points qu'on doit lui allouer. *Allons, cela n'est point encore si mal, sur tout de sa part.*

30. Que si le mari s'obstine à exiger une chose qui ne convient pas, elle doit la faire sans disputer avec lui, & ensuite proposer ses raisons. *Bonté divine! Je ne sçai que dire à celui-là! Il me paroît un peu dur! Et je m'imagine que ce seroit matière à des débats bien vifs dans un parlement de femmes!* Mais voyons l'article suivant.

31. Supposé que la dispute ne roule que sur des bagatelles. *Bon, ceci raccommode un peu la chose. Car on ne doit point, à mon avis, insister sur des riens.*

32. Que les plus grandes querelles entre amis, & assurément un mari & une femme sont, ou du moins devroient être amis, naissent sur des sujets de néant. *Je croi cela très véritable, car avec la meilleure intention du monde, j'ai pensé tout à l'heure m'attirer la colère de mon mari.*

33. Qu'une femme ne doit jamais vouloir convaincre son mari par pur esprit de contradiction, mais pour l'amour de lui. *Comme ils y trouveront tous deux leur compte, si un des deux se conforme à cette règle, je la croi très judicieuse.*

34. Que dans toutes les compagnies une femme doit témoigner de l'estime & de la tendresse pour son mari.

35. Et cela pour l'amour de sa propre réputation, & de sa seurété ; parce que

36. Les libertins ne sont jamais plus fortement encouragés à attaquer la vertu d'une femme mariée, que par la mauvaise opinion qu'elle paroît avoir de son mari. *Rien, assurément, n'est mieux fondé en raison, & c'est une leçon admirable.*

37. Que par conséquent une femme doit charitablement tirer le rideau sur les défauts de son mari.

38. Qu'elle en doit exténuer ce qu'elle ne sauroit en cacher.

39. Qu'elle doit mettre ses vertus dans leur plus beau jour.

40. Et convaincre le monde qu'au moins il est seur de sa bonne opinion.

41. Qu'elle doit estimer ses amis pour l'amour de lui.

42. Qu'elle doit montrer un visage gai & content à qui que ce soit qu'il amène au logis.

43. Que quelques défauts qu'elle apperçoive chez lui, elle ne l'en reprenne jamais en compagnie.

44. Au moins avec aucuns de ces airs de supériorité qui signiferoient qu'elle auroit meilleure opinion de son propre jugement que du sien.

45. Qu'un homme qui a de la délicatesse ne peut être content, s'il n'est que médiocrement heureux avec sa femme.

46. Qu'une femme doit bien prendre garde à ne pas s'arroger un mérite surérogatoire jusqu'au point
de

de se charger des fautes d'autrui. *Je trouve en vérité, que c'est bien assez pour nous d'être chargées de celles qui nous sont personnelles! Cet article est de la même nature que le troisième; il est la partie de ce bon sermon dont je dois actuellement me faire l'application.*

47. Que les imperfections du mari n'autorisent pas celles de la femme. *Sans doute que les femmes ne sauroient être trop bonnes. Il faut pourtant espérer que les hommes leur passeront quelques légers défauts. Mais attendez: voici quelque chose d'assez bon pour la conclusion.*

48. Qu'un mari qui exige toutes ces choses d'une femme, doit être incapable de rendre une insulte pour un bon mot, ou le bien pour le mal; & qu'il ne doit la frustrer d'aucun des privilèges de son sexe.

En vérité, mes chers parens, je trouve que cette dernière règle couronne toutes les autres, & les rend assez supportables: car, on ne sauroit trop obliger un homme de bon sens & qui a l'ame grande. Comme j'ai le bonheur d'en posséder un de cet ordre, je ferois bien indigne, si je n'agissois & ne pensois pas conformément à de si justes maximes.

Tout considéré cependant, vous verrez que je n'ai pas la tâche du monde la plus aisée à remplir. Mais, comme je connois mes propres intentions, & que je sçai que je ne commettrai aucune faute volontaire; j'en aurai beaucoup moins d'inquiétudes.

Il ne m'insinua pas la moindre chose, dont je pusse prendre occasion de parler de la pauvre Mademoiselle Sara Godfroy. Je voudrois que Miledy n'en eût fait aucune mention. Car cela m'a donné une curiosité qui n'est pas autrement à sa place, sur tout si fort au commencement de mon mariage, & dans un cas de si vieille datte. Il a aussi lâché à sa sœur qu'il avoit commis d'autres fautes (apparemment

ment du même ordre) qui n'étoient point venuës à sa connoissance! Mais je ne doute nullement qu'il n'en ait reconnu le mal, & qu'il ne soit très bon à l'avenir. Je le souhaite, & le demande à Dieu, pour l'amour de ce cher époux lui-même!

MERCREDI, 7^me jour de mon bonheur.

LE matin dès que je fus levée, voyant la porte de Miledy Davers ouverte, j'allai lui rendre visite. Elle étoit au lit, mais éveillée, & parloit à sa femme de chambre. Je lui dis que j'espérois que je ne l'importunerois point : Nullement reprit-elle, je suis ravie de vous voir. Comment vous portez vous ? Et bien, ajouta-t'elle, quand partez vous pour le Comté de Bedford ? Je ne saurois vous le dire, Madame, répondis-je. Le dessein étoit de partir comme aujourd'hui, mais je n'en ai pas entendu reparler.

Assiées vous à-côté du lit, me dit-elle. Je vois, Pamela, car il faut continua Miledy que je vous appelle encore ainsi, je vois par tout ce qu'on me dit hier dans le jour & au soir, que depuis qu'on vous a transportée dans cette maison, & sur tout depuis peu de jours, vous avez très mal passé votre tems. Madame Jewkes a fait à Rebecca un détail qui m'a émûe de compassion pour vous.

En vérité, Madame, lui dis-je, si vous saviez le tout, vous auriez grand' pitié de moi ; car jamais malheureuse n'a été exposée à une plus rude épreuve. Mais je dois à présent oublier le tout, & ne sentir que ma reconnoissance. A ce que je puis comprendre, interrompit-elle, c'est un vrai miracle que vous soiez ici. J'ai été vivement touchée de quelques endroits de votre histoire : vous avez fait une noble résistance, il faut l'avouer, & vous méritez les éloges de tout votre sexe.

C'est

C'est Dieu, Madame, répondis-je, qui m'en a donné le courage. Vraiment, me dit-elle, la chose est d'autant plus extraordinaire, que je croi que, si nous en savions bien la vérité, nous trouverions que, pour surcroi vous aimiez ce coquin là, & ne l'aimiez pas pour peu. Dans le fort de mes épreuves, lui répondis-je, je ne songeois uniquement qu'à conserver mon innocence ; & n'avois rien moins que l'amour en tête.

Mais, parlez-moi franchement, ajouta-t'elle, ne l'avez vous pas aimé tout le tems ? Madame, repris-je, j'ai toujous eu beaucoup d'estime pour mon maître ; & toutes ses bonnes actions me paroissent doublement telles. Quant aux mauvaises, quoique j'eusse en horreur ses attentats contre moi, il m'étoit impossible de le haïr ; & je lui souhaitois toujous du bonheur ; mais je ne savois pas que ce fût de l'amour. En vérité, je n'en avois pas la présomption.

Charmante fille ! s'écria-t'elle ; ce que vous venez de dire a mille charmes : mais, quand il vit qu'il ne pouvoit venir à ses fins ; quand il commença à être fâché de ce que vous aviez souffert, à admirer votre vertu, & à faire profession de vous aimer dans des vûes honorables ; que pensiez vous alors ?

Ce que je pensois, Madame ! en vérité je ne savois que penser : je ne pouvois ni espérer ni croire que tant d'honneur me fût réservé ; & pendant un tems j'ai plus redouté ses égards que je n'avois fait ses rigueurs. Un bon ami m'avoit secrètement avertie d'un projet de mariage supposé, qui devoit s'exécuter à l'aide d'un homme qui feroit le personnage de Ministre, & cet avis tenoit mon esprit trop en suspens, pour que je pusse me réjouir excessivement de ses déclarations obligeantes.

Je croi, dit-elle, qu'il vous a attaqué deux ou trois fois dans le Comté de Bedford ? Qui, Madame, il l'a fait. Il a certainement été bien méchant.

J'entends

J'entends qu'il vous a proposé des conditions lorsque vous avez été ici ? Oui Madame, repris-je ; mais j'avois tellement en horreur l'idée d'être une créature entretenüe, que je les rejettai avec beaucoup de hauteur, & pris la résolution de mourir plutôt que d'y souscrire.

Je croi, dit Miledy, qu'après cela il attenta sur votre personne ? N'est-ce pas ? Helas ! oui, Madame, répondis-je, & d'une manière bien cruelle ; je fus à deux doigts de ma perte ; car Madame, Jewkes se comporta tout autrement qu'elle n'auroit deu. Là-dessus je fis à Miledy le détail de ce cruel attentat, & lui dis comment j'étois tombée évanouië ; & comment me croiant mourante ils s'abstinrent de me toucher. Cet indigne assault fut il suivi de quelqu'autre, dit Miledy ?

Quelque tems après dans le jardin, répondis-je, il n'en agit pas des mieux ; mais j'étois tellement sur mes gardes, & si prête à prendre la mouche !

Mais, interrompit Miledy, ne vous menaçoit il pas de tems à autre, & ne prenoit-il pas quelquefois ses airs terribles ? s'il me menaçoit, Madame, m'écriai-je ! Oui, certes ; j'ai eu des menaces tant & plus ! & j'ai maintes fois pensé en mourir de peur. Comment pouviez vous soutenir cela, me dit-elle ; car c'est le plus audacieux & le plus hautain mortel que je connoisse ! Ce n'est pas un cœur sans résolution, mais un vrai lion pour le courage : il n'a jamais rien craint ni dans l'enfance ni à l'âge d'homme. J'ai moi-même une assez bonne doze de fierté, ajouta-t'elle ; mais, toutes les fois que je l'ai mis bien & dûment en colère, il m'a toujours fallu le rechercher pour l'appaier de mon mieux. Car sachez, mon enfant, qu'il n'est pas aisé de se réconcilier avec lui, & vous pouvez m'en croire.

Mais, n'a t'il jamais réitéré ses attentats, depuis qu'il eut commencé à faire profession de vous aimer
honorale

honorablement ? Non en vérité, Madame, répondis je, il ne l'a jamais fait. Mais, il a eu de longs combats avec lui-même, & avec son orgueil, comme il l'appelloit, avant que de pouvoir s'abaisser jusques-là. Il y a pensé & repensé très sérieusement : & une fois qu'il m'avoit accablée de ses bontez, & qu'il m'arriva de dire un mot ou deux qui lui déplurent, il me chassa de chez lui en une heure de tems, & pour ainsi dire sans congé ; car il me fit partir comme un éclair & me laissa faire le chemin d'une journée vers la maison de mon père, & m'envoya en suite un homme à cheval, qui vint à toute bride me prier de sa part de revenir. Tout depuis ce tems-là, il m'a traitée de la manière du monde la plus obligeante & la plus gracieuse, & a enfin rendu mon bonheur parfait.

Ce trait de vous chasser brusquement & de vous renvoyer chercher l'heure d'après, est parfaitement de mon frère, & vous serez trop heureuse, en cas que vous le fâchiez, s'il ne vous chasse pas ainsi deux ou trois fois avant l'an révolu. Il en auroit fait autant à la plus grande dame du païs, s'il l'avoit époufée. Il a pourtant des vertus, aussi bien que des défauts : car il est généreux ; sa fierté même est noble ; il hait les bassesses ; & se délecte à faire du bien : mais il ne pardonne pas aisément une faute volontaire. Il est sage, prudent, sobre, & magnanime : Il ne vous dira pas un mensonge, & ne cherchera pas à déguiser ses défauts ; mais, vous ne devez pas vous flater, à ce que je croi, de l'avoir à vous tout entier.

Mais je ne rebattrai pas d'avantage ce sujet. Vous voyez dans quelle fureur il étoit contre moi. Il a aussi paru être en colère contre vous : Je croi cependant qu'il en feignoit une partie.

Madame, repondis-je, il a eu la bonté de me faire un très beau sermon ; & je vois qu'il a été
bien

bien sérieusement en colére contre moi, & qui ne sera pas aisé de me comporter avec lui de manière qu'il n'y puisse trouver à redire. Car je m'apperçois, qu'il est très délicat & très raffiné dans ses idées, mais pourtant extrêmement généreux, comme vous venez de le dire.

Fort bien, reprit Miledy, je suis charmée que tu ayes eu un petit échantillon de sa colére ; autrement je me serois imaginé qu'il y avoit de l'affectation, & je n'aime pas non plus que lui, à être traitée avec un artifice indigne ; s'il l'avoit fait avec moi, cela m'auroit blessée jusqu'au cœur.

Mais, mon enfant, ajouta-t'elle, je vois que vous tenez un journal de tout ce qui passe, & qu'il a souvent trouvé le moien de mettre la main dessus. Seriez vous fâchée que je le visse ? Ce ne pourroit jamais être qu'à votre désavantage : car, je vois que cela n'a pas été de peu de poids sur son esprit. Je trouverois un plaisir extrême à lire d'un côté la liste de ses stratagêmes, de ses attentats, de ses ruses, & de ses menaces, & des propositions qu'il vous a faites ; & de l'autre toutes vos charmantes contre-batteries, qu'il ne se lasse point de louer ; votre résistance courageuse, la noble fermeté avec laquelle vous avez conservé votre vertu ; & les progrès par lesquels son orgueil a été séduit, & son cœur amené à un amour honorable, jusqu'au moment que vous avez été faite ce que vous êtes. Ce doit être une histoire rare & extraordinaire, dont la lecture non seulement me fera beaucoup de plaisir, mais me reconciliera encore entièrement à la démarche qu'il a faite. C'est un point auquel il faut vous dire que je n'ai jamais cru que je viendrois : car, j'avois déjà fort avancé un mariage entre lui & Miledy Elizabeth * * ; j'en avois déjà tant parlé que le Comte son père & le Duc de * * son Oncle l'approuvoient : La jeune Dame elle même n'y avoit pas de répugnance ;

gnance ; & présentement on va m'en faire impitoyablement la chasse ; & c'est ce qui m'a renduë aussi furieuse que vous me l'avez vuë sur cette affaire. Mais si jè trouve par vos écrits que votre vertu n'a que la récompense qu'elle mérite, ce fera une bonne excuse non seulement pour moi, mais encore pour lui, qui fera que je vous en aimerai mieux.

Il n'y a rien, lui dis-je, que je ne voulusse faire pour obliger Miledy : mais mes pauvres parens, qui auroient mieux aimé me voir enterrer toute vive, que séduite par le plus grand des princes, les ont actuellement entre leurs mains. Votre cher frère les leur a demandés, pour le tems où ils en auront fini la lecture : mais, s'il m'en donne la permission, je les montrerai de tout mon cœur à Miledy ; persuadée qu'elle m'accordera la même indulgence que j'ai trouvée chez lui, quoique je l'aye traité fort librement tout le tems qu'ont duré ses desseins criminels ; & qu'elle voudra bien regarder mes écrits comme les sentimens tous nuds de mon cœur, que j'ai communiqués de tems en tems à ceux sur l'indulgence desquels je pouvois compter, & pour lesquels seuls je les avoient mis sur le papier.

Donnes moi tout à l'heure un baiser, me dit Miledy, pour l'aimable complaisance que vous voulez bien avoir pour moi : Car je ne doute point que mon frère ne consente à ce que je les voie, parce qu'ils ne sauroient que vous faire beaucoup d'honneur, & que je vois qu'il vous aime plus que personne au monde.

J'ai entendu parler de vos parens, de la manière du monde la plus avantageuse, continua Miledy. Ils sont, dit-on, industrieux, honnêtes, fort sensés, d'un excellent cœur, & connoissent le monde : Comme je ne doute pas de la générosité mon frère, je suis ravie de ce qu'ils feront une figure passable aux yeux du public.

Madame, lui dis-je, c'est le plus honnête, le plus tendre, & le plus religieux couple qu'il y ait sous le ciel. Ils ont autrefois été sur un très bon pied, & ont élevé une grande famille dont je suis la plus jeune : mais ils ont essuié bien des malheurs, pour avoir fait plus qu'ils ne pouvoient en faveur de deux de mes frères qui sont morts l'un & l'autre, & dont ils s'étoient obligés de payer les dettes. De cette manière ils furent réduits fort bas, & privés de tout par des creanciers sans pitié, quoique la plus part des dettes ne leur fussent pas personnelles. Mon père, qui entendoit un peu les comptes, & qui écrivoit assez bien, ayant inutilement essayé de mettre sur pié une petite école de campagne ; ils furent obligés de travailler durement de leurs mains : mais ils sont toujours demeurés honnêtes, contents de ce que la providence leur envoyoit, ne murmurant jamais contre elle, s'aimant d'une tendresse mutuelle, & malgré leurs malheurs & leur pauvreté, toujours au-dessus de toutes les tentations. Aussi n'avoient-ils d'autre crainte que celle de me voir vicieuse, & céder à la tentation pour l'amour des biens temporels. C'est à la grace de Dieu, à leurs bonnes leçons, & à celles que feuë ma chere maîtresse votre digne mère a bien voulu m'inculquer, que je dois la conservation de mon innocence, & l'état heureux auquel je me vois élevée aujourd'hui.

Elle eut la bonté de me rebaiser encore. Il y a, me dit-elle, une si noble simplicité dans ta narration, une candeur si honnête dans ton âme, & malgré le changement de ton état, une humilité si touchante dans toute ta conduite, que je croi qu'il faudra que je t'aime malgré moi & mes dents : Je suis bien assurée, ma chère Pamela, que la vûë de vos papiers couronnera cet ouvrage, qu'elle défarmera mon orgueil, qu'elle bannira de mon cœur tout ressentiment sur l'affaire de Miledy Elizabeth,

zabeth, justifiera la conduite de mon frère, & tournera en même tems à votre honneur éternel, & à celui de tout notre sexe. Je ne fais donc nul doute que mon frère ne m'en permette la lecture.

Je puis tout dire devant vous, Mademoiselle Worden, dit Miledy à sa femme de chambre : Vous ne ferez pas semblant d'avoir entendu notre conversation : mais je vois qu'elle vous touche beaucoup. Avez vous jamais entendu rien de plus joli, de moins affecté, de plus sincère, de plus franc, & de plus naturel ? Non, jamais de ma vie, Madame, répondit-elle ; & c'est le plus grand de tous les plaisirs pour moi, de voir une si heureuse réconciliation avoir lieu, en faveur d'un si parfait mérite.

J'ai decouvert tant de prudence dans Mademoiselle Worden, dis-je à Miledy, que tant pour cela, qu'à cause de la confiance dont vous l'honorez, je n'ai fait nul scrupule de dire librement ma pensée devant elle, & de blamer mon cher maître où il étoit blâmable, aussi bien que de reconnoître son incomparable bonté envers moi depuis ce tems-là ; bonté qui surpasse assurément tout ce que je puis jamais mériter. Il se pourroit bien que non, reprit Miledy. J'espère que vous ferez le bonheur l'un de l'autre : Je vais à présent me lever, lui dire toutes mes pensées, & le prier de me laisser lire vos papiers : car je m'en promets un extrême plaisir ; & ne plaindrai pas la peine du voyage que je ferai pour vous aller voir à l'autre maison, & pour les aller prendre.

Les bonnes graces de Miledy, lui dis-je, étoient tout ce que j'avois à souhaiter ; si j'ai le bonheur de les posséder, avec la continuation des bontés de votre cher frère pour moi, je serai tranquille, quoiqu'il puisse m'arriver d'ailleurs.

De cette manière je pris congé d'elle, & me retirai ; & elle dit avec transport à Mademoiselle

Worden assez haut pour que je l'entendisse, la charmante créature ! Mademoiselle Worden. Je ne sçai lequel des deux l'emporte de son cœur ou de sa personne ! & cela à un âge si tendre ! Mon frère a vraiment un beau champ pour l'aimer.

En vérité, mes chers parens je dois bien craindre à présent de me trop enorgueillir.

Je fus bien tentée de faire à Miledy quelques questions sur Mademoiselle Sara Godfroy, mais je pensai ensuite qu'il valoit mieux m'en taire, puisqu'elle s'en étoit tûë elle-même. J'en entendrai parler peut-être plutôt que je ne voudrois. J'espère cependant que non : Je souhaiterois pourtant bien savoir si elle est morte ou en vie.

Nous déjeunâmes ensemble de la meilleure humeur du monde : Miledy m'accâbla d'honnêtez, & sur sa demande, mon maître lui accorda sans hésiter la permission de lire tous mes papiers quand vous me les auriez rendus. Il lui dit qu'il étoit seur, qu'en les lisant elle diroit, que j'avois bien mérité la fortune qui m'étoit échûë en partage, & qu'elle penseroit que sa vie entière passée à m'accabler de marques de tendresse suffiroit à peine pour me récompenser de ma vertu, & pour contrebalancer mes souffrances.

Miledy étant résoluë de partir le lendemain au matin pour aller retrouver Milord Davers, mon maître ordonna que tout fût prêt aussi pour son départ pour le comté de Bedford : Ce soir nos bons voisins viendront souper ici, pour prendre congé de Miledy & de nous.

M E R C R E D I au soir.

Rien de particulier ne se passa à dîner ni à souper, que les plus tendres marques de bonté & de condescendance de Miledy Davers à mon égard, & mille
&

& mille politesses de la part de la famille de Monsieur Peters, de celle du Chevalier S**, de Miledy Jones, &c. des souhaits réciproques de se revoir tous, & une promesse obtenue de mon bienfaiteur qu'il tâcheroit de venir passer quinze jours ou trois semaines dans ce pais avant l'hyver. Je finirai donc cet article en vous observant, que je disposai de l'argent que mon maître avoit eu la bonté de me mettre entre les mains, selon les proportions qu'il m'avoit marquées lui-même. Je donnai à Madame Jewkes la sienne, & d'une manière qui lui plût infiniment. Elle me souhaita, les larmes aux yeux, toutes sortes de bonheur, & me pria en propres termes d'oublier toute son iniquité, passée envers moi. Je demandai à mon maître la permission de présenter cinq guinées à Mademoiselle Worden, pour avoir une paire de gants, ce qu'il me dit être très bien pensé.

S A M E D I.

JÉudi matin Miledy partit pour sa maison de campagne ; & mon meilleur ami & moi, accompagnés de Monsieur Colbrand, d'Abraham, & de Thomas, partîmes pour la chère maison ou nous sommes. Miledy quitta son frère d'une manière fort tendre, & me fit promettre de lui envoyer mes papiers ; je comprends qu'elle veut en amuser Miledy Elizabeth, quelques autres dames de ses plus intimes amies, & Milord Davers ; & je croi qu'elle espère, trouver dans cette lecture quelques raisons d'excuser le choix de son frère.

Mon bien-aimé maître ne fut qu'amour & que tendresse sur toute la route, comme il l'est en tout lieu & en toute occasion. O ! la charmante différence que celle que j'ai trouvée entre ce voiage, & celui où, contre tous mes souhaits, je fus enlevée à

la maison du Comté de Lincoln, au milieu d'un monde de terreurs ! Avec quelle ardeur n'en bénis-je pas Dieu ! Je le fis en vérité à chaque détour, & à chaque relais.

Nous n'arrivâmes ici qu'hier l'après-dînée. Abraham prit les devans à cheval, pour aller avertir que nous venions ; & j'eus la satisfaction, en mettant le pied dans la maison d'y trouver tout ceux que je souhaitois d'y revoir.

Lorsque le carrosse entra dans l'avant-cour, je fus saisie d'un vif sentiment des grâces & des miséricordes de Dieu, en me rappelant de qu'elle manière on m'avoit enlevée la dernière fois que j'avois vû cette maison, & comment j'y avois pris congé des autres domestiques, comme une pauvre jeune fille que son maître met dehors, & en m'y voyant enfin de retour après mille dangers courus, avec le titre charmant de son épouse, & de maîtresse de cette même maison dont j'avois été chassée. Ce sentiment fut si fort qu'à peine pouvois-je soutenir la joie dont il remplissoit mon cœur. Mon maître vit la violence de mon émotion, & me demanda tendrement pourquoi je paroissais si agitée. Ah ! Monsieur, m'écriai-je en portant sa main à ma bouche, les faveurs de mon Dieu, & votre bonté pour moi en rentrant dans cette chère maison, sont au de là de tout ce que je puis exprimer ! A peine en puis-je soutenir la pensée ! O ! Joie de ma vie ! me dit-il avec transport & en me baisant réciproquement la main, soiez mille fois la bien venuë chez vous ! Tous les domestiques inférieurs étoient aux fenêtres a nous observer sans se montrer qu'à-demi. Il me donna la main avec une bonté qui me mettoit à son niveau ; me mena dans la salle d'un air triomphant ; & m'y baisa le plus tendrement du monde. Encore une fois, ma très chère épouse, me dit-il, foyez la bien-venuë

à

à posséder une maison qui n'est pas plus à moi qu'à vous.

Permettez, mon cher Monsieur, lui dis-je en me jettant à ses pieds, de bénir ainsi Dieu, & de vous remercier, lui de toutes ses faveurs, & vous de vos bontez. Ah! si je puis me comporter de manière à n'en être pas absolument indigne! Quel ne sera pas alors mon bonheur! Ma chère, me dit-il, je ne demande à Dieu pour être le plus satisfait de tous les hommes, qu'une vie assez longue, & assez de santé, pour pouvoir récompenser suffisamment tous vos mérites.

Où est donc Madame Jervis, dit-il à Abraham qui passa devant la porte, où est-elle? La voici, s'écria-t'elle en entrant tout à coup, la voici, mes chers maître & maitresse, j'attendois impatiemment le moment d'être appelée pour venir vous féliciter l'un & l'autre. Je courus à elle, lui passai mes bras au cou, & la baisai. O, ma chère Madame Jervis, lui dis-je, mon autre chère mère! recevez votre heureuse, votre mille fois heureuse Pamela; & joignez vous à moi pour bénir Dieu & notre maître commun, des grandes choses qui sont arrivées! Je pensai m'évanouir dans ses bras de l'excès de ma joie, en revoyant cette bonne & chère amie, qui avoit été si souvent le témoin de mes détresses, & qui l'étoit enfin de mon triomphe. Vous me faites trop d'honneur, ma chère Madame, me dit-elle. Ma vie entière se passera à vous témoigner la joie que ressens de vous voir récompensée d'une bonne fortune que vous méritez tant; & à vous marquer par mon respect, combien je suis reconnoissante des bontez dont vous m'avez comblée dans votre obligeante lettre. C'est ici, repris-je en lui montrant mon maître, c'est ici que vos remerciemens & les miens doivent tous s'adresser: car notre cher maître m'a accordé cette grace, que je puis bien appeller un grand.

grand bonheur, dès le moment que je la lui ai demandée. Monsieur, lui-dit-elle, je reconnoîtrai toute ma vie votre bonté ; je vous demande mille pardons, de la démarche mal placée que j'ai faite de m'adresser à Miledy Davers. Il eut la bonté de la baiser : A présent, Madame Jervis, lui dit-il, il n'est plus question de tout cela. Je ne me souviendrai de ma vie que vous m'aiez désobligé. Je vous ai toujours considérée, & je vous estimerai désormais de plus en plus, pour l'amour de cette aimable personne, que je puis appeler à présent, & avec une satisfaction si pure, ma chère épouse. Dieu vous comble à-jamais de bénédictions, lui dit-elle, puissiez vous passer ensemble la vie la plus longue & la plus heureuse, & être à jamais des objets d'envie & d'admiration pour tous ceux qui vous connoîtront !

Et où est donc le bon de Longman ? Dit mon maître : Où est Jonathan ? Allons, ma chère, dis-je à Madame Jervis, faites les moi voir tout à l'heure : & allons ensemble là haut visiter ces chers appartemens, que j'ai vûs ci-devant avec des émotions si différentes de celles qu'ils me causeront à l'avenir.

Nous allâmes visiter un par un tous les appartemens du logis : la chambre où je me refugiai quand mon maître me poursuivit ; l'appartement de ma maîtresse, la chambre où étoit sa toilette : celle de Madame Jervis, sans oublier son cabinet : la petite chambre où je couchois moi-même, & la chambre verte. Je m'agenouillai séparément dans chacun de ces endroits, & j'y benis Dieu de mès délivrances passées, & de mon bonheur présent. La bonne Jervis fut touchée jusqu'au fond de l'âme, du Zèle & du plaisir avec lequel je présentai mes actions de grâces au Dieu tout bon. Ma chère, mon excellente maîtresse ! s'écria-t'elle ; vous avez toujours cette ame pieuse, humble, & bonne que je vous ai connue ; & votre mariage a autant augmenté le
nombre

nombre de vous agrémens que j'espère qu'il augmentera celui de vos félicitez.

Ma chère Madame Jervis, lui dis-je, vous ne savez pas par quelles épreuves j'ai passé ! Vous ne savez pas ce que Dieu a fait pour moi ! Vous ne savez pas quelle heureuse créature je suis a-présent ! J'ai mille & mille choses à vous dire, & une semaine entière ne suffiroit pas pour vous mettre au fait de tout ; quand même j'en emploirois tous les instans à vous dire ce qui m'est arrivé. Je ne doute nullement que nous ne menions ensemble une vie douce & heureuse. Mais, de quelque manière que vous m'appelliez devant les étrangers ; je vous enjoins, ma chère Madame Jervis, lorsque nous serons tête à tête, de ne m'appeller jamais que *votre Pamela*. Car ne serois-je pas la plus ingrate de toutes les créatures, si après avoir reçu tant de faveurs de mon Dieu, j'oublois de les attribuer à sa divine bonté, & m'en faisois un prétexte pour devenir insolente ! J'espère bien au contraire que ma reconnoissance augmentera d'autant plus que je serai plus comblée de ses graces ; & que je redoublerai d'humilité à mesure que Dieu, qui est l'auteur de ma félicité, voudra bien continuer de me rendre heureuse par des faveurs extraordinaires.

Nous redescendîmes dans la salle où étoit mon cher maître. Qu'on rappelle Monsieur Longman, dit-il dès qu'il m'aperçut ; ma chère, ajouta-t'il, il souhaite ardemment de vous voir. Longman rentra dans le moment ; mon aimable maîtresse, me dit-il, car je puis graces au ciel vous appeller à présent de ce nom, Dieu veuille vous combler de ses bénédictions. Ne vous le disois-je pas bien, Madame, que sa sage providence sauroit bien vous trouver ? Ah ! Monsieur Longman, m'écriai-je, que de graces j'ai à rendre à Dieu de toutes ses faveurs ! Et bien, mon cher Monsieur Longman, ajoutai-je en lui prenant

la main, comment vous portes vous? Je suis enchantée de vous voir. Je vous dois une estime éternelle: Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point je suis redevable de mon bonheur présent, à la provision de plumes, d'encre, & de papier dont vous m'aviez munie. J'espère que vous êtes reconciliés mon cher maître & vous. Madame, me dit-il avec extase, que vous êtes bonne! En vérité, ma joie me transporte, & je ne saurois la contenir! Et le bon homme s'effuioit les yeux en disant cela.

Oui, oui, reprit mon maître, j'ai déjà dit à Monsieur Longman, que je lui étois obligé d'être revenu chez moi si volontiers; & que j'oublierois entièrement qu'il se fût adressé à Miledy Davers. J'espère qu'il se retrouvera ici aussi tranquille & aussi heureux qu'il peut le souhaiter. Monsieur Longman, ajouta ce cher maître, j'ose vous promettre que ma compagne que voici fera tout son possible pour que cela soit. Dieu vous benisse l'un & l'autre & le lien qui vous unit, lui répondit-il! Mon cœur est tout fier de voir ce qui est arrivé! Dès que j'en ai eu appris la charmante nouvelle, je suis revenu ici avec une double satisfaction. Souvenez vous, Monsieur, ajouta-t'il, que c'est le vieux Longman qui vous le dit; Dieu vous bénira de plus en plus pour ce que vous avez fait. Vous ne savez pas combien d'âmes vous avez renduës heureuses par une si noble action! J'en suis charmé, lui dit mon maître: Ce qu'il y a de bien seur, c'est que je me suis rendu heureux moi-même: Je ne puis m'empêcher Monsieur Longman, de vous reconnoître pour un certain **QUELQU'UN**: Cependant, comme vous n'êtes pas un jeune homme, & que par consequent vous ne me donnerez pas de jalouffe, je puis vous permettre, de féliciter ma chère femme de la manière la plus tendre. Que je meure, reprit-il, si vous ne me mettez la plus vive joye au cœur en m'accordant cette grace: J'en mourrois d'envie, & n'osois prendre

dre cette liberté. Ma chère, me dit mon maître, recevez le compliment d'un des plus honnêtes hommes d'Angleterre, qui a toujours révééré vos vertus. Là-dessus, le bon homme me salua très respectueusement. Dieu vous comble l'un & l'autre de toutes ses bénédictions ! nous dit-il en mettant un genou en terre. Il faut, ajouta-t'il, que je me retire ! il le faut absolument ! je ne me possède pas ! & en disant cela, il partit.

Votre bonté n'a point de bornes, dis-je à mon cher maître : puisse ma reconnoissance n'en avoir jamais aussi. Quand le bon homme s'est approché de vous, répondit mon maître, il l'a fait avec tant de respect & en même tems avec tant de tendresse, qu'en le voiant j'ai cru qu'il avoit grande envie d'embrasser mon cher ange ; & je ne pouvois pas moins faire que de donner cette satisfaction à un cœur si honnête. Qui je suis heureuse, lui dis-je en baissant sa main avec transport : car à présent je la baise avec aussi peu de façon que si c'étoit la mienne.

Quand le bon vieux Jonathan entra pour nous servir au dîner, il étoit, comme à son ordinaire, de la plus parfaite propreté, & portoit toujours sa chévelure blanche & vénérable. Et bien, Monsieur Jonathan, lui dis-je, comment vous portez-vous ? Je suis ravie de vous voir. Graces à Dieu vous paroissez aussi bien que jamais ! Ah ! ma chère dame, me dit-il, je suis mieux que je n'ai été de ma vie, du seul plaisir de voir ce que je vois ! Dieu vous bénisse, & mon bon cher maître ! J'espère, Monsieur, ajouta-t'il que vous me pardonneriez toutes mes fautes passées. Oui, oui, Jonathan, répondit mon maître, je vous les pardonnerai sans doute, & d'autant mieux que vous n'en avez commis aucune dont votre considération pour ma chère épouse que voici, n'ait été l'occasion. Je vous dirai à présent que vous n'en sauriez commettre désormais, parce que vous ne sauriez

riez jamais l'estimer assez. Monsieur est extrêmement bon, en vérité, lui dit Jonathan ; je ne manquerai pas assurément de prier Dieu pour vous deux.

Après le dîner, Monsieur Longman entra, parla de quelques affaires confiées à ses soins, & dit en suite à mon maître ; Monsieur, tous vos domestiques sont heureux à présent : Car, Robert qui vous a quitte, vient d'hériter d'une fort jolie succession, sans laquelle il seroit encore à votre service. Hier, il étoit encore ici pour s'informer quand vous & Madame y seriez de retour, & se flatoit de pouvoir vous y rendre ses devoirs. Vraiment, dit mon maître, je serai ravi de voir le bon Robin : Car, c'est encore un de vos favoris, Pamela. Je vois qu'il étoit grand tems que je vous épousasse, quand ce n'auroit été que pour me consilier les égards de tous ceux qui sont chez moi. Il y a, repris-je, dix mille raisons pour lesquelles je dois me féliciter de la bonté que vous avez eüe.

J'allois dire, interrompit Monsieur Longman, que tous les domestiques de Monsieur étoient heureux excepté un seul. Vous voulez parler de Jean Arnold, répondit mon maître. Il est vrai, reprit-il, & j'espère que Monsieur me le pardonnera. Ah ! Monsieur Longman, lui dis-je, ma prière en faveur du pauvre Jean a déjà été exaucée aussi complètement que je pouvois le souhaiter. Il faut avoüer, reprit Monsieur Longman, qu'à prendre en gros toute la conduite de Jean, elle n'est pas absolument édifiante : Mais, il honoroit tant Monsieur, & avoit tant de considération pour Madame, qu'il eut fort souhaité obéir à tous les deux ; & de cette manière il n'a été fidèle ni à l'un ni à l'autre. Le pauvre homme en a presque la mort au cœur. Il ne veut point chercher de condition, & dit qu'il faut qu'il soit au service de Monsieur, ou que bientôt il meure misérable. Madame Jervis étoit pour lors dans la salle :

En

En vérité, dit-elle, le pauvre garçon n'a pas laissé passer un jour sans venir ici, depuis qu'il a appris les bonnes nouvelles qui nous ont causé tant de joye à tous : & il dit qu'il espère qu'on lui pardonnera. Est-il actuellement dans la maison ? Dit mon maître. Oui, Monsieur, reprit Madame Jervis, il étoit ici quand vous êtes arrivé, il s'est caché pour pouvoir à la dérobée vous voir descendre de carrosse. J'ai cru que la joie lui tourneroit la tête, quand il a vû Monsieur conduire Madame dans la maison. Pamela, me dit mon cher maître, c'est à vous de faire de Jean tout ce qu'il vous plaira. Vous avez plein pouvoir. Et bien donc, repris-je, qu'on le fasse entrer.

Le pauvre garçon parut aussi-tôt, mais avec tant de confusion, que je n'ai de ma vie contenance exprimer si vivement le sentiment intérieur d'un faute, par un mélange de honte & de joie. Et bien Jean, lui dis-je, comment vous portez vous ? J'espère que vous êtes en bonne fanté. Le malheureux pouvoit à peine articuler ; il regardoit mon maître d'un air intimidé, & paroïssoit jeter les yeux sur moi avec plaisir. Jean, dit mon maître, il n'y a pas moi en de rien reprocher à un homme qui s'en reproche déjà tant lui-même : On dit que vous voulez me servir malgré moi & mes dents ; mais, je vous livre en entier à mon épouse que voila : vous êtes absolument à son bon plaisir. Vous voyez, Jean, lui dis-je, l'indulgence de votre bon maître. Je puis bien pardonner, ayant un si généreux exemple devant les yeux. J'ai toujours été persuadée de vos honnêtes intentions, toute votre faute a été, de n'avoir pas sçu distinguer entre votre devoir envers votre maître, & votre bonne volonté pour moi. Désormais vous ne serez plus en doute là-dessus, graces à la bonté de votre cher maître. Je ne serai que trop heureux, dit le pauvre garçon. Dieu bénisse Monsieur !

sieur ! Dieu bénisse Madame ! Je suis à présent dans la joie de mon cœur de vous servir tous deux ; & je ferai le meilleur domestique du monde, ou je ne pourrai. Et bien, Jean, lui dis-je, vos gages courront comme si vous n'aviez pas quitté votre maître : Ne puis-je pas le lui promettre, Monsieur, dis-je à mon cher époux ? Oui, sans doute, ma chère, reprit-il, & même augmenter ses gages, si vous trouvez que son service le mérite. Je vous rends un million de graces, dit le pauvre homme : Je suis plus que satisfait, & ne demande point d'augmentation de gages. Là-dessus, il se retira tout transporté ; au grand contentement de Madame Jarvis & de Monsieur Longman, car, quoique se faite les eût animés contre lui pendant que les choses sembloient en mauvais train pour moi ; Jean avoit toujours eu leur affection & celle de tous ses compagnons de service.

Quand Monsieur Longman & Madame Jarvis eurent dîné, ils rentrèrent dans la salle, pour voir si on n'avoit rien à leur ordonner. Allons, Monsieur Longman, dit mon cher maître en remplissant de vin un grand verre, je m'en vais vous porter la santé du plus heureux & du plus honnête couple de toute l'Angleterre, du père & de la mère de mon aimable Pamela. Je vous rends mille graces, Monsieur, lui dit Longman.

Il me semble, continua mon maître, que le petit bien du Comté de Kent a besoin d'un œconome a part. Et comme il est un peu hors de votre chemin, j'ai pensé, mon cher Longman, que si Monsieur Andrews vouloit l'accepter, il pourroit prendre la ferme que Hodges a eüe, & ménager toute cette affaire-là pour moi : Nous garnirons amplement la ferme, pour la lui rendre commode & agréable ; & je m'imagine que s'il veut bien en prendre
tout

tout le soin sur lui, il vous soulagera autant par là qu'il me fera de plaisir.

Monsieur ne pouvoit jamais mieux faire, répondit Longman ; & quelqu'un m'a laissé entendre, que vous pourriez bien, si vous le vouliez, augmenter ce bien-là, en faisant l'acquisition d'un autre morceau d'égale valeur qui y est contigu. Et comme vous avez tant d'argent de reste ; je ne vois pas que Monsieur puisse mieux faire. Et bien, dit mon maître, vous m'en donnerez les tenans & les aboutissans une autre fois, & nous verrons ce qu'il y aura à faire. Mais ma chère, ajouta-t'il, vous aurez la bonté d'en faire l'ouverture à votre père.

J'ai trop d'argent oisif, Monsieur Longman, continua-t'il. D'un autre côté, j'en veux dépenser en livrées & autres choses que l'occasion présente requiert, autant & d'aussi grand cœur, que si j'avois par impossible épousé une dame dont le bien fût égal en degré au mérite de ma Pamela. Je compte que vous avez aussi une assez bonne somme en main. Oui certes, Monsieur, reprit-il, & beaucoup plus que je ne voudrois. Mais, si vous n'achetez pas la petite ferme du comté de Kent, j'ai en vuë un bien hypothéqué, que je croi que fera aussi bien votre affaire. Quand les choses en seront venuës à une plus grande maturité, j'aurai l'honneur d'en parler à Monsieur.

J'ai emporté, lui dit mon maître, au Comte de Lincoln, plus de six cens guinées dont je m'attendois d'y laisser la plus grande partie (graces à Dieu ! vous n'en avez rien fait ! me dis-je en moi-même, car vous savez qu'il m'en offrit cinq cens :) Mais, continua-t'il, je n'en ai pas dépensé plus de deux cens cinquante ; de sorte que j'y en ai laissé deux cens dans mon bureau ; parce que j'y retournerai avant l'hyver pour y passer encore quinze jours ou trois semaines, & j'en ai rapporté deux cens. J'ai d'ailleurs des sommes ici en
deux

deux ou trois endroits : Je n'en sçai pas le montant, mais le compte en est dans mon porte feuille, que j'ai laissé dans ma bibliothèque.

Pamela, ajouta-t'il, vous avez fait quelques petits présens le jour de nos noces aux domestiques qui y étoient : Je vous remettrai les deux cens livres sterling que j'ai rapportées, afin que vous en fassiez autant aux domestiques qui sont ici.

Mon cher Monsieur, m'écriai-je, je suis honteuse de vous coûter tant, & de valoir si peu ! De grace, ma chère, reprit-il, n'en parlez pas d'avantage.

Savez vous bien, Madame, interrompit Monsieur Longman, que des biens que Monsieur a tant sur les fonds publics qu'ailleurs, il pourroit acheter la moitié des gentilshommes qui sont ses voisins. Il n'a pas besoin d'argent, & en accumule tous les ans ; & ce seroit dommage que Monsieur ne se fût pas marié comme il a fait. Cela est bien vrai, Monsieur Longman, dit mon maître : Et tirant en suite sa bourse ; ma chère, me dit-il, comptez deux cens guinées, & me donnez le reste. Je les comptai : Prenez les, me dit-il alors, & les appliquez aux usages dont je viens de parler. Mais à propos, Monsieur Longman, ne laissez pas coucher le soleil, sans apporter à ma chère enfant cinquante livres sterling, qui, suivant ma promesse, lui sont dûes aujourd'hui ; & vous lui en payerez autant tous les trois mois à compter de ce jour ; ce qui sera deux cens livres sterling annuellement. Cette somme lui appartient, pour en disposer à sa volonté & sans rendre de compte, & pour l'employer d'une manière qui attirera la bénédiction sur nous tous : Car elle étoit l'aumôniere de ma chère mère, & sera la miénne & la sienne propre. Je vais la lui livrer à l'instant, dit Monsieur Longman.

Dès qu'il fut parti, je regardai mon maître, en jettant en même tems un coup d'œil sur Madame Jarvis : Il me fit

fit un signe d'approbation : Ma chère Madame Jervis, lui dis-je en prenant vingt guinées & les lui présentant, acceptez ceci comme une paire de gants que je vous offre à l'occasion de mon heureux mariage ; la somme n'est pas plus forte que celle que mon généreux maître m'a fait donner à Madame Jewkes ; ainsi, vous qui y avez un tout autre droit qu'elle par l'affection que je vous porte, vous ne devez pas les refuser.

Madame Jewkes étoit sur les lieux au moment fortuné, me dit-elle. Oui, reprit mon maître, mais Pamela eut été ravie de vous y avoir plutôt qu'elle. Assurément, repris-je, & plutôt qu'aucune autre personne, ma seule mère exceptée. Elle reçut le présent avec plaisir, & nous en remercia beaucoup. Mais, je ne vois pas pourquoi elle m'en remercieroit, moi qui n'en méritois pas moi-même le quart.

Je voudrois, ma chère, me dit mon maître, que vous obligassiez Monsieur Longman par ces manières engageantes qui vous sont si particulières, à accepter la même gratification.

Monsieur Longman fut bientôt de retour de son office, & m'apporta les cinquante livres sterling. J'ai, me dit-il en me les donnant, enregistré ce nouvel article avec un extrême plaisir : & mes livres portent déjà. *A Madame B*** cinquante livres sterling, de laquelle somme je lui serai redevable à tous les quartiers.* Que ferai-je, mon cher Monsieur, dis-je à mon maître, étant si pauvre par moi-même, & si riche de vos libéralitez ? Je dois être honteuse de recevoir toutes les faveurs dont votre bonté sans bornes veut m'accabler : Mais en vérité ce ne sera pas sans vous en rendre compte. N'en dites pas un seul mot de plus, ma chère, reprit-il, n'êtes vous pas ma femme ? Ne vous ai-je pas donné
droit

droit à tous mes biens ? Ce que vous en avez eu jusqu'ici n'en est qu'une légère portion.

Vous voiez l'un & l'autre, dis-je à Monsieur Longman & à Madame Jervis, de quelle manière je suis accablée de faveurs impaiables. Dieu bénisse & celui qui les fait & celle qui les reçoit dit Monsieur Longman. Je suis bien assuré qu'elles rapporteront un bon interest ; car Madame a toujours eu l'âme généreuse & bien-faisante, & j'ai été témoin du plaisir qu'elle goûtoit à distribuer les aumônes & les dons de sa maîtresse.

Je gagerois bien, Monsieur Longman, lui dis-je, que quelque prête que vous trouviez à propos que je fois à recevoir pour rien des sommes considérables, vous vous offenseriez si je vous priois d'accepter de ma part une paire de gants seulement, à l'occasion de mon heureux mariage. Il parut un peu embarrassé de la réponse qu'il devoit faire. Si Monsieur Longman vous refuse, ma chère, me dit mon maître, on pourra bien dire qu'il aura refusé votre première faveur. A ce mot, je mis vingt guinées dans sa main : mais il ne vouloit absolument en prendre que cinq. Monsieur Longman, lui dis-je, j'exige absolument que vous m'obligiez pour cette fois sans réserve, autrement je croirai que vous avez pris mon offre pour un affront. Et bien, dit-il, puisqu'il le faut absolument, je sçai bien ce que je sçai. Et que savez vous ? Monsieur Longman, lui dis-je : Je sçai, reprit-il, que je ne toucherai pas à cet argent qu'au jour de la naissance de mon jeune maître, qui arrivera, j'espère, avant un an d'ici.

Comme je ne m'attendois à rien de semblable de la part du vieux Monsieur Longman, je regardai mon maître, & rougis en suite si terriblement, que j'en baissai la tête malgré moi. Bravo ! Monsieur Longman, dit mon maître avec transport, & en me prenant dans ses bras : O ma chère âme ! s'écria-t'il,
Dieu

Dieu le veuille & le fasse. Monsieur Longman, vous m'avez fait un plaisir infini ; & cependant je n'aurois osé pour ma vie en dire autant que vous. Madame continua le vieillard, je vous demande bien pardon, & j'espère ne vous avoir pas offensée. Mais, puisque mon bon maître le prend si bien, prenez le comme il vous plaira, mais je le dirois encore dix fois tout de suite, s'il ne falloit que cela pour que la chose arrivât. Madame Jervis, dit mon maître, la chère créature que vous voyez porte la délicatesse à l'excès, & vous ne devineriez jamais la vie qu'elle m'a menée depuis le mariage. Je trouve, dit Madame Jervis, que Monsieur Longman a parlé comme un oracle : & ses espérances sont bien les miennes aussi.

Monsieur Longman s'étant retiré peu après m'avoir renduë muette & confuse ; qu'est ce qui vous fait ainsi baisser les yeux, ma chère, me dit mon maître ? Le bon homme n'a ce me semble rien dit de très choquant. Je ne m'y attendois pourtant pas de sa part, lui dis-je. Je ne me doutois que de quelque badinage innocent. Et bien, ma chère, ce qu'il a dit n'étoit aussi qu'une plaisanterie des plus innocentes ; & je serai fâché contre vous, si vous n'en voulez pas dire autant. Allons, parlez devant Madame Jervis. Monsieur, repris-je, je souhaite de voir arriver tout ce qui peut vous faire plaisir. C'est parler comme mon aimable femme sçait le faire, me dit-il en m'embrassant très-tendrement.

Quand les domestiques eurent diné, je demandai à voir les servantes. Elles vinrent toutes quatre à la fois. Soyez la bien-venue chez vous, Madame, dit Rachel ; nous sommes toutes ravies de vous voir ici, & plus encore de vous y voir notre maîtresse. Ah ! mes chères vieilles connoissances, leur dis-je, je suis charmée de vous revoir. Comment vous portez vous, Rachel ? Comment vous portez vous ?

Jan-

Janneton ? Et vous Nannette ? Et vous Cecile ? Je leur pris la main à toutes, & j'aurois pu les baiser. Car, disois-je en moi-même je vous baisai toutes avec tristesse, la dernière fois que je vous vis, pourquoi ne vous baiserois-je pas toutes aujourd'hui avec joie ? Mais je m'en abstins, à cause que leur cher maître étoit présent.

Elles paroissoient toutes transportées de me voir, & mon cher maître sembloit se délecter à cette scène. Mes bonnes filles ! leur dit-il, vous voyez votre maîtresse. Je n'ai pas besoin de vous recommander de la respecter ; car, vous l'avez toujours aimée ; & elle aura le pouvoir autant que l'inclination d'être bonne envers celles qui le mériteront. En vérité, leur dis-je, vous aurez toujours une tendre amie en moi. Votre cher maître m'a ordonné d'en donner autant à chacune de vous, afin que vous puissiez vous réjouir de mon bonheur. En disant cela, je leur donnai à chacune cinq guinées. Dieu vous bénisse les unes & les autres, leur dis-je : Je suis dans la plus grande joie de vous voir. Elles se retirèrent en témoignant une gratitude & une satisfaction parfaites, faisant mille vœux pour nous.

C'est à vous, mon cher Monsieur, dis-je à mon maître en me tournant vers lui, c'est à vous, après Dieu qui vous a tout mis au cœur, que je suis redevable de mon bonheur & des mouvemens de joie dont mon ame est aujourd'hui remplie. Je voulus alors lui baiser la main : Mais il me prit dans ses bras, en me disant que je méritois le tout sans aucune réserve. Madame Jervis entra peu après. Je viens de voir dit-elle une chose bien touchante ; vos bontez, Madame, & vos manières honnêtes ont rendu vos servantes heureuses comme des Reines. Comme je passois devant la porte de la salle pour venir ici, je les ai vû toutes quatre à genoux, louant & priant Dieu pour vous deux ! Les bonnes âmes !

me

me récriai-je ; Janneton à-t'elle aussi prié avec les autres ? Veuille l'effet de leurs prières retomber sur elles-mêmes.

Mon maître envoya dire à Jonathan de venir. Comme il entroit, j'écartai & levai mes dix doigts devant mon maître, qui me fit un signe d'approbation. Monsieur Jonathan, lui dis-je ; j'ai senti que je ne serois point contente, si je ne vous voiois pour ainsi dire en forme, pour vous remercier de la bonne volonté que vous m'avez montrée autrefois. Vous accepterez s'il vous plaît cette paire de gants à l'occasion de l'heureux mariage ; & je lui donnai alors dix guinées, en mettant son honnête main entre les miennes. Dieu vous bénisse, ajoutai-je, Dieu bénisse ces vénérables cheveux blancs, si semblables à ceux de mon cher père ! J'estimerai toujours un si bon & si ancien domestique du meilleur des maîtres. O la bonne dame ! s'écria-t'il en levant les yeux au ciel. C'est un ange qui parle ! sa voix est un baume pour mon cœur ! Dieu soit béni de ce que j'ai vécu jusqu'à aujourd'hui ! La-dessus, il se retira en pleurant. Vous rendez un chacun heureux ! Ma chère, me dit mon maître ! Ah, Monsieur, repris-je, c'est vous, c'est vous, & non pas moi. Ma bouche ne répétera jamais assez ce que lui dicte sans cesse un cœur plein de gratitude, en reconnoissance des bien-faits dont vous m'accablez.

Alors Henri, Isaac, & Benjamin entrèrent, avec les deux palfreniers de cette maison, & Artus le Jardinier ; car mon cher maître leur avoit fait dire par Madame Jervis de venir ainsi en troupe se ranger devant moi : Où est donc Jean ? dit-il. Le pauvre Jean étoit honteux, & n'entra que quand il entendit qu'on l'appelloit. Et bien, Henri ? Et bien, Isaac ? leur dis-je, comment vous portez vous ? Et vous Benjamin & Artus ? Et vous aussi Richard & Roger ?

Roger ? Mes enfans, leur dit mon maître, je vous ai donné une maîtresse qui est toute la joye de mon cœur. Vous voiez sa bonté & sa condescendance ; si vos égards pour elle y répondent seulement ; elle fera votre bonheur à tous autant à proportion qu'elle fait le mien. Monsieur, dit Henri, je prie Dieu au nom de tous vos domestiques, qu'il vous bénisse vous & notre bonne dame. Nous ferons tous tant que nous sommes notre étude de mériter les bonnes graces de Madame, aussi bien que celles de Monsieur. Je leur donnai donc à chacun cinq guirées, pour se réjouir & prendre part à mon bonheur.

Quand je vins à Jean ; Jean, lui dis-je, je vous ai déjà vû, mais je vous répète que je suis ravie de vous voir. Il me protesta qu'il étoit tout honteux & tout confus. Jean, ajoutai-je, il faut oublier tout le passé. C'est ce que nous ferons votre cher maître & moi ; car Dieu a miraculeusement amené tout ce qui est arrivé, par les moiens mêmes que j'ai regardés un tems qui fut comme mes plus grands fleaux. Ainsi, ne jettons plus les yeux sur le passé, & n'ayons honte que des fautes que nous commettrons à l'avenir ; & qui pourroient bien n'avoir pas toujours des suites aussi heureuses.

Artus, dit mon maître, je vous ai amené une maîtresse qui est grande jardinière. Elle vous enseignera une nouvelle méthode de planter des fèves. Mais jamais personne n'a eu tant d'habileté qu'elle pour cultiver & amener à bien un tourne-sol. Eh ! Monsieur, Monsieur, lui dis-je, je sçai que je vous dois tout ce que je puis avoir de talent pour amener à bien quoi que ce soit. Il me semble que c'étoit le payer assez bien dans sa même monnoye, sans pourtant me montrer ingrate envers lui devant ses domestiques. Ils se retirèrent, en nous donnant à l'un & à l'autre mille bénédictions comme les autres avoient fait.

Alor

Alors entrèrent le postillon & deux piqueurs (car mon maître a ici, aussi bien que dans le Comté de Lincoln, de beaux cheveaux de chasse, qui font son principal amusement) le petit marmiton vint aussi se présenter. Comment vous portez vous tous ? leur dis-je : Et vous Thomas j'espère que vous êtes bon garçon. Votre maître m'a ordonné de vous donner à chacun quelque chose, en l'honneur de votre nouvelle maîtresse. Mon maître me montrant alors trois de ses doigts levés ; je donnai au postillon & aux piqueurs chacun trois guinées, & deux au petit garçon auquel je conseillai de les donner à sa pauvre mère pour les lui garder, parceque je ne voulois pas qu'il les dépensât follement. Pour Monsieur Colbrand, Abraham, & Thomas, je leur avois déjà fait mes présens à l'autre maison.

Lorsqu'ils furent tous partis, à la réserve de Madame Jervis : permettez à présent, ô le plus cher des mortels ! lui dis-je en me mettant à ses genoux, de vous donner ainsi mille bénédictions, en offrant pour vous mes vœux au Ciel. Dieu veuille vous faire vivre long tems, & toujours de plus en plus en honneur ; & puisse votre heureuse, votre trop heureuse, Pamela, vous paroître toujours aimable par son cœur reconnoissant, quoiqu'elle ne puisse l'être à ses propres yeux ni à ceux d'autrui.

Vous voiez, Madame Jervis, dit mon maître, vous voiez toute l'excellence de mon incomparable femme ! Mais, toute aimable qu'elle est ; les charmes de sa personne m'attachent moins fortement à elle que ceux de son âme. Félicitez moi donc, Madame Jervis, félicitez moi de ce que mon bonheur est si solidement appuyé ! Je le fais très sincèrement, lui dit-elle : O ! que ce jour est heureux pour moi !

Tandis qu'il exhaloit ainsi dans le sein de Madame Jervis sa tendresse envers votre Pamela. Je me glissai

glissai dans la chambre de la bibliothèque, & y bénis Dieu à genoux de la différence de ce que j'y éprouvois alors, & de ce qui m'y étoit arrivé ci-devant. Quand j'en aurai fait autant dans le pavillon lieu redoutable de la scène de mes premières frayeurs, j'aurai parcouru avec prières & actions de grace tous ceux où je me suis jadis trouvée en détresse ; & je ne cesserai jamais de donner gloire à Dieu dans le fond de mon cœur, pour toutes les délivrances, qu'il m'a accordées dans chacun d'eux. Madame Jervis, à ce que je comprends, lui avoit déjà dit ce que j'avois fait en haut dans les appartemens ; il me vit alors à genoux le dos tourné vers lui, sans que je l'apperçusse : Il avoit tant soit peu entrouvert la porte, mais il la referma doucement. Vous avez ici de charmans tableaux, lui dis-je en resortant, & ne pensant pas qu'il m'eût apperçue : Il est vrai, ma chère amie, reprit-il ; mais je n'en ai aucun égal à celui que votre piété offre à mes yeux. Veuille le Dieu que vous aimez tant à servir vous benir de plus en plus. Ah ! Monsieur, que vous êtes bon ! m'écriai-je. J'espère, reprit-il, que votre aimable exemple me fera devenir meilleur chaque jour.

Et bien, mes chers parens ! Pensez vous que jamais créature ait été plus heureuse que votre fille ? Assurément je serois un monstre d'ingratitude, si je pouvois penser avec allarme, ou avec d'autres mouvemens que ceux de la compassion, à la pauvre Mademoiselle Sara Godfroy.

Il dit à Jonathan qu'il vouloit que chacun passât la soirée en joie, & s'y régâlât de telle liqueur qu'il lui plairoit, pourvu que ce fût avec sagesse.

Il eut la bonté ensuite de me conduire dans les appartemens, de me mettre en possession du cabinet & de la chambre de toilette de feuë ma chère maîtresse, de sa belle montre à répétition, & de toutes
les

les autres pièces qui en dépendent ; d'une magnifique garniture de diamans qui avoit été à sa chère mère, & des deux paires de boucles d'oreilles, des deux bagues, & du collier donc il m'avoit fait mention dans les clauses du méchant contrat auquel il avoit essayé de me faire souscrire. Tous ces bijoux avoient été destinés par ma maîtresse à Mademoiselle Tomlins, riche héritière qu'on lui avoit proposée pour femme comme il étoit justement de retour de ses voïages, mais dont il ne s'accommoda pas quoique tout fût déjà accordé des deux côtés, parce qu'il n'agréoit pas sa conversation ; & quelle avoit, comme il le dit à sa mère, l'air trop masculin. On ne put jamais le persuader de la voir plus d'une fois, quoi-qu'il fût fort au goût de la demoiselle. Il me présenta aussi les livres & les peintures, de ma chère maîtresse, le linge, les dentelles ; en un mot, tout ce qui étoit dans ses appartemens, qu'il m'ordonna d'appeller miens. O mon Dieu ! donne moi la gratitude & l'humilité qui me conviennent !

Dimanche au soir.

COMME nos équipages ne pouvoient être prêts pour notre comparence à l'Eglise, nous restâmes au logis ce jour-là. Mon cher maître en employa une grande partie dans sa bibliothèque. Pour moi je n'en employai pas moins, comme assurément je le devois, en prières, actions de grâces, & meditations, dans le cabinet dont on m'avoit nouvellement fait présent. J'espère que Dieu daignera me donner sa bénédiction : car j'ai la satisfaction de ne pas me sentir enorgueillie du grand changement arrivé à mon état : je regarde au contraire tant de grâces & de faveurs dans leur vrai point de vuë, & les confi-
T
dère

dère toutes comme reçûes immédiatement du Ciel, & de mon cher bienfaiteur.

Nous dînâmes ensemble avec beaucoup de plaisir. Il me témoigna dans chacune de ses paroles & de ses actions toute la tendresse & tout l'amour que jamais le cœur le plus satisfait pouvoit souhaiter. Il me dit qu'il vouloit retourner à son cabinet, & qu'à cinq heures il viendrait me prendre pour aller faire un tour dans le jardin : Il se retira en effet dès que le dîner fut fini ; & moi je regagnai mon appartement.

Sur les six heures, il eut la bonté de venir me trouver dans ma chambre. A présent, ma chère, me dit-il, je vais vous accompagner dans le jardin. Avec quel plaisir je lui donnai ma main !

Ce jardin est beaucoup mieux cultivé que celui du Comté de Lincoln ; mais ce dernier est plus grand, & a de plus belles allées. Il y a cependant dans celui-ci un joli canal, une fontaine, & une cascade. Nous eumes en nous promenant une conversation charmante ; après que nous eûmes fait le tour, je tournai chemin vers le petit jardin, & quand nous vinmes au pavillon, je saisis un instant pour me dérober, je montai rapidement les marches de ce lieu qui m'avoit été si redoutable, & je m'y jettai à genoux. O Dieu ! m'écriai-je, avec transport, je te bénis de m'avoir délivrée dans tes grandes miséricordes ! Donne moi un cœur à jamais reconnoissant de tes faveurs ! Après cette courte prière, je redescendis comme un éclair, & rejoignis mon cher maître, qui s'aperçut à peine que je l'eusse quitté.

Plusieurs gentilhommes du voisinage l'envoyèrent complimenter sur son retour, mais tous gardèrent le silence sur son mariage ; & entr'autres, Messieurs *Artus*, *Towers*, & *Brooks*, & Mr. *Martin* de la Grotte.

LUNDI.

JE fus passablement occupée à choisir des échantillons pour mes habits neufs. Rien ne paroissoit trop bon à mon cher maître ; & moi je trouvois que tout l'étoit. Il eut la bonté d'en mettre à part six des plus riches, afin que j'en choisisse trois, disant que nous nous équiperions plus complètement en ville quand nous y viendrions. Il y en avoit un blanc à fleurs d'or, & fort riche, & il eut la bonté de dire, que comme j'étois nouvelle mariée, je ferois dimanche prochain ma première comparence à l'Eglise dans celui-là. De sorte que dans deux ou trois jours il ne nous viendra de tous côtez que des couturières & des tailleurs à mettre à l'ouvrage. Bon Dieu ! Quelle dépense un petite pécore aussi peu méritante que moi cause déjà à ce cher mortel ! Mais son bien & son rang en exigent une grande partie ; & l'estime dont il m'honore ne lui permettra jamais de faire moins pour moi, que s'il avoit épousé un parti aussi riche que lui. D'ailleurs, comme il le dit lui-même, cela rejailliroit sur lui s'il y manquoit. Ainsi, je croi que les choses resteront comme elles sont : Car, d'une manière ou d'une autre, le monde veut toujours parler & gloser. Il me fit choisir aussi des dentelles & du linge magnifiques, & a dépêché un exprès, avec ordre de hâter la venue de tout, de faire compléter en ville ce qui est du ressort de la lingère, &c. & de nous l'envoyer par des messagers particuliers, dès qu'il seroit fini. Le tout est attendu dans sa perfection Samedi après-midi sans faute.

Je fais partir Jean ce matin, avec une plus grande quantité des papiers que je vous écris, & avec un petit nombre d'autres qu'il vous donnera séparément. Je souhaiterois que vous eussiez la bonté de me ren-

voyer tous ceux que vous avez déjà lûs ; afin que je puisse tenir ma parole à Miledy Davers. Il est chargé de vous demander de ma part la continuation, de vos prières & de vos bénédictions ; de vous dire que j'espère que vous répondrez à la proposition de mon cher bienfaiteur au sujet de la ferme du Comté de Kent ; de vous prier d'acheter chacun deux habits, du plus beau drap pour vous mon cher père, & de quelque belle étoffe de soie pour ma chère mère ; de bon linge, & de tout à proportion ; & de vouloir bien, comme mon cher bon ami m'a prié de vous le dire, venir nous voir ici au plutôt. Quand vous en aurez dit le jour à Jean, il vous enverra son carrosse coupé. Ah, mes chers parens ! que je languis de vous voir l'un & l'autre, & de partager avec vous toutes mes félicités !

Je suis bien assurée, que vous aurez la bonté d'aller voir tous vos créanciers, qui sont principalement ceux de mes malheureux frères, pour leur demander un compte de tout ce que vous vous êtes engagés de paier. Quoique quelques uns d'entr'eux aient été bien cruels & bien impitoyables ; comme ils ont tous droit ce qui étoit à eux, ils seront tous païés jusqu'à une obole, & remerciés d'avoir prêté.

Toute réflexion faite, Jean prendra tout ce que j'ai écrit jusqu'à mon arrivée ici ; afin que vous puissiez avoir de quoi vous amuser sur le compte de votre chère fille, à la place des papiers que vous me renverrez. Je continuerai d'écrire jusqu'à ce que je sois établie, & que vous vous soyez déterminés : & je m'appliquerai pour lors au gouvernement des affaires de la famille, afin de devenir aussi utile à mon bienfaiteur, que mes foibles talens me le permettront.

Je m'imagine que Madame *Mumford* n'est pas fort à son aise ; si vous croiez qu'une couple de guinées pût lui être de quelque service, donnez les
lui

lui je vous prie de ma part comme un présent de nocces, & je vous les rendrai. Faites aussi la revue parmi vos pauvres voisins & connoissances, & donnez moi une liste des honnêtes gens industrieux & pauvres, qui peuvent être de vrais objets de charité, & qui n'ont point d'autre ressource ; sur tout des aveugles, des impotens, & des malades, avec un détail de leurs différentes situations ; faites y aussi entrer les pauvres familles, qui, comme la-nôtre, ont été réduites par des malheurs, & que le grand nombre d'enfans empêche de se procurer une vie plus aisée. Je choisirai parmi eux le mieux qu'il me sera possible ; car je languis de commencer à faire usage de ce que mon cher & généreux bienfaiteur veut bien m'allouer par quartier pour ces sortes d'usages.

Je suis résoluë de tenir un état de toutes ces affaires-là. Monsieur Longman m'a déjà fourni un livre de papier blanc relié en vélin, dont j'espère remplir bientôt les premières pages du nom des plus dignes objets. Il est vrai que mon cher maître me donne le tout sans en exiger de compte : mais il verra pourtant, & le verra lui seul, comment je le dépense de quartier en quartier ; & s'il m'en reste, je le transporterai au prochain quartier. En bonne teneur de livres de comptes, je ferai quatre fois par an la balance de mes livres, & une balance générale à chaque fin d'année. Ce livre a pour titre : *Humbles RESTITUTIONS* faites à Dieu pour ses FAVEURS SIGNALE'ES, & il est bien enfermé dans mon nouveau cabinet.

Mon intention est de ne laisser voir de mes papiers à Miledy Davers, que jusqu'à la lettre foudroïante qu'elle écrit à son frère : Car je ne voudrois qu'elle vît les réflexions que je fais sur cette pièce. Quand elle en aura lû jusques-là, elle fera tout ce qui est nécessaire pour satisfaire sa curiosité quant à mes

fouffrances, aux stratagèmes employés contre moi, & au rôle honorable que Dieu m'a donné la force de faire. J'espère qu'en voyant tout cela, elle me fera entièrement reconciliée ; car elle verra en même tems que le tout est l'ouvrage immédiat du tout-puissant ; & qu'un gentilhomme doué d'autant d'esprit & de connoissances que son frère, ne pouvoit jamais être séduit jusques là par un pauvre & simple jeune fille comme moi.

Je ne retiendrai pas Jean plus long tems. Il vous priera de lire cette dernière partie la première, pendant qu'il sera chez vous. Recevez donc l'un & l'autre mes très humbles respects, & les assurances du tendre souvenir de mon cher époux. Je suis pour jamais

*Votre très respectueuse, &
souverainement heureuse fille, &c.*

M E C R E D I au soir.

Mes très chers père & mère,

VOici la continuation de mon journal.

Mardi matin, mon cher maître sortit à cheval suivi d'Abraham, & amena à diner Monsieur *Martin* de la Grotte, Messieurs *Artus & Brooks*, & un nommé Monsieur *Chambers*. Il vint me trouver dans ma chambre, pour me dire qu'il étoit allé trop loin pour pouvoir revenir déjeuner ; mais qu'il m'avoit amené quelques unes de ses vieilles connoissances pour dîner avec moi. En êtes-vous fâchée, Pamela, me dit-il ? Non assurément, Monsieur, repris-je en me rappelant ses leçons, je ne saurois être fâchée de rien de ce que vous faites. Vous connoissez le caractère de Monsieur *Martin*, me dit-il, & vous l'avez sévèrement censuré dans
une

une de vos lettres, comme un de mes camarades de débauche, & pour ses trois jours de courses chez ses amis.

Voici comment il me rendit compte de l'occasion qui les lui avoit fait amener. “ Je les ai tous rencontrés chez Monsieur Artus, me dit-il, & son épouse m’a demandé si j’étois réellement marié ? “ Très réellement, lui ai-je dit : & à qui, a interrompit Monsieur Martin ? A qui ? ai-je repris, brusquement & sans barguigner ; à la fille de chambre de feuë ma chère mère. Ils n’ont scû que me dire là-dessus, & se sont entre-regardés. “ J’ai bientôt vû que je les avois empêchés de me donner à chacun un lardon. En vérité, Monsieur, m’a dit Madame Artus, vous avez une des plus aimables personnes que j’aie jamais vûë ; & elle est fort heureuse de son côté. Aussi le suis-je du mien, ai-je répondu. Mais, j’en dois d’autant moins parler, que toutes les fois qu’un homme fait quelque action de la même nature, quand ce ne seroit que par politique, il croit toujours devoir la mettre dans le meilleur jour qu’il est possible. Assurément, dit Monsieur Artus, si vous avez commis une faute, vous l’avez fait les yeux bien ouverts ; car vous connoissez le monde autant que Gentilhomme de votre âge l’ait jamais connu.

“ Je vous avouë, Messieurs, leur ai-je dit, que je serois ravi de plaire à tous mes amis ; mais, je ne saurois me flatter d’y réussir si rapidement, & avant qu’ils connoissent les motifs qui m’ont induit à ce que j’ai fait. Mais, je puis vous assurer, qu’en mon particulier je suis extrêmement content ; & vous savez que c’est là le grand point.

“ J’ai entendu ma femme louer tellement la personne & la beauté de votre épouse, m’a dit Mr. Brooks,

“ que je ne languis de rien tant que de la voir. Et
 “ bien, ai-je repris, si vous voulez venir tous prendre
 “ un dîner chez moi, je vous la ferai voir du meilleur
 “ de mon cœur. Ne viendrez vous pas avec nous,
 “ Madame Artus ? Ai-je, ajouté. Non, en vérité,
 “ Monsieur, a-t’elle dit. Je gagerois bien, ai-je
 “ repliqué, que ma femme n’a pas le crédit de
 “ vous réconcilier avec la fille de chambre de ma
 “ mère : N’est-ce pas là le cas ? Madame Artus ;
 “ allons, parlez nous sans fard. Non, a-telle dit,
 “ je ne ferai nulle difficulté de rendre visite à vo-
 “ tre épouse, avec les autres dames du voisinage ;
 “ mais qu’une femme seule s’en aille si brusquement
 “ avec tant de Messieurs, ne me paroît pas tout à
 “ fait à propos. Mais, Messieurs, que cela ne vous
 “ empêche pas d’y aller. Là-dessus, ajouta mon
 “ maître, ils ont envoyé dire, chacun chez soi,
 “ qu’ils ne dîneroient pas au logis : & ils sont tous
 “ venus avec moi, & ont amené un gentilhomme
 “ nommé Chambers, qui est nouvellement établi
 “ dans nos quartiers. Ainsi, ma chère, continua-
 “ t’il, lorsque vous ferez comparence à l’Eglise
 “ Dimanche prochain, vous êtes seure d’y avoir
 “ un parti ; car, il faut que qui vous voit vous
 “ estime.”

Il alla retrouver sa compagnie ; & quand je des-
 cendis pour dîner, il eut la bonté de me donner la
 main en entrant dans la salle. Ma chère, me dit-il,
 je vous ai amené quelques uns de mes bons voisins
 pour dîner avec vous. Je le remerciai de sa bonté.
 Voilà Mr. Chambers, ajouta-t’il en me les présen-
 tant tous l’un après l’autre. Ils me saluèrent très
 poliment, & nous félicitèrent tous deux.

Pour moi, Madame, me dit Monsieur Brooks,
 je prends très sincèrement part à votre joie. Ma
 femme m’avoit déjà prévenu amplement sur les
 beautés

beautés de votre personne ; mais, je ne m'imaginois point que nous eussions un si belle fleur dans le païs. Monsieur, lui dis-je, Madame votre épouse est très partielle à mon égard, & vous êtes un Cavalier si poli, que pour toutes choses au monde vous ne voudriez pas contredire Madame Brooks.

Je vous assure, Madame, reprit-il, que vous n'avez nullement deviné ; car nous nous contredifons elle & moi deux ou trois fois par jour. Mais, il y auroit bien du malheur, si nous ne nous accordions pas dans un cas aussi évident !

Mr. Brooks n'a jamais dit deux plus grandes vérités, ajouta Monsieur Martin, (voulant parler des contradictions qu'il avoient l'un avec l'autre sa femme & lui, & de leur accord sur mon compte) car, ajouta-t'il, il y a déjà quelques années qu'ils sont mariés.

Comme je n'avois pas la meilleure opinion du monde de celui qui parloit, & que je ne faisois pas grand cas de son badinage ; je suis presque fâchée, Monsieur, lui dis-je, de la raillerie que Monsieur Brooks, vient de lâcher sur lui même & sur Madame son épouse ; mais il me semble qu'elle auroit du lui en épargner une plus vive, & la manière enjouée dont vous venez de la confirmer. J'espère cependant que leur lien de quelques années qui est la raison que vous nous donnez pour faire penser que cela peut être, est précisément ce qui prouve que cela n'est pas.

Il me semble, Monsieur Martin, lui dit Monsieur Artus, que Madame vient de vous faire une charmante leçon. Je le pense aussi, dit Monsieur Chambers, & votre compliment n'étoit pas des plus magnifiques pour s'adresser à une nouvelle mariée. Compliment ou non, Messieurs, reprit Monsieur Martin ; je n'ai jamais vû de mariage qui eût duré quelque tems, où cela ne se trouvât peu ou

prou. Mais je jurerois bien qu'el n'y aura jamais rien de semblable ici.

Affurément, Monsieur, lui dis-je, si cela arrivoit, il faudroit que je fusse la personne du monde la plus ingrate, étant, comme je la suis, celle du monde pour qui l'on a eu le plus de bonté. Voila une idée si excellente, me dit Monsieur Artus, qu'elle nous est un certitude morale que cela ne sauroit jamais arriver.

Monsieur, dit Monsieur Brooks à l'oreille de mon maître, appelez Madame votre épouse comme il vous plaira ; mais, vous avez je vous jure en elle, tant pour l'esprit & le maintien, que pour toute sa personne, la dame du monde la plus accomplie. Il faut, mon cher ami, reprit mon maître, que je vous dise ce que j'ai déjà dit à quelqu'un, que sa personne m'a rendu son amant, mais que ses vertus & son esprit en ont fait ma femme.

Quand le premier service entra, mon cher maître me conduisit lui-même à ma place ; & mit Monsieur Chambers à ma droite, comme le plus grand étranger, & Monsieur Brooks à ma gauche. Monsieur Artus eut la bonté de faire les remarques les plus obligeantes sur la manière libre & aisée dont il disoit que je me comportois, & que je serois la compagnie ; & il ajouta qu'il vouloit nous amener son épouse, pour voir & apprendre un peu de mes allûres. Je lui dis que je serois très glorieuse de toutes les visites dont Madame Artus voudroit bien m'honorer, & que si je pouvois me flater d'avoir assez d'occasions de profiter de l'exemple de son épouse & de celles des autres Messieurs que je voyois, je m'en croirois bientôt plus digne de remplir une place, que j'occupois pour le présent à un très foible titre.

Monsieur Artus but à ma santé & à la continuation de mon bonheur ; Madame, me dit-il, ma femme a dit à votre époux que vous aviez été fort heureuse d'avoir un tel mari ; mais je vois bien à présent
qui

qui des deux a fait le meilleur marché. Allons, allons, dit Mr. Brooks, treve de complimens : La vérité toute pure est que la générosité & le bon sens de notre cher voisin sont si parfaitement égaux par la beauté & l'esprit de son épouse, qu'on ne sauroit dire lequel des deux a le plus gagné : Puissiez vous être long tems heureux ensemble, voilà tout mon compliment ; & là-dessus, il but un verre du vin.

Mon cher & meilleur ami, qui se délecte toujours à m'entendre louer, paroïssoit charmé de notre conversation, & me dit les choses du monde les plus obligeantes, les plus tendres, & les plus respectueuses : Jusqu'au point que l'impoli Monsieur Martin dit, auriez vous jamais pensé que notre ami que voila, qui avoit coûtume de se tant moquer du mariage, auroit fait un mari si complaisant ? Combien vous proposez vous que cela dure, Monsieur, ajouta-t'il en s'adressant à mon maître ? Autant, reprit celui-ci, que ma chère amie le méritera, & j'espère que se fera pour jamais. Mais, continua ce cher mortel, vous ne devez pas être surpris que j'aie changé d'opinion sur le mariage ; car je ne m'étois jamais attendu de rencontrer une personne, dont tout le maintien & l'aimable douceur fussent si propres à me rendre heureux.

Après le dîner, je bus les santés de toutes les épouses de ces Messieurs, & me retirai *. Pour eux, ils demeurèrent assis, bûrent deux bouteilles de vin de France, & furent de la meilleure humeur du monde. Ils partirent en s'étendant sur mes louanges, & promirent solennellement de m'amener leurs épouses.

Jean m'ayant apporté votre tendre lettre, mon très cher père, je dis à mon maître, après que

T 6. ses

* C'est la coutume en Angleterre, qu'après le dîner les dames se retirent pour boire le thé entr'elles, tandis que les Messieurs demeurent autour de la table, qu'on couvre alors de verres & de bouteilles.

les amis se furent retirés, avec quel plaisir vous aviez receu ses généreuses propositions sur la ferme du Comté de Kent ; & que vous aviez promis de ne rien épargner pour lui rendre des services solides sur ce bien là. Que vous espériez que votre industrie & vos soins y seroient si utilement employez, que vous n'auriez nul besoin de lui être plus à charge, par les additions que sa générosité s'étoit proposé de faire à une subsistance qui par elle même surpassoit tout ce que vous pouviez desirer. Il fut ravi de ce vous aviez accepté la chose de si bonne grace.

Je suis bien aise que les sommes pour lesquelles vous vous êtes engagés soient devenuës si peu de chose : dès que vous en aurez eu un compte exact, ayez la bonté de me l'envoyer, avec la liste que vous m'avez promis de me procurer des pauvres personnes dignes d'être secouruës.

Comme mon cher maître est la générosité même, vous ne devriez regarder rien de ce qui est simple en fait d'habits, comme trop bon. De grace ne craignez point de trop dépenser pour vos personnes. Lorsque vous viendrez nous voir, l'intention de mon cher mari est que vous ne retourniez point à votre ancien séjour, mais que vous restiez avec nous, jusqu'à ce que vous partiez pour le Comté de Kent ; de sorte qu'il faut arranger toutes vos affaires en conséquence. J'espère qu'actuellement mon cher père a renoncé à toutes sortes de travaux rudes & assujétissans. Comme je vous ai ouï dire que le fermier Jones vous a été très bon ; je vous prie, en prenant congé de lui & de sa famille, de lui donner pour la valeur de trois guinées de bons livres ; tels qu'une belle bible de famille, un livre de prières, le traité des devoirs de l'homme, ou aucuns autres que vous croirez qui lui feront plaisir ; car il demeure très loin de l'Eglise ; & les chemins de là à la ferme sont impraticables en hyver.

Jean

Jean m'a apporté mes papiers en très bon état : Je les enverrai à la première occasion à Miledy Davers, jusqu'à l'endroit dont je vous ai parlé dans ma dernière.

Mon cher Monsieur B***, vient de me dire qu'il me mènera demain matin prendre l'air dans son carrosse coupé, à environ dix milles d'ici, pour déjeuner à une ferme fameuse pour sa belle laiterie, qui y attire de tems en tems un grand concours de la noblesse des environs. Il enverra devant nous Abraham, pour avertir les bonnes gens de notre venue.

J E U D I.

EN conséquence nous partîmes environ sur les six heures & demie, & comme nous allions assez bon train nous arrivâmes entre huit & neuf à la maison ci-dessus, qui est réellement de la plus grande propriété, & nous y trouvâmes Abraham. Je fus charmée de l'extrême nêteté de la bonne fermière, de sa fille, & de sa servante. Il eut la bonté de dire, que comme cela paroïsoit me faire plaisir, il viendroit de tems en tems avec moi dans le même endroit, & pour la même chose ; parce que ce seroit un bon exercice, qui éguiseroit notre appetit, tant pour le déjeuner sur le lieu, que pour le dîner à notre retour. Mais quoique cette raison fût très bonne, je vis bientôt que ce n'étoit pas la seule pour laquelle il m'avoit procuré cette agréable promenade, comme je ne tarderai pas à vous le dire.

Nous fûmes reçus & traités à merveilles ; & tout ce qu'on nous servit, aussi bien que les personnes & l'ameublement, quoique très simple, avoit cependant un air d'élégance qui charmoit. Madame Dobson, dit mon maître à la bonne ménagère, vos
jeunes

jeunes dames de l'école d'ici près continuent-t'elles toujours à vous rendre de tems en tems des visites ?

Oui, Monsieur reprit-elle, & j'en attends actuellement trois ou quatre.

Ma chère, me dit-il, il y a à trois milles ou environ de cette ferme, une très bonne pension & école de jeunes dames : La maîtresse entretient une chaise à deux chevaux, qui est double ou simple à discrétion ; & en été, lorsque les jeunes demoiselles font bien leurs tâches, elle fait le plaisir à trois ou quatre d'entre-elles de les amener prendre l'air ici, & quand elles ont déjeuné. on les reméme au logis. Ceci leur sert à la fois d'exercice & de récompense. Les jeunes personnes à qui on l'accorde en sont très fières, & cela les rend plus diligentes à remplir leurs tâches.

Voilà, repris-je, une excellente méthode : & justement comme nous en parlions, la chaise entra avec quatre jeunes demoiselles toutes à peu près de même taille. Une servante les accompagnoit. On leur donna un autre petit appartement très propre, où elles ne pouvoient entrer qu'à travers le nôtre. Elles nous saluèrent de très bonne grace en passant devant nous. J'entrai dans la chambre où elles étoient, & leur fis quelque questions sur leur ouvrage & leurs leçons. Je leur demandai ce qu'elles avoient fait pour mériter une promenade & un déjeuner si agréables : Elles me répondirent toutes fort joliment. De grace, mes chères petites, dites moi quels sont vos noms ? L'une s'appelloit *Burdoff*, l'autre *Nugent*, la troisième *Booth*, & la quatrième *Goodwin*. Je ne sçai la quelle de vous est la plus jolie, leur dis-je : mais, vous êtes toutes très bonnes : & votre maîtresse est bien bonne elle-même de vous procurer avec la promenade une crème si delicate, & du pain & du beure si appétissans. J'espère que vous le pensez comme moi.

Mon.

Mon maître entra, & je ne me doutois de rien au monde. Il les baïsa l'une après l'autre ; mais il regarda la jeune Goodwin plus attentivement que les autres, sans que je me doutasse encore de rien. Si on l'eut nommée Mademoiselle Godfroy, j'y aurois été tout d'un coup.

La quelle des quatre trouvez-vous la plus jolie, me dit-il lorsque nous les quittâmes. En vérité, repris-je, je serois fort embarrassée à vous le dire. La jeune Booth est une jolie brunette, & elle a les yeux beaux : Mademoiselle Burdoff a beaucoup de douceur dans le regard, mais moins de régularité dans les traits. Mademoiselle Nugent est très blanche : & la petite Goodwin a un bel œil noir, & a, ce me semble la plus belle taille des quatre ; mais elles sont toutes fort jolies.

La servante les mena dans le jardin, pour leur faire voir les ruches. Mademoiselle Goodwin fit à mon maître une belle révérence où il y avoit quelque chose de particulier : Je croi, Monsieur, lui dis-je, que cette belle enfant vous connoît ; connoissez-vous ce Monsieur-là ? ma chère petite, lui dis-je en la prenant par la main. Oui, Madame, me dit-elle, c'est mon cher oncle. Je l'embrassai aussi-tôt. Et pourquoi, mon cher Monsieur, m'écriai-je, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez une nièce parmi ces jeunes demoiselles ? Je la baissai, & elle courut comme un basque après ses camarades.

Mais de grace, Monsieur, lui dis-je, comment cela se peut-il ? Vous n'avez point de frère, & Miledy Davers est votre sœur unique. Encore un coup comment cela se peut-il ?

Il sourit pour toute réponse. Ah ! mon cher Monsieur, lui dis-je alors, avouez moi la vérité ; cette jolie enfant-là ne vous touche-t'elle pas de plus prêt qu'une nièce ? Oui, oui, oui ! m'écriai-je ! Et je l'embrassai.

Vous

Vous l'avez deviné, ma chère, reprit-il. Il vous souvient fans doute de la charitable insinuation de ma sœur sur Mademoiselle Sara Godfroy ; oui, Monsieur, lui dis-je, mais celle-ci s'appelle Goodwin. Sa mère lui a choisi ce nom ne voulant pas qu'elle portât le sien, me dit-il.

Vous m'excuserez, Monsieur, ajoutai-je, mais il faut que j'aïlle la trouver, & la faire un peu causer. Je l'enverrai chercher, reprit-il ; & dans un instant, elle rentra. Je la pris dans mes bras. Et bien, ma chère petite Reine, lui dis-je, ne voulez vous pas bien m'aimer ? Voulez vous bien que je sois votre tante ? De tout mon cœur, Madame, reprit-elle : & je vous aimerai tendrement : Mais il ne faut pas que j'aime mon oncle. Pourquoi non ? lui dit-il. Parce que vous n'avez pas voulu me parler d'abord, lui dit-elle, & parce que vous ne vouliez pas que je vous appellasse mon oncle ; (car il paroît qu'on lui avoit dit de n'en rien faire, afin que je ne la devinasse pas sur le champ) & pourtant, ajouta la chère petite enfant, je ne vous avois pas vû depuis long tems, ô ! depuis bien long tems !

Et bien, Pamela, me dit-il, me permettrez vous d'aimer cette petite innocente ? Si je vous le permettrai ! Monsieur, repris-je ; vous seriez bien barbare d'y manquer, & moi plus barbare de ne pas vous y porter de tout mon pouvoir, & de ne pas aimer ce cher petit cœur, pour l'amour de vous, pour l'amour d'elle-même, & par compassion pour sa pauvre chère mère, que je ne connois pourtant pas. J'avois les larmes aux yeux en disant cela.

Mon cher amour, me dit-il, pourquoi vos paroles sont elles si affectueuses, & votre visage si triste ? Je m'approchai de la fenêtre à quelque distance de l'enfant. Mon visage n'est pas triste, lui répondis-je, mais je sens en cette occasion dans mon cœur un mélange singulier de plaisir & de peine : c'est en vérité une double peine, & un double plaisir. Com-
ment

ment l'entendez vous, ma chère, me dit-il? Monsieur, repris-je, je ne saurois m'empêcher de souffrir pour la pauvre mère de cette aimable enfant, en pensant que, si elle est en vie, ce qu'elle a de plus cher au monde elle doit l'appeler sa honte : & que si elle n'est plus, elle a du, en quittant le monde & sa chère petite, avoir le cœur ulcéré & tourmenté de remors bien cruels. Ce qui me fâche en second lieu, c'est qu'on répute comme une faveur faite à cette chère enfant, le soin qu'on prend de lui cacher combien son plus cher parent la touche de près. Pardon, mon cher Monsieur, je ne dis pas ceci pour vous faire le moindre reproche. Non, en vérité. J'ai d'un autre côté un double sujet de joie ; le premier consiste en ce que Dieu m'a fait la grace d'échapper au malheur qu'a eu cette pauvre dame ; & le second, en ce que cette découverte me fournit une occasion de vous convaincre de la sincérité de ma gratitude & de ma tendresse pour vous, par l'affection que j'aurai à jamais pour cette chère enfant.

Je retournai aussi-tôt à elle, & la baisai. Joignez vous à moi, mon cher petit cœur, lui dis-je, pour prier votre cher oncle de vous permettre de venir demeurer avec votre nouvelle tante : en vérité, ma chère petite reine, je vous aimerai à la folie.

Ne voulez vous pas bien, Monsieur, dit cette charmante enfant, me permettre de demeurer avec ma chère tante ?

Vous êtes bien bonne, ma Pamela, me dit-il : & je n'ai pas été trompé une seule fois dans les hautes idées que mon tendre cœur s'étoit faites de votre prudence. Mais, Monsieur, ajoutai-je, ne m'accorderez vous pas cette grace ? J'aurai pour ce petit ange la tendresse du monde la plus sincère, & tout ce que je serai capable de faire pour elle, tant par mon exemple que par affection, je le ferai très cordialement. Mon cher Monsieur ajoutai-je, faites
moi

moi cette faveur ! Mon cœur en est déjà avide ! O ! la charmante occupation & l'aimable société que vous me procurez par-là !

Nous parlerons de cela une autre fois, reprit-il : mais, la prudence veut que je mette des bornes à votre générosité. Mon intention avoit toujours été de vous surprendre par cette découverte ; mais ma sœur y a ouvert le chemin par un trait de dépit si bas que je ne pus l'endurer pour le moment. Quoique vous m'ayez plu au delà de toute expression, par votre conduite en cette occasion ; je ne saurois dire cependant que vous ayez de beaucoup surpassé mon attente ; car, j'ai une si haute opinion de vous, que je croi que rien au monde n'auroit pu me la faire perdre, que des sentimens absolument opposés à ceux que vous venez de montrer dans une conjoncture si délicate.

Et bien, Monsieur, lui dit la chère petite enfant, n'aurez vous pas la bonté de me permettre d'aller demeurer avec ma tante ? Je suis sûre qu'elle m'aimera bien. Si vous êtes bonne fille, lui dit-il, vous viendrez rendre une visite à votre nouvelle tante, la vacance prochaine. Je vous remercie, Monsieur, lui répondit-elle en faisant une profonde révérence. Oui, ma chère, lui dis-je, & je ferai en attendant provision de jolies choses pour vous amuser. Je vous en aurois apporté aujourd'hui, si j'avois sçu que je devois vous voir. Je vous rends mille grâces, Madame, reprit-elle.

Je demandai son âge : Elle a, me dit-il, entre six & sept ans. A-t'elle jamais été chez vous ? ajoutai-je. Ma sœur, reprit-il, l'y a portée une fois, comme une jeune parente de Mylord Davers. Je me souviens, Monsieur, lui dis-je, d'une jeune enfant que Madame Jervis & moi prenions pour une parente de Mylord Davers.

Ma

Ma sœur, ajouta-t'il en a sçu tout le secret dès le commencement : & je lui ai, sçu un gré infini de l'avoir dérobé à mon père qui vivoit pour lors, & à ma mère qui l'a ignoré jusqu'à la mort : quoiqu'elle ait eu depuis la bassesse de vous en insinuer quelque chose dans sa rage contre moi.

Les jeunes demoiselles prirent congé peu après. Je ne sçai pas pourquoi ; mais cette chère enfant me touche plus que je ne puis le dire. Je voudrois bien qu'il me fît la faveur de me la laisser au logis. Comblée de ses bontés comme je la suis, je trouverois un plaisir délicieux à profiter d'une si belle occasion, pour lui témoigner ma tendresse par celle que j'aurois pour cette chère petite amie.

Comme nous revenions dans le carrosse, il ajouta à ce qu'il m'avoit dit précédemment, le détail des circonstances suivantes sur cette affaire.

Il me dit que la dame étoit de bonne famille, & qu'elle en étoit la perle ; mais, que sa mère étoit une personne artificieuse & adroite, & que dans l'affaire entre lui & sa fille, elle ne s'étoit pas comportée avec toute la délicatesse qu'elle auroit dû avoir. Qu'entr'autres, lorsqu'elle avoit lieu de le regarder comme un jeune homme sans cervelle & sans solidité, & de croire sa fille plus en danger avec lui que lui avec elle, elle n'avoit pas laissé que d'encourager leurs tête-à-têtes. Jusqu'au point qu'ayant eu lieu de craindre quelque accident, parce qu'elle les avoit surpris dans des situations qui fesoient peu d'honneur à sa fille, elle n'avoit nullement interrompu leurs entrevûes. Qu'au contraire, elle avoit apposté un homme qui avoit été son laquais, & un officier à la demi-paie & de ses parens, pour épier l'occasion de le forcer en l'effrayant d'épouser la personne. Qu'en conséquence, l'ayant surpris dans sa chambre, comme il venoit d'y entrer ; ils avoient tiré leurs épées contre lui, & l'avoient menacé de le
tuer

tuer sur l'heure s'il ne l'épousoit pas à l'instant ; que pour cet effet, ils avoient en bas un ministre tout prêt, comme il le découvrit dans la suite. Qu'alors il soupçonna, sur de fortes présomptions, que la demoiselle étoit du complot. Ce qui, joint à leurs menaces, le mit dans une telle fureur, qu'il mit l'épée à la main pour se défendre, & le fit si sérieusement qu'il mit le valet hors de combat en le blessant au bras ; & s'avancant sur l'autre qui battoit en retraite, il se jeta si furieusement sur lui lorsqu'il étoit au bord de l'escalier, qu'il le fit rouler en bas un étage entier, & le blessa considérablement par la chute. Qu'il auroit bien pu payer pour sa témérité ; mais, que ses antagonistes étoient plutôt chargés de l'effrayer que de le tuer. Que là-dessus il étoit sorti de la maison, à la vûe de la vieille dame, du ministre dont elle s'étoit pourvûe, & de ses autres filles, vomissant contre eux tous les plus horribles imprécations.

Qu'après cela, voulant rompre tout commerce tant avec la famille en entier qu'avec Sara Godfroy elle-même, celle-ci avoit trouvé moien de l'engager à lui donner un rendez-vous à Woodstock, pour s'innocenter dans son esprit. Que là, il avoit, le méchant qu'il étoit, obligé la pauvre demoiselle à se rendre coupable d'une très grande faute, pour se laver d'une beaucoup moindre. Que dans la suite ils s'étoient rencontrés souvent à Godstone, à Woodstock, & dans tous les environs d'Oxford, où il étudioit alors, & prenoit, non de bonnes, mais de très mauvaises leçons : & qu'à la fin l'effet de leurs fréquentes entrevûes devint trop visible pour demeurer caché. Qu'alors la jeune demoiselle, ne pouvant plus se montrer sans faire déshonneur à sa famille, elle fut renfermée, & qu'on employa toutes sortes de moiens pour le persuader de l'épouser. Que voyant qu'il n'y avoit pas moien de l'y porter, la famille avoit enfin pris la résolution

solution de s'en plaindre à son père & à sa mère. Mais, qu'il avoit informé de toute l'affaire sa sœur qui se trouvoit par hazard au logis ; & qu'à l'aide des ménagemens dont elle avoit usé, aussi bien que de sa fermeté, ils avoient été trompés dans ce dernier dessein. Que perdant enfin toute espérance ; ils avoient écouté les propositions de Miledy Davers, & envoyé la pauvre Sara Godfroy à Marlborough, où elle fut entretenüe par Miledy, à qui il en tint compte dans la suite, & où elle accoucha secrètement. Que Miledy Davers s'étoit chargée du soin de la petite fille, jusqu'à ce qu'on pût la mettre à l'écolle où elle étoit actuellement ; & qu'il avoit mis sur la tête de cette chère enfant une somme considérable, dont l'intérest suffiroit à l'entretenir honnêtement, & le capital seroit une dot très raisonnable & celle d'une demoiselle, quand elle seroit en âge de se marier. Voila, ma chère, me dit-il, l'histoire en abrégé ; & je vous assure, Pamela, ajouta-t'il, que je suis bien éloigné d'en tirer aucune sorte de vanité. Mais puisqu'elle est arrivée ; j'avouë que je souhaite que la pauvre enfant vive, & soit heureuse ; & je dois travailler à la rendre telle.

Vous le devez sans doute, Monsieur, lui dis-je ; & je me ferai une gloire de contribuer au bonheur de la chère petite, si vous voulez bien me permettre de l'avoir au logis : Mais, ajoutai-je, ne sçait elle rien de ses père & mère ? Je voulois l'amener à me dire si la pauvre demoiselle étoit en vie ou morte. Non, reprit-il. Ma sœur a dit à sa gouvernante, qu'elle est fille d'un Monsieur & d'une Dame qui sont parens éloignés de Mylord Davers, & qui demeurent actuellement à la Jamaïque. Elle m'appelle son oncle, uniquement parceque je suis frère de Miledy Davers qu'elle appelle sa tante, & qui en est folle, aussi bien que Mylord, qui sçait toute l'affaire. Ils l'ont chez eux à toutes les vacances, & ont beaucoup de bonté pour elle. Je

Je croi, ajouta-t'il, que peu de personnes favent ou soupçonnent la chose : Car, comme la mère est d'une famille au dessus du commun ; ses amis tâchent de la tenir secrete aussi bien que moi. Et Miledy Davers l'a ménagée avec beaucoup d'adresse & de bonté jusqu'à l'autre jour qu'elle se livra au transports de sa rage.

Ces mots la mère *est* d'une famille au dessus du commun, ne me laissèrent aucun lieu de douter que la pauvre demoiselle ne fût en vie. Mais, Monsieur, ajoutai-je, comment peut la pauvre mère se priver du plaisir de jouir d'une aussi aimable enfant ? Vous y voila présentement, ma Pamela, reprit-il. Je vois que vous voulez savoir ce qu'est devenuë la pauvre mère. Il est assez naturel que vous le souhaitiez : mais je voulois voir l'effet que ce peu de suspens auroit sur vous. Mon cher Monsieur, repris-je. Non, non, ma chère, interrompit-il, cela est très naturel. Je trouve que vous avez eu bien de la patience, & que vous avez amené votre question de si bonne grace, qu'elle mérite bien une réponse.

Vous saurez donc, que ce n'est pas tout à fait sans fondement qu'on dit que sa mère demeure à la Jamaïque : Elle y est en effet & y vit fort heureuse. Car il faut vous dire qu'elle souffrit tant de ses couches, que tout le monde la regardoit comme une femme morte : ce qui fit sur elle une si fort impression lorsqu'elle en fut relevée, qu'elle n'étoit effraïée de rien comme de la pensée de commettre encore la même faute : Mon intention, je l'avouë étoit de lui rendre une visite dès qu'elle seroit parfaitement rétablée. Mais, sans m'en rien communiquer, elle s'engagea pour aller à la Jamaïque avec deux jeunes dames qui y étoient nées, & qui retournoient chez leurs parens, après avoir été quatre ans en Angleterre pour leur éducation. Elle m'écrivit une lettre fort touchante, pour me recommander sa chère petite,

&

& me prier de ne la jamais appeller de son nom, mais de la nommer Goodwin, afin que sa honte en fût moins connue, tant pour l'amour d'elle-même que de ses parens. Elle se fit ajuger par eux une somme de cinq cens livres sterling, leur donnant quittance générale de tout ce qui pouvoit lui appartenir des biens de la famille, & s'en vint à Londres, & de là alla avec ses deux camarades s'embarquer à Gravesend, d'où elle partit pour la Jamaïque ; où elle est heureuse & bien mariée. Elle y passe dans l'esprit de son mari pour une jeune veuve, qui a une fille dont les parens de son premier mari prennent soin. Ainsi, Pamela, vous voyez que, des deux côtés, la vérité est conservée dans cette histoire autant qu'il est possible.

La pauvre Dame ! m'écriai-je ; que son sort me touche ! Je suis ravie qu'elle soit enfin si heureuse : N'êtes vous pas bien aise aussi qu'elle soit si éloignée de nous, ma chère ? me dit-il. Quant à cela, Monsieur, repondis-je ; je ne saurois en être fâchée, parce, qu'elle jouit à-présent d'un bonheur qu'elle n'auroit jamais trouvé ici. Car, je suppose bien que vous auriez continué à la tenter, si elle ne s'en étoit pas allée : Et ce qui montre qu'elle étoit sérieusement résolue de bien vivre, c'est qu'elle ait pu quitter son pais natal, tous ses parens & amis, vous-même qu'elle aimoit si tendrement, & sa chère petite enfant ; pour aller chercher fortune dans un monde tout nouveau, parmi des étrangers, & à travers les hazards de la mer ; uniquement pour se garantir de redevenir criminelle. En vérité, Monsieur, le cœur me saigne du chagrin qu'une pareille situation a dû lui causer : Je sens toutes les angoisses où ses remors ont dû la jeter pendant les horreurs de l'enfantement ; angoisses qui dans la suite ont produit sur elle un effet si puissant & si louable. Je l'admire & l'honore pour sa résolution ; je mettrois volontiers

au rang de nos plus vertueuses femmes une personne si parfaitement renduë à son devoir ; & je ne doute point que Dieu ne lui fasse miséricorde, & que le bonheur dont elle jouït à présent ne soit la récompense dont ce Dieu infiniment bon couronne son repentir & sa réforme. Mais, Monsieur, ajoutai-je, n'avez vous pas revû cette pauvre dame après son accouchement ?

Ne croïant pas sa résolution si ferme, reprit-il, j'allai à Marlborough où j'appris qu'elle étoit partie pour Calne. J'y courus, & je sçus qu'elle étoit allée à Reading voir une de ses parentes. Je l'y suivis, & l'on me dit qu'elle étoit partie pour Oxford, où elle étoit effectivement, mais où je ne pus jamais venir à bout de lui parler.

Elle reçût enfin une lettre de moi, où je la suppliois de m'accorder une entrevûë ; car j'avois appris que son départ pour la Jamaïque avec les jeunes dames étoit résolu, & qu'elle ne rendoit visite à ses parens que pour prendre congé d'eux, & en recevoir la dot qu'ils étoient convenus de lui donner. Elle m'écrivit le Mercredi, & me nomma le Samedi suivant pour le jour de notre entrevûë, qui devoit être à Woodstock, lieu de nos anciens rendez-vous.

Je me crus alors assuré d'elle, ajouta-t'il, & ne doutai nullement que je ne dérangeasse tout le projet de son voïage. Je partis le Jeudi pour Gloucester, sous prétexte d'une partie de plaisir, & le Samedi je me rendis à Woodstock au lieu marqué. Mais, en arrivant, je ne trouvai au lieu d'elle qu'une de ses lettres ; où elle me demandoit pardon de m'avoir trompé. Elle y exprimoit un regret mortel de sa faute, beaucoup de tendresse pour moi, & la crainte qu'elle avoit eüe de ne pouvoir tenir sa résolution si elle me revoïoit. Qu'elle étoit partie le Jeudi pour s'embarquer, croïant bien que cela seul pouvoit la sauver ; & qu'elle m'avoit fixé le rendez-vous

vous au Samedi, & au lieu même de la scène de ses foiblesses passées, afin que la chose m'en fît plus d'impression, & que j'en fusse plus porté à avoir pitié d'elle, & à lui pardonner, & afin aussi d'avoir les devans de trois ou quatre jours sur moi, & d'être entièrement hors de ma portée. Elle me recommandoit encore, en me faisant observer que j'étois actuellement sur le lieu auquel la pauvre enfant devoit sa naissance, de lui conserver ma tendresse pour l'amour d'elle ; ajoutant, que c'étoit l'unique grace qu'elle eût à me demander ; & que dans tous les dangers qu'elle alloit courir, comme dans toutes les traverses auxquelles elle s'exposoit, elle n'oublieroit jamais de prier Dieu pour moi.

Ce recit touchant me fit fondre en larmes. Ah ! Monsieur, lui dis-je, cela ne fit-il pas une puissante impression sur vous ? Une leçon de cet ordre, & donnée sur le lieu même où s'étoit consommé le crime (car j'admire le pieux stratagème de la chère dame !) ne pouvoit que vous toucher infiniment. On la croiroit même suffisante pour vous avoir converti pour jamais. Sans doute qu'elle changea toutes vos mauvaises pensées. Sans doute, ma chère, me dit-il, que je fus vivement touché, quand j'en vins à la réflexion : Mais, j'étois si assuré de réussir à la tenter, & à détruire tous ses projets de voiage ; que d'abord je fus dépité, & de très mauvaise humeur. Mais, lorsque, comme je viens de vous le dire, la réflexion put avoir lieu ; je fus entièrement vaincu par ce trait de sa prudence, de son repentir, & de sa fermeté ; & je l'admirai plus alors que je ne l'avois fait de ma vie. Il me fâchoit cependant qu'elle m'eût échappé de la sorte ; & qu'elle m'eût surpassé à ce point en courage héroïque. Je partis en diligence pour Londres, avec une lettre de crédit de Mylord Davers, de cinq cens livres sterling, sur son banquier ; mais je passai d'abord à Oxford, pour y re-

cueillir autant d'instructions qu'il me seroit possible, sur les moïens d'en entendre parler.

En y arrivant, ce que je ne pus faire plutôt que le lundi matin, j'allai dans un endroit nommé Crosby-square, où demeuroient les amis des deux jeunes dames. Elle avoit pris la diligence le mardi, & joint ses deux demoiselles le soir même, & le Samedi elle étoit partie avec elles pour Gravesend, à peu près vers le tems que je l'attendois à Woodstock.

Vous devinez aisément, ma chère, que cela me toucha beaucoup. Quoi qu'il en soit, je convertis en argent toute ma lettre de crédit ; & partis le lundi après dîner avec mon laquais. Nous gagnâmes Gravesend dès le soir : & là on m'apprit que le matin elle étoit partie de l'auberge avec les deux dames, pour aller à bord du vaisseau, qui n'attendoit que le vent, lequel lui devenoit alors favorable.

Je pris sur le champ un batteau, & fus à bord du vaisseau, où je demandai Mademoiselle Godfroy. Jugez, ma chère Pamela, de sa surprise & de sa confusion lorsqu'elle m'aperçût. Elle pensa s'évanouïr. J'offris au capitaine de lui donner tout ce qu'il voudroit pour ne mettre à la voile que le lendemain : mais, je ne pus jamais l'obtenir. Je fis tout mon possible pour la persuader, de venir à terre ; & lui promis, si elle vouloit voïager un peu, de l'accompagner jusqu'à tel endroit d'Angleterre qu'il plairoit au capitaine de toucher sur sa route ; mais elle fut inébranlable.

Tous ceux du vaisseau me regardèrent comme son très humble serviteur, & furent touchés d'une entrevûe de ce genre, sur tout les jeunes dames & les femmes qui les accompagnoient. Après bien des refus, & sur les protestations les plus fortes, elle se laissa persuader d'entrer avec moi dans une des cabines ; & là j'employai toute ma rhétorique, pour tâcher de la persuader d'abandonner son projet : Mais
tout

tout fut inutile. Elle m'assura que je l'avois renduë parfaitement misérable par cette entrevûë : Qu'au-paravant elle avoit déjà assez de chagrins sur l'esprit ; mais que pour le coup j'avois empoisonné tout son voiage, & l'avois plongée dans un abîme de détresses.

Je ne pus obtenir d'elle qu'une seule grace : encore me l'accorda-t'elle avec bien de la répugnance ; & ce fut d'accepter comme un présent de ma part les cinq cens livres sterling que j'avois sur moi. Et, à mon instante prière, elle me promit de tirer sur moi à son arrivée, pour une somme plus considérable si elle se trouvoit en avoir besoin, comme sur une personne qui avoit en main ses effets. En un mot, ce fut l'unique faveur que je pus en obtenir ; car outre qu'elle demeura ferme dans le dessein de partir, elle ne voulut jamais me promettre d'entrer avec moi en commerce de lettres. Je croi même que si j'avois voulu l'épouser, ce qui ne m'étoit point encore venu en tête, elle n'en auroit pas moins persisté dans sa résolution.

Mais, Monsieur, lui dis-je, comment vous séparâtes vous à la fin ? Je voulois partir avec elle, reprit-il, & être mis à terre dans le premier port d'Angleterre ou d'Irlande où on relâcheroit ; il ne m'importoit lequel. Mais elle étoit trop livrée à ses terreurs pour y consentir : De son côté le grossier maître du vaisseau, qu'ils appelloient capitaine, & que j'aurois volontiers jetté à l'eau, ne voulut jamais attendre un moment, le vent & la marée lui étans favorables : il me pressoit sans cesse de retourner à terre, ou de faire le voyage. Comme j'étois d'une humeur impétueuse, gâté par ma mère, comme vous le savez, & peu accoutumé à me voir contredit ; je trouvois fort étrange que le vent & la marée, ou toute autre chose, pussent l'emporter sur moi & sur mon argent. Mais la chose n'en arriva pas moins. Je fus obligé de partir, & pris congé des

dames & des autres passagers, leur souhaitant à tous un bon voiage. Je donnai cinq guinées aux gens de l'équipage, pour les engager à prendre soin des dames, & fis des adieux que vous imaginerez mieux que je ne pourrois les exprimer. Elle me recommanda encore une fois en presence des demoiselles la chère petite hôtesse ; c'est le nom qu'elle donna pour lors à l'enfant ; & me remercia de toutes les marques d'estime que je lui donnois, m'assurant que l'impression en demeureroit éternellement dans son cœur. En partant, elle me jetta ses bras au cou, & nous nous quittâmes d'une manière qui toucha tous ceux qui en furent les témoins, tant hommes que femmes.

Je descendis aussi-tôt du vaisseau dans le bateau avec le cœur vraiment navré ; j'y demurai de bout à la considérer aussi long tems qu'il me fut possible de la voir : Elle me regardoit de son côté en portant de tems en tems son moucheoir sur ses yeux ; je me contentai en suite de considérer le vaisseau même après qu'on m'eut mis à terre, tant que j'en pus discerner la moindre apparence ; car il étoit déjà presque à la voile quand j'en sortis. Après quoi, je me retirai à mon auberge dans la plus grande agitation.

J'allai me coucher, mais je ne reposai pas. Le matin suivant je revins à Londres ; & regagnai la campagne l'après dînée du même jour. Et voila, ma chère, ce que j'avois à vous dire de la pauvre Sara Godfroy. J'apprends qu'elle envoie à toutes les occasions qu'elle en a, & au sçu de son mari, des personnes pour s'informer comment se porte la fille qu'elle a eüe de son premier mari : & qu'elle a la satisfaction de savoir qu'elle est très heureusement pourvüe. Il y a environ un an que son mari lui envoya en présent un petit noir d'environ dix ans pour
la

la fervir. Mais il fut pris de la petite vérole, & mourut un mois après son arrivée.

Il est impossible, lui dis-je, que votre grand cœur n'ait conservé long tems l'impression de cette triste aventure, & de toutes ses circonstances.

Il est vrai, reprit-il, qu'elle m'a vivement affecté pendant quelque tems : mais j'étois alors plein de feu & presqu'incapable de réfléchir. Je commençai bientôt mes voïages : mille nouveaux objets me passèrent devant les yeux, & firent une puissante diversion ; & vous avez vû, que cinq ou six ans après, & même plutôt, j'avois tellement perdu toutes les impressions dont vous parlez, que je m'étois bien promis d'obliger ma Pamela à changer de nom, & à devenir Sara Godfroy seconde du nom.

Ah ! méchant que vous êtes ! lui dis-je, je vois bien que vous ne dites que trop vrai ; mais je bénis Dieu de ce qu'il en est autrement ; je le bénis de votre réforme, autant pour l'amour de vous que pour l'amour de moi-même !

Je l'en bénis aussi, ma chère, me dit-il, & je le fais avec toute la sincérité imaginable, & avec d'autant plus de plaisir, que j'ai, je l'espère, reconnu mon erreur de bonne heure, & que jouissant d'une santé si parfaite à la fleur de mon âge, il y a toute apparence que je viendrai à avoir parfaitement en horreur mes egaremens passés, que j'aurai pitié de la pauvre Sara Godfroy, par les même motifs qui me font admirer les vertus de ma Pamela, & que je prendrai la ferme résolution de m'en rendre aussi digne qu'il est possible. J'espère aussi, ma chère, que vos prières pour mon pardon & ma persévérance, seront d'une grande efficace envers Dieu.

Ces charmantes réflexions sur la triste mais instructive histoire de la pauvre Sara Godfroy, nous conduisirent jusqu'à la vûe de notre maison. Nous descendîmes de carrosse, & allâmes nous promener

dans le jardin jusqu'à ce que le dîner fût prêt. Et nous sommes actuellement si occupés à tout préparer pour notre comparance à l'église, que j'aurai à peine le tems d'écrire jusqu'à ce que cela soit passé.

L U N D I *matin.*

HIER nous allâmes à l'église, accompagnés de Jean, d'Abraham, de Benjamin, & d'Isaac, tous en belles livrées neuves, dans le plus beau de nos carrosses ; qui avoit été nétoyé exprès, doublé & équipé de neuf, de sorte qu'il avoit toute l'apparence d'être neuf en effet. Mais, je n'avois point d'écusson à écarteler avec celui de mon cher époux. J'en fis l'observation devant lui, & il me répondit en badinant, qu'il avoit bonne envie d'écarteler pour mes armes une branche d'olivier, par allusion aux espérances qu'il avoit * d'une famille. J'avois mis l'habit de damas blanc à fleurs d'or dont je vous ai parlé, une coëffûre superbe, avec le collier de diamants les boucles d'oreilles, &c. ci-dessus mentionnés. Pour mon cher maître, il avoit une belle veste d'un pou-de soie bleu, gallonnée ; son habit étoit d'un beau drap gris de perle, avec les boutons & boutonnières d'or, & doublé d'un taffetas blanc. Ah ! qu'il étoit charmant dans cet équipage ! Je lui dis que je me trouvois trop magnifique ; & que je voulois mettre de côté quelques uns des joyaux : Mais, il me répondit, que cela seroit regardé de sa part comme un mépris qu'il auroit pour moi ; & que quoique le monde pût en parler sur le pied où les choses en étoient, comme je semblois le craindre ; il aimoit mieux cependant qu'on dît tout au monde, plutôt que d'avancer que je n'étois pas
sur

* C'est une allusion au Pseaume 92. Où les enfans sont appellés oliviers.

sur un aussi haut pied comme sa femme, qu'aucune dame qu'il eût pu épouser.

La noblesse des environs nous avoit attendus, à ce qui paroît ; car l'église étoit pleine. A mon grand regret nous y arrivâmes des derniers : de sorte qu'à mesure que nous avancions pour gagner le banc de mon maître, les yeux d'une foule de gens se fixoient sur nous ; & nous les entendions tous se parler bas l'un à l'autre. Mais mon cher maître y parut avec un air d'intrépidité, & s'y comporta envers moi d'une manière si tendre & qui marquoit tant de contentement, qu'il donna à toute la congrégation une opinion très avantageuse du choix qu'il avoit bien voulu faire, ne donnant pas le moindre lieu à faire penser qu'il en fût honteux. Pour moi, comme j'étois résoluë de m'occuper entièrement des devoirs du jour, mon attention à m'en bien acquitter, & mon ardeur à rendre grâces à Dieu pour les immenses faveurs que j'en avois reçues, m'occupèrent tellement, que je fus beaucoup moins émûë que je ne l'aurois été autrement des regards avides & des chuchéteries des Dames & des Messieurs, & en vérité de toute l'assemblée ; dont les yeux étoient tous attachés sur notre banc.

Quand le sermon fut fini, nous restâmes dans l'église jusqu'à ce qu'elle fût considérablement vidée ; mais nous nous trouvâmes environnés d'une foule qui nous attendoit aux portes de l'église & dans le porche. Là j'eus le plaisir d'entendre de tous côtés mille & mille louanges, tant sur ma personne que sur mon ajustement & mon maintien, & pas une seule réflexion choquante, ni aucune chose qui sentît tant soit peu le mépris. Monsieur Martin, qui est garçon, Monsieur Chambers, Monsieur Artus, & Monsieur Brooks, y étoient avec toutes leurs familles. Ces quatre s'avancèrent vers nous avant que nous montassions en carrosse, & nous complimentèrent l'un &

L'autre très poliment & en véritables amis. Mesdames Artus & Brooks eurent la bonté de me féliciter. Madame, me dit la dernière, vous me renvoyâtes l'autre jour mon mari enchanté de vos manières charmantes, & de votre douceur, & vous venez de convaincre aujourd'hui plus de mille âmes, que ces belles qualités vous sont toutes naturelles.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Madame, repris-je. Rien ne me fait mieux sentir mon bonheur que l'approbation d'une si aimable personne. Mon cher maître me donna la main pour monter en carrosse, & s'arrêta à la portière pour parler au Chevalier Atkyns, qui l'accabloit de complimens, & qui porte toujours le cérémonial un peu trop loin. Je pense qu'il le fit exprès pour m'accoûter aux contemplations du public, ce qui me causa quelque peine ; car j'étois toute déconcertée d'entendre les louanges des gens de compagnie, & de les voir entourer le carrosse de tous côtés. Plusieurs pauvres me demandèrent la charité : Je fis signe à Jean avec mon évantail : Divisez, lui dis-je, cet argent entre les pauvres, dans le porche de l'église le plus éloigné ; & qu'ils viennent me trouver demain matin, & je leur donnerai quelque chose de plus, s'ils ne m'importunent pas à présent. Je lui donnai en même tems tout l'argent que j'avois, qui se trouva se monter à vingt-cinq ou trente shillings ; & cela me délivra des clameurs avec lesquelles ils me prioient de les aider.

Monsieur Martin vint à moi de l'autre côté du carrosse, & s'appuya sur la portière, tandis que mon maître parloit au Chevalier Atkyns dont il ne pouvoit se dépêtrer. Je vous jure, me dit-il, que vous avez enchanté toute la congrégation. Il n'y a pas une âme qui ne chante hautement vos louanges ; & mon bon voisin a sçu mieux choisir pour lui-même, qu'on n'auroit pu le lui insinuer. Je vous jure, ajouta-

jouta-t'il, que notre ministre a plus jetté les yeux sur vous que sur son livre.

Vous encouragez comme il faut les âmes foibles, lui dis-je. Je vous jure, reprit-il, que je ne dis que la pure vérité. Je me marierois dès demain, si j'étois seur de trouver une personne qui eût seulement la moitié de votre mérite. Je ne suis pas louangeur excessif, continua-t'il ; mais il faut que je dise avec toute l'église, qui vient d'être édifiée de votre piété, que vous êtes l'ornement de votre sexe, que vous faites un honneur infini à votre époux, & que vous rendez la religion aimable.

Quand il eut cessé de parler, le Ministre lui-même me complimenta, & me dit que le comportement d'une aussi aimable mariée édifieroit tout son troupeau, & lui donneroit du courage à lui-même. Vous êtes trop bon, Monsieur, lui dis-je ; j'espère que je me conduirai conformément aux bonnes instructions que j'aurai le plaisir de recevoir d'un aussi digne pasteur que vous. Il me fit une profonde révérence, & se retira.

Le Chevalier Atkyns vint alors à moi, tandis que mon maître montoit en carrosse. Madame, me dit-il, je vous demande mille pardons de vous avoir privé si long tems de votre cher époux : mais c'étoit pour lui dire qu'il étoit le plus heureux homme du monde. Je lui fis une profonde inclination : mais, je l'aurois bien voulu à cent lieuës, de m'avoir ainsi exposée aux regards d'un chacun, qui, malgré tous mes efforts, ne laissoient pas que de me déconcerter beaucoup.

Si vous voulez venir tous les dîmanches à l'église avec votre charmante compagne, dit Monsieur Martin à mon maître, je n'y manquerai pas une seule fois, & elle donnera un bon exemple à tout le voisinage. Ah ! mon cher Monsieur, dis-je à mon maître, vous ne savez pas combien Monsieur Martin a

de bonté pour moi. Les civilités dont il m'accable me donnent le courage de lever les yeux, & de montrer hardiment ma joie & ma gratitude en plein public.

Je suis aussi sensible que vous, mon cher amour, aux politesses de mon bon ami. Nous irons constamment à l'église, lui dit-il, & dans tous les autres endroits où nous pourrons avoir le plaisir de voir le cher Monsieur Martin.

Parbleu ! lui dit celui-ci, vous êtes un mortel bien heureux ; l'exemple de votre épouse vous a rendu plus poli & plus aimable que je ne vous ai connu de ma vie ; je ne vous ai pourtant jamais regardé comme manquant de politesse. Là-dessus, il nous fit la révérence, & monta dans son carrosse. Nous partîmes, & dans le chemin, le peuple nous accabla de bénédictions, & nous traita de couple charmant.

Comme je n'ai d'autre vanité, en vous répétant toutes ces choses, que celle de voir la démarche que mon maître a faite en s'abaissant jusqu'à moi, autorisée d'une approbation générale, je sçai que vous me le pardonnerez.

L'après-dînée, nous retournâmes à l'église, & d'assez bonne heure à ma très humble requête ; mais l'église étoit déjà pleine, & peu après elle regorgea ; tant la nouveauté attire les yeux des humains. Hélas ! ils n'en sont que plus à plaindre ! Monsieur Martin entra après nous, & venant à notre banc, je prendrai séance auprès de vous cette après-dînée, mes chers amis, nous dit-il. De tout mon cœur, reprit mon maître : Pour moi j'en fus fâchée ; mais, je pris bien la résolution de ne pas faire céder mon devoir à ma timidité, ni à aucune autre considération : & dès que le service commença je me retirai au fond du banc, & laissai sur le devant les Messieurs, qui se comportèrent l'un & l'autre avec toute la dé-

cence convenable. J'insiste là-dessus d'autant plus que ci-devant Monsieur Martin ne s'étoit jamais beaucoup signalé par son exactitude à venir à l'église, n'y par son attention au service lorsqu'il y étoit.

Le Ministre, contre son ordinaire, & pour nous faire honneur, prêcha une seconde fois, & nous donna un excellent sermon sur les devoirs relatifs du Chrétien. Comme il fit plusieurs belles observations sur le sujet, j'y prêtai une attention toute particulière. Monsieur Martin m'adressa deux ou trois fois la parole pendant le sermon ; mais il me vit si entièrement occupée à écouter le prédicateur, qu'il s'abstint de m'interrompre : J'eus soin cependant de me ressouvenir de la leçon que mon maître m'avoit faite précédemment, & de garder avec lui une contenance gaye & obligeante, comme avec un de ses intimes amis. Mon maître le pria de nous faire l'honneur de souper avec nous. Je suis si épris de votre épouse, que je ne vous conseille pas de trop entretenir cette disposition ; car, je serai toujours chez vous si vous le faites. Vous ne sauriez nous honorer trop souvent de votre compagnie, reprit mon maître ; & comme je vous ai laissé brusquement dans la nasse du Celibat ; je suis d'opinion que vous ne sauriez mieux faire que de répéter vos visites le plus qu'il vous sera possible ; & qui sçait si mon bonheur ne convertira pas un second libertin ? Qui le sçait ? reprit Monsieur Martin ; je le sçai, moi ; car je suis déjà plus qu'à-demi réformé.

Quand je fus à la portière, Mesdames Artus, Brooks, & Chambers me furent présentées par leurs époux : & un instant après, la spirituelle Miledy Towers qui m'avoit raillée ci-devant, comme je vous l'ai dit, vint se joindre à elles. Madame Artus me félicita, & me dit que toutes mes bonnes voisines se rassembleroient, & viendroient en corps me rendre visite. Madame, lui dis-je, c'est un honneur dont

je ne saurois me montrer trop reconnoissante ; & vous serez bien bonne de favoriser & protéger ainsi une personne, qui fera toujours son étude de mériter vos bonnes grâces, par tous les égards imaginables.

Vous n'avez pas besoin de protection, ma chère voisine, me dit Miledy Towers ; votre mérite suffit pour cela. J'ai eu ce matin un Rhume, qui m'a retenuë au logis ; mais j'ai ensuite tant entendu parler de vous avec éloges, que j'étois bien résoluë de ne pas me renfermer cette après-dînée ; & je veux faire chorus avec ceux qui vous félicitent ; & se tournant en suite vers mon maître ; vous êtes, lui dit-elle, le rusé filou que je vous ai toujours crû. Où avez vous dérobé cette aimable dame ? N'y a-t'il pas de la barbarie à nous l'amener ainsi sans dire garre, pour nous mortifier & nous éclipser toutes ! Vous êtes bien bonne, Madame, lui dit-il, vous & toutes mes dignes voisines, de la regarder des mêmes yeux que moi. Mais, si je n'avois pas été convaincu, que son excellent cœur & ses manières préviendroient un chacun en sa faveur du premier coup d'œil, je n'aurois jamais osé la mettre dans la classe de celles de nos bonnes voisines qui nous félicitent à présent d'une manière si obligeante.

J'avouë, lui dit elle en baissant la voix, que j'ai été du nombre de vos censeurs ; mais, à présent que je vois l'honneur que votre épouse peut faire à la plus haute condition ; je sens que je ne vous ai jamais tant aimé de ma vie, que depuis que je connois le choix que vous avez fait. Ma chère voisine, me dit-elle en venant à moi, pardonnez de ce que je n'ai conservé que dans mon esprit le souvenir de vous avoir vuë autrefois ; j'aurois dû garder dans le cœur l'idée d'une personne qui nous est si supérieure à toutes, par son aimable douceur & ses manières charmantes, & qui soutient avec tant de dignité l'état heureux dans elle jouit aujourd'hui.

Ma

Ma chère dame, lui dis-je, pourrai-je jamais vous exprimer assez ma gratitude ! Non je ne saurois désormais jeter avec peine les yeux sur ma condition passée ; puisque l'indulgence & l'exemple de tant de dames de mérite m'aident si puissamment à soutenir les honneurs auxquels le plus généreux des hommes m'a élevée.

Vous parlez comme un ange, me dit-elle obligeamment. Si nous étions ailleurs, je vous baiserois pour cette réponse ! O ! heureux, heureux Monsieur B*** ! ajouta-t'elle en s'adressant à mon maître, que vous venez de nous donner une haute idée de votre jugement ! Je vous jure, ajouta-t'elle, que, si je vais vous voir seule, je ne tarderai pas à vous rendre mes devoirs. Ce sera bien votre faute, Madame, lui dit Madame Brooks, si vous vous faites à vous-même le tort d'y manquer.

Elles prirent ainsi congé de nous. Que vous m'avez renduë heureuse, dis-je avec transport à mon cher maître en lui donnant la main. Et moi, dit le prédicateur qui venoit justement de nous joindre, à ce que je remarque de vous deux, j'oserais bien avancer qu'il est difficile d'exprimer combien vous rendez votre époux heureux. Je lui fis une révérence en rougissant, ne croyant pas qu'il m'eût entenduë. Mon maître lui dit qu'il seroit charmé s'il vouloit bien lui faire l'honneur de le venir voir. Il répondit qu'il auroit celui de nous rendre ses devoirs à la première occasion, & qu'il nous amèneroit son épouse & sa fille. Je lui dis qu'il nous faisoit une double faveur, & que je serois charmée de cultiver une si digne connoissance. Je le remerciai de son beau sermon ; & lui me remercia de l'attention que j'y avois prêtée, & qu'il voulut bien appeler éxemplaire. Mon cher maître m'aida ensuite à monter en carrosse, & nous fûmes rame-
nés

nés au logis, tous deux heureux, & graces au Ciel ! tous deux contents.

Monsieur Martin vint chez nous le soir, avec un autre gentilhomme de ses amis nomme Dormer : & il ne nous entretint que de l'opinion avantageuse qu'il disoit que chacun avoit de moi, & du bon choix que mon généreux bienfaiteur avoit fait.

Ce matin, les pauvres sont venus me voir au nombre de vingt-cinq, comme je les y avois invités ; & je les ai tous renvoyés contents ; il n'étoient dimanche pas plus de douze ou quatorze, lorsque Jean leur distribua l'argent que je lui avois donné, mais d'autres en eurent vent, & complétèrent le nombre ci-dessus.

M A R D I.

C E matin, mon généreux maître m'a donné un témoignage bien raisonné, mais aussi bien attristant par sa nature, du cas qu'il fait de mon peu de mérite ; témoignage que je ne pouvois jamais fouhaiter d'en avoir, & auquel je n'avois garde de penser.

Après le déjeuner, il me mena promener dans le jardin, & une Ondée venant à tomber, nous allâmes nous réfugier dans le petit pavillon du jardin privé, ou il m'avoit autrefois donné tant d'allarmes. Ma chère, me dit-il, s'asseyant à côté de moi, j'ai actuellement mis fin à tout ce qui m'occupoit l'esprit, & me voila parfaitement tranquille. N'avez vous pas été surprise, de ce que je me suis si fort occupé depuis un tems dans ma bibliotheque ? Et de ce que gardant le logis, j'ai néanmoins été si peu en votre compagnie ? Non, Monsieur, lui dis-je ; je n'ai jamais eu l'impertinence de vouloir deviner rien de ce dont il vous a plu vous occuper ; & je me garderai bien de jamais me livrer à une curiosité qui
pourroit

pourroit vous devenir importune. D'ailleurs, je sçai que vous avez de grands biens ; & le train où vous vous mettez d'examiner & de régler vous-même vos affaires, doit nécessairement prendre une partie de votre tems, dont je dois être fort soigneuse de ne vous rien dérober.

Fort bien, reprit-il ; mais, je vous dirai à quoi je me suis occupé en dernier lieu. J'ai fait réflexion, que ma famille étoit presque éteinte : que si je meurs sans héritiers, une grande partie de mon bien ira à une autre branche ; & que d'autres portions de mes effets mobiliers, tomberont entre les mains de gens à la merci desquels je ne voudrois pas que ma Pamela pût jamais se trouver. La vie humaine étant donc si précaire, j'ai disposé tellement de tout ; que vous serez, quoiqu'il arrive, absolument indépendante & heureuse. Je vous ai assuré le pouvoir de faire beaucoup de bien, & de vivre sur un pied convenable à une personne qui m'appartient de si près ; & j'ai ôté tout pouvoir à qui que ce soit, de jamais molester votre père & votre mère dans la possession de ce que je leur ai déjà assigné pour le reste de leurs jours. Je viens de mettre fin à tous ces arrangemens, il n'y a plus qu'à nommer vos fidei-commissaires * ; & si vous connoissez quelqu'un en qui vous ayez plus de confiance qu'en un autre, je voudrois que vous le nommassiez vous même.

Je fus si vivement touchée de cette triste marque qu'il me donnoit de son excessive bonté pour moi, & si accablée de la foule d'idées qu'une chose aussi sérieuse fit nécessairement naître dans mon esprit, que

* En Angleterre : lorsqu'on veut assurer un bien à quelqu'un ; on le met en dépôt entre ses mains de deux personnes qui veulent bien s'en charger, & qui en vertu d'un acte dressé exprès en deviennent responsables & leurs héritiers, à celui auquel ledit bien est assuré & à ses héritiers.

que la parole me manqua. Je me soulageai enfin par un torrent de larmes : Ah ! Monsieur, lui dis-je en le serrant tendrement dans mes bras, vous m'accablez par un discours si cruel, & cependant si plein de bonté ! Je ne pus en dire davantage.

Ma chère, me dit-il, je vous conjure de ne pas vous chagriner d'une chose qui me fait plaisir. Je n'en suis pas plus près de ma fin, pour avoir fait ce testament. Mais, comme chaque jour nous expose à mille accidens, & que la vie est si incertaine ; différer de mettre ordre à des choses de cette conséquence, est selon moi une des plus inexcusables fautes qu'on puisse commettre. On a à penser à tant d'intérêts importans lorsqu'on approche de son dernier période, & l'ame peut s'y trouver si agitée & si peu capable de s'occuper d'affaires, que c'est un meurtre de remettre à une époque si précieuse, aucun de ces arrangemens qui demandent plus que tous les autres une meure délibération, une entière liberté d'esprit, une vigueur & une santé parfaites. Mon pauvre ami Monsieur Carlton, qui mourut dans mes bras il n'y a que quelques jours, & dont l'ame étoit agitée d'un côté de considérations mondaines, & de l'autre, de la violence des maux qui l'ont tué ; & qui plus est occupée d'intérêts d'autant supérieurs à ceux-ci que l'ame est au-dessus du corps, fit alors une si forte impression sur moi que mon impatience en redoubla de me retrouver dans cette maison, où étoient la plus part de mes papiers ; afin d'y faire le testament auquel je viens de mettre la dernière main. Puisque la chose fait tant de peine à ma chère fille ; Je penserai moi-même à lui choisir les fidéi-commissaires les plus capables de maintenir ses intérêts. Je n'ai donc, ma chère, qu'à vous assurer que dans cette occasion, comme dans toute autre que vous pourriez vous imaginer, je me suis étudié à vous assurer toute la tranquillité,

lité, la liberté, & l'indépendance possibles. Et comme je veux à l'avenir éviter de vous parler de rien qui puisse vous attrister, je n'ai qu'une seule & dernière requête à vous faire ; je vous demande en grace, au cas que, pour punition de mes fautes il plaise à Dieu de me séparer de ma chère & bien-aimée Pamela, de vous faire un devoir de n'épouser pas une certaine personne de par le monde : Car quelle que soit la répugnance que j'ai à penser qu'un autre pourroit me succéder dans votre cœur ; je ne voudrois jamais imiter Hérode, & vous interdire un changement d'état par un second mariage.

Je ne pus lui répondre, & la douleur pensa me suffoquer. Je vous dirai, ajouta-t'il, pour en finir tout d'un coup sur un sujet qui vous chagrine tant, que la personne en question est Monsieur Williams : Il faut aussi vous mettre au fait du motif de ma demande, qui n'est fondé que sur ma délicatesse, & nullement sur aucun degout que j'aie pour lui, & sur aucun apparence que je puisse jamais en avoir : Mais il me semble qu'il en pourroit retomber du blâme sur ma Pamela, si jamais elle venoit à faire un tel mariage ; qu'on pourroit en prendre lieu de penser, & de dire, qu'elle avoit d'abord épousé un homme pour ses grands biens, dans un tems où sans cela elle en auroit volontiers épousé un autre, & que se trouvant en liberté de suivre son inclination, elle y céde enfin, & se donne le jeune ministre pour mari. Or, je ne faurois souffrir qu'on püssé penser, sous quelque frivole prétexte que se soit, que je n'ai pas toujours eu dans votre cœur la préférence sur tous les hommes de la terre, nonobstant ma conduite à votre égard ; ayant fait voir de mon côté que je vous préférerois à toutes celles de votre sexe, sans aucune distinction de rang.

M'eût-on donné l'univers entier, je n'aurois jamais pu ouvrir la bouche. A présent, dit-il en me prenant

prenant dans ses bras, j'ai dit tout ce que j'avois sur le cœur : Je ne m'attends point à une réponse ; & je vous vois trop touchée pour pouvoir m'en faire aucune. Je ne vous demande que de me pardonner un discours dont je vous ai appris le motif, qui interresse votre réputation autant que ma délicatesse. N'allez pas me repliquer : Ditez seulement que vous me pardonnez. J'espère que voici la dernière chose chagrinante que je dirai à ma chère Pamela, dans toute le reste de ma vie. Dieu veuille pour notre bonheur commun la prolonger pendant un grand nombre d'années.

La douleur continuant toujours à me rendre muette ; ma chère, me dit-il, la pluie est passée ; fortons, & continuons notre promenade. Il me donna aussitôt la main, & j'allois parler ; mais il m'imposa silence. Je ne veux pas, me dit-il, que ma chère amie ouvre seulement la bouche. Si je prêtois l'oreille aux assurances qu'elle voudroit me donner du soin avec lequel elle remplira mes souhaits, j'aurois l'air d'en douter, & d'avoir besoin de ses protestations pour le croire. J'étois assuré, ajouta-t'il, que pour vous engager à me complaire il me suffiroit de vous dire ma pensée : C'est un sujet auquel je ne repenserai de ma vie si vous ne le rappelez pas à mon esprit. Alors il changea de discours de la manière du monde la plus obligeante.

Ma chère, me dit-il, ne trouvez vous pas du plaisir à respirer l'odeur délicieuse que la pluie vient de communiquer à ces plates-bandes de fleurs ? Votre présence m'anime à un tel point, que je croirois presque lui devoir ce que nous ne devons qu'à l'ondée dont la fraîcheur repand autour de nous un si doux parfum. Quand ma Pamela est à mes côtes, il me semble que toute la nature fleurit à l'entour de moi : & je me rappelle à ce sujet une Idylle,
que

que je composai il y a quelques années, en me supposant dans une situation toute semblable à celle où je suis actuellement. Elle en peint si bien tous les charmes, qu'on diroit qu'un esprit prophétique me l'inspira pour lors ; & comme je la sçai par cœur, je vais vous la reciter. Il me prit alors dans ses bras, & tout en marchant il me répéta les vers suivans, dont il me donna en suite une copie.

I D Y L L E.

QUand vous parlez, Iris, de ces vives couleurs
 Qui viennent d'embellir nos arbres & nos fleurs,
 Vous en donnez la gloire à ces douces ondées
 Que les feux du soleil ont si bien secondées.
 De la raison peut-être est-ce suivre les loix,
 Mais de mes sens charmez si j'écoutois la voix,
 Si vous me permettiez, Iris, de les en croire,
 Je vous ferois au moins partager cette gloire :
 Je dirois que c'est vous qui rendez en ces lieux
 La nature aujourd'hui si brillante à nos yeux.
 Ah ! des plus beaux jardins fût-ce ici le modèle,
 Et de tous les printems chantés par Philomèle,
 Fût-ce ici, chère Iris, le printems le plus doux,
 Ce printems, ce jardin, que seroient ils sans vous !
 Tant que mon cœur languit loin de votre présence,
 Tout me semble avec lui languir de votre absence :
 Tout paroît triste & morne à mes sombres regards :
 Mais vous vois-je ? Aussi-tôt, je vois de toutes parts
 La Nature étaler une face riante,
 Et prendre de votre air la douceur attrayante.
 Votre présence, enfin, ou produit ces beautés,
 Ou produit pour les voir de nouvelles clartés.
 Décidez là-dessus : Mais contemplez ces Roses :
 Les voila sous vos yeux dans ce moment écloses :
 Ce lis à votre aspect, semblant se réjouir,
 Emblème de mon cœur, vient de s'épanouir :

Et

Et que sont ces parfums, ces odeurs confondues,
 Par-tout où vous passez dans les airs répandues ;
 Qu'un tribut de nos fleurs, qui pour charmer vos sens
 Dissipent leurs thrésors, prodiguent leur encens,
 Tandis que de vos pas la secrète influence
 De ces biens prodigués leur fournit l'abondance ?
 Entre les dons de flore, & vous, charmante Iris,
 Tel est le beau rapport que la nature a mis.
 Ils l'ornent en un sens, vous l'ornez dans un aître :
 Vous servez à leur gloire, ils servent à la vôtre :
 Ils parent votre sein, il les pare à son tour :
 Sur ce thrône animé, vrai thrône de l'amour,
 Lorsqu'un caprice heureux leur assigne une place,
 Ils semblent ressentir le prix de cette grace.
 Prenez de ces œillets, cueillez de ces jasmins,
 Ils paroîtront joyeux de passer par vos mains.
 Des rossignols, encore, écoutez le ramage :
 Ils semblent ne chanter que pour vous rendre hommage.
 En brillant à leurs yeux, de leurs gosiers brillans
 Vous avez réveillé les doux gazouillemens.
 L'allouëtte en volant vers le séjour des Anges
 Leur montre, diroit on, à chanter vos louanges :
 Et nous préfigurant votre sort glorieux,
 Vous annonce d'avance aux habitans des cieux.
 Ici les arbres même ont pour vous leur langage,
 Ces tilleuls, de plaisir, agitants leur feuillage,
 Pour vous offrir leur ombre étendent leurs rameaux :
 Là, jaloux de leurs droits, ces sensibles Berceaux
 Paroissent demander qu'on préfère leur ombre,
 Retraite des amours & plus fraîche & plus sombre.
 Entrons y, chère Iris : j'y connois un réduit
 Qui conserve en plein jour les attraits de la nuit.
 Dans ce réduit charmant, la nuit & le silence
 S'animeront pour vous, auront leur éloquence.
 Entrons y, chère Iris : j'y veux, à vos genoux,
 Vous jurer librement combien je suis à vous.

C'est

*C'est ainsi qu'un beau jour le noble & riche Alcandre,
 Dans de vastes Jardins nouvellement acquis,
 Tenoit à la beauté dont les yeux l'ont conquis.
 Un langage galant & tendre.
 Eussiez vous jamais, à l'entendre,
 Deviné que l'Hymen depuis plus de six mois
 Les tenoit tous les deux enchainés sous ses loix ?*

Il tâcha, par ces manières charmantes, d'adoucir la triste que tant de générosité jointe à la gravité du sujet, & à l'étrange requête qu'il venoit de me faire, m'avoient mise au fond du cœur. Tout ce qu'il me permit dire fut, que je n'étois pas fâchée contre lui. Moi, fâchée contre vous ! m'écriai-je en le ferrant dans mes bras, & le baisant mille fois ; permettez que je vous témoigne ainsi ma gratitude, & le pouvoir absolu que vos commandemens auront toujours sur moi.

Mon ame étoit pourtant quelquefois en presse, & n'a pas même cessé d'y être jusqu'à-présent. Dieu veuille que je ne voie jamais le terrible moment qui mettra fin aux jours précieux de mon excellent & généreux bienfaiteur ! Dieu veuille Mais la supposition me tuë : Brisons sur un sujet si desolant.

Bon Dieu ! Qu'est ce que cette vie, au milieu même des plus grands avantages qu'elle nous procure ! Nous la passons à nous y forger des maux imaginaires, lorsqu'aucuns maux réels ne la troublent. Ces craintes chimériques de possibilité que nous ne voïons qu'en éloignement, peuvent nous rendre aussi efficacement malheureux, que si nous avions à lutter contre des misères actuelles ! Il me semble qu'en réfléchissant meurement là-dessus, chacun devroit se convaincre, que ce monde n'est pas un lieu où des âmes immortelles puissent éternellement demeurer,

meurer, & qu'il faut nécessairement que cette œconomie soit suivie d'une autre, où l'ame entière sera satisfaite.

Mais sortons de l'abîme où je me suis plongée. Mes lumières sont trop foibles pour pouvoir saisir comme je le devois toute l'importance de ces grands sujets. Il faut me borner à prier Dieu, qu'après avoir fait ici bas un usage convenable de ses faveurs, je puisse, avec mon cher bienfaiteur, jouir des félicités de cet heureux état où il n'y aura que des satisfactions sans mélange, & où tout sera joie, paix, & charité à jamais !

Pendant que nous soupions, je reparlai de ses vers. Monsieur, lui-dis-je, le charmant échantillon que vous m'avez donné de votre talent pour la poésie, ne me laisse nul lieu de douter, que vous ne puissiez, si vous le voulez bien, me faire plusieurs faveurs du même genre ; puis-je vous le demander en grace ? Jusqu'ici, me dit-il, j'ai mené une vie trop bruyante & trop voluptueuse, pour pouvoir me livrer à une occupation si innocente. J'ai fait par-ci par-là quelque légers essais ; mais très peu de morceaux achevés. Je n'avois en vérité ni la patience ni l'attention nécessaires pour m'attacher long tems à une même chose. Je pourrai de tems à autre vous montrer quelques unes de mes ébauches : Mais c'est un genre de productions dans lequel je n'ai jamais pu me contenter moi-même.

V E N D R E D I.

HIER presque tous les gentilshommes de notre voisinage nous firent l'honneur de nous rendre visite avec leurs épouses, qui s'étoient donné le mot pour venir toutes à la fois nous féliciter. Elles furent la bonté, la candeur, & la cordialité même ; & jamais politesse n'égala celle des Messieurs. Ils
soupèrent

soupèrent avec nous ; tout se passa avec ordre & décence, & à la satisfaction d'un chacun ; graces aux bons soins & à l'habileté de la chère Madame Jervis, qui est une excellente ménagère.

Pour moi, on eut dit que je ne m'étois ajustée que pour fixer l'admiration de tout le monde : Et en vérité, si je n'avois pas sçû que je ne m'étois pas faite moi-même, comme mon cher père me le disoit un jour, & que j'eusse été assez simple pour penser aussi avantageusement de moi que l'aimable compagnie vouloit bien le faire ; l'orgueil auroit aisément trouvé place dans mon cœur. Mais je n'ai pas oublié, & Miledy Davers me l'a dit avec autant de vérité que de colére, que je ne suis qu'une image & un colifichet. Toute ma vanité est de penser que Dieu m'a élevée à une condition où je pourrai me rendre utile à des personnes qui valent mieux que moi. C'est-là mon orgueil, & j'espère que ce sera mon seul orgueil. Car qu'étois-je de moi-même ? Dans le bien que je puis faire, je ne suis que la troisième main : Mon cher maître n'en est lui-même que la cause seconde. C'est Dieu, c'est l'être tout puissant, tout miséricordieux & tout bon, qui en est le premier auteur. A lui donc en soit renduë toute la gloire !

Comme je m'attends, mes tres chers & très honorés père & mère, à jouir bientôt du bonheur inexprimable de vous posséder ici, bonheur que je vous conjure de hâter le plus qu'il vous sera possible ; je ne vous entretiendrai point du détail de ce qui s'est passé dans la charmante & dernière soirée ; car j'aurai & cela & mille autres choses à vous dire. J'ai grand' peur de vous fatiguer de mon caquet quand je vous verrai.

J'ai eu ici huit dames d'autant de différentes familles, à chacune desquelles il me faudra rendre visite séparément. Bon Dieu ! que d'ouvrage je vais avoir à faire ! Je commence à craindre de ne
 pouvoir

pouvoir remplir mon tems aussi bien que je l'ai déjà promis à mon cher maître ! Il est cependant content, gai, affable, & plein de bonté ! L'heureuse mortelle que je suis ! Puissai-je en rendre toujours graces à Dieu, & en témoigner incessamment ma reconnoissance à mon cher époux ! Quand je serai délivrée de l'embarras de tant de visites ; j'espère que mon ame passera de ce tumulte à un calme domestique, qui me permettra de devenir utile à mon cher maître & à sa famille.

Ce matin, Miledy Davers nous a envoyé faire ses complimens de la meilleure amitié du monde, avec des félicitations sans nombre de la part de Milord Davers. Elle m'a priée de lui envoyer mes papiers par le porteur ; & dit que dès qu'elle les aura lus elle viendra elle-même me les rendre & m'en remercier ; & qu'elle & Milord me feront bientôt l'honneur de se convier chez moi, c'est l'expression dont elle a eu la bonté de se servir, & d'être mes hôtes pendant quinze jours.

Je n'ai présentement qu'une seule & unique chose à souhaiter ; après quoi, je m'imagine que je serai toute extasé ; c'est votre présence & votre bénédiction à l'un & à l'autre. Vous me la donnerez, j'espère, matin & soir, jusqu'à ce que vous soiez établis dans le séjour charmant que mon cher époux vous a destiné.

Je languis d'avoir la liste que vous m'avez promise des honnêtes gens que vous savez être dans l'indigence : l'argent me demeure oisif dans les mains, & ne me rapporte rien. Vous voyez que je suis devenuë usurière, & que je veux tirer l'intérêt de l'intérêt. Je sçai pourtant qu'après avoir fait tout ce que je puis, je n'aurai jamais fait tout ce que je dois. Dieu veuille suppléer à mes imperfections.

J'ai dit à mon cher mari, que je voulois rendre une seconde visite à la laiterie. S'il ne veut pas me l'accorder

l'accorder pour le présent, je ferai comme toutes les femmes gâtées par leurs maris, & je le tourmenterai jusqu'à ce qu'il m'ait satisfait là-dessus. Si Dieu nous prête vie, il me refusera en vain le plaisir de travailler tout de mon mieux à former de bonne heure le cœur de la chère petite enfant, de peur qu'elle ne tombe dans les mêmes pièges qui ont fait la perte de son infortunée mère. Je lui amasse une provision de jolies choses, afin de m'en faire aimer si je puis, & de la divertir quand je la reverrai.

Je reçois dans ce moment la plus agréable de toutes les nouvelles, en apprenant que Mardi matin vous partez pour venir nous voir. Vous aurez le carrosse sans faute. Dieu veuille hâter notre heureuse rencontre ! Elle vendra toujours trop hard. Pardonnez à mon impatience. Je vous envoie ceci pour vous amuser sur la route ; & suis pour jamais votre tendre & respectueuse fille, &c.

Ici finissent les lettres de l'incomparable Pamela à ses parens. Comme ils arrivèrent chez elle le Mardi au soir de la semaine suivante, elle n'eut plus occasion de continuer son journal.

Le bon vieux couple en fut reçu avec toutes les démonstrations imaginables de joie, d'amour, & de respect, & son généreux époux leur fit un accueil plein de bonté & de tendresse. Ils y demeurèrent jusqu'à ce que tout fût prêt pour leur séjour dans le comté de Kent. Monsieur B*** lui même, & leur fille les y conduisirent, & les mirent en possession de la jolie ferme qu'ils leur avoient destinée. Ils y vécurent long tems avec beaucoup d'agrément ; faisant du bien, à tout ceux qui les environnoient, tant par leur exemple que par une charité judicieuse.

Tant qu'ils vécurent, ils rendirent par an deux visites de chacune quinze jours à leur chère fille & à

son époux, & il en furent vifitez à leur tour une fois par un pendant huit jours au moins. Monsieur B*** ayant augmenté la ferme par de nouveaux achapts, ils en augmentèrent encore la valeur par leur diligence, & méritèrent de fa part les temoignages d'affection qu'il leur avoit donnés ———

Pour l'aimable Pamela ; elle jouit plusieurs années de suite de la récompense due à fa vertu, à fa piété, & à fa charité : Elle fit les délices de tous ceux & celles qui la connurent, & fut regardée comme le modèle le plus accompli de son fiécle & de son féxe.

Elle rendit son cher époux doublement heureux, en lui donnant une belle & nombreufe famille. Il fut pour elle le meilleur & le plus tendre des maris ; & à son exemple, fe fit remarquer pour fa piété, fa vertu, & fon exactitude à remplir tous les devoirs d'un homme de fociété & d'un vrai Chrétien. Ils firent l'admiration de toutes leurs connoiffances, par leurs manières engageantes, par l'ordre & l'œconomie admirables qu'ils firent regner dans leur maifon ; par leur aimable hofpitalité, & par une charité qui fe répandoit fur tous les objets qu'ils connoiffoient en être dignes.

Pamela fut régulièrement vifitée des principales dames de fon voifinage ; qui chérèrent fa connoiffance, & profitèrent de fes bons exemples.

Miledy Davers devint une de fes plus fincères & de fes plus tendres admiratrices, & Milord Davers en quelque manière en fut fou.

La jeune Demoifelle Goodwin fut enfin accordée à fes fouhaits & à fes importunitéz ; elle fe forma fur fon exemple, & avec le tems elle époufa un gentilhomme aimable & riche, qui trouva en elle une femme excellente ———.



1
 2
 3
 4
 5
 6
 7
 8
 9
 10
 11
 12
 13
 14
 15
 16
 17
 18
 19
 20
 21
 22
 23
 24
 25
 26
 27
 28
 29
 30
 31
 32
 33
 34
 35
 36
 37
 38
 39
 40
 41
 42
 43
 44
 45
 46
 47
 48
 49
 50
 51
 52
 53
 54
 55
 56
 57
 58
 59
 60
 61
 62
 63
 64
 65
 66
 67
 68
 69
 70
 71
 72
 73
 74
 75
 76
 77
 78
 79
 80
 81
 82
 83
 84
 85
 86
 87
 88
 89
 90
 91
 92
 93
 94
 95
 96
 97
 98
 99
 100



